N° 985 50e Année T. CCXCIII — 1er Juillet 1939

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, [...] ostal, *8 fr.*; plein tarif, *9 fr. 50*

Prix : 10 francs

[...] NDÉ, XXVI

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME

1er Juillet — 1er Août 1939

1er Juillet — 1er Août 1939 Tome CCXCIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIX

LA GUERRE ET LA PAIX IL Y A CENT ANS

AUTOUR DE LA BATAILLE DE NEZIB

24 JUIN 1839[1]

—

Le 24 juin 1839, pour la deuxième fois depuis sept ans, Méhémet-Ali, pacha d'Egypte, tenait à sa merci le sultan Mahmoud, son suzerain. Immédiatement après que le colonel Sève eut remporté la victoire de Nezib, comme naguère, en 1832, celle de Koniéh, Méhémet ne donna pas à son fils Ibrahim l'ordre de poursuivre, non les vaincus, éparpillés de tous côtés, mais la victoire jusque sous les murs de Constantinople, qui lui eût ouvert ses portes et l'eût accueilli en triomphateur. Le colonel Sève, sacrant, jurant, trépignant, rageait de voir saboter sa victoire. Ibrahim qui était censé l'avoir remportée, ragaillardi, enivré par le succès, rongeait son frein. Soldat avant tout, il exécutait les ordres de son père. Il avait trop de respect pour sa barbe blanche pour lui désobéir. Tout de même, se refuser ainsi à suivre son destin, quel crève-cœur!

Le jour de gloire si impatiemment attendu était enfin arrivé, Méhémet le laissait passer, et pourquoi? Parce qu'il avait donné sa parole aux Consuls généraux des Puissances que, même attaqué, et même vainqueur, il ne dépasserait pas les districts d'Orfa et de Diarbekir. Homme de parole, il mettait son honneur à tenir la sienne.

Il n'en eût pas été à attendre le bon plaisir des Giaours et à se faire du mauvais sang, si, sept ans auparavant, Ibra-

(1) Cette page d'histoire, l'auteur l'a écrite d'après des documents inédits recueillis par lui aux Archives du *Foreign Office*.

him, déconcerté par la victoire de Koniéh, que lui avait gagnée le colonel Sève, au lieu de demander à Méhémet ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, se fût élancé à la tête de son nizam emballé sur Constantinople. La voie était libre, on fut surpris qu'il ne s'y fût point engagé. C'en eût été fait de l'Empire ottoman, ou plutôt cet Empire changeait de maître, des mains impuissantes du sultan Mahmoud il passait à celles de Méhémet-Ali. Une nouvelle ère commençait pour la « nation », c'est-à-dire pour l'Islam. Quelque chose eût été changé de par le monde, si les Russes, qui se doutaient que ce ne pouvait être qu'à leur dam, devançant l'indécis Ibrahim, ne lui avaient soufflé le bénéfice de la victoire du colonel Sève. Sous prétexte de voler au secours du Padichah en détresse, ils avaient dépêché leur flotte dans le Bosphore et leurs troupes à Stamboul, barrant la voie triomphale, prenant hypothèque sur la Ville, objet, depuis Paul Ier, de leurs ambitions et de leurs convoitises. Mais c'était le carrefour où convergeaient des intérêts opposés, qui se liguèrent aussitôt pour leur faire lâcher prise. La question d'Orient venait de se poser pour les puissances d'Europe. Compliquée par elles, elle était au fond très simple. En vérité, elle n'eût pas existé, si elles ne l'avaient pas inventée. Cette partie du globe terraqué, depuis que Sélim Ier l'avait soumise à la domination ottomane, n'avait jamais connu de Renaissance. Elle en était restée au moyen âge. Un vassal rusé, ambitieux, entreprenant, se sentant assez fort pour le défier, avait vaincu son suzerain. C'était affaire entre eux, un débat entre leur conscience, un duel entre leurs armées, qui n'eût dû aucunement regarder les étrangers, si le Padichah eût été maître chez lui ou Méhémet assez fort pour le devenir, et si, l'un ne l'étant plus depuis longtemps, et l'autre ne l'étant pas encore, la Turquie d'Europe, celle d'Asie, et l'Egypte, située comme elles se trouvaient par rapport aux possessions de l'Angleterre, ne polarisaient des intérêts divergents et qui tous tendaient à converger vers les Indes. Le danger pour l'Empire eût été conjuré si Mahmoud et Méhémet avaient voulu s'entendre et consenti à s'allier, mais le Sultan imbécile, aveugle à l'évidence, raidi dans son orgueil fossile, se fût cru déshonoré en traitant avec un pacha que lui, et sa « Sublime » Porte, consi-

déraient comme l'un quelconque de leurs pachas, bien que par la façon dont il avait géré l'Egypte et qui lui avait permis de sauver l'Empire, Méhémet leur eût amplement démontré qu'il était d'une toute autre trempe que les gouverneurs des autres provinces, et fort capable d'obtenir par la violence ce qu'il s'efforçait d'obtenir par la douceur. Collaborer avec lui, ç'eût été accomplir la Renaissance de la « nation » mais là, son intérêt personnel étant en jeu, Mahmoud n'était plus assez aveugle pour ne pas voir qu'une si grande idée n'eût pu se réaliser qu'au détriment de sa maison. N'ayant pour lui qu'un vain titre, et Méhémet la force, l'astuce et l'intelligence, il eût fatalement subi sa loi. Ayant la méfiance dans le sang, et la perfidie de même, un obscur instinct l'avertissait qu'il périrait par le sabre, le lacet ou le café, et que par l'un ou l'autre de ces procédés, sa descendance le suivrait de près au tombeau, où les attendaient, lui, et sa graine, leurs ancêtres y compris le glorieux fondateur de la dynastie. Le gaillard qui avait massacré les Mamelouks ne se ferait pas scrupule alors de sacrifier à son ambition effrénée les pachas et beys trop attachés, par leurs privilèges abusifs, à leur curée pour ne pas se montrer réfractaires à son joug. Il régnerait aux lieu et place de la Hautesse défunte. A sa mort, son fils Ibrahim lui succéderait, qui ferait souche. De Mahmoud ou de Méhémet, l'un des deux était de trop, et c'était Mahmoud qui sentait peser sur ses épaules étriquées, sous sa majesté sacrée et la pompe d'apparat, l'écrasante hérédité de tant de satrapes énervés. Il n'eût pu espérer se défaire de Méhémet comme Méhémet comptait bien se débarrasser de lui, le pacha, connaissant trop bien ses voies pour ne pas les éluder. Le tsar Nicolas lui avait paru moins dangereux que Méhémet, il l'avait appelé à son secours.

Ce parti lui avait été dicté autant par le désespoir que par son penchant à la finasserie. Instruit par l'expérience, aussi par les confidences des ambassadeurs que les Puissances accréditaient auprès de sa Sublime Porte et qui, s'espionnant les uns les autres, se dénonçant à l'envi, lui révélaient les secrets desseins de leurs gouvernements respectifs quant à son Empire, il se disait qu'une fois le péril conjuré et Méhémet réduit à l'impuissance, la France et l'Angleterre

ne manqueraient pas de le débarrasser des Moscovites. Lord Palmerston et M. Molé s'étaient empressés d'intervenir. On avait parlementé avec Nicolas, marchandé avec Mahmoud. Le Sultan avait fini par consentir à son vassal rebelle ce que celui-ci lui avait enlevé par la force, à savoir une bonne partie de la Syrie, dont il lui conférait le gouvernement, en même temps qu'il le confirmait dans l'investiture du pachalik d'Egypte. Le rebelle, qui ne l'était plus, se trouvait ainsi cumuler, mais le Padichah y trouvait son compte, le tribut de ces provinces devant lui être régulièrement payé. L'amour-propre, sinon l'honneur, était sauf.

Si Mahmoud s'en était tiré à si peu de frais, c'est à l'intervention des Moscovites qu'il le devait, mais s'étant dérangés pour ce dont il se doutait, ils exigèrent de leur obligé la reconnaissance de la dette qu'il avait si imprudemment contractée envers eux sous forme d'un traité d'alliance offensive et défensive, dit d'Unkiar-Skelessi, qui le plaçait sous leur protection. Le parchemin scellé et paraphé en bonne et due forme, ses alliés prirent congé de Sa Hautesse, plièrent bagage, et se retirèrent avec leurs troupes, comme ils étaient venus, en bon ordre, avec toutes les apparences de la chevalerie, de la bonne foi, de l'honnêteté la plus élémentaire, persuadés qu'ils ne tarderaient pas à revenir, cette fois pour n'en plus bouger, ayant pris soin, dans l'intervalle, de faire naître l'occasion propice. A peine avaient-ils tourné les talons, que ce fut miracle si Mahmoud ne perdit pas ce qu'ils l'avaient aidé à conserver, afin de le lui ravir plus sûrement un jour, non pas tant en intervenant qu'en provoquant l'intervention de la France et de l'Angleterre. La haine des Moscovites qui avaient souillé de leur présence détestée le territoire turc éclata. La scandaleuse conduite de leur Commandeur indigna les croyants. Un complot s'ourdit pour renverser son favori Ahmed pacha, qui passait pour la créature des Russes, le remplacer par le Sevaskier et appeler Méhémet-Ali à Stamboul. Informé de ce qui se tramait, l'ambassadeur de Sa Majesté britannique, lord Ponsomby, en conçut de sérieuses alarmes dont il fit part à lord Palmerston en une dépêche confidentielle et secrète datée de Thérapia, le 27 août 1833. Méhémet-Ali, lui disait-il en substance, peut, doit même être sûr qu'il

sera reçu à bras ouverts par toute la population de Constantinople, par les ministres et les ulémas, l'armée et la marine, par les grands et par le peuple, tous et un chacun étant convaincus que le plus grand bonheur de sa vie était de s'unir à sa « nation », de se fondre avec elle et de se sacrifier avec tout ce qu'il possédait, sa famille, ses enfants, ses territoires, ses sujets ou esclaves pour faire échec aux empiètements des Moscovites et à leurs diaboliques desseins. Lord Ponsomby ne doutait point que Méhémet ne fût à l'origine de la conjuration, se souvenant à propos que ce pacha avait naguère prédit au Consul de Sa Majesté, le Colonel Campbel, que, dans trois ans de là, une révolution éclaterait à Constantinople. Les trois ans révolus, la prédiction paraissait sur le point de se réaliser, à la date précise qu'il avait fixée, qui était très favorable à ses intentions, coïncidant avec l'époque de l'année où la Mer Noire rend la navigation très difficile à la flotte russe. Si, de son chef candiote, que dans le but évident de détourner tous soupçons il inspectait présentement en compagnie de Mr Campbell, Méhémet, virant de bord, au lieu de rentrer chez lui, eût mis le cap sur Constantinople, les forts des Dardanelles eussent tiré des salves en son honneur, plutôt qu'à boulets rouges. Sa Seigneurie confiait à l'autre Seigneurie qu'elle s'attendait d'une minute à l'autre à voir surgir l'ex-rebelle, qu'elle était résignée à l'événement, étant impuissante à y parer. Rien ne saurait empêcher Méhémet de suivre son destin, les semonces, les conseils ni les menaces de l'Angleterre et de la France ne l'intimideraient, il passerait outre, ayant foi en son étoile et dans la réussite de son coup de main, qui se doublerait d'un coup d'Etat dont le succès même le rendrait invulnérable, pour ainsi dire tabou. Il serait le Mahdi, le Messie, Celui que sa « nation » attendait. Il prenait possession de Stamboul, déposait le Sultan, proclamait son fils (et pourquoi pas lui-même?) Sultan-Khalife, jetait des garnisons dans les ports du Bosphore, y plaçait devant ses vaisseaux, en quelques heures tout était consommé, sans que Sir Pulteney Malcolm eût pu être seulement alerté. Jamais, par malchance, Méhémet ne se douta que l'ambassadeur de Sa Majesté britannique l'avait cru capable de se paruer et d'accomplir un tel exploit.

Autrement il eût sans délai appareillé pour les Dardanelles. Il n'entendit pas l'appel du destin, il n'aperçut pas son étoile, comme s'il n'eût pas navigué dans la Méditerranée ensoleillée, mais dans quelque mer du Nord couverte de brouillards, il frôla la gloire et lui tourna le dos. Un coup de main hardi l'eût assis sur le trône des Sultans. Harcelé, tourmenté, abruti par les conseils, les sermons, les menaces, à force de peser le pour et le contre, il avait perdu, avec le sens des réalités, la confiance en soi, au lieu de suivre son instinct, il réfléchissait aux conséquences où il l'eût entraîné, s'exagérant les risques, craignant plus que de raison d'y exposer non sa personne, mais son œuvre et les instruments de son élévation future. Il redoutait le blâme des Puissances, qu'il voyait unies. S'il avait réussi à les brouiller, il n'eût pas hésité. L'Angleterre menait le jeu, il se méfiait de sa flotte, se souvenant de Navarin et n'ayant pas oublié que s'il n'avait pas conquis les régences barbaresques, l'Algérie comprise pour lui-même et non pour le Roi de France, comme se le figurait le gouvernement de Sa Majesté britannique, c'était pour ne pas s'attirer ses foudres. L'Angleterre lui coupant ses communications avec l'Egypte il se fût trouvé prisonnier en Asie Mineure. Bloqué par les armées alliées, pris à revers par les Russes, il ne lui fût resté d'autre ressource que de mourir en combattant glorieusement, mais vainement, pour sa nation. D'ailleurs, il avait donné sa parole qu'il n'attaquerait pas son suzerain. Il la tenait scrupuleusement, religieusement, pensant que les maîtres de l'Europe, sur la loyauté de qui il se faisait des illusions, lui en sauraient gré.

Pour arriver à ses fins, ayant devant lui le « Concert Européen », il ne devait compter que sur lui-même. Etant ce qu'il était, actif et industrieux, la Syrie, entre ses mains, devant, peu à peu, devenir ce que l'Egypte était devenue, Mahmoud, d'autre part, étant ce qu'il était, et l'Empire, amputé des provinces qu'il lui avait ravies, s'enfonçant de plus en plus dans le gâchis, par la force même des choses, l'équilibre déjà bien instable entre le vassal et le suzerain basculerait au détriment du Sultan. Si celui-ci s'était ressaisi, si la dure leçon de Koniéh lui avait servi, le conflit s'en fût trouvé localisé, devenu une affaire purement domestique, un

compte à régler entre le suzerain et son vassal, comme cela s'était vu si souvent dans les annales de l'Orient et se voyait encore aujourd'hui dans certaines de ses contrées. Il se fût soumis à ce duel, d'où tout arbitre infidèle eût été exclu, comme à un jugement d'Allah. Mais il connaissait trop bien le Padichah pour n'être pas certain qu'il ne s'imposerait aucun sacrifice, qu'il ne ferait aucun effort, tout à la fois par nonchalance et par calcul, tablant sur le secours de son « allié » le tsar et comptant que la France et l'Angleterre ne le laisseraient pas, dussent-elles pour cela partir en guerre, complètement asservir par Nicolas. Pour le reste, Allah était grand et ne permettrait pas que son Vicaire, si indigne fût-il, fût encore bafoué par son esclave rebelle. Il ne cessait, dans sa rage impuissante, de rappeler à tout propos son vasselage humiliant au « très illustre el Hadj Méhémet-Ali Pacha, gouverneur de l'Egypte et des pays réunis à l'Egypte, et Méhémet, dédaignant l'offense, ne cessait de protester qu'il était le serviteur le plus zélé et le plus dévoué du Padichah, le modèle de ses vizirs, s'acquittant ponctuellement de ses obligations diverses, prompt à lui complaire, dans les limites des conventions et traités, payant régulièrement le tribut de l'Egypte et des pays réunis à l'Egypte, poussant le zèle jusqu'à quitter ses aises pour aller réprimer, au nom de Sa Hautesse, la rébellion que les émissaires de celle-ci y avaient fomentée, dans le malin espoir de lui créer des embarras. En faisant son devoir de gouverneur, en étouffant une révolte qui ne pouvait que troubler l'ordre d'une province confiée à sa sage administration, Méhémet avait ainsi enlevé à Mahmoud tout prétexte de troubler la paix du monde.

Comme il se savait estimé et aimé des Turcs, des plus humbles comme des plus grands, à l'exception de quelques favoris de Mahmoud, et que même parmi ces satellites, son prestige et ses libéralités avaient gagné quelques-uns à sa cause, qui était sainte et nationale, étant celle de l'Islam, Méhémet s'efforça d'arriver à un accommodement avec celui qui avait juré sa perte. Mahmoud n'était pas éternel, il n'était que l'ombre de Dieu, cette ombre s'effacerait un jour, pour être aussitôt remplacée par l'ombre plus étroite encore de son fils Abdul-Medjid, un moutard, avec qui lui, Méhémet, ou,

à son défaut, son fils Ibrahim aurait beau jeu. Les caisses de la Sublime Porte étant vides, un moyen de les remplir ç'eût été pour le Sultan de lui vendre son droit d'aînesse. Quelques « bourses » de plus ou de moins, cela ne ruinerait ni l'Egypte ni la Syrie et tirerait, provisoirement, Mahmoud d'embarras. Un mollah compère s'offrit à glisser l'offre tentante à l'oreille du Padichah. Mahmoud se montra sensible à cet argument précieux. Méhémet insinua qu'Ammed Pacha, qui était ouvertement l'homme des Russes et secrètement son homme à lui, Méhémet se rendrait à Rhodes, et de là, sur l'invitation de Méhémet, irait visiter le pachalik; on causerait. Mais soit qu'il se défiât du négociateur, proposé par Méhémet, ou pour toute autre raison, Mahmoud substitua Sarim effendi à Ahmed nommé au poste de Capitan pacha, et, de ce fait, empêché d'aller à Rhodes ou ailleurs. Rendu méfiant à son tour, Méhémet commença par demander si, en principe, le Padichah ne serait point disposé à lui garantir le gouvernement héréditaire de l'Egypte et de la Syrie. Mahmoud ayant bien voulu y consentir, moyennant une augmentation de tribut, comme il allait toper, Méhémet demanda si Sa Hautesse ne consentirait pas à lui céder aussi, moyennant un petit supplément, Alep, Adana, Tarse, Seyde et Damas. L'effendi parti avec ces nouvelles propositions, un Tartare apporta sa réponse datée du 23 Zilkadé 1262.

Le résumé de mes pourparlers avec Votre Altesse et ma dernière proposition ayant été qu'elle renoncerait à toute la Syrie et demanderait seulement la réunion d'Acre à l'Egypte et sa confirmation [comme Pacha d'Egypte], j'ai rendu compte ici de cette combinaison quelque hardie qu'elle pût paraître et Sa Hautesse (que Dieu augmente ses jours et sa gloire) a daigné y consentir, c'est-à-dire qu'Elle croira mettre le comble à ses faveurs en promettant de vous confirmer à perpétuité dans le gouvernement de l'Egypte et d'Acre à condition d'abandonner le reste de la Syrie, s'engageant à l'avenir à faire la même concession à Votre fils.

Il y avait maldonne. Méhémet n'insista pas. N'espérant rien obtenir de l'impérial mulet, il se tourna ailleurs, du côté de Frankistan, s'évertuant à trouver un associé. Jusque-là il avait tenté de se mettre d'accord avec les deux plus grandes puissances de l'Europe et de collaborer honnêtement avec elles

à la solution d'une affaire si simple et que les Russes avaient compliquée, sans désavantager l'une au profit de l'autre, ni s'ingénier à les brouiller. Il lui fallait maintenant les diviser. S'il eût eu à choisir entre l'Angleterre et la France, c'est à l'Angleterre qu'il se fût adressé. La politique de la France était plus souple, plus subtile, plus nuancée, mais très ambiguë, couvrant sous une phraséologie grandiloquente des vues secrètes dirigées contre l'Angleterre, que ses agents avaient dévoilées au pacha dans l'espoir de l'entraîner avec elle, lors de l'insurrection grecque, puis lorsqu'il s'était agi de mettre le dey d'Alger à la raison. Le but était de faire de la Méditerranée un lac français. Louis-Philippe continuait à cet égard Charles X; et M. Molé, M. de Villèle. Il est vrai que ces messieurs étaient les alliés de l'Angleterre, mais la vieille haine entre les deux pays n'était point éteinte et toujours, et partout, en Belgique, en Espagne, au Portugal elle s'était manifestée. La France voulait dominer, l'Angleterre prétendait s'y opposer, lui damant le pion, ici et là, pour l'empêcher, disait-elle, d'asservir l'univers comme sous Louis XIV et comme sous Napoléon. La question d'Orient n'était une question des détroits qu'entre ces deux rivales et la Russie, elle se doublait aussi d'une question d'Egypte, à laquelle la France et l'Angleterre étaient particulièrement intéressées et cette question que Bonaparte avait posée et que Nelson avait noyée dans la baie d'Aboukir, la France cherchait à la repêcher en eau trouble afin de reprendre l'Expédition d'Egypte où le Corse l'avait laissée. Elle se fût servie de Méhémet comme d'un fourrier et pris les armes pour soutenir son ambition et s'installer avec lui à Constantinople, où elle l'eût tenu en laisse et l'eût manœuvré contre l'Angleterre en direction des Indes. Peut-être eût-elle fait là un mauvais calcul, car si Méhémet ne se fût pas senti de taille à lutter contre elle pour secouer le joug qu'elle eût voulu lui imposer, il était assez rusé et assez adroit pour renverser les alliances, et, Sultan-Khalife, appeler à son aide l'Angleterre qui se fût empressée, dans son propre intérêt, de le délivrer de la France. Le seul gouvernement qui lui parût désintéressé, en qui il pouvait avoir une confiance absolue, avec qui ç'avait toujours été son désir de s'allier, c'était le gouvernement de Sa Majesté Britannique.

Par malheur, il était frigide et rigide, conservateur de tradition et flegmatique de nature.

Par sa position géographique l'Egypte était naturellement l'alliée de l'Angleterre, placée qu'elle se trouvait sur la route qui mène aux Indes. Méhémet à Constantinople eût été le soldat bénévole de l'Angleterre. Il n'eût point été d'humeur à tolérer une ingérence étrangère, — c'est parce qu'ils s'en doutaient un peu que les Moscovites s'acharnaient à inciter Mahmoud contre lui, comptant sur la faiblesse croissante du Sultan, fasciné et comme paralysé par eux, pour lui arracher un à un les lambeaux de son empire en décomposition. Il ne comprenait pas pourquoi le gouvernement de Sa Majesté s'obstinait à lui préférer cette loque de Mahmoud ni que Lord Palmerston gardât l'illusion que le temps travaillait pour la Sublime Porte en lui permettant de tirer un meilleur parti des ressources de l'Empire. C'est en vain que par le truchement de Mr Campbell il avait dit à ce vizir de Sa Majesté Britannique que pour peu qu'il observât la situation de sang-froid et d'un œil clairvoyant, il lui était impossible de ne pas reconnaître que cette Porte était pourrie, disjointe, et que battue en brèche par les Russes, elle s'écroulerait sur ses bases; physiquement et moralement le Sultan et sa clique étaient épuisés, ayant perdu la confiance de la nation. Mais Sa Seigneurie ne voulait pas se rendre à l'évidence, et malgré les avertissements de ses agents, qui voyaient ce qu'elle ne pouvait pas voir, s'entêtait à se leurrer de l'illusion que cet Empire se sauverait lui-même, alors que l'eût-il voulu, il ne l'eût pu, lié, disait Méhémet, qu'il était et résigné à sa destinée, « comme une proie dans les serres de la Russie qui était comme un aigle sur sa tête, et sous le masque de l'amitié guettait l'occasion favorable pour la dévorer », vivante quoique déjà à moitié morte de frayeur. L'intégrité de cet Empire qui avait été si puissant et qui était maintenant si misérable, cette intégrité qui tenait tant à cœur au noble lord, n'aurait jamais meilleur champion que Méhémet, qui y était tout aussi intéressé que le gouvernement de Sa Majesté Britannique, quoique pour d'autres raisons.

Lord Palmerston ne lui faisant pas l'honneur de prendre en considération ses ouvertures, Méhémet se rapprochait de Louis-Philippe, qui faisait tout pour lui être utile et agréa-

ble, prenant en mains la défense de ses intérêts, comme si déjà ils eussent été les siens, s'associant et collaborant gentiment avec lui, tant en Egypte qu'en Syrie, dont le commerce était mis en valeur et drainé par la ligne des bateaux français reliant Marseille à ses ports. L'Angleterre restant à l'écart, la France en profitait pour pousser ses affaires. Son influence prédominait. Tout, dans les pachaliks de Méhémet, se faisait à la française. Les cadres de son administration civile ou militaire étaient français, français son chef d'Etat-Major, l'homme à qui son fils était redevable de toutes ses conquêtes et victoires, en Arabie et en Syrie, français son vice-amiral, français le directeur de son arsenal; des Turcs, qui avaient fait leur apprentissage en France, travaillaient sous les ordres de tous ces Français. Ouvertement, ou secrètement, le gouvernement du Roi des Français encourageait Méhémet, le réconfortait, le soutenait; même au plus fort de la crise, tout en le chapitrant, pour avoir l'air d'accord avec les puissances, il lui faisait espérer qu'avec son appui il parviendrait à ses fins. Il lui conseillait la patience et d'employer, en attendant, son énergie à étendre sa domination plus profondément dans l'intérieur de l'Afrique, et sans négliger de parachever la conquête du Nedjd, de tenter celle du Darfour et de l'Ethiopie, se taillant là un empire africain, dont les ressources en hommes et en matières premières, le rendraient plus redoutable encore à Mahmoud. Guidé par la France, tantôt il adoptait un air conciliant, tantôt refusait de rabattre de ses prétentions, d'autant plus qu'il était très exactement informé des parlotes du Divan et des préparatifs que faisait Mahmoud, poussé par ses ministres, rassemblant quatre-vingt mille hommes en Asie Mineure et se proposant d'y masser bientôt deux cent mille; ce n'était évidemment pas pour maintenir ce *statu quo,* que lord Palmerston conseillait au Sultan de ne pas rompre, lui faisant représenter qu'il ne devait passer à l'offensive avant d'avoir mis dans ses finances l'ordre qui lui permettrait de réorganiser son armée et de réduire son vassal à l'impuissance, par ses propres moyens, sans le secours de la Russie. Mais cela était une chimère dont Sa Seigneurie elle-même se rendait compte, qui recommandait au Padichah d'empêcher les Russes d'intervenir à chaque instant, comme lord Ponsomby l'informait qu'ils le faisaient,

dans les détails de son administration pour entraver toute réforme susceptible de l'améliorer. Pour sortir de ce cercle vicieux et infernal, Méhémet n'avait qu'un moyen, c'était de le briser. Il était décidé à opposer son nizam aux forces du Sultan, qui avait transformé Koniéh en place d'armes. L'escadre du Capitan Pacha s'apprêtait à appareiller pour Chypre, à Rhodes on formait des bataillons qu'on se proposait de faire passer en Turquie. Le pacha ne restait pas de son côté inactif, mais il trouvait absurde qu'on lui demandât de réduire sa flotte et son armée, et de faire évacuer à son fils la Syrie. Où, et quand avait-on jamais vu le plus fort céder devant le plus faible. Etait-il raisonnable que celui qui pouvait gouverner fût obligé de servir? Tant d'efforts, tant de peines, tant de sacrifices auraient donc été vains, et ses enfants n'en retireraient aucun profit? S'il avait pu croire à une telle iniquité, il eût agi comme les autres pachas, il n'eût pensé qu'à lui. Cet état d'anxieuse incertitude ne pouvait durer longtemps. Il s'était engagé à ne pas franchir la frontière actuelle de la Syrie, ou à se livrer à une agression contre son suzerain, il ne faillirait pas à sa promesse; c'était pour se défendre qu'il s'armait, non pour attaquer. En même temps il faisait les Puissances juges du dilemme devant lequel il se trouvait placé, à la solution duquel toutes ensemble et chacune en particulier elles se trouvaient intéressées. Avant de se faire rendre justice, il attendait qu'elles la lui rendissent, en traitant son cas avec autant d'équité que celui des Grecs, des Belges, des Polonais. Il lui fallait son indépendance; s'il ne l'obtenait pas à l'amiable, il l'arracherait de force au Sultan. C'était les larmes aux yeux et le cœur serré qu'il en avait pris vis-à-vis de lui-même cette résolution. L'intérêt de sa famille le lui commandait. Il était un vieillard, il avait soixante-dix ans, d'un moment à l'autre la mort pouvait l'emporter, il ne pouvait pas différer le règlement de cette question. Il était prêt à consentir à tout sacrifice pécuniaire raisonnable pour acheter du Sultan l'indépendance qui lui enlèverait ses soucis. Le Sultan y trouverait doublement son compte; au lieu d'un vassal dangereux il aurait un allié précieux; par ailleurs, supposé que, les armes à la main, Méhémet eût perdu la Syrie, Mahmoud ne serait pas près de

récupérer son fief, l'Emir Béchir, ni les émirs de Naplouse, d'Acre et autres lieux ne devant jamais consentir à se soumettre à un pacha nommé par la Porte, non plus du reste que les différentes sectes qui vivaient sur ces territoires; quant aux Bédouins, ils envahiraient la Syrie et la mettraient à sac. Le commerce et l'industrie y seraient anéantis. Tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait bâti, tout ce pour quoi il avait sans compter prodigué son argent, ses peines et ses soins, ces établissements utiles qu'il avait créés à des frais énormes, ses arsenaux, sa flotte, ses bateaux à vapeur marchands, ses manufactures pourvues de machines importées d'Europe, actionnées par des ouvriers européens ou égyptiens qui avaient fait leur apprentissage en France et en Angleterre, ses écoles bienfaisantes, ses sociétés littéraires, calquées sur le modèle et les statuts de celles d'Europe, ses mines de charbon et de fer qu'il avait découvertes et forées en Syrie comme en Egypte, ces routes qu'ici et là-bas il avait tracées, ces canaux qu'il y avait creusés, pouvait-on attendre de lui qu'il supportât l'idée que les Turcs qui convoitaient son héritage, s'en emparassent au lendemain de son décès, non pour le faire fructifier mais pour le laisser tomber en ruines, cependant que ses propres enfants connaîtraient la misère et peut-être seraient mis à mort? Il posait la question à MM. Campbel, Cochelet, de Medem et Laurin pour qu'ils la transmissent aux vizirs de leurs souverains respectifs.

Il ne pouvait se figurer que la France et l'Angleterre défendraient contre lui la mauvaise, l'injuste cause du Sultan, risquant par là de favoriser les vues de la Russie. Que pouvaient-elles contre lui? Bloquer ses côtes, et après? L'Egypte et la Syrie étaient des greniers fameux, ses sujets ne risqueraient pas de connaître la famine.

Méhémet ménageait tout le monde, manœuvrant pour se concilier chaque puissance en particulier. A M. Cochelet il disait que la France était l'arbitre de l'Orient, et qu'elle avait intérêt à obtenir l'indépendance pour lui, ne fût-ce que pour se maintenir en Algérie, qu'elle serait exposée à perdre cette colonie, si les Anglais qui convoitaient l'Egypte, à cause de la route des Indes, s'en emparaient — Méhémet avait retenu la leçon des consuls de France, de M. Drovetti à

M. Cochelet. Dans le secret de son cœur, il se méfiait, ne se laissait pas lier, sachant, par l'exemple du Sultan, ce qu'il en coûte de devoir son salut à plus puissant que soi, ne voulant devoir le sien, ni à la France exclusivement, ni à l'Angleterre. Il cajolait aussi les Russes, en la personne de M. de Medem, si bien que lord Palmerston non moins que lord Ponsomby ne douta point qu'une entente secrète unît le pacha au tsar. Celui-ci pousserait celui-là à attaquer Mahmoud, qui appellerait les Russes à son secours. Une fois à Constantinople, ils feraient pression sur lui pour qu'il en finît avec son vassal en lui rendant son indépendance, ayant perdu la sienne. C'était assez absurde mais non pour lord Palmerston qui proposa à la Porte un traité secret ainsi conçu :

Attendu qu'il est possible que le Pacha d'Egypte, qui se considère comme indépendant vienne à manquer à l'accomplissement de l'une quelconque des obligations auxquelles, en sa qualité de sujet, il est tenu; attendu qu'il est à présumer que par suite du décès du Pacha ou de quelque autre événement, l'un de ses fils ou un membre de sa famille, ou tout autre, se rende coupable de désobéissance aux décisions et à la volonté de Sa Hautesse le Sultan, il a été jugé à propos de convenir des articles suivants :

Art. 1. — Le Sultan étant le souverain (Padichah) de la Syrie et de ses dépendances, permet à la flotte anglaise d'arrêter les bâtiments de guerre et de commerce du Pacha d'Egypte et comme il est probable que celui-ci se servira des bâtiments marchands des Puissances amies qui resteront neutres, pour charger et envoyer des munitions et des vivres, la flotte ottomane visitera d'après le droit clair et évident de Sa Hautesse les bâtiments ci-dessus désignés et en cas de besoin, confisquera les cargaisons.

Art. 2. — Les flottes ottomane et anglaise se joindront pour agir de concert sur les côtes d'Egypte et de Syrie.

Art. 3. — Le présent traité restera en vigueur l'espace de [....] années.

Soit que Sa Hautesse eût craint de s'attirer des ennuis de la part des Russes ou plutôt qu'elle se crût assez forte pour mettre, toute seule, à la raison le « rebelle », ce papier demeura vierge de signatures. Un grand conseil avait été tenu peu auparavant pour décider de la guerre ou de la paix, au cours duquel fut lu ce hatt-sherif de Mahmoud :

Hafiz Pacha m'informe que mon armée est prête à battre l'armée égyptienne en Syrie. Le Capitan Pacha m'assure que ma flotte est assez forte pour battre et détruire celle d'Egypte. A vous de vous montrer courageux et de remplir votre devoir.

Le conseil répondit à l'unanimité que les ministres de Sa Hautesse feraient tout leur possible pour lui être agréables...

Volant à la victoire, le glorieux Hafiz courut au-devant de la défaite. Le colonel Sève battit le capitaine von Moltke, qui chercha un salut dans la fuite.

La bataille de Nezib ouvrait de nouveau le chemin de Constantinople. Les vainqueurs, ayant repoussé l'assaut, restaient l'arme au pied. La fumée dissipée, le petit village turc avait repris son calme, au bord du ruisseau. Les grenades achevaient de mûrir dans le petit verger proche, panaché de noyers et d'abricotiers touffus. Les caméléons revenus couraient le long des troncs, les rossignols avaient repris leur chant. Le site était charmant. La paix y régnait, rien n'indiquait qu'elle eût jamais été troublée, si ce n'est les écorchures que portaient les arbres qui en sont l'emblême, les oliviers d'en face, les « tonnerre de Dieu » du « houzard » Soliman et les jurons d'Ibrahim Pacha, qui parlait d'envoyer promener le capitaine Caillé et de bondir en avant, malgré la défense que lui en faisait son père. On avait gagné la guerre, on ne gagnerait la paix qu'en allant à Constantinople. Tout se passait comme si Ibrahim en eût pris déjà le chemin et qu'il se trouvât aux portes de la ville. Six jours après la défaite de ses troupes, Mahmoud qui avait mis sur cette bataille, dont l'issue pour lui ne faisait pas de doute, son suprême espoir, décédait subitement, soit de rage, ou de désespoir, ou qu'on se fût discrètement débarrassé de sa gênante, indigne et calamiteuse Majesté. Il avait à peine rejoint dans l'autre monde les pauvres bougres qu'il y avait envoyés, en deçà et au delà de Nezib, et qui n'y étaient allés que contraints et forcés, que le Capitan Pacha sortait des Dardanelles avec son armada et s'empressait d'aller l'offrir au Pacha d'Egypte en gage d'heureux avènement, ne doutant pas que la destinée s'était accomplie et que Méhémet viendrait occuper le trône jadis glorieux des Sultans ottomans pour lui donner un lustre

nouveau, dont le seul éclat tiendrait en respect les infidèles, moscovites ou autres. Le Seraskier eût imité l'exemple du Capitan, et si ce grand Amiral eût amené Méhémet à Constantinople, il se fût porté à sa rencontre non pour le rejeter à la mer, mais pour lui faire sa soumission, toute la population lui faisant cortège et saluant de ses acclamations celui qui devait la délivrer des Moscovites. La « nation » tout entière lui eût adressé ses compliments et appelé sur sa tête chenue les bénédictions du Dieu unique. L'Empire ottoman n'était plus, mais l'Islam vivait toujours, il se groupait et se confédérait autour du Sultan-Khalife Méhémet-Ali.

Tout cela, qui tenait de la légende et qui eût pu être l'histoire, flottait dans l'air, en ce début de juillet 1839, comme un pollen qui devait féconder le rêve ambitieux du pacha d'Egypte. Il n'avait qu'à vouloir pour que cela fût, il n'avait qu'à oser. Il voulait bien, il n'osa pas. Le résultat fut qu'il passa pour un imposteur et perdit le bénéfice de la bataille que lui avait gagnée Soliman. En ne se saisissant pas de ses avantages, il embarrassa bien plus l'Angleterre que s'il eût passé outre à ses menaces, et craignant d'être un fauteur de discorde, il mit en danger la paix de l'Europe. S'il avait peur, c'était donc qu'il avait conscience de sa faiblesse, laquelle était égale à celle du défunt Padichah. Il laissait le champ libre aux Russes. Nezib avait remis l'Orient en question, replaçant les choses où elles étaient sept ans plus tôt, au lendemain de Koniéh, avec cette circonstance aggravante que cette fois-ci les Russes avaient un titre légal pour intervenir.

Il ne paraissait pas qu'ils fussent pressés de se prévaloir du traité d'Unskiar-Skelessi, pour les mêmes raisons que Méhémet, redoutant de se trouver aux prises avec l'Angleterre et la France en apparence très unies, agissant de concert. Des divergences ne tardèrent pas à se manifester, qui peu à peu devaient diviser deux alliées. Le hasard voulait que juste comme les cendres de Napoléon allaient faire retour à la France, trois de ses lieutenants se fussent trouvés prendre de l'intérêt à la cause de Méhémet. Le plus obscur d'entre eux, du moins en France, le colonel Sève avait gagné la bataille de Nezib. Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, qui avait succédé à M. Molé comme ministre des

affaires étrangères, était un glorieux vétéran des campagnes de l'Empire et se souvenait que Bonaparte l'avait désigné pour prendre le commandement de l'armée d'Orient, en remplacement du général Menou. L'ambassadeur du Roi citoyen à Londres était le non moins fameux colonel Sébastiani, qui avait été chargé d'une mission « commerciale » en Egypte même, peu après l'évacuation, ayant pour objet d'y préparer les esprits au retour offensif des Français, en outre, il avait mis en 1807 Constantinople en état de repousser la flotte anglaise. Buonaparte allait revenir de Sainte-Hélène, à l'état de cendres sans doute, mais de ses cendres telle un phénix sa pensée allait renaître, inspirer et animer la politique de la France. Il apparut bientôt à lord Palmerston que Soult n'était pas du tout « un amour », comme il s'était un peu trop pressé de l'appeler, que sa tactique était moins franche qu'il ne l'avait cru tout d'abord, et que tout en restant uni avec le gouvernement de Sa Majesté britannique, il manœuvrait sournoisement et subtilement pour gagner du temps et en faire gagner à Méhémet, évitant avec soin de froisser le pacha en élevant la voix et en brusquant les choses, tant pour ne pas contrarier l'opinion publique qui s'était ouvertement et décidément prononcée en faveur de l'Egyptien, que par souci des véritables intérêts du pays. C'est en vain que lord Palmerston le pressait de se joindre à lui pour intimer à Méhémet d'avoir à restituer immédiatement la flotte à son suzerain, le Maréchal insinuait qu'il fallait commencer par régler les questions pendantes entre le Padichah et le Pacha, qui n'avait rien à se reprocher si ce n'est de s'être imaginé que les grandes Puissances tiendraient loyalement l'engagement qu'elles avaient pris tacitement envers lui et qu'elles lui rendraient, ainsi qu'elles le lui avaient promis, justice, considérant que ce n'était pas lui qui avait tiré le premier, et que, même après que ses troupes eurent culbuté celles du Sultan, il avait fait ce qu'il n'était pas d'exemple qu'un vainqueur eût jamais consenti à faire : il s'était arrêté en deçà de la frontière qui lui avait été assignée, non par impuissance, ni pusillanimité, mais par égard pour les deux plus grandes Puissances d'Europe, ne pouvant penser que la foi des civilisés fût punique. Le sentiment qui inspirait le gouver-

nement de Louis-Philippe était peut-être en l'espèce pur de toute arrière-pensée perfide, mais comme il n'était pas assez nettement exprimé, lord Palmerston, qui avait bien des griefs contre sa voisine, se défia, se méfia, fit en sorte de ne laisser à la France que le choix d'une de ces trois échappatoires : ou bien elle agissait en parfait accord de vues avec l'Angleterre, remplissant ainsi les engagements que son gouvernement avait pris vis-à-vis du sien, et de l'Europe, ou bien elle se tenait à l'écart et, manquant à ses engagements, elle se discréditait et se déshonorait, ou bien, à ses risques et périls, elle prenait le parti d'empêcher l'Angleterre et les Puissances alliées de faire ce qu'elle-même s'était engagée à faire, et qu'elle eût du faire par souci de son honneur et de ses véritables intérêts. C'était une vue cavalière et impertinente, la France n'ayant pas de leçon ni de conseils à recevoir, elle était, au reste fondée à adresser des griefs à l'Angleterre. Ses entretiens avec M. Sébastiani confirmèrent lord Palmerston dans ses soupçons. Sous les voltes et revirements de l'opinion comme dans la modification des plans arrêtés par le gouvernement de Louis-Philippe en plein accord avec celui de Sa Majesté britannique, il démêla des désirs et des visées qu'on avait honte d'avouer, et il en conclut que le dessein secret de la France était de favoriser le plus possible Méhémet et de ne rien tenter pour sauver le Sultan.

La politique du Maréchal, aussi souple et libérale que celle de Sa Seigneurie était rigide et conservatrice, tenait compte en effet des circonstances nouvelles découlant de la victoire de Méhémet. Il était juste, il était équitable, il était honnête, qu'on ne traitât point le Pacha comme s'il eût failli à la parole donnée et qu'il n'eût pas été vainqueur. Le moins qu'on pût lui accorder c'était de lui permettre de fixer sa frontière entre Beyrout et Damas et de lui garantir le gouvernement héréditaire des provinces placées sous son autorité. Lord Palmerston s'entêtait à penser qu'on devrait contraindre le Pacha d'Egypte à renvoyer la flotte au Padichah, à évacuer la Syrie et à rentrer dans sa « coquille » d'Egypte, où les Puissances lui signifieraient ce qu'elles avaient décidé à son égard et ce qu'elles avaient recommandé à son Suzerain de lui accorder, plus comme une grâce que comme un droit. Ce

point de vue, il eut l'adresse de le faire partager à la Russie, l'Autriche et la Prusse. Il avait ainsi ressuscité la défunte Sainte Alliance, buté dans son intransigeance et d'autant plus décidé à ne pas céder qu'un ministre étranger lui avait rapporté que le Roi des Français lui avait dit en confidence que s'il protégeait Méhémet c'est qu'il était persuadé que d'ici deux ans son pays serait en guerre avec celui de Sa Majesté et que, dans une telle rencontre, la collaboration du pacha d'Egypte lui serait précieuse en Méditerranée. De l'autre côté de la Manche on semblait agir déjà en conséquence. Huit vaisseaux de ligne s'équipaient à Toulon, que devaient y rallier les neuf qui croisaient dans les mers du Levant, ce ne pouvait être que contre l'Angleterre que cette force devait être destinée. Un virulent article du *Journal de Paris*, écrit, assurait-on, par M. Duchâtel, déclarait que les Anglais seraient forcés non seulement de garantir à Méhémet son indépendance mais encore de restituer Gibraltar à l'Espagne.

Ni ces menaces, ni les protestations indignées et les serments solennels de Méhémet n'émurent lord Palmerston. Il demeura ferme dans sa résolution, fort de ce qu'il croyait son droit, sans peur comme sans reproche, n'ayant pas d'intérêt direct dans cette question embrouillée, convaincu qu'il agissait pour le bien commun et qu'il sauverait la paix de l'Europe en préservant, envers et contre tous, l'intégrité de l'Empire ottoman, objet qui, selon lui, ne pouvait être réalisé qu'en écartant les Russes de Constantinople et les Français d'Alexandrie. Il ne souffrirait jamais que le pacha intimidât l'Angleterre, la fît chanter en faisant pression sur une opinion publique fabriquée pour les besoins de sa cause par les journaux à sa dévotion, et lui dictât ses conditions. Il ne tolérerait pas davantage que la France, cette même opinion publique reflétât-elle ses véritables sentiments, se permît de faire la loi à l'Europe. Il lui eût fallu tenir tête aux quatre Puissances coalisées contre elle. Se hasarderait-elle à attaquer sur mer? Son compte était bon. Sa flotte était inférieure à la flotte anglaise, à laquelle les Russes, au besoin, joindraient la leur. Il lui en coûterait l'Algérie. Porterait-elle ses coups sur le continent? En quoi cela avance-

raît-il les affaires de son Méhémet si elle envoyait ses soldats sur le Rhin, d'où ils se verraient contraints de déguerpir plus vivement qu'ils ne s'y étaient rendus. Les Français pouvaient parler haut, ils ne partiraient pas en guerre pour une si misérable affaire, perdue d'avance. Sa Seigneurie était loin de sous-estimer la force de l'adversaire, elle savait que la France est redoutable dans une guerre dont son intérêt national est l'enjeu et où elle défend une juste cause. Ce n'était pas le cas, du moins à son avis, qu'il essaya de faire partager à M. Thiers, qui avait pris la place du Maréchal Soult et à M. Guizot, à qui M. Sébastiani avait cédé la sienne.

M. Guizot vit clair dans le jeu de lord Palmerston :

Le gouvernement britannique croit avoir en Orient deux intérêts inégaux sans doute, mais tous deux réels et qui lui tiennent fortement à cœur, écrivit-il de Londres à M. Thiers. Il redoute la Russie à Constantinople, la France l'offusque en Egypte : il veut rétablir à Constantinople, soit par la force de l'Empire ottoman lui-même, soit par l'intervention régulière de l'Europe, une barrière contre la Russie. Il désire affaiblir le pacha d'Egypte de peur qu'il soit pour la France dans la Méditerranée un trop puissant et trop utile allié.

Sa Seigneurie ne se trompait guère, sauf quand elle croyait que l'opinion publique qui s'était prononcée en faveur de Méhémet ne reflétait pas les véritables sentiments de la France. Cette opinion, M. Thiers était tenu d'en tenir compte. Il y reconnaissait « un instinct profond du pays ». La France en cette affaire avait manifesté, « non une de ces opinions factices », comme le croyait lord Palmerston, « que l'on fait à son gré tous les six mois pour les défaire six mois après, mais une opinion qui avait cinquante ans de date et bien plus ancienne encore; car elle existait sous Louis XIV ».

L'influence de la France en Egypte et en Syrie est une opinion qu'on a toujours trouvée chez les esprits politiques les plus opposés. Leibniz avait proposé une expédition en Egypte. M. de Choiseul y avait pensé, Napoléon y avait pensé, comme il avait pensé à tout ce qui était utile et glorieux pour la France.

M. Thiers, qui n'avait pas étudié en vain l'histoire du

Consulat et de l'Empire, et qui y avait pris lui aussi le goût de la gloire, M. Thiers y pensait aussi, mais comme l'époque était bourgeoise et prosaïque, et qu'il était sage de ne plus tenter des choses ni si lointaines, ni si difficiles, il méditait de tromper l'adversaire, de tourner l'obstacle et d'établir une influence sur l'Egypte, qui se transformerait en protectorat, lequel à son tour transformerait ce pays en colonie. Cette influence, il était décidé à la prendre, dût-il faire la guerre à l'Angleterre qui s'y opposait. Il avait tout le pays avec lui. Céder devant l'Angleterre, lui abandonner Méhémet, c'était ruiner cette influence. Il y allait du prestige de la France. Il y allait aussi de celui de l'Angleterre. En cédant à la France, lord Palmerston perdait sur les deux tableaux, à Constantinople et à Alexandrie. Il aurait l'air de reconnaître la suprématie de la France, infligerait à l'Angleterre l'humiliation d'un pays tenu en laisse par la France, et reconnaîtrait virtuellement que même avec l'appui des trois autres puissances du Continent, elle n'osait pas s'embarquer dans une politique qui heurtât la volonté de la France, qu'elle était impuissante à agir sans l'effective collaboration de celle-ci. Pareille attitude ne seyait ni à la puissance ni au prestige de l'Angleterre, qu'elle asservissait aux vues de sa rivale pour l'accomplissement de desseins fatals, comme en l'occurence, aux intérêts britanniques. M. Thiers et lord Palmerston continuèrent à se défier et à se menacer. Il n'y avait plus la moindre chance qu'ils s'entendissent. Il était vain de chercher un impossible compromis. Il fallait en finir. La France se trouva seule devant une coalition, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie ayant transformé en convention l'accord de principe intervenu entre elles. Cela fait, on décida de liquider le conflit en faisant offrir par le Sultan à Méhémet-Ali l'investiture héréditaire de l'Egypte, plus le pachalik d'Acre, sa vie durant. S'il n'acceptait pas, le Padichah retirerait son offre et il ne serait qu'un pacha comme les autres, s'il lui prenait fantaisie de reprendre les armes. Il s'en repentirait. Sa Seigneurie n'en doutait pas, ayant pris soin entre temps de pousser la Porte à soulever la Syrie contre son vassal. M. Thiers ressentit vivement l'offense faite à la France et se plaignit qu'on lui eût montré si peu d'égards. Il n'avait

qu'à se joindre au Concert et à y tenir sa partie en faisant entendre raison à son protégé. C'était une satisfaction que lord Palmerston se fût empressé d'accorder à son amour-propre ulcéré, tenant que les moyens importaient peu pourvu que l'Angleterre arrivât à ses fins. Elles allaient à l'encontre de celles de la France. Un choc devenait fatal. M. Thiers parlait de renforcer l'escadre française en Méditerranée. A son aise. Ce n'étaient pas quelques navires de plus ou de moins qui feraient reculer gouvernement de Sa Majesté Britannique, lord Palmerston toutefois tenait à le prévenir charitablement qu'au premier coup de canon lâché par un navire français contre un navire anglais, c'était la guerre, et avant qu'elle en eût vu le bout, la France y perdrait sa flotte, ses colonies, son commerce, son armée cesserait de lui donner des tracas en Algérie. Quant à Méhémet, il y aurait longtemps qu'il aurait servi de pâture aux poissons du Nil. Cela fut dit sur un tel ton que M. Thiers baissa le sien. Il essaya de biaiser et de sauver la face et sa mise en même temps : que le Sultan donnât le pachalik héréditaire de l'Egypte à Méhémet et la Syrie sa vie durant à son fils Ibrahim et tout s'arrangeait. Il appelait cette combinaison une concession. C'était évidemment un humoriste, mais les Anglais, qui n'étaient point tant simplets, n'étaient pas d'humeur à goûter la plaisanterie. Sa Seigneurie avait dit son dernier mot en faisant sa dernière offre. C'était à prendre ou à laisser. Méhémet ne voulant pas entendre raison, le branle-bas fut donné. La flotte de Sa Majesté cingla vers Beyrouth. L'amiral Stopford n'eut qu'à la sommer d'avoir à se rendre pour qu'elle se rendît. L'amiral Napier lança quelques boulets contre Seyde et fit ainsi le même travail que Nelson dans la baie d'Aboukir et Codrington dans celle de Navarin. Son beau rêve impérial anéanti, Méhémet ne réagit plus, méconnu, incompris, résigné à la stupide fatalité, il rentra dans sa « coquille d'Egypte » et là ce grand brave homme de génie se laissa humilier par un galopin, Abdul Medjid, le digne fils de l'indigne Mahmoud, qui protégé par les canons anglais, osait, ce petit crétin, en lui adressant son firman d'investiture, parler de sa « Volonté Souveraine... »

Lord Palmerston avait sauvé la paix, la paix britannique,

en gagnant la guerre, à peu de frais et sans répandre le sang. Il n'y eut ni actions d'éclat, ni fanfares, ni pompe, ni triomphe. Ce fut une victoire discrète — telle pourtant qu'elle eût suffi à glorifier un homme de guerre. Palmerston? Les Anglais eux-mêmes — je parle des *men in the street,* des Anglais moyens, — ne savent ni ce qu'il fut, ni ce qu'il fit pour l'Empire.

Une bêtise peut-être en ne s'alliant pas avec Méhémet-Ali... Si, à ce tournant de l'histoire, un homme moins réaliste que lui n'eût point borné son horizon au mirage des dangers immédiats, la face du monde eût sans doute été changée, sans que l'Angleterre y eût perdu, — tout au contraire. Mais, lui, il préféra le prosaïque *statu quo* à l'aventure merveilleuse que rêvait le pacha d'Egypte. La Renaissance de l'Islam, c'était peut-être une grande chose, mais bien dangereuse pour l'Angleterre comme pour l'Europe. Par sa faute, Méhémet-Ali, qui avait ce qu'il n'avait pas, du génie, manqua sa destinée...

Qu'il eût raison, dans sa politique anglaise, la suite des événements l'a prouvé. L'Empire ottoman n'existe plus. Mais un siècle après la bataille de Nezib, l'Angleterre a trouvé en Méditerranée, et sur la route des Indes, l'alliée que Méhémet-Ali lui avait tant de fois offerte : l'Egypte devenue, grâce à lui et à Moustafa Kemal, indépendante.

AURIANT.

L'ACUPONCTURE CHINOISE
ET SON INTERPRÈTE FRANÇAIS

—

> **L'acuponcture constitue en fait une physiologie de l'énergie qui apporte à notre science, avec des observations millénaires, des découvertes d'un très haut intérêt.**
>
> G. SOULIÉ DE MORANT.

Il y a bien des années, nous suivions, jeune étudiant, le cours de physiologie de l'illustre maître Charles Richet, à la Faculté de Médecine. Et l'une de ses leçons, toujours claires et substantielles, s'est gravée dans notre mémoire. C'était celle consacrée à la « petite circulation » (la circulation du sang à travers les poumons). Il nous conta comment on avait trouvé cette découverte dans l'ouvrage d'un médecin espagnol du XVIe siècle, Michel Servet (qui, comme l'on sait, fut, plus tard, gentiment rôti à petit feu par Calvin). Au sujet de cet ouvrage, Richet s'exprima, à peu près, ainsi : Vous ne pouvez pas vous imaginer le fatras de divagations scolastico-théologiques d'où l'on était obligé d'extraire cette belle découverte.

Eh bien, cet exemple, hautement instructif et même symbolique pour toute l'histoire de la pensée humaine, nous le gardâmes dans notre mémoire à travers toute notre vie scientifique. Car il permet de prendre une attitude juste envers les œuvres des savants et des philosophes des siècles passés. Etaient dans l'erreur les romantiques-mystiques ou les traditionalistes qui cherchaient la révélation du *Grand Secret* dans la sagesse ésotérique ou dans les « Sommes » des vieilles civilisations. Un

Maeterlinck l'avait constaté avec mélancolie dans son livre portant ce titre. Mais étaient — et sont — dans une erreur aussi grande les « scientistes » qui rejettent avec mépris tous les ouvrages anciens comme un « tissu de mensonges et d'illusions dus à l'ignorance et aux préjugés ». Non, les vieilles civilisations ont accumulé des trésors d'observations, et de généralisations empiriques et parfois de découvertes. Mais, sans doute, on n'est pas obligé d'accepter *toutes* les vues *théoriques* — religieuses ou métaphysiques — qui, d'habitude, se mêlent intimement à ces observations, généralisations et découvertes.

C'est de l'un de ces trésors que nous voulons parler, trésor chinois, révélé par M. Georges Soulié de Morant : l'acuponcture chinoise.

§

Nous n'avons pas à présenter M. Georges Soulié de Morant aux lecteurs du *Mercure :* ils le connaissent déjà. En 1932-1933, il a publié ici deux articles sur ce sujet et, en 1934, le *Mercure* a édité son petit *Précis de la Vraie Acuponcture chinoise.* Maintenant, grâce à la même Maison d'Edition, il va consacrer à cela quatre grands volumes in-4°, dont le premier — volume théorique — excellemment présenté, avec un grand nombre de dessins et de gravures, est paru récemment et se trouve devant nous.

Laissons d'abord la parole à l'auteur pour raconter comment il a pu s'initier à cette méthode.

Quand, en 1901, j'arrivai en Chine, je parlais et lisais couramment le Chinois et l'étiquette compliquée m'était familière. Visitant les œuvres françaises, je fus conduit par le vénérable évêque de Mongolie, Mgr Eermin, et par l'évêque de Pékin, l'illustre Mgr Favier. Or, une grave épidémie de choléra sévissait alors à Pékin. J'avais vu mourir en quelques heures deux de mes domestiques. En passant dans les salles, je vis un médecin chinois arrêter en quelques instants les redoutables crampes, les vomissements et les diarrhées dont je connaissais déjà la signification, sans appel pour la médecine européenne. Je pus, grâce aux auto-

rités qui me présentaient et, à ma connaissance de la langue et de l'étiquette, obtenir de ce médecin, le Dr Iang, d'étudier, avec les principes essentiels de la méthode, les points les plus importants et les aspects des pouls (1). Il me procura des traités médicaux, encore maintenant presque introuvables (p. 22).

L'auteur raconte ensuite comment il a pu faire la connaissance d'un autre acuponcteur célèbre, le Dr Tchang, et avec d'autres médecins, ce qui lui a permis, finalement, d'obtenir le titre de médecin chinois.

Dès les premières lignes, il avertit que son livre n'est pas une simple traduction d'un texte chinois. Il a dû étudier et comparer un grand nombre de ces textes; préciser, par l'étude comparative et par la vérification, des choses vagues et imprécises, adapter le tout à la logique européenne; confronter les données chinoises avec celles de la science occidentale. C'était, nous le voyons, un travail énorme et il fallait avoir une patience et une ténacité vraiment chinoises, pour l'accomplir! Et il nous présente maintenant les résultats de ce travail en un style facile et élégant. Rien que pour cela il a déjà mérité notre reconnaissance!

Dans ce qui va suivre, nous ne nous arrêterons que sur les choses les plus essentielles et encore en laissant de côté beaucoup de leurs aspects importants.

§

Ce sont les Jésuites de la Mission scientifique française à Pékin au XVII[e] siècle qui, ayant appris l'existence de cette méthode, forgèrent, pour la désigner, le terme latin *Acupunctura* (*acus,* pointe, et *punctura,* piqûre). Pour entrer immédiatement en plein dans la matière, décrivons d'abord comment on procède avec les malades (car l'acuponcture est, avant tout, une méthode de traitement des maladies non lésionnelles). Il nous est d'autant plus facile de le faire que nous l'avons nous-même subie. On vous interroge sur vos bobos, on prend, ensuite, attentivement et pendant longtemps votre pouls radial des deux mains. Ensuite, on vous dit de mettre à nu telle ou

(1) Nous verrons tout à l'heure ce que cela signifie.

telle partie de votre corps, on vous fait vous étendre sur une couchette et, enfin, on vous fiche des petites aiguilles dans les *points* strictement déterminés de votre peau. Les aiguilles n'y pénètrent qu'à quelques millimètres et y restent pendant quelques minutes. C'est tout. Selon l'ancienneté de la maladie, il faut répéter la séance tel ou tel nombre de fois. Eh bien, cette méthode, si simple, est basée sur plusieurs découvertes capitales, qui ont exigé des siècles et des siècles d'observations les plus minutieuses et que la science occidentale est, maintenant, en train de vérifier et d'interpréter. Découvertes capitales et très anciennes. C'est surtout cela qui frappe le lecteur. On reste stupéfié d'apprendre que l'acuponcture était déjà connue il y a presque trois mille ans avant J.-C.! L'auteur cite ce passage pittoresque de l'ouvrage *Nei-Tsing* qui, paraît-il, remonte au XXVIIIe siècle avant notre ère :

> Je regrette tout ce que mes peuples, arrêtés par les maladies, ne me payent pas en taxes et en corvées.
>
> Mon désir est qu'on ne leur donne plus de médicaments qui les empoisonnent et qu'on ne se serve plus des antiques poinçons de pierre.
>
> Je désire qu'on utilise seulement les mystérieuses aiguilles de métal avec lesquelles on dirige l'énergie.

Il n'était pas sentimental, cet antique Empereur chinois! Mais au moins se montre-t-il homme de bon sens : il prend soin de la santé de ses sujets, taillables et corvéables à merci! Tel ou tel des dirigeants modernes ne le fait pas, tout en surtaxant les siens...

Mais ce qui est impressionnant dans ce passage, c'est : « des antiques poinçons de pierre ». Cela veut dire que les origines de l'acuponcture remontent à l'époque des Néolithiques! Nous sommes bien enfoncés avec nos allopathes et nos homœopathes qui n'ont cessé d'être malfaisants que longtemps après l'époque des médecins de Molière.

Quelles sont donc ces découvertes chinoises? Elles sont quatre :

I. A chacun de nos organes et viscères, correspondent plusieurs points très délimités de notre surface cutanée; dès que l'un de ces organes flanche, ces points (ou *ses* points) deviennent très sensibles (comme après une meurtrissure); cette sensibilité disparaît dès que l'organe retourne à l'état normal. Comme règle, cette sensibilité reste ignorée du malade et ne se révèle qu'à la pression.

II. Toute action sur ces points devenus sensibles (2) tend à provoquer ce retour à l'état normal, c'est-à-dire la guérison. Nous ne pouvons entrer en détail et décrire les modalités de l'action des piqûres. Certes, cette action est plus efficace et immédiate quand il s'agit des maladies *récentes*. De même, quand il s'agit de maladies dites « fonctionnelles » (c'est-à-dire qui n'impliquent pas les changements pathologiques *notables* et *durables* des organes).

Mais on sait qu'actuellement la différence — très nette pour les médecins d'il y a quelques décades — entre les maladies « fonctionnelles » et « organiques », tend de plus en plus à s'effacer. Ces notions deviennent celles des *limites*, dans le sens mathématique.

III. Les points intéressant tel organe ou telle fonction sont disposés sur certaines lignes, invisibles mais réelles, que les Chinois appellent « méridiens » (il y en aurait douze). C'est en suivant ces lignes que circule, suivant les conceptions chinoises, l'énergie vitale.

IV. L'état des organes retentit non seulement sur celui de la peau, mais aussi *sur le pouls radial*.

De sorte qu'un médecin chinois, en vous prenant votre pouls, peut juger de l'état de votre foie ou de votre intestin, etc. Il y aurait 14 pouls radiaux. Les cinq premiers chapitres du livre sont consacrés à la description minutieuse des points des méridiens et de certaines autres lignes. Cette description s'accompagne de nombreux dessins schématiques. Nous ne pouvons pas, bien

(2) Le nom complet de la méthode est : la « méthode des Aiguilles et des *Moxas* ». Ce dernier terme signifie « brûlure ». A la place de piqûre, on peut employer l'application aux points du linge imbibé d'eau bouillante — pendant une fraction d'une seconde.

entendu, exposer tout cela ici, de même que les 14 pouls radiaux, objet du dernier chapitre.

Après les « lignes », l'auteur passe à l'exposé des conceptions chinoises de l'énergie et de sa circulation suivant les « méridiens » et les lignes qui les unissent. L'auteur nous avertit que la notion chinoise de l'énergie est plus vaste, et compliquée (et plus vague) que la nôtre. D'abord, elle contient un élément identique à notre énergie. Car l'idéogramme que les Anciens ont créé (pour l'énergie) « est composé des éléments figurant la force de la vapeur soulevant le couvercle d'une marmite où bout du riz ». Nous voyons, soit dit en passant, que les Anciens étaient non moins observateurs que Denis Papin. Seulement, ce dernier esprit européen, a pu utiliser cette observation pour une invention qui changea la face du monde. Mais il y a bien d'autres sens de ce terme : la force et l'énergie dans le sens étroit et usuel; la respiration, le souffle et, par extension, la vie. Sur ce point, nous voyons la ressemblance de « l'énergie » chinoise avec le « prana » des Hindous. Ensuite, la colère (et, probablement, d'autres émotions stimulantes) et, enfin, dans les temps récents, la notion s'enrichit de nouveau avec des éléments modernes : influx nerveux, courant électrique, ondes de T. S. F. A cela, il faut ajouter les différentes sortes de l'énergie : *originelle, correcte* ou *vraie; maléfique,* qui est en lutte continuelle avec la correcte et, enfin, l'énergie d'essence sexuelle. C'est à peu près — chose curieuse! — la *libido* de Freud; car « ce serait, aux yeux des Chinois, la source ou tout au moins l'excitateur de l'énergie normale » (p. 229). Cela se rapproche aussi de l'*Eros* grec. Mais nous ne devons jamais oublier que chaque idée plus ou moins vague, mystique et complexe des philosophies et des religions anciennes, tout en étant analogue ou ressemblante à d'autres philosophies ou religions, a une couleur locale ou, plutôt, une frange, un halo d'autres idées — sentiments spécifiques pour telle civilisation.

En somme, on peut dire que « l'énergie » chinoise (« Tsri ») est à mi-chemin entre le fameux *Mana* des pri-

mitifs (force vague impersonnelle, magique, responsable de tous les événements impressionnants et de toutes les qualités, aptitudes et actions importantes des choses et des gens) et l'énergie dans notre sens du mot. Mais ce n'est pas tout. Les Sages chinois, en observant les transformations, les interdépendances et les intéractions des choses les plus différentes et même opposées, apparemment, ont conclu, dit l'auteur, « à l'unité universelle; la matière n'étant que de l'énergie concentrée, solidifiée, et l'esprit que de la matière vaporisée, revenant à sa forme immatérielle, le tout dans un mouvement et un devenir perpétuel, sans état permanent inchangeable » (p. 238). On ne saurait nier que cette conception se rapproche singulièrement des idées les plus modernes de certains physiciens, bio-psychologues et philosophes (3). Qu'on ne confonde pas la *Tsri* chinoise avec la « force vitale » de l'ancien vitalisme, cette force qui « organisait » et « gouvernait » la matière. C'est du dualisme traditionnel. La *Tsri*, étant une, procède autrement.

Nous abordons ici l'idée fondamentale de la philosophie chinoise : l'opposition de deux principes contraires, *Inn* et *Iang*. « L'unité foncière de l'énergie comportait cependant des oppositions temporaires apparentes, des alternances et des relativités dans le mouvement. » Pour une vue superficielle, cela aussi pourrait paraître une philosophie dualiste. En réalité, il n'en est rien. Car ces oppositions ne sont que relatives.

« Rien n'est *inn* absolu ni *iang* absolu. Inn et Iang ne se caractérisent que relativement. Tout est agrégat de inn et de iang. Inn produit iang; iang produit inn (4) » (p. 240). La science moderne rencontre très souvent les conflits et les oppositions entre les forces naturelles, — conflits et oppositions qui s'engendrent (courants in-

(3) Voir notre article *La Conscience et les Mécanismes du Cerveau*, dans la *Revue philosophique*, juillet-août 1938.

(4) Cela rappelle beaucoup Héraclite et Hegel. Et grâce au petit livre si substantiel de M. P. Masson-Oursel, *La Philosophie comparative* (Alcan), nous savons qu'il y a eu aussi des Pythagore, des Zénon et des Sophistes chinois! Mais Hegel comprenait les conflits des forces dans la réalité comme « contradiction logique », d'où sa « dialectique » fantaisiste des « triades ».

duits, principe de Gibbs-Le Châtelier, induction nerveuse de Sherrington et de Pavlov, immunité, etc., etc.), et qui aboutissent, parfois, aux auto-régulations et aux nouvelles formes d'équilibre et parfois à la mort ou à la maladie endémique.

De toute façon, nous pouvons dire que dans les anciens livres chinois, à part l'alliage inévitable de choses dues à la mentalité primitive et à l'ignorance, se trouvent non seulement des observations millénaires, mais aussi des découvertes et des idées très modernes.

Ces découvertes, que valent-elles? On est en train justement de les étudier et vérifier. L'auteur cite un certain nombre de travaux dont les résultats se rapprocheraient de l'acuponcture et, d'après les renseignements que nous avons, cela paraît vraisemblable, et surtout le travail du grand cardiologue anglais, Sir Thomas Lewis, qui affirme avoir découvert un nouveau système cutané de conduction nerveuse, qui est, semble-t-il, en rapport avec la défense de l'organisme (*British Medical Journal* de février 1937). Si cette découverte se confirme, — un grand pas sera fait vers la confirmation de l'acuponcture. Attendons.

Ce premier volume du grand ouvrage de M. Soulié de Morant est, comme nous l'avons dit, théorique. Les trois suivants seront « pratiques ». Pour cette raison — et surtout pour celle, plus grave, que nous ne sommes pas médecin — nous nous abstenons de nous prononcer sur la *valeur médicale* de l'acuponcture. Bornons-nous à ceci. Quand nous avons eu le plaisir de faire sa connaissance, la première question que nous lui avons posée était — inévitablement, naturellement — celle du rôle possible de la suggestion et de l'auto-suggestion. On pose toujours cette question, quand apparaît une nouvelle méthode thérapeutique et on a parfaitement raison. Car la sug-

(5) M. Soulié de Morant affirme que dans le livre ancien *Nei Tsing*, se trouve même la description de la circulation du sang! Les Chinois, ainsi, ont précédé de 44 ou 45 siècles nos Harvey et Servet, et aussi, paraît-il, ils ont précédé R. Koch, en découvrant le bacille de son nom au moyen d'une loupe en cristal de roche! Les sinologues jusqu'ici ne nous ont pas dit cela!

gestion et l'auto-suggestion jouent un très grand rôle dans notre vie. Il nous a répondu (et il dit cela dans son livre) que l'effet des piqûres est *immanquable* en cas d'*animaux* ou de *petits enfants*, c'est-à-dire au cas où il ne peut être question ni de suggestion ni d'auto-suggestion. Par contre, chez les adultes, cela joue un certain rôle, *mais dans le sens contraire* et c'est pourquoi, parmi eux, le pourcentage de guérisons ou d'améliorations est moindre.

D'autre part, un médecin neurologiste bien connu à Paris nous a raconté le fait suivant. Dans une clinique, belge très connue, à Anvers, on a présenté à un médecin chinois une douzaine de malades, absolument inconnus de lui. Après la palpation de leur pouls à la chinoise, il a diagnostiqué *exactement* leurs maladies. Nous versons ce petit fait dans le dossier.

Et, en tout cas, nous souhaitons sincèrement le succès à son travail si considérable et consciencieux, car, selon nous, la synthèse entre la Science occidentale et l'Apport de l'Orient peut être très féconde et contribuer puissamment au progrès de la Civilisation.

W. DRABOVITCH.

ARÉTHUSE

A André Billy.

Adieu, fantôme épris de l'ombre d'autrefois!

Un son de flûte éclate au cœur fauve des bois
Et rappelle aux amants les plus rares délices.

Tu réveilles en moi d'innombrables supplices
Et tous les souvenirs de mes songes charnels...

Je me sens plus légère en vos bras fraternels,
Lumières qui tremblez sur l'eau froide d'automne.
Déjà Septembre aux soirs frileux nous abandonne
Et prépare en secret le gel du proche hiver.
Une feuille éperdue échappe au vent de mer,
Poursuit sa course au fil de mes eaux nonchalantes.

Reviendrez-vous bientôt vers moi, mes sœurs tremblantes,
Aux yeux de chair, au rire aimé du tendre écho?
Rappelez-vous ma fuite en les forêts d'Hillco!
Le matin caressait les buissons de rosée;
Au seuil du lac dormant, je tombais harassée...
Une fontaine offrait sa fraîcheur, le soleil
A peine libéré des rives du sommeil
Semblait tendre à mon corps un lit de sang et d'ombre.
Tremblante, j'approchais de la lisière sombre,
Mais le sol lumineux manqua sous mes pieds nus,
Et saisie aussitôt de frissons inconnus,
Je glissais, enlacée au plus étrange espace.

Et maintenant, je suis une eau frêle qui passe,
Reflète les cyprès des jardins dévastés
Ou les temples déserts de mes divinités.
Mes yeux gardent l'éclat de l'azur et de l'heure.
Parfois le souffle aigu des montagnes m'effleure,
Eveille les roseaux, blesse mon corps mouvant.
Confidente attentive et docile du vent,
Amoureuse du sort de la première feuille,
Sous les arbres, jaloux de mes reflets, j'accueille
L'oiseau de la légende au plumage meurtri,
Le voyageur perdu, le faune dont le cri
M'arrache éperdument au songe qui m'entraîne.

Et toi, lune au regard étrange, souveraine
De la terre infernale et des cieux... Que de fois,
Venue errer au faîte adolescent des bois,
Tu t'approches légère au bord même des rives.
Rythmant dès le matin la danse des eaux vives,
Les nénuphars lassés t'offrent leur coupe d'or.
Mais délaissant l'appui de ce frêle trésor,
Tu reposes ton front nimbé de brouillard tendre
Sur le feuillage fauve, aux reflets bleus de cendre,
Cher à tes souvenirs d'amante sans espoir.

Evoquerai-je encor la tendresse du soir
Où l'aimé, malheureux de la route incertaine,
Dut s'étendre tout près de l'étroite fontaine
Pour s'endormir au clair apaisement des eaux?
Et tu vins, ô déesse, à travers les roseaux,
Réveiller l'enchanteur de tes amours premières.

Quel désir s'éveillait sous mes froides paupières
A l'heure où j'accueillis près du faune rêvant
Vos corps brisés, captifs d'un songe décevant!

Le lendemain naquit l'aube des feuilles mortes.
Ton amant retourna vers de nouvelles portes,
Vers les cités de fer et les terrestres bras.
Mais la prochaine nuit, lorsque tu reviendras,

Je t'offrirai le pur accueil d'un lit d'argile,
Et devenant pour toi la compagne fragile,
Sœur de la libellule et de l'oiseau blessé,
Nous ressusciterons d'entre tout le passé
Les souvenirs joyeux d'une enfance immortelle.

Tu n'es plus maintenant que cendre sous la stèle,
O voyageur épris du dédale secret.
L'ouragan du matin déchire la forêt
Et de mes grands roseaux vient de briser les tiges...

Bientôt je descendrai vers vos rudes vertiges,
Gouffres mystérieux promis á mon destin.
Dès l'aube, surgissant de mon rêve enfantin
Et destinée au chœur fragile des fantômes,
Je ne reverrai plus l'éveil de mes royaumes;
La Parque aura brisé le fil d'or des fuseaux.
La nuit de pierre et d'ombre absorbera mes eaux
Et le froid glacera pour jamais ce corps frêle.
Captive des pays de tempête et de grêle,
Le rocher deviendra pour moi tout l'horizon,
Et tâtonnant aux murs de l'étroite prison
Je roulerai, mêlée aux tourbillons sauvages,
A la cendre des rocs de ces glauques rivages,
Aux grands cyprès, choisis pour le bûcher d'un dieu!

Angers, 1937.

JEAN BENOIT.

LES RAISONS
DE LA TRISTESSE D'OLYMPIO

—

Dans les belles pages qu'il a consacrées à la *Tristesse d'Olympio* (Les *Poèmes du Souvenir,* Paris, Ed. Pelletan), Anatole France a analysé avec finesse et pénétration les raisons de la tristesse du poète en 1837 :

Victor Hugo écrivit la *Tristesse d'Olympio* après avoir parcouru la vallée de la Bièvre, à cette époque agreste et charmante avec ses collines basses, ses étangs dans les bois... Plus de choses encore que dans la vallée avaient changé dans son cœur après quinze ans d'une énergie surhumaine, quinze ans de luttes et de victoires, pendant lesquels il avait goûté toutes les joies et toutes les douleurs de l'orgueil, fatigué la louange, essuyé l'injustice, l'envie, la trahison ; non innocent lui-même, grandi, blessé par la vie, superbe, étonnant d'égoïsme et de génie. En ces quinze ans, que d'images avaient passé sous ce large front, les unes voluptueuses, les autres cruelles, doux fantômes du poète, spectres des ambitions inassouvies, et le beau visage de la princesse Négroni! C'est ce qui faisait, en 1837, dans la vallée de la Bièvre, la tristesse d'Olympio. Jeune encore, il pleurait sa jeunesse ; très grand, son innocence ; vieux de gloire, sa splendide adolescence...

A l'occasion du Centenaire du poème, en octobre 1937, M. André Billy, dans le *Figaro,* M. Emile Henriot, dans le *Temps,* M. Ernest Prévost, dans la *Victoire,* d'autres encore, ont demandé : « De quoi était triste Olympio? »

M. André Billy a exposé que le poète n'était pas seulement triste de ne plus reconnaître le décor de ses anciennes amours, mais de constater l'indifférence de la nature, laquelle est à la fois immuable et changeante :

La tristesse d'Olympio, a-t-il écrit, prend sa source dans deux vues différentes, sinon contradictoires. Le thème dont s'est inspiré Victor Hugo est à deux pentes.

Pour M. Emile Henriot :

En ces lieux témoins de ses premiers bonheurs, ce n'était pas en amoureux que Victor Hugo revenait pour s'attendrir ; mais en poète, avec un grand thème de rêverie dans l'esprit et le besoin de ranimer des souvenirs dans la solitude, et de trouver peut-être une conclusion philosophique et poétique aux préoccupations qui le hantaient.

M. Ernest Prévost a avancé que la vraie raison de la tristesse d'Olympio, c'était « l'inconstance de l'amour, de *son* amour. » Et il a précisé :

C'est cette constatation de l'éphémère amour qui fait jaillir cet autre vers de *Tristesse :* « Car personne ici-bas ne termine ou n'achève », et cet autre aussi : « Quoi donc, c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes ? », complété par : « Nous nous comprenions tant ! » Ravins, frais ruisseaux, treilles mûres... Pourquoi ne les comprendraient-ils plus, les deux amoureux, s'ils n'avaient cessé eux-mêmes de se comprendre aussi absolument ? Et pourquoi... pourquoi Victor était-il venu sans Juliette?

A cette interrogation de M. Ernest Prévost, Juliette elle-même a répondu, dans sa correspondance, que ce n'était vraiment pas sa faute si Olympio avait voulu faire seul le pèlerinage des Metz (1). Elle a également démontré, comme Victor Hugo, que rien n'était changé dans le cœur des deux amants. Ses lettres à elle sont toujours brûlantes d'une ardeur qui ne s'éteint pas, et on ne saurait mettre en doute la sincérité amoureuse de

(1) On trouvera ces lettres dans mon ouvrage : *Olympio et Juliette*, qui doit paraître prochainement.

Victor Hugo. Ses poèmes de 1837, qui précédèrent la *Tristesse* et ses lettres de la même année, ont des accents qui ne trompent pas.

Il faut donc écarter des raisons de la tristesse d'Olympio celles qui concerneraient une diminution de l'amour que Juliette et Victor éprouvaient toujours l'un pour l'autre. La vie les avait, plus que jamais, rapprochés et Victor Hugo ne trouvait de réelles consolations que dans les bras de Juliette.

Il avait, comme on sait, chassé le « mauvais hôte » qui s'était introduit à son foyer. Il avait, pendant l'année 1836, subi échec sur échec à l'Académie française. Son frère Eugène était mort, le 5 mars 1837, à l'asile de Saint-Maurice. Il avait à soutenir un gros procès contre la Comédie-Française. En juillet, sa fille Dédé était tombée gravement malade. En outre, il n'ouvrait pas un journal ou une revue sans y trouver des attaques violentes, ou hypocritement voilées, et il avait appris à connaître cette envie qui fait

D'une bouche d'ami qui souriait naguère
Une bouche qui mord !

Enfin, si l'on me permet de mêler à ces raisons sérieuses d'être attristé une raison purement physiologique, j'oserai évoquer l'état des yeux de Victor Hugo, l'année où il a composé son poème.

Victor Hugo, on ne l'ignore pas, a longtemps souffert des yeux, par suite de ses excès de travail nocturne. Les lettres de Juliette sont pleines d'alarmes et de conseils à ce sujet. Elle le plaisante bien, une fois, sur l'oubli qu'il a fait chez elle de ses « yeux bleus », c'est-à-dire de ses lunettes. Mais la pauvre femme exprime le plus souvent ses inquiétudes et elle s'épuisait à broyer des pavots pour faire des compresses à son « cher Toto ».

Or, Victor Hugo, dans une lettre à Mlle Louise Bertin, datée du 23 juin 1837, nous apprend lui-même qu'il vient d'avoir une nouvelle ophtalmie et qu'il a dû se résigner à remettre des lunettes bleues :

... J'aurais dû vous envoyer manuscrits les vers qui sont pour vous (*Pensar, dudar,* dans les *Voix Intérieures*) et que vous allez lire imprimés, mais prenez-vous en à mes yeux qui sont dans un horrible état. Au moment où je vous écris, je suis retombé dans la dure nécessité des conserves, j'ai deux verres bleus sur les yeux comme un omnibus. Ce mois d'*épreuves* m'a fait reculer jusqu'à mon ophtalmie de 1831. Vous en souvenez-vous? Et comme vos belles collines ont eu soin de mes pauvres yeux alors! Comme elles les ont enveloppés de leur douce tenture verte!...

Le 16 juillet 1837, il écrivait encore à la même :

... Je vous assure que rien n'est plus triste que d'être ainsi séparé de toutes les personnes chères par une vilaine barrière de verre bleue.

Tout prend pour moi, depuis que je suis en proie à ces lunettes, un aspect froid et morne. Je vois le soleil vert et mes enfants violets et midi en clair de lune. Tout cela est bien morose...

Et puis la maison est fort affligée. Ma femme est toujours souffrante et Dédé est encore malade. La fièvre traîne en longueur... Le danger a disparu, mais la tristesse nous est restée. Il semble que personne ne se porte bien dans la maison. Mme de Sévigné a raison, la pire façon d'être malade, c'est d'être malade dans son enfant...

En août, Victor Hugo souffre toujours des yeux. Il a dû cesser tout travail et entreprendre un voyage. Le 19 août 1837, il écrit encore à Mlle Bertin cette lettre de Bruges :

... Ma vue malade est venue chercher ici de la verdure, mais j'avais compté sans la peinture, et, à peine arrivé dans les villes, je vais fatiguer et éblouir sur les Rubens, les Van Eyck et les Van Dyck mes pauvres yeux que les tilleuls, les saules et les frênes avaient reposés. En somme je ne sais si ce voyage aura guéri ou empiré mon mal. Ce que font les gazons et les arbres, Rubens le défait. J'espère pourtant que le bien l'emportera et j'en ai besoin car un laborieux

automne m'attend à Paris. J'ai bien des choses à faire pour cet hiver...

En octobre, les yeux de Victor Hugo ne sont pas guéris. Juliette Drouet, le 14, lui écrit, à propos de ses « gribouillis » quotidiens, qu'elle dépose dans un petit coffret, sur la cheminée, où Victor les prend, en s'en allant :

... Voici, quand vous n'êtes pas avec moi, mon cher adoré, le seul bonheur que j'aie, le seul délassement : vous écrire et penser à vous. C'est bien doux et je m'y livre avec frénésie, chose dont vos pauvres beaux yeux se passeraient bien...

C'est l'avant-veille que Victor Hugo avait apporté à Juliette les vers magnifiques qui figurent, sans titre, dans les *Rayons et les Ombres* (pièce XXIV) et dans lesquels on peut voir un prélude du grand poème qu'il écrira dix jours plus tard :

Quand tu me parles de gloire,
Je souris amèrement...

On lit, dans ces vers, datés du 12 octobre, et pleins d'orgueil et d'amertume, cette strophe où son amour pour Juliette est affirmé et la *Tristesse d'Olympio* annoncée :

Laisse-moi t'aimer dans l'ombre,
Triste, ou du moins sérieux.
La tristesse est un lieu sombre
Où l'amour rayonne mieux...

Pendant une semaine, le poète, que Juliette réclame vainement à Paris, va errer, seul, dans les bois de la Bièvre, s'abandonnant à toutes sortes de souvenirs et de rêveries et, peut-être, essayant d'envelopper une fois de plus ses « pauvres beaux yeux », dont parlait Juliette, de la « douce tenture verte » des collines.

Je ne voudrais pas insister, ni insinuer que le poète souffrait autant des yeux que de l'âme, quand il a composé la *Tristesse*, ni, moins encore, évoquer Olympio contemplant, à travers des conserves, ses paysages familiers.

N'oublions pas, cependant, la phrase caractéristique de la lettre du 16 juillet à M[lle] Bertin : « Tout prend pour moi, depuis que je suis en proie à ces lunettes, un aspect froid et morne », et rappelons-nous ces vers de la *Tristesse :*

Pâle, il marchait. Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus !...

Moralement, physiquement, Victor Hugo était ainsi dans des dispositions très particulières, en ce mois d'octobre 1837. Elles expliquent suffisamment les raisons de sa tristesse.

Son seul recours contre elle, répétons-le, il le trouvait chez Juliette, à laquelle il envoyait, deux mois seulement après la *Tristesse d'Olympio,* ces lignes qui consacrent une fois de plus leur passion mutuelle :

...Toujours nos deux cœurs pleins de tendresse et pleins d'extase ! Et voilà cinq ans ! Notre amour est solide comme ce qui a vécu et frais comme ce qui vient de naître. Il me semble, ma Juliette, qu'un tel passé nous répond de l'avenir.

PAUL SOUCHON.

UNE FAUSSE ATTRIBUTION
D'ESTAMPES KABBALISTIQUES

LA VÉRITABLE VIRGA AUREA

ET LE CALENDRIER MAGIQUE DIT DE TYCHO-BRAHÉ

—

En présentant la réédition en fac-similé de quelques planches devenues très rares (1), F. de Mély s'exprimait ainsi :

Il y a une trentaine d'années, ...je découvris sur les quais une plaquette fort curieuse. Elle paraissait composée de signes magiques et kabbalistiques, n'ayant, par exemple, aucune valeur philologique. Elle comprenait 5 grandes feuilles in-fol. gravées; dans les 2 premières se voyaient 72 alphabets de langues soi-disant les plus diverses; les 3 autres feuilles reproduisaient des formules et des figures de la Kabbale, de l'Astrologie, de la Littéromancie, de la Chiromancie. Le titre annonçait qu'elle avait été composée... pour le pape Paul V, par le frère Jacques-Bonaventure Hepburn d'Ecosse...

Il s'agit, en réalité, non pas d'une, mais de deux plaquettes, que F. de Mély a trouvées réunies par hasard et qu'il a rééditées ensemble, sous le titre de *Virga Aurea*, qui ne s'applique qu'à l'une d'elles, sans se douter qu'elles n'avaient guère de commun que leur imposant format, — et en les attribuant à un même auteur, alors qu'il y en a deux.

(1) F. de Mély. — La VIRGA AUREA, Paris (Leroux), MCMXXIII.

I

La première comprend 2 feuilles. On lit en tête : *Virga Aurea septuaginta duobus Encomijs Beatæ Virginis Mariæ cœlata* (Verge d'or, ornée de 72 louanges de la Bienheureuse Vierge Marie), et ce titre est répété en hébreu : *Mateh hazhab...*

Un frontispice, finement gravé, représente la Sainte Trinité et divers saints et archanges, groupés autour de la Vierge, posée sur le croissant et entourée des planètes, dans une gloire, dont les rayons partent d'un ovale, marqué par le début d'un verset du Cantique des Cantiques (IV, 7) : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te,* répété en grec et en hébreu.

Au-dessous, avec le portrait du pape Paul V en médaillon, la dédicace au Souverain Pontife, qui est signée :

> *F. Iac. Bonaventura Hepburnus Scotus, S. ord. S*[ti] *Francisci de Paula.*

Au bas de la 2[e] feuille, à la fin des éclaircissements en latin et en hébreu, qui accompagnent en marge les alphabets, on lit la signature du graveur, suivie de la mention du privilège papal et de la date :

> *Philippus Thomassinus sculpsit et excudit Romæ, cum privilegio Sum Pont*[is] *et Superiorum licentià,* 1616.

Jacques-Bonaventure Hepburn était un orientaliste écossais, né en 1573 à Hamstocks (comté de Hardington). Après avoir voyagé en Turquie, en Perse et en Syrie, il entra dans l'ordre des frères Minimes, fondé par saint François de Paule; il séjourna en Avignon, puis à Rome, où le pape Paul V le nomma bibliothécaire des manuscrits orientaux du Vatican. Il mourut en 1621. On a de lui un dictionnaire hébraïco-chaldaïque et une grammaire arabe; on savait en outre qu'il était l'auteur de la *Virga Aurea,* citée par Mabillon, mais aucun exemplaire n'avait pu en être retrouvé. Il faut savoir gré à F. de Mély, à qui nous empruntons ces détails biographiques, de l'avoir découverte et rééditée.

C'est un tableau, en quatre colonnes, d'alphabets divers, — dont certains ne sont que des déformations d'alphabets connus et d'autres tout à fait conventionnels, « ainsi devenus cryptographiques, mais d'un usage courant au moyen-âge ». Ils sont accompagnés de petites gravures allégoriques, encloses dans un cercle et illustrant de courtes légendes, tirées des Livres saints. Celles-ci rappellent les invocations des litanies, exaltant les vertus de la Vierge Marie : *Gratiâ plena, Stella matutina, Arca Noæ, Pulchra ut Luna*, etc. Elles sont répétées autour des gravures, qu'elles encadrent, dans la langue ou au moins avec les caractères des alphabets correspondants, au nombre de 72.

Dans sa dédicace, le savant Minime, jouant élégamment sur les mots, — *Dat Minimus minimum munus Tibi Maxime mundi,* — prie le Souverain Pontife « de vouloir bien agréer cet humble hommage de sa dévotion à la Vierge Marie, en témoignage de sa profonde reconnaissance pour les faveurs dont l'a comblé Sa Sainteté ». A vrai dire, il paraît bien ne pas avoir eu d'autre intention, en composant cette sorte de panégyrique marial multilingue, que d'étaler complaisamment aux pieds de la Vierge et de son bienfaiteur les trésors d'une érudition orientaliste vraiment remarquable.

Mais une pareille collection d'alphabets, dont un bon nombre est de ceux qu'utilisaient les Kabbalistes, n'en a pas moins suscité diverses hypothèses.

A la suite de la publication de F. de Mély, certains ont pensé que, d'après la disposition des alphabets en tableaux, sans commentaires, la *Virga Aurea* était un mémento, destiné à guider, dans le choix des caractères à employer pour leurs formules, « les Alchimistes, les Occultistes et les Magiciens de l'époque » (1).

Cette destination n'est pas soutenable. La contexture seule du document suffirait à la faire écarter, alors même que le privilège du Souverain Pontife et l'autorisation des

(1) Voir *Amulettes, Talismans et Pantacles*, par J. Marquès-Rivière, Paris 1938, pp. 307 et sq.

Supérieurs de l'Ordre, dont il est revêtu, n'en garantiraient pas la parfaite orthodoxie.

F. de Mély ne s'est point prononcé à ce sujet dans sa préface. Mais nous savons qu'il avait confié à un de ses amis, M. Léo Crozet, du Cabinet des Médailles, que la *Virga Aurea* aurait, à son avis, pu être destinée à la Congrégation de l'Inquisition ou du Saint-Office, pour faciliter le déchiffrement des grimoires dans les procès de sorcellerie. Rien ne s'oppose à la vraisemblance de cette hypothèse, qui concorderait parfaitement avec le caractère de l'auteur et sa situation à la Cour Pontificale; mais elle aurait besoin d'être confirmée.

II

Si la *Virga Aurea* proprement dite ne peut pas être rangée parmi les manuels kabbalistes, il n'en est pas de même des trois feuilles, qui la suivent dans la réédition de F. de Mély et qui constituent un ensemble absolument distinct du précédent, comme on va le voir; quoique très rares, elles le sont beaucoup moins cependant que les deux autres.

1. — On lit en tête de la première de ces feuilles le titre suivant :

CALENDARIUM NATURALE MAGICUM PERPETUUM, *profundissimam rerum secretisſimarum contemplationem totiusque philosophiæ cognitionem complectens.*

Suivent des tableaux de caractères et figures symboliques, astrologiques et magiques, correspondant chacun à l'un des noms de Dieu, écrits hébraïquement avec 1, 2, 3... 10 ou 12 lettres, à la manière des Kabbalistes. Il n'y a pas de nom de 11 lettres, parce que « le nombre 11, étant celui du péché et de la pénitence, n'a aucun mérite », dit le texte.

On y retrouve, en particulier, avec les noms et les signatures des génies célestes, les sceaux des planètes et leurs carrés magiques; on y voit aussi les signes du

Zodiaque, avec les noms de leurs anges, leurs sceaux et leurs carrés ou rectangles numériques très mystérieux, qu'on ne rencontre pas ailleurs et qui n'ont pas encore été expliqués.

Après le 11e tableau, un avertissement final termine la troisième feuille. Il y est dit en substance :

Ceux qui voudront bien étudier de près et approfondir ce qui est écrit dans notre Calendrier pourront acquérir la connaissance complète de l'art magique et une expérience infaillible. Quant à vous, misérables calomniateurs, fils d'une aveugle ignorance et d'une inepte méchanceté, arrière! gardez-vous d'en approcher. S'il est aisé de critiquer, il l'est beaucoup moins d'imiter, et en des matières aussi importantes, il est difficile de plaire à beaucoup, impossible de plaire à tous.

Dans le coin droit, au bas de la feuille, empâté par le filet du cadre et devenu illisible, un nom, qui paraît être celui du graveur. Il n'y a pas d'autres signatures.

Ce Calendrier naturel, magique et perpétuel, est un véritable bréviaire de magie naturelle, comme cela ressort de l'avertissement final et de l'examen des divers tableaux qui le composent. On ne peut que s'étonner de le voir attribué au dévot frère Hepburn. Seules, son adjonction fortuite à la *Virga Aurea*, qui est du même format, et l'absence d'un nom d'auteur ont pu le laisser croire, bien hâtivement toutefois, sorti de sa main, — et nous avons la preuve qu'il n'est pas de lui.

2. — A la Bibliothèque Nationale, à la Section de Géographie, — où l'on ne s'attendait guère à le trouver, — mais aussi aux Imprimés, sont conservés deux exemplaires du Calendrier (1). Ces estampes sont identiques à celle qui accompagne la *Virga Aurea*, à un détail très important près : l'avertissement final y est encadré des signatures suivantes :

Auth. IOHAN. BABTISTA *Grosschedel ab Aïcha* — *Io. Th. de* BRY *excudeb.* *Thico Brahae inventor* 1582.

(1) Bib. Nat., *Cartes*, Ge. D. 5082 et *Imprimés*, grand in-folio plano, R. 5.

L'original de l'exemplaire, reproduit par F. de Mély, provient bien des mêmes planches gravées que les deux autres. Il fait songer à une épreuve, tirée avant l'inscription de ces signatures, dont la place est réservée, — à moins qu'il ne provienne d'un tirage, où on les aurait supprimées, dans un but inconnu.

Dans les deux hypothèses, il resterait à expliquer et à identifier la signature à moitié effacée, que nous avons signalée, qui n'existe pas sur les exemplaires de la Bib. Nat. et qui ne rappelle en rien celle du graveur Jean-Théodore de Bry.

Mais ce sont surtout les mentions accompagnant les deux autres signatures, qui éveillent la curiosité : Jean-Baptiste Grosschedel ab Aïcha, *auteur;* Tycho Brahé, *in-venteur*. On est bien embarrassé pour définir la part qui revient à l'un ou à l'autre dans la présentation de cette estampe.

Un érudit de la fin du XVIII[e] siècle, Poinsinet de Sivry, nous raconte que Tycho Brahé « la publia en 1592, en se cachant sous le nom de J.-B. Grosschedel ab Aïcha » (1) et cette version a été reprise dans un ouvrage récent (2). La date indiquée, 1592, au lieu de 1582 que porte l'estampe, est le résultat d'une erreur de lecture ou typographique.

Que le célèbre astronome danois eût éprouvé le besoin de dissimuler sa personnalité, en publiant cette pièce, — ce qui n'était pas sans quelques risques, — c'est tout naturel. Mais quelle singulière façon de se cacher, en y apposant son nom! On ne voit pas en quoi sa responsabilité eût été bien diminuée par l'adjonction d'un complice, affublé de la mention équivoque d'auteur de l'estampe suspecte, dont lui-même se déclarait plus bas ouvertement l'inventeur.

Ce nom de Grosschedel n'est pas un pseudonyme; il s'applique à un personnage, J.-B. Grosschedel von Aïcha, *eques romanus, philochimicus,* qui publiait encore en

(1) *Nouvelles recherches sur la Science des Médailles*, p. 138, Maëstricht, 1778.
(2) Paul Vulliaud. — *La Kabbale juive*, II, 51, Paris, 1923.

1629, à Francfort-sur-le-Main, des ouvrages hermétiques, où il fait preuve d'une forte pratique des sciences occultes. C'est à peu près tout ce que nous savons de lui, et la citation, au moins étrange, de Poinsinet de Sivry est loin de nous éclairer sur son rôle exact dans la publication du Calendrier.

§

D'abord, la date 1582, qu'on lit au bas de la 3e feuille, se rapporte à l'invention (présumée) du Calendrier par Tycho Brahé, dont elle suit le nom, mais pas à la gravure des planches signées Grosschedel, ni à leur publication, comme l'a cru Poinsinet de Sivry. A cette époque, en effet, le graveur, Jean-Théodore de Bry, né à Liége en 1561, n'avait que 21 ans, — et les vignettes du Calendrier dénotent par leur facture une maîtrise, qui ne peut se rencontrer chez un débutant, alors même que certaines ne seraient que des copies, ce qui est possible. La date de publication de l'estampe reste donc imprécise. Il faut la reporter au moins à une vingtaine d'années plus tard environ, ce qui mène à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe, alors que J.-T. de Bry était en pleine possession de son talent.

Or, Tycho Brahé mourut à Prague le 24 octobre 1601, et les vicissitudes qui marquèrent ses dernières années n'étaient guère propices à une publication susceptible, au moins, de lui aliéner des protections indispensables à son existence agitée. En tout cas, l'apposition de son nom eût été une maladresse insigne, si tant est qu'il en soit responsable. C'est un point sur lequel on aimerait à être fixé par quelque témoignage contemporain.

Mais les renseignements les plus anciens que nous ayons, par Poinsinet de Sivry, sur l'origine de cette estampe, datent de 1778, soit près de deux siècles après son invention présumée (1582). C'est beaucoup plus de temps qu'il n'en faut à une légende pour s'accréditer — et on a l'impression qu'il s'en était créé une.

Malte-Brun (Victor-Adolphe), dont le père était originaire du Danemark, paraît s'être intéressé particuliè-

rement à son illustre compatriote, pendant le séjour d'une année qu'il fit dans son pays. Citant les travaux de Tycho Brahé dans une notice biographique (1), il dit qu'on a aussi de lui le « *Calendarium naturale magicum...*, en une grande feuille, très rare, 1582, publiée depuis avec des additions par J.-B. Grosschedel. » Peut-être nous donne-t-il la clé de l'énigme; en tout cas, c'est une indication précieuse sur le rôle de Grosschedel. Celui-ci aurait remanié un *Calendrier*, inventé par Tycho Brahé en 1582, comme le porte la gravure qu'il fit exécuter par J.-T. de Bry, à une date qui reste inconnue.

Nous ignorons aussi quelle fut l'importance des additions, apportées par Grosschedel à l'original annoncé, « grande feuille, très rare, 1582 », dont on voudrait bien savoir s'il existe encore quelque part un exemplaire et surtout sur quoi est fondée son attribution à Tycho Brahé, qui peut prêter à discussion, ainsi qu'on va le voir.

§

Si la plupart des biographes de Tycho Brahé s'accordent pour lui reprocher d'avoir « pris trop au sérieux les folles doctrines de l'astrologie », aucun ne l'accuse formellement d'avoir sombré dans la magie. On pouvait être astrologue sans être foncièrement kabbaliste, et le Calendrier relève à fond de la *Kabbale*, dont il manifeste une connaissance très étendue. « Par quelle suite de circonstances, lit-on dans la *Kabbale juive*, déjà citée, Tycho Brahé fut-il à même de recueillir cette extraordinaire documentation? Mystère. La seule indication que nous possédions est celle de sa fréquentation de David Ganz, qui fut disciple de Moïse Isserlès », réputé par sa science talmudique. Ajoutons qu'il passe aussi pour avoir été l'ami du Rabbi Lœw, le grand Kabbaliste de Prague.

Dès son adolescence, Tycho Brahé avait contracté du goût pour l'astrologie, — et peut-être ne fut-elle pas étrangère à cette attirance pour la voûte céleste, qui devait le conduire à ses remarquables découvertes. Il avait

(1) *Biographie universelle ancienne et moderne* (Michaud), 1843.

réuni plus tard dans sa bibliothèque les principaux ouvrages qui en traitent et dont on a sauvé quelques épaves, conservées à Prague. Sur les marges de plusieurs de ces livres, on voit de nombreuses annotations de sa main : on a retrouvé des tableaux de position des planètes, des exercices d'horoscopes, etc., qu'a publiés J.-F. Studnicka, en 1901, à l'occasion du tricentenaire de sa mort et qui montrent l'intérêt qu'il prit à l'étude de ces traités. On connaît la vogue qu'eut l'astrologie à son époque; il ne faut sans doute pas lui faire de son penchant, tout en le regrettant, un grief aussi impardonnable que l'ont colporté ses envieux et ses ennemis, — et il n'en manqua point. Képler lui-même ne fut pas exempt de ce travers, comme beaucoup de ses contemporains. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que Tycho Brahé sut se dégager du fatras de l'astrologie.

Bien qu'en faisant quelques réserves à ce sujet, Malte-Brun dit dans sa notice précitée :

Il se vante d'avoir fait [en astrologie] des remarques importantes; mais il ajoute qu'il n'en publiera jamais rien parce qu'elles ne peuvent avoir la certitude des vérités géométriques et astronomiques, et qu'il serait d'ailleurs trop facile d'en abuser.

D'après le P. Niceron (1), « il a toujours conservé un faible pour l'astrologie, dont rien n'a pu le guérir, sauf peut-être sur la fin de sa vie ».

Mais Gassendi, qui a publié en 1655 des détails très circonstanciés sur sa vie (2), est plus catégorique.

On trouve dans ses écrits, dit-il, maints passages qui montrent qu'il reconnut de bonne heure (*maturè*) les erreurs et l'inanité de l'astrologie, qu'il tourne en ridicule.

Il ne se privait pas d'y critiquer les astrologues et leurs théories, auxquelles il avait pu, dans ses débuts, donner plus d'importance qu'elles ne le méritaient, et le biographe cite là-dessus le témoignage de Képler, « l'ami in-

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XV, 1731.
(2) *Tychonis Brahœi... vita*, La Haye, MDCLV.

time de Tycho Brahé vers la fin de sa vie, et qui mieux que personne pouvait connaître le fond de sa pensée ».

Dans sa préface aux *Tables Rudolphines* (1627), que Tycho Brahé l'avait chargé de terminer après sa mort, Képler déclare que son illustre maître et ami « se plaisait à railler la vanité, l'incapacité et l'imposture des astrologues et souvent à les couvrir d'opprobres ».

Ceux-ci sont seuls visés nommément dans cette réprobation, mais on ne s'expliquerait guère qu'elle ne se fût pas étendue aux Kabbalistes, si la curiosité innée de Tycho Brahé lui donna l'occasion de s'initier à leurs extravagantes conceptions.

La mentalité, qui nous est ainsi dévoilée, de Tycho Brahé désabusé de l'astrologie et l'absence de toute présomption, autre que celle d'une tradition, basée sur le *Tycho Brahae inventor,* que Grosschedel apposa sur son estampe, — sans qu'on sache exactement s'il en avait bien le droit, — permettent de considérer comme problématique l'attribution, qui lui a été faite, de ce mystérieux Calendrier. Ne serait-elle pas une habile mais audacieuse supercherie, datant de quelques années après sa mort? Son nom, glissé à titre d'inventeur, faisait bien au bas de la planche; quant à lui, il n'avait plus rien à craindre et ne pouvait pas protester, s'il y avait lieu.

3. — Ce qui est certain, c'est que cette curieuse estampe devint rapidement à peu près introuvable. T. du Chenteau en publia à Bruxelles, en 1775, une adaptation en français, notablement remaniée et en 4 feuilles, sous le titre de

Carte philosophique et mathématique, dédiée à Son Altesse Royale Mgr le Duc Charles-Alexandre de Lorraine et de Bar, etc., etc..., accompagnée du Calendrier magique et perpétuel...

La carte annoncée n'a pas été retrouvée; à la Bib. Nationale (Ge. D. 5083), on n'en conserve que le titre, détaché et joint au Calendrier, qui devait le suivre.

Du Chenteau nous dit qu'il a voulu sauver de l'oubli le *Calendrier de Tycho Brahé,* « prohibé dès son appa-

rition, les planches détruites et tous les exemplaires connus jetés au feu », sans apporter d'autres précisions.

§

Malgré les points obscurs qui restent sur l'invention et la publication du *Calendarium,* il n'est pas moins indubitable qu'il ne saurait être l'œuvre du frère Hepburn. Son encartage, à la suite et sous le titre de la *Virga Aurea,* est une erreur, assurément involontaire, mais d'autant plus regrettable qu'elle dénature le caractère de celle-ci, en lui donnant un relent de magie, que rien ne saurait justifier.

GÉNÉRAL E. CAZALAS
du cadre de réserve.

LE CENTENAIRE D'UN POÈTE COMÉDIEN

ALBERT GLATIGNY

LETTRES ET SOUVENIRS INÉDITS

—

Il y a cent ans que naquit Albert Glatigny, le « bohémien » du Parnasse, comédien et poète errant, le fantastique, l'hoffmannesque Glatigny! En racontant sa vie, Théophile Gautier eût pu faire un second *Capitaine Fracasse!* Et Catulle Mendès n'y a pas manqué. Tous ceux qui ont approché cet être fantasque et charmant en ont gardé un souvenir exquis.

Fils d'un gendarme normand, Albert Glatigny, nature ingénue et enthousiaste, s'éprend à quinze ans d'un bel amour pour la poésie en lisant un volume de Ronsard, déniché dans un grenier... Puis Victor Hugo, et tout le romantisme, sont ses éducateurs et ses maîtres, dont il ne se lasse jamais de dire et de redire les œuvres. Entré dans une étude d'huissier, il y rime surtout des vers... Puis, apprenti typographe à Pont-Audemer, il rime encore, il rime toujours, et, sitôt quitté l'imprimerie, il court au théâtre. Ah! monter sur les planches, incarner les héros de Shakespeare et de Victor Hugo, voilà la vraie vie! Une troupe de comédiens vient à passer; il part avec eux, à dix-sept ans, espérant jouer un jour les Frédérick Lemaître, mais, pour commencer, se contentant du modeste emploi de souffleur. Il obtient pourtant quelques rôles, des rôles n'ayant guère plus d'importance que celui du lion dans *le Songe d'une Nuit d'Eté!...* N'importe! Il aime si follement le théâtre qu'il ne se décourage point, courant la province, composant

un drame en vers sur Guillaume le Conquérant, visitant Nevers, Epinal, Belfort, Paris, Bruxelles, et rencontrant enfin, à Alençon, Poulet-Malassis, l'éditeur artiste, qui lui fait lire les *Odes Funambulesques* de Théodore de Banville.

C'est une révélation... Malassis l'envoie à Paris, l'adresse à Banville qui est pour lui, comme pour tant d'autres, excellent et paternel; et, quelques mois plus tard, — en 1857 — Glatigny, à dix-huit ans, publie son premier volume, *les Vignes Folles,* étonnant par l'abondance lyrique, le continuel jaillissement des beaux vers. Ce début ne lui rapporte rien. Qu'importe! Le « cabotin », comme il s'appelle lui-même, nourrit le poète. Il essaye de se caser dans les théâtres parisiens; il demande une bien modeste, une toute petite place. Il joue, aux Bouffes-Parisiens, dans *les Deux Aveugles,* le rôle du « monsieur » qui passe et donne un sou; l'a-t-il toujours dans son gousset? Quand Rouvière, s'installant dans le Théâtre-Lyrique, y monte l'*Othello* d'Alfred de Vigny, Glatigny représente un sénateur qui n'a à dire qu'un vers et un hémistiche.

Il gagne ainsi quarante sous, trois francs par soirée, dans l'emploi des utilités; c'est vraiment trop peu; il faut retourner aux sifflets de province, dont le consolent la Frosine et la Dorimène de la troupe, et aussi quelques facéties qu'il se permet, en bon romantique, persuadé qu'on peut plaisanter un brin, à la campagne, avec ce « polisson de Racine ». C'est ainsi que, dans une vague sous-préfecture, tenant le rôle de Pylade d'*Andromaque,* dans la scène 2 de l'acte III, il ajoute deux vers de son cru, afin de corser l'effet de son entrée lorsqu'il annonce Hermione :

Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate;
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la vois...
Et si CELLE *du sang n'est point une chimère,*
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère!

Ces deux vers du *Mérite des Femmes,* de Legouvé père,

soudés par un calembour insensé au texte de Racine, font crouler la salle en applaudissements frénétiques... Enhardi par ce succès, Glatigny, qui joue Théramène, un certain soir où la troupe est obligée de partir au galop, entre en scène en coup de vent et prend sur lui de « condenser le récit » en deux vers, qu'il débite d'un ton lamentable.

Hippolyte, Seigneur, a fini son destin!...
Il est mort dévoré par un monstre marin!...

Une année, n'ayant trouvé d'engagement que dans un cirque, il essaye sur le manège une scène qui a un grand succès. C'est encore le « Récit de Théramène », mais avec une mise en scène nouvelle : un vieux sociétaire du Théâtre-Français, en perruque rose et costume fou, déclame le « récit » avec des gestes graves et mesurés, pendant que des clowns montés sur des petits chevaux corses imitent, l'un Hippolyte, l'autre le Monstre, avec cent cabrioles extraordinaires (1).

C'est ainsi que dans son existence vagabonde se divertit ce romantique impénitent, joyeux malgré la misère :

J'ai une consolation dans ma vie de cabotin, déclare-t-il, c'est d'être entièrement libre, de ne pas faire de concessions aux marchands de prose qui dirigent les journaux où l'on ne veut pas de mes vers et de pouvoir aussi crier mes admirations sur les toits, et je tiens à cette consolation-là. Si je n'ai pas toujours assez d'influence pour faire jouer *Ruy Blas* dans les troupes où je suis, je récite *les Pauvres gens* ou *le Mariage de Roland* dans les intermèdes, et c'est toujours autant de poésie que le public est forcé d'entendre. J'ai encore le bonheur d'être dans un pays où l'on ne joue pas exclusivement le répertoire de Scribe (2)...

S'enivrant de la nature et du voyage, il écrit de nouveaux poèmes, égaux et supérieurs aux premiers, et ce pauvre comédien qu'on revoit chaque été, après une

(1) Lettre à Victor Hugo en 1862.
(2) Id. en 1864.

campagne toujours malheureuse, errer autour des tables de la « terrasse », devant le café de Suède, presque en haillons, sans un liard en poche, rapporte à Paris le manuscrit du *Bois,* une exquise saynète, et, en 1864, les *Flèches d'Or,* son second et son meilleur recueil de vers, dont il dit modestement dans sa préface à Leconte de Lisle : « Le titre est peut-être ambitieux, et j'ai peur d'avoir pris pour les flèches d'or de l'archer divin des baguettes de bois doré empruntées au magasin d'accessoires d'un théâtre où l'on jouerait des pièces mythologiques. »

Entre temps, au cours de ses apparitions dans la capitale, il se lie, en 1765, avec Catulle Mendès qui vient de fonder la *Revue Fantaisiste.* Celui-ci, à la vue de cet étrange personnage de vingt-six ans, maigre et long, le compare à « un vivant échalas où grimperaient des liserons et des lilas! » A l'un des « thés » littéraires et tumultueux qu'il donne en son logis de la rue Lafayette, il le présente à ses camarades du Parnasse, qui, eux aussi, s'exclament devant ce grand et maigre garçon à longues jambes terminées par de longs pieds, dont les mains, mal emmanchées, sont énormes. « Sur sa face imberbe et osseuse, — note Anatole France, — s'épanouit une grosse bouche, largement fendue, hardie et affectueuse; ses yeux retroussés au-dessus des pommettes rouges et saillantes restent spirituels, quoique bien usés. » François Coppée, lui aussi, s'étonne à son aspect : « Grand jusqu'à l'infirmité, d'une maigreur et d'une agilité de sauterelle, il porte, tout en haut de son long corps et de son long cou, une petite tête glabre de comédien, rasée, usée, creusée, d'où pointent deux oreilles de faune et dans laquelle sa grande bouche s'ouvre en un rire spirituel et libertin. Il est vêtu d'un pantalon de nankin beaucoup trop court et d'un chétif habit bleu-barbeau à boutons de métal, costume avec lequel il vient de jouer, dit-il, le rôle du vieux colonel-gentilhomme, dans *Héloïse Paranquet,* au théâtre du Parc, à Bruxelles ». A la prière de Mendès, il dit des vers; tous, les graves comme les badins, sont admirables de verve, de couleur et d'em-

portement lyrique; on n'est pas en face d'un poète artificiel, mais d'un poète primitif, pareil à ceux des âges anciens, qui eût été poète quand même on l'eût abandonné petit enfant, seul et nu dans une île déserte.

A partir de ce jour, il se familiarise avec les autres Parnassiens, et, comme tous ceux qui peuvent voir de près cet être enthousiaste, ceux-ci ne tardent pas à l'aimer. C'est, en vérité, le meilleur garçon du monde; effronté, même un peu cynique, mais comme les enfants et avec leur innocence, il a le cœur le plus brave et le plus généreux; reconnaissant jusqu'aux larmes du morceau de pain qu'il reçoit d'un ami moins pauvre que lui, il va bien vite le partager avec un plus pauvre. Il a l'amitié héroïque, il se bat en duel, au pistolet, avec Albert Wolf, pour un mot déplaisant du chroniqueur contre Théodore de Banville, son maître et son ami. Avec un magnifique appétit de bien vivre et d'aimer, il jeûne presque toujours; mais jamais une aigreur, jamais un moment de révolte et d'ennui; s'il a la sensualité naïve de Panurge, il est, du moins, honnête et courageux; épuisé par la misère, la fatigue des voyages, le surmenage des représentations, sa foi le réconforte, une foi tenace entretenue par le culte incessant de la poésie.

Ce n'est pas seulement un poète et un acteur, c'est aussi un improvisateur merveilleux; il s'assied devant une table, la plume à la main; ses camarades lui jettent, l'un après l'autre, les quatorze rimes d'un sonnet, et tout de suite, sans recueillement préalable, dans le seul temps indispensable pour écrire au courant de la plume, il compose, *sur un sujet imposé,* des vers où il y a, sinon du mérite, du moins de l'esprit et de l'agrément. Un jour, à bout de ressources, le pauvre diable songe à tirer parti de ce talent de société, et ce qu'il n'a encore fait que pour amuser ses amis, il le fait en public, sur la scène de l'Alcazar, en juin 1867. La première fois qu'il y paraît, tous les Parnassiens se trouvent là pour le soutenir de leurs applaudissements... Glatigny se présente décemment, parle aux spectateurs avec une parfaite convenance et improvise avec plus d'ingéniosité et

de bonheur que jamais; les rimes ailées semblent voler vers lui et lui obéir comme à un charmeur d'oiseaux; le public est enchanté; ces séances d'improvisation sont très suivies, et, un instant, Glatigny connaît, enfin, presque l'aisance.

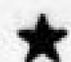
Mais cette vogue dure peu, et, bientôt, le poète errant doit repartir pour ses caravanes dramatiques, remonter sur le chariot de Thespis transformé en wagon de troisième classe, ou déambuler sur les grandes routes, en un accoutrement composé de pièces disparates, empruntées à divers costumes de tonalités indécises, de coupes contradictoires, où domine l'arrogance d'un gilet fastueux, jadis brodé peut-être... D'ailleurs il se décrit lui-même :

Le premier jour de l'année
Mil huit cent soixante-neuf,
Un être en habit pas neuf
Marcha toute la journée.
Cet individu chétif
Est d'un aspect fugitif;
Il a les jambes indues,
Très longues également;
Son front dans le firmament
Arrête le vol des nues.
Pour se donner un maintien,
Il promène un petit chien...

Il traîne en effet au bout d'un fil une drôle de petite chienne au museau écrasé, appelée Cosette en souvenir des *Misérables,* la seule compagne fidèle qu'il ait eue jusqu'alors; il l'emmène avec lui dans toutes ses tournées et lui assure une pâtée qu'il ne s'assure pas toujours à lui-même.

Ce jour-là, — 1er janvier 1869 — se trouvant, par grand hasard, sur une route de Corse dans le village de Bocognano, il rencontre un brigadier de gendarmerie imbécile qui croit reconnaître un introuvable assassin, du nom de Jud, en ce voyageur mal vêtu et sans papiers... Il est retenu sans pitié au cachot, pendant plusieurs jours, en compagnie de sa chère petite chienne Cosette qui défend courageusement son maître contre les rats...

Enfin il est relâché par le procureur impérial. Tout autre aurait ressenti quelque amertume. Mais lui, bon enfant, homme d'esprit, il prend la chose gaîment, joyeusement, et, avec courage reprend le collier de misère et la course aux engagements...



Tout en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'occupe des pièces de ses amis, heureux de leurs succès, fier d'y contribuer autant qu'il est en son pouvoir. De Nice, où il apprend le triomphe du *Passant* à Paris, il écrit à François Coppée dès la fin de janvier :

Monsieur, les feuilles publiques m'apprennent (et j'en suis pénétré de douleur), que vous vous livrez aux jeux folâtres de la scène. Prenez garde, j'ai suivi cette voie funeste, et elle m'a conduit en prison. Maintenant, les honnêtes gens de Bocognano me méprisent.

Ceci dit, mon cher ami, je vous félicite de tout mon cœur. Je ne connais de votre *Passant* que les extraits publiés, et j'ai hâte de voir la pièce tout entière. Envoyez-la moi bien vite. Je la lirai en plein soleil, dans le décor qui lui convient. Je récite souvent, et avec le plus grand succès, *les Aïeules* (3). Envoyez-moi *la Bénédiction* (4). Il y a en ce moment à Nice un public épatant que j'épate. Pour votre instruction, vous saurez que les chanteurs italiens, à l'acte de l'orgie de *Lucrèce Borgia*, remplacent les moines par des mousquetaires et font circuler des larbins en livrée Louis XV. Gennaro porte un costume du temps de Philippe-Auguste, et le duc d'Este a l'habit de François Ier. C'est très réjouissant. Non! dût Gouzien m'égorger, jamais je n'avalerai un beau drame parodié en opéra. Je me fous de Donizetti quand Victor Hugo est en jeu. Bonjour aux amis. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.
Ancien Jud.
Hôtel des Dames.

(3) Pièce du *Reliquaire* de François Coppée.
(4 Pièce des *Poèmes modernes* de François Coppée.

Coppée lui envoie la brochure du *Passant*, que Glatigny lit immédiatement au régisseur du Théâtre-Français de Nice :

Mon cher ami, demain nous le collons en répétition, écrit-il quelques jours après. Il sera joué par Mme Dorbach et la sœur d'Honorine des Variétés. J'aurais bien joué votre Zanetto, mais je n'ai jamais paru seize ans, même quand je les avais, et il y a bientôt quatorze ans de cela. Puis je ne pourrais pas jouer le rôle avec conviction. Les poètes lyriques qui commettent l'imprudence de se promener sous le ciel sont exposés non à des rencontres de belles filles, mais à des dialogues ferrés avec les plus féroces gendarmes de la création. Et cependant quel pays que la Corse pour les vagabondages. Lorsque j'y reviendrai, je me ferai escorter par mon ami Bellacochia, un bandit authentique modelé sur une image d'Epinal. Je vais rester, tant à Nice qu'à Menton et à Monaco, un mois environ. Je ne sais pas quand je reviendrai à Paris. C'est si loin! Le chemin de fer coûte si cher et les grandes routes sont si dangereuses depuis l'invention de la gendarmerie. Je tâcherai de faire jouer votre *Passant* au concert de Mme Cruvielli. Il y aura un public épatant de belles personnes dont quelques-unes sont laides, mais il ne faut pas leur en vouloir. Que deviennent nos amis?

Je suis un mort qui se réveille,
Un bœuf, un hidalgo de la Castille vieille!...

Répondez-moi, éclairez-moi... Je vous serre la main.

Albert Glatigny.
Hôtel de France
Menton.

Respect que je vous dois, vous êtes un pignouf, écrit-il à son camarade le 26 février. Si j'avais reçu votre livre un jour plus tôt, j'aurais récité *le Défilé* (5) à la séance de la Loge des francs-maçons demain. Le programme est imprimé à présent, y a pus mèche. Je le réciterai la semaine prochaine devant les têtes couronnées de Monaco.

(5) Pièce des *Poèmes Modernes* de François Coppée.

Votre livre est réellement très beau. J'ai vu à la vitrine de Visconti, le principal libraire de Nice, des exemplaires du *Passant.* Dites à Lemerre de lui envoyer les publications. Une fois par semaine, je fais une revue de livres dans *le Phare du Littoral,* et un journal de province a toujours une influence locale très grande. Je vais chanter les louanges des *Poèmes modernes* après celles du livre d'Asselineau.

Ma chienne va mettre bas. Qu'est-ce que je vais faire de tous les monstres qu'elle va me donner. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.
Hôtel des Dames,
Nice.

Nous répétons *le Passant.*

★

Glatigny, pourtant est las de sa vie errante; épuisé de fatigues et de privations, il revient l'année suivante, à Beaumesnil, dans l'Eure, auprès de ses parents, pour reprendre haleine. C'est de là qu'il adresse son fidèle souvenir à François Coppée, lui aussi en convalescence d'une pneumonie, à Pau, en mars 1870 :

Mon cher ami, Lemerre m'a dit que vous étiez à Pau, mais ne m'a point donné votre adresse. Vous avez bien fait d'aller là. C'est autre chose que cet odieux Nice, où on n'entend parler que de roulette et où l'on crève *sicut* des mouches. Ne ratez pas l'occasion d'aller voir Bayonne, pour Bayonne d'abord, puis pour Fontarabie, qui en est à trois quarts d'heure de chemin de fer. Vous le quitterez à Irun, la première station espagnole, et, si vous avez le temps, poussez jusqu'à Saint-Sébastien en vous arrêtant, l'espace d'un train à l'autre, à Passajes, un bijou de paysage, au pied de la montagne où le petit roi de Galice a pris le cheval de Roland. Je ne vous conseille pas encore l'excursion des Eaux-Chaudes et de Gabas, parce qu'il doit faire encore trop froid et que les chemins, à partir de Laruns, doivent être pleins de neige. Envoyez-moi un programme du théâtre afin que je voie si j'ai là un cabot de connaissance. Si vous voyez l'imprimeur Véronère, bonjour pour moi. Il va au *Café Champagne,*

où vous devez aller, ainsi que dans la rue des Cultivateurs. Saluez bien ce beau pays pour moi et buvez à ma santé un bon verre de jurançon, à Jurançon même, au bout du village, avant d'arriver à un petit bois. Je vous serre la main. A nos santés.

Je suis heureux de vous savoir installé à Pau, lui récrit-il quelques jours après. De tous les endroits où j'ai exercé mes jambes, ce coin des Pyrénées, jusqu'à Bayonne, est mon paradis élu. Mais n'allez jamais à Nice qu'en qualité de riche Seigneur, ne voulant y passer que deux jours. Encore est-ce beaucoup, à moins que, dégoûté de la vie, vous désiriez mettre un faux nez à votre suicide.

Bonjour affectueux à M. Ribant. Dites-lui que, si je ne lui ai pas écrit depuis longtemps,

> La maladie, l'exil, les fers, mille aventures,
> Les juges, les cachots, les greffiers, les tortures,

en sont uniquement la cause.

Je ne vois guère que Jules Alexis et Benjamin de connaissance sur votre programme. Laissez jouer *le Passant* n'importe comment. Le public est habitué à la troupe et aime mieux lui voir jouer quelque chose de bien que quelque chose de mal. Et quel bon public que le public palois! Quand vous irez rue des Cultivateurs, dites à ces dames que tout commerce avec le beau sexe m'est interdit et saluez tendrement ces sœurs de mon âme de ma part. Je suis plein de drogues, entre autres d'huile de foie de morue. J'aimerais mieux boire du fiel de Scholl, qui doit être fièrement mauvais cependant. Cosette vous dit bonjour. Elle est très ennuyée de voir que je ne sorte pas. Ça l'empêche de se promener. Elle ne veut aller qu'avec moi et revient tout de suite quand mon père essaie de l'emmener.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Ma petite pièce va être jouée par Pierre Berton et Sarah Bernhardt. C'est *moi que je l'ai jouée à Pau!!!*

Sa « petite pièce », c'était *le Bois,* une charmante idylle. Elle fut jouée à l'Odéon par Pierre Berton et

Marie Colombier. Et un à-propos en un acte, le *Compliment à Molière,* allait être représenté dans le même théâtre... Aussi malgré l'état déplorable de sa santé, Glatigny est heureux. Au pays natal il a retrouvé une jeune orpheline américaine par son père, Emma Dennie, qu'il a rencontrée deux ans auparavant à Nice, qui l'aime pour son bon cœur, pour son talent de poète, et surtout parce qu'il est malheureux. Il l'épouse en février 1871. Atteinte comme lui de phtisie, elle l'encourage par de doux mensonges, et alors que son mal ne laisse plus aucun espoir, elle n'en continue pas moins à le soigner avec un dévouement admirable. Pour lui, il travaille toujours : il publie en 1872 son troisième recueil de vers: *Gilles et Pasquins.* Il espère bien aussi faire jouer un acte en vers, *L'Illustre Brisacier,* où il a mis tout son cœur, où il a voulu raconter ses impressions de comédien, ses misères, ses chimères et ses rêves... En attendant, il le publie en mars 1873. La préface est une véritable profession de foi : ce qu'il a voulu, c'est « ressusciter un de ces fous qui, malgré tout, bafoués, raillés, croient à l'existence de la Muse et lui donnent leur vie avec joie sans espoir de récompense ». Non certes, il ne regrette rien, il ne reniera jamais sa vocation de poète et de comédien : « Se sentir transfiguré, déclare-t-il, au contact de quatre planches jetées au hasard sur deux tréteaux chancelants, pleurer de tendresse et d'orgueil, oublier qu'on n'a pas dîné et qu'on ne déjeunera pas demain, parce qu'un lambeau de toile s'est levé devant un espace sombre et noir, on rira de ma naïveté si l'on veut, mais je trouve cela beau et consolant ».

Il était parti, à dix-sept ans, les yeux fixés sur un beau rêve; ce rêve était, hélas! incompatible avec la réalité! Il allait en mourir, le 16 avril 1873, dans une petite maison au pied du coteau de Sèvres, entre sa mère et sa femme, — n'ayant pas encore trente-quatre ans! Fin touchante et digne d'une vie éparpillée d'abord à tous les vents de la folie; le roman comique s'achève en pure élégie...

Dès le 29 avril Victor Hugo écrivait à Jules Simon,

alors ministre de l'Instruction publique: « Albert Glatigny était un talent charmant. Il était de cette race de comédiens-poètes qui commence à Thespis et arrive à Molière. Plusieurs des pages qu'il a laissées entreront dans l'Anthologie française. Il y avait dans cette âme de poète des côtés exquis et généreux. Le voilà mort. Il laisse une veuve pauvre. Vous consolerez cette tombe en secourant cette veuve. Je vous demande une pension pour Mme Glatigny et je vous serre la main. »

Le ministre n'avait pas le droit d'accorder des pensions; il donna du moins un secours qui, renouvelé annuellement, devait équivaloir à une pension... Mais le 25 janvier suivant mourait à son tour la compagne dévouée qui n'avait pu survivre à son cher poète.

JEAN MONVAL.

UN DANGER
DES PERTURBATIONS COSMIQUES
ET DE LA T. S. F.

—

L'univers, que nous pouvons explorer jusqu'à des distances s'exprimant en millions d'années-lumière, comprend des soleils et des planètes dont les mouvements de translation et de rotation paraissent soumis à des lois relativement simples, comme celles que Képler et Newton ont établies pour le système solaire :

a) les soleils se déplacent sur des trajectoires sensiblement rectilignes avec des vitesses et suivant des directions aussi variées que celles des molécules d'un fluide en équilibre ;

b) les planètes décrivent autour de leur soleil des orbites elliptiques dont ce soleil occupe l'un des foyers ;

c) les satellites des planètes parcourent autour d'elles des orbites de même nature et en se conformant aux mêmes lois ;

d) les planètes et leurs satellites participent au mouvement de translation de leurs soleils respectifs.

Ces mouvements se font à travers un fluide qu'on appelle *éther* par lequel se propagent les ébranlements calorifiques ou lumineux qui émanent de l'un quelconque de ces astres, et dont certains sont suffisamment intenses pour impressionner nos sens ou nos appareils détecteurs à des distances que l'imagination a peine à concevoir.

Tous ces mouvements et les ébranlements correspon-

dants sont à allure relativement régulière, et leurs effets sur la terre et son atmosphère ne varient que par gradations insensibles, qu'ils soient périodiques ou non.

Les phénomènes résultant de ces mouvements doivent naturellement présenter la même allure de progressivité et de continuité : la variation de la température, la formation des nuages, le régime des vents, pourraient être représentés par des formules ou des courbes simples, si des causes accidentelles de perturbations n'intervenaient pas pour troubler l'harmonie correspondant aux mouvements fondamentaux des astres du système solaire.

C'est ainsi qu'on est amené à chercher en dehors de ces astres les causes des grandes perturbations de l'atmosphère terrestre : trombes, tornades, typhons, ouragans, cyclones, etc...

Les observations méthodiques des astronomes et d'amateurs bénévoles ont permis de découvrir ces causes accidentelles : nous allons résumer les résultats obtenus à cet égard.

Outre les astres, que nous avons signalés, qui sont de volumes et de masses plus ou moins considérables et que nos yeux ou nos télescopes permettent d'apercevoir, il y a dans l'espace interplanétaire des éléments matériels beaucoup plus petits, généralement invisibles, même avec les plus fortes lunettes, et qui ont échappé pendant longtemps à l'observation des astronomes, lesquels ne les voyaient que lorsqu'ils traversaient notre atmosphère où ils devenaient lumineux, et qui ne pouvaient étudier que ceux qui frappaient le sol. On les appelle bolides ou étoiles filantes ou astéroïdes inférieurs.

L'étude de ces petits corps a permis de reconnaître qu'ils forment des chaînes immenses disposées en anneaux autour du soleil comme les orbites des planètes, et le long desquelles ils sont répartis irrégulièrement, comme le sont les petites planètes dans l'anneau qu'elles constituent entre Mars et Jupiter.

Ces chaînes sont généralement des ellipses très allon-

gées, dont certaines passent entre le Soleil et la Terre, et même traversent l'atmosphère terrestre : on sait en effet que l'on observe des étoiles filantes pendant toute l'année et que le nombre de ces météores est de plusieurs millions par jour.

Les parties *les plus denses* des chaînes ne traversent l'atmosphère qu'à des dates et suivant des périodes variables avec les chaînes.

Chose curieuse, les principales de ces chaînes coïncident avec les orbites de comètes encore existantes ou disparues :

la chaîne qui produit l'essaim du 13-14 novembre (1) coïncide avec l'orbite de la première comète de 1866 ;

la chaîne qui produit l'essaim du 28 novembre coïncide avec l'orbite de la comète de Bicla ;

celle qui produit l'essaim du 9-14 août (2) coïncide avec l'orbite de la troisième comète de 1861.

Ces essaims présentent des maxima à des intervalles réguliers : ainsi la période de l'essaim du 13-14 novembre est de 33 ans, et les maxima ont été observés en 1833, 1866, 1899, 1932, 1933. Le prochain aura lieu en 1966.

S'il est vrai que c'est à des chutes d'astéroïdes qu'il faut attribuer les taches du Soleil (3), l'essaim correspondant aurait une période de 11 ans environ.

Ce qu'il convient de retenir, c'est que ces essaims, à l'inverse des soleils et des planètes dont l'allure est régulière et la vitesse relativement faible, sont essentiellement variables le long des chaînes auxquelles ils appartiennent et que leurs éléments pénètrent dans l'atmosphère avec des vitesses moyennes de l'ordre de 50 kilomètres par seconde.

Les ébranlements qu'ils produisent sont donc très intenses et ils ne présentent pas le caractère de continuité que nous avons signalé pour ceux provenant des soleils ou des planètes.

(1) C'est l'essaim des Léonides qui élève la température et explique l' « été de la Saint-Martin » qui se manifeste vers le 12 novembre.
(2) C'est l'essaim des Perséides.
(3) Cornu.

C'est donc vraisemblablement là qu'il faut chercher la source des ébranlements atmosphériques ou éthérés qui semblent n'obéir à aucune loi, ni comme intensités ni comme intervalles.

Les météores filants sont en étroite relation avec les mouvements de l'atmosphère, et ils peuvent fournir les signes précurseurs de toutes ses variations (4).

En résumé les astéroïdes parcourent les orbites de comètes, le long desquelles ils sont répartis très irrégulièrement, et ceux qui traversent l'atmosphère terrestre y pénètrent tout le long de l'année en densités variables.

Quand ils traversent l'atmosphère, ils produisent des actions calorifiques et lumineuses, mécaniques et électriques.

Ils y introduisent quelquefois des principes nocifs et des organismes infectieux qui produisent les épidémies (5).

C'est leur action qui, depuis trente siècles, domine les superstitions, les préjugés et les croyances...

C'est eux qui, avec l'éther, constituent un lien entre le monde solaire et les astres qui se meuvent dans les lointains du ciel (6).

En l'absence de toute autre cause concevable, c'est à ces projectiles rapides qu'il convient d'attribuer les ébranlements *accidentels* qui se produisent dans notre atmosphère, et dont la violence est hors de proportion avec l'intensité des perturbations normales qui résultent des mouvements des astres ou des phénomènes mécaniques ou chimiques qui correspondent à la vie de notre planète.

Je n'examinerai ici qu'une catégorie d'effets de ces bouleversements accidentels ou à période plus ou moins longue et variable ; ces effets qui sont d'ordre psychologique et affectent notre conscience et notre bon sens, n'avaient pas échappé aux observateurs des siècles passés qui ne pouvaient connaître les chaînes d'astéroïdes

(4) Coulvier-Gravier.
(5) C'est à eux qu'on a attribué l'apparition de la peste au 14e siècle.
(6) Général Chapel.

non visibles, et devaient borner leurs remarques aux phénomènes accompagnant l'apparition des comètes.

Les Chinois croyaient que les apparitions d'aérolithes étaient liées aux événements contemporains (7).

« Dans l'opinion des anciens philosophes, comme aussi dans l'esprit du populaire à toutes les époques, l'influence des comètes ne se bornait pas aux seuls faits de l'ordre physique, mais elle s'étendait aux *événements individuels et politiques,* aux *révolutions sociales,* aux *luttes intestines* dans le sein des Etats, aux *guerres,* aux *conflits sanglants de nation à nation* (7) ».

C'est là une constatation qui a été faite au cours des millénaires qui nous ont précédés, et dont les auteurs ne peuvent être suspects puisqu'ils se sont contentés de noter leurs observations, et il ne saurait être question d'en nier l'exactitude sous le prétexte qu'on n'en connaît pas le mécanisme intime.

Les physiciens qui ne veulent admettre que des faits dont ils entrevoient une explication, nuisent certainement plus à l'avancement des sciences que les hommes auxquels on peut reprocher trop de crédulité (8).

Voici d'ailleurs des faits plus précis, relatés par des observateurs presque contemporains et qui ont concentré leurs investigations sur une seule des manifestations de la moralité publique, dont les statistiques pouvaient définir, par des chiffres, les fluctuations aux différentes époques et dans les circonstances les plus diverses :

La criminalité est une fonction des agents physiques. Elle varie avec les années, les mois, les saisons. Elle dépend de la fertilité du sol, de l'abondance des récoltes, de la température et *des accidents de l'atmosphère. Elle est unie par des liens étroits à l'agent cosmique* dont elle reflète rigoureusement les fluctuations (9).

(7) Général Chapel.
(8) Arago.
(9) Enrico Ferri, Lacassagne.

Qui ne serait tenté d'étendre aux relations entre les collectivités, entre les Sociétés et les Etats, cette remarquable loi qui se dévoile si clairement dans les rapports des individus entre eux? Qui ne serait enclin à penser que tous les événements de l'ordre économique, politique, moral ou psychologique, ne soient en quelque sorte soumis à des influences pareilles (10)?

Il est bien évident que l'agent cosmique n'est pas à la source de tous les bouleversements moraux ou politiques :

l'ivrognerie, qui s'est anormalement développée en France depuis la guerre, est à la base de bien des crimes et de bien des folies individuelles ou collectives;

la propagande, par la presse et la radio, d'informations tendancieuses ou inexactes, est la cause de beaucoup de crises intérieures ou internationales.

Jules Verne a donné dans le *Docteur Ox* un exemple amusant de folie collective dont la cause était bien localisée.

Les radiations des appareils radioélectriques agissent certainement sur les organismes humains qui sont dans leur voisinage.

L'augmentation du nombre et de la puissance des stations émettrices, et la multiplicité des récepteurs, ne sont peut-être pas sans danger pour l'équilibre mental des Etats où les émissions et les réceptions ont lieu presque sans interruption.

Et la conférence de Montreux vient de sanctionner le renforcement de certaines stations, dont Radio-Paris qui pourra diffuser 500 kw. le jour, et 200 la nuit.

N'y a-t-il pas là un peu d'exagération?

Des nouvelles d'Angleterre ou d'Amérique semblent confirmer, dans une certaine mesure, ces appréhensions. On signale, en effet, en Angleterre, des suicides provoqués par l'abus de l'écoute, au cours des périodes de tension internationale que nous venons de traverser, et qui ont été caractérisées dans tous les pays par une

(10) Général Chapel.

débauche d'informations, souvent fausses ou tendancieuses : est-ce aux ondes ou aux mauvaises nouvelles qu'il faut attribuer l'affolement et la perte d'équilibre mental, qui se sont traduits par les suicides auxquels nous faisons allusion?

En Amérique également, on a constaté des cas de folie subite déclanchés, en apparence au moins, par un abus de l'écoute : on cite même un auditeur qui tirait des coups de revolver sur son appareil récepteur dont les vibrations exaspéraient son système nerveux.

Quoi qu'il en soit, ces faits doivent retenir l'attention des techniciens et des gouvernements, et provoquer l'adoption de dispositions législatives propres à en prévenir le retour.

Les causes terrestres, quand elles sont connues, peuvent donner lieu à des mesures préservatrices adéquates. Il n'en est pas de même des causes cosmiques que nous ne pouvons combattre, et dont nous ne pouvons qu'enregistrer les effets.

Pourrait-on en connaître l'allure générale et prévoir les périodes où elles seront particulièrement intenses et dangereuses?

Voici ce qu'écrivait à ce sujet Francis Bacon il y a plus de 300 ans :

Par l'emploi de la saine astrologie, on pourrait hasarder des prédictions sur les comètes futures, sur tous les genres de météores, sur les déluges, les sécheresses, les grandes chaleurs, les gelées, les contagions et les épidémies, l'abondance et la cherté des denrées, *les guerres et les séditions*, les sectes, les transmigrations de peuples, enfin sur toutes les perturbations et les grandes innovations qui peuvent avoir lieu dans la nature ou dans les Etats.

Ces prédictions pourraient, quoique avec moins de certitude, être poussées *jusqu'aux événements les plus particuliers et les plus individuels*, si elles étaient, *à l'aide d'une grande pénétration de jugement*, soit en physique, soit en politique, appliquées aux espèces et aux individus qui sont le plus soumis à ces sortes d'influences.

Depuis Bacon, l'astronomie a fait des progrès considérables et elle peut annoncer le retour de la plupart des comètes et des principaux essaims d'astéroïdes.

Elle peut donc signaler aux moralistes et aux législateurs les périodes critiques où les peuples et eux-mêmes seront soumis à des influences cosmiques susceptibles d'altérer leur équilibre physique et la rectitude de leur jugement.

La bulle solaire n'a été traversée en 1938 que par une seule comète, et encore est-ce une comète périodique qui nous visite tous les 11 ans : on ne peut chercher de ce côté l'origine des troubles divers qui ont agité notre planète.

Par contre, l'année 1939 sera particulièrement riche en visiteuses cosmiques : une dizaine de ces astres seront visibles avec des lunettes ou même à l'œil nu ; mais elles passeront à des distances se chiffrant en millions de kilomètres. Il est permis d'espérer qu'elles n'auront aucun effet nocif sur notre planète et ses habitants, et qu'elles n'ajouteront pas aux inquiétudes de l'heure.

Il ne reste à redouter que les essaims qui rencontrent annuellement l'orbite de la Terre, et qui signalent leur passage par des étoiles filantes plus ou moins nombreuses.

Il est intéressant de signaler les dates où l'influence de ces essaims peut être appréhendée :

2 au 4 janvier;
12 au 13 avril et 19 au 23 avril ;
25 au 30 juillet ;
9 au 14 août ;
19 au 25 octobre ;
13 au 14 novembre ;
27 au 29 novembre ;
6 au 13 décembre.

A côté de ces essaims dont la rencontre avec notre atmosphère se traduit par des apparitions brillantes et quelquefois prolongées pendant des semaines entières, il y a des courants moins considérables et moins persistants : leur nombre est d'une dizaine par jour.

Il ne faut pas croire que les poussières cosmiques ne contiennent que des éléments nocifs, comme je l'ai signalé plus haut, d'après le Général Chapel. Elles se manifestent aussi par des apports bienfaisants de nickel et de cobalt, et surtout de phosphore et de sulfate de magnésie, dont les agriculteurs reconnaissent l'action fertilisante.

Il est à remarquer que, par l'action de la gravitation, le Soleil et les planètes réduisent peu à peu la masse des essaims qui circulent dans la bulle solaire, et que les effets mécaniques ou autres des éléments matériels qui constituent ces essaims doivent s'atténuer progressivement. Il reste toutefois à redouter le passage, dans notre atmosphère, des bolides isolés à l'égard desquels il est à craindre que nous ne restions toujours désarmés.

Il y a une *Commission française d'étude des Calamités :* son attention a certainement été portée sur les méfaits des agents cosmiques, par les travaux du Général Chapel, qui en a été le Président.

Peut-être pourra-t-elle s'occuper aussi des dangers de la T. S. F., que les exemples que j'ai cités ne permettent plus de mettre en doute.

GÉNÉRAL CARTIER
Cadre de réserve.

LE TESTAMENT RÉVÉLATEUR

HENRY DE BALZAC

« FLÉAU DE FAMILLE » ET FILS ADULTÉRIN

—

« Fléau de famille », on le savait ; fils adultérin, on s'en doutait un peu. Le grand mérite de M. Bernard Barbery, à qui le *Mercure de France* doit déjà de précieuses études sur « l'Enfance de Fragonard » (1) et sur « l'Evêque et le conventionnel des Misérables » (2), est d'avoir, grâce au testament de M. de Margone, retrouvé parmi les minutes de Me Thion de la Chaume, notaire à Paris, changé nos doutes en certitude. Dans une élégante plaquette que rechercheront les Balzaciens, il raconte sa découverte et comment il y fut conduit. *En marge de la Comédie humaine*, cet *Henry de Balzac ou une Double famille* (3) non seulement résout un problème assez délicat, mais en plus explique bien des choses, entre autres le peu d'aménité dont témoigne la correspondance du romancier envers sa mère, et, plus encore, sa jalousie envers son jeune frère, l'enfant gâté qu'il considérait un peu comme un intrus.

« A peine étais-je né, écrivait-il en 1848 à Mme Hanska, ma mère me mettait en nourrice chez un gendarme », et il ajoutait :

Si vous saviez ce qu'est ma mère. C'est à la fois un mons-

(1) « L'Enfance de Fragonard. Un roman des Goncourt ». *Mercure de France*, 1er juin 1934, CCLII, 296-315.

(2) « L'Evêque et le Conventionnel des « Misérables ». Mgr Miollis et Sergent-Marceau ». *Mercure de France*, 15 juin 1935, CCLX, 449-473.

(3) Paris, Georges Courville, 88 rue Bonapaste, (1937), in-8, de 32 pp.

tre et une monstruosité. Dans ce moment elle est en train de tuer ma sœur après avoir tué ma pauvre Laurence et ma grand-mère ; elle me hait pour bien des raisons. Elle me haïssait avant que je ne fusse né...

C'était par trop oublier que, instruite par l'expérience, la mère avait mis son second enfant en nourrice après avoir, faute de lait, vu mourir en bas âge son aîné qu'elle avait cherché à allaiter, que ce « monstre » avait engagé 45.000 francs dans son imprimerie et qu'il ne lui avait jamais servi la rente viagère que, en vertu de la liquidation de cette déplorable affaire, il s'était engagé à lui payer.

Né le 22 juillet 1746 à Nougairé, paroisse de Canezac (futur département du Tarn), Bernard Balssa, qui avait transformé son patronyme en Balzac, avait 51 ans, lorsque, le 30 janvier 1797, il épousa, à Paris, Anne-Charlotte-Laure Sallambier. Cela faisait trente-trois ans de différence entre les époux, — la jeune femme en avait 18 au plus : c'est beaucoup en vérité dans un ménage et rarement une chance de réussite. Le quinquagénaire, qui avait fait sa fortune dans les vivres, était en plus un original et passait pour tel; un peu bourru bienfaisant, il n'aimait guère le monde, cela va de soi, tandis que la jeune femme en raffolait et était avide d'hommages.

Un premier enfant leur était né, dont nous avons dit la fin prématurée, puis, à Tours, où Bernard Balzac avait été appelé à la direction des subsistances de la 22e division militaire, naquirent successivement : Honoré, le 1er prairial an VII (20 mai 1799), sa sœur Laure, en 1801, Laurence, en 1802 (4), et enfin Henry, dont la naissance fit jaser, le 31 décembre 1807.

(4) Il est à noter que, suivant la remarque de M. Louis de Grandmaison (*Figaro*, 26 janvier 1924), la particule, devant le nom de Balzac père, figure pour la première fois dans l'acte de baptême de Laurent (*sic*) Sophie, rédigé par l'abbé de Marsay. Honoré de Balzac, qui tenait tant à cette particule, acquitta-t-il un acte de reconnaissance en prêtant à un des héros de la *Comédie humaine* le nom de l'humble prêtre inassermenté de l'église Sainte-Croix, de Tours?

Laurence eut deux fils : Alfred, un des compagnons d'Alfred de Musset, mort, sans postérité, en 1852, et Alphonse, mort, en 1868, à Strasbourg, où il avait épousé Mlle Caroline Jung. De ce mariage, un fils, M. Paul de Montzaigle, longtemps ingénieur du Canal de Suez, à Ismaïla, aujourd'hui

A Tours, le ménage occupait une situation en vue, possédait sa maison, avait chevaux et voiture. Bernard Balzac, en dehors de sa situation, fut adjoint au maire du 9 janvier 1804 au 16 mars 1808, administrateur de l'Hospice général, de 1804 également à 1812.

A la fin de 1814 seulement, le gouvernement de la Restauration l'appela à Paris pour y prendre la direction du service des vivres de la Ire région. Honoré, alors âgé de quinze ans, put donc assister aux fêtes, dont on trouve la description dans *Le Lys dans la vallée,* données à Tours, le 25 mai 1814 en l'honneur du duc d'Angoulême.

Les témoignages de la jalousie inspirée au romancier par son jeune frère, cet enfant de l'amour, sont nombreux. Au bout de quarante ans, il n'avait pas pardonné. En 1848, de Wierchownia, sous le toit de Mme Hanska, elle s'exhalait encore dans ces reproches à sa mère :

> Je ne te demande pas de feindre des sentiments que tu n'aurais pas, car Dieu et toi savez bien que tu ne m'as pas étouffé de caresses, ni de tendresse depuis que je suis au monde. Et tu as bien fait, car si tu m'avais aimé comme tu as aimé Henry je serais sans doute où il est, et dans ce sens tu as été une bonne mère pour moi.

Bien qu'acceptant parfois l'hospitalité des Margone en leur château de Saché, où il se réfugiait volontiers pour travailler, Honoré de Balzac, qui a soupçonné, ou peut-être surpris, le secret de la naissance d'Henry ne se montre guère plus tendre à leur égard.

« Ce M. de Margonne, écrivait André Hallays dans ses *Pèlerinages balzaciens* (5), était le gendre de M. de Savary, à qui Balzac a dédié *La Peau de Chagrin,* M. de Savary habitait Vouvray... ».

retiré à Nice, dont nous aurons occasion de parler, le petit-neveu de Balzac.

L'une des filles de Laure, Mlle Valentine de Surville, avait épousé M. Louis Duhamel, avocat et futur secrétaire civil de la Présidence de la République, celui-là même que célébra la « Chanson à Grévy », Marseillaise des Hydropathes et du Chat Noir. Elle eut elle-même une fille qui épousa Pierre Carrier-Belleuse.

(5) En flânant. *A travers la France. Touraine, Anjou et Maine.* Paris, Perrin et Cie, 1912, in-8.

Avec raison, M. Bernard Barbery fait remarquer que c'est là une erreur : le roman est dédié non à M. de Savary, mais à M. Félix Savary, astronome, membre de l'Institut. Résultant également d'une homonymie, l'erreur serait plus grave encore de croire qu'une demoiselle Savary eût pu apporter à son époux la terre ancestrale de Saché. Au xve siècle, exactement en 1457, nous révèle Carré de Busserolle, un Colas ou Nicolas Savary fut bien possesseur de cette terre, dont héritèrent ses enfants. Mais, dès 1574, à la suite de mariages ou de ventes, Saché eut pour propriétaire François Lepoulchre de la Motte-Menemé, puis passa en diverses mains. En 1789, il appartenait à un nouvel acquéreur, Jean Butet, qui, comparut alors à l'Assemblée générale de la Noblesse de Touraine.

C'est, sans doute, par ce M. Butet, grand-père des Margone, car le mari et la femme étaient cousins germains, que les Balzac avaient connu, à Tours, les châtelains de Saché.

Il ne semble pas, spécifie André Hallays, que Honoré de Balzac ait jamais éprouvé une très vive amitié pour M. de Margonne. En reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevait de lui, il lui dédia *Une ténébreuse Affaire ;* mais, ailleurs, il parle de son avarice, et reproche à Mme de Margonne, qui était bossue et disgraciée, son étroitesse d'esprit, son peu d'amabilité (6).

Il reprochait bien autre chose à M. de Margone. André Hallays, sur la bonne piste, n'a pas craint de faire allusion à une lettre, encore inédite, de Balzac à Mme Hanska, où lui-même dévoile à l'Etrangère « l'humble (mais terrible) vérité ».

C'est tout un chapitre, qu'on osait à peine soupçonner, de la *Comédie humaine,* une variante, presque shakespearienne de *La Mère coupable,* que divulgue le fragment de lettre reproduit par M. Hastings dans son *Honor. Balzac. Letters to his Family :*

(6) *Op. cit.*

En décembre 1807, un autre enfant vint compléter la famille : Henry-François, le benjamin du troupeau sur lequel la tendresse maternelle s'exerça toujours avec prodigalité. Cette préférence non dissimulée pour Henry fut l'objet de commentaires dépourvus de bienveillance à Tours et dans les environs. Nombre d'années plus tard, Honoré, dans une lettre à Mme Hanska, soulève un coin du voile qui couvre ce mystère domestique. Dans une lettre datée de Saché le 18 juin 1848 il écrivait ceci :

Mme Donadieu sait que M. de Margone est le père d'Henry.

C'était la conviction de Balzac et aussi, son testament le prouve, de M. de Margone.

Peu de temps après la naissance de son jeune frère, Honoré avait été placé, pensionnaire, dans ce « bagne d'enfants » — le mot n'a rien d'exagéré : qu'on relise *Louis Lambert* — qu'était alors le collège de Vendôme.

Henry, au contraire, adoré de sa mère, choyé par ses sœurs, était, soit à Tours, soit à Paris, soit à Villeparisis, l'enfant gâté dans toute la force du terme. D'études, il n'en fit pas, ou si mauvaises que mieux vaut n'en point parler. S'en prenant à ses professeurs et non à elle-même de cette « éducation manquée », la mère le changeait constamment de pension. En sciences ou en lettres, il n'était bon à rien. Pourtant, à la suite du mariage, célébré à Paris, en l'église Saint-Merry, le 18 mai 1820, de sa sœur Laure avec l'ingénieur Eugène-Auguste-Louis Midy de la Greneraie de Surville, ce cancre, pris d'un beau zèle, déclara qu'il voulait entrer à Polytechnique. Bien entendu, il ne fut pas admis, en admettant qu'il se soit présenté. Que devint-il par la suite, on ne le sait exactement, ou plutôt on le sait trop : le « fléau de famille » qu'il devait demeurer se dessinait.

La mort de Bernard Balzac, survenue à Paris le 19 juin 1829, a fait entrer la gêne dans la maison. Coûte que coûte, il faut qu'Henry se décide à travailler et à gagner son pain. Il prend un grand parti et au début de 1831, malgré les « larmes de sa mère », s'embarque pour l'île Maurice, où il a trouvé une place de professeur ou

de répétiteur. Là, un coup de fortune inespéré — un pion qui est allé à dame — lui fait épouser sa logeuse, veuve d'un capitaine au long cours. Elle a quinze ans de plus que lui, mais est presque riche, possédant maisons, habitations et 30 noirs. De quoi être ruiné par l'abolition de l'esclavage et la crise qui en résulta.

En 1834, il rentre en France, est employé, quelque temps, aux Andelys, par son beau-frère Surville.

J'ai eu bien des douleurs — écrit Balzac à Mme Zulma Carraud. J'en ai pour mon argent. Ce n'est rien. J'en ai aussi pour ma famille. Mon frère est revenu des Indes, mal marié et sans fortune. Henry est pour nous tous une cause de larmes et de désespoir.

D'autre part, cette même année, confession analogue à Mme Hanska :

Nous ne sommes pas contents de mon frère en Normandie. Sa femme est grosse. Il a compliqué toutes les difficultés de sa vie, le pauvre être! Ma mère n'est pas bien portante : je voudrais la voir en bonne santé pour jouir de ce que je lui prépare. Mais, grand Dieu, elle a eu bien des chagrins. Aujourd'hui elle est revenue à moi si bien, si largement ; elle semble reconnaître, sans les avouer, les torts énormes de son peu d'affection pour moi et ma sœur ; elle est punie dans l'enfant de son choix d'une affreuse manière! Henry n'est rien, ne sera rien, et il a gâté l'avenir que mon beau-frère ou moi pouvions lui faire par son mariage. Tout cela est horriblement triste...

En 1835, la femme accouche d'un fils; pris de pitié, Honoré accepte de le tenir sur les fonts baptismaux :

Je suis parrain avec ma nièce Sophie, et j'avais bien juré de n'être jamais parrain d'aucun enfant ; mais mon frère est malheureux, et il est impossible de refuser...

Le couple retourne à Maurice, puis, faute de travail, gagne la Réunion. Henry, qui se donne comme architecte, n'y fait rien, cherche vainement un emploi dans les Contributions : enfin, il est nommé par l'amiral

Bazoche de Galerande, ami personnel d'Honoré de Balzac, commis de dernière classe de la Marine. Lettres navrantes à son frère : ils « sont sans pain ; ils en sont réduits à ne manger que du riz » (1843). Cependant sa situation s'améliore. Il collabore au plan de Saint-Denis, capitale de l'île. MM. Marius et Ary Leblond y ont retrouvé sa trace, et plus encore à Mayotte, l'une des Comores, où, laissant sa femme et son enfant à la Réunion, il s'est établi géomètre-arpenteur. Mais la maladie vient : il y meurt à l'Hôpital militaire le 11 mars 1858. Cette date, qui a une grosse importance est écrite en toutes lettres sur l'acte d'inhumation, alors que la date fautive de 1856, portée sur l'acte de décès, est inscrite en chiffres.

En dehors de ce fait précis, les frères Leblond ont rapporté de leur voyage, une autre information, qui, une fois contrôlée par M. Bernard Barbery, prendra une importance extrême.

Très peu de jours après l'inhumation, un paquebot de France jetait l'ancre dans la rade tiède, transparente et bleue. Les rares Européens qui s'y précipitaient apprirent qu'un héritage considérable venait d'échoir à Henri de Balzac.

Bobard, galéjade, histoire des Iles? Non, la nouvelle était exacte. La famille même de Balzac ne l'ignorait pas. Dans une lettre, jusque-là inédite, datée du 28 juillet 1861, publiée par M. Paul de Montzaigle dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 10 juin 1924 et qui semble avoir échappé aux recherches de M. Barbery, Laure de Surville écrivait à son neveu Alphonse de Montzaigle :

Si votre pauvre oncle des Colonies n'était pas mort à Mayotte, deux mois avant l'un de *nos* amis, qui lui avait légué une grosse somme d'argent, vous auriez pu... etc...

Sans y croire, André Hallays, ignorant comme tout le monde cette lettre, avait déjà noté, à Saché, un récit analogue. Seulement, preuve de la rapidité avec laquelle un

fait réel a vite fait de se déformer en passant de bouche en bouche, le bénéficiaire du legs n'était pas Henry, mais Honoré lui-même, mort déjà depuis huit ans et que rien ne désignait pour une pareille largesse :

M. de Margonne survécut à Balzac, et dernière ironie de la destinée, son testament contenait en faveur du romancier un legs considérable qui peut-être aurait permis à celui-ci de désintéresser enfin ses créanciers et de rétablir ses affaires.

C'était tomber dans l'absurde. Le « legs considérable », attribué à Henry aurait eu, au contraire, sa raison d'être, constituant un incontestable aveu de paternité et confirmant pleinement l'accusation portée par Balzac contre sa mère dans sa lettre à Mme Hanska. Mais une question de dates s'imposait : quand était mort M. de Margone, à quand remontait son testament et qu'elle en était la teneur?

Ce petit problème était assez difficile à résoudre. Dans la « vie prodigieuse de Balzac » le défunt n'avait guère été qu'un comparse et sa mort n'avait pas fait sensation. Grâce aux archives des Hypothèques à Chinon et aux archives notariales, si largement ouvertes aux chercheurs, à Azay-le-Rideau aussi bien qu'à Paris, M. Bernard Barbery est cependant parvenu à trouver la solution, et combien satisfaisante, de ce problème : M. de Margone est mort à Paris le 11 mai 1858, laissant, par son testament en date du 15 décembre 1857, à son « neveu André Salmon (de Maison-Rouge) ou ses enfants s'il meurt avant moi ma terre de Saché et ses dépendances situées commune (*sic*) de Saché, Azay-le-Rideau, Thilouze, Pont-du-Ruan, Villaines. »

Ce testament figure, comme nous l'avons dit, parmi les minutes de Me Thion de la Chame, notaire à Paris, étude de Me de Marnac actuelle, où M. Bernard Barbery, qui le reproduit, a pu en prendre copie. En voici, au point de vue balzacien, le passage essentiel :

Je donne et lègue à M. Henri de Balzac, frère de l'auteur mort il y a quelque temps, deux cent mille francs pris sur

les fonds placés sur obligation chez Me Thion de la Chaume, notaire à Paris, le dit M. de Balzac demeurant à l'île Maurice, autrefois Bourbon.

Ainsi donc l' « héritage considérable », dont MM. Marius et Ary Leblond avaient recueilli le bruit à Mayotte, et André Hallays la légende déformée, à Saché, était réel. Les dates — et c'est là un point capital — concordent exactement : M. de Margone écrit son testament le 15 décembre 1857 et meurt le 11 mai 1858. Dans l'intervalle, son fils adultérin, auquel, pris d'un remords... tardif, il laisse un legs de 200.000 francs, une fortune pour l'époque, meurt à l'Hôpital militaire de Mayotte le 11 mars 1858. Il était donc inhumé, non depuis quelques jours, mais depuis quelques mois, lorsque parvint aux Comores la nouvelle qui l'aurait comblé de joie. C'est la seule correction à apporter au récit de MM. Leblond.

Il serait malaisé, à la lecture de cette disposition testamentaire, de mettre en doute la paternité de M. de Margone. Il laisse une fortune à ce fils dont il ne s'est jamais occupé, qu'il a si bien perdu de vue que, en 1857, il le croit encore à Maurice, ignorant son départ pour la Réunion et pour les Comores. En plus, ce legs est si bien institué en faveur de son fils, et de son fils seul, qu'il a soin de ne pas y joindre la mention, « ou à ses descendants s'il mourait avant moi », qui figure sur les autres legs. Il ignore également — ou feint d'ignorer — que son fils est marié, a une femme et un enfant, répondant, comme son oncle et parrain, au prénom d'Honoré.

Tandis que les 200.000 francs d'Henry de Balzac, rapportés à la masse, allaient grossir la part de Mlle Salleix, légataire universelle, ce fut pour la veuve du géomètre-arpenteur et son enfant la misère ou peu s'en faut. En 1864, Mme Henry de Balzac implorait un secours de la Société des Gens de lettres.

Son fils Honoré a pu, à son tour, faire souche : le 10 février 1924, M. Paul de Montzaigle signalait, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux,* l'existence d'une Jeanne de Balzac, qui se donnait comme arrière-

petite-nièce de l'écrivain. Suivant la mode du jour, elle était artiste de cinéma et jouait un rôle important dans le film, tiré de *La Peau de Chagrin,* que sous le titre de *Slave of Desire* tournait alors la Goldevy.

Le petit-fils de Laurence de Montzaigle ignorait tout de cette prétendue cousine qu'il pouvait seulement considérer, si la parenté était exacte, comme une descendante d'Henry de Balzac, la postérité de Laure autant que de sa grand'mère lui étant naturellement familière.

Mme Bernard Balzac, « mère coupable », Henry, fils de M. de Morgane : on comprend, maintenant, l'attitude d'Honoré de Balzac vis-à-vis de sa mère et de son frère, et aussi, esquissés à peine, par peur d'en trop dire, certains épisodes de *La Femme de trente ans,* d'*Un Ménage de garçons* ou d'*Une Double Famille.*

Il appartiendra à Guy de Maupassant d'écrire *Pierre et Jean,* sans avoir la crainte de déshonorer sa mère.

PIERRE DUFAY.

FRONELI

HISTOIRE D'UN MONDE SOLITAIRE

—

En 1910, paraissait en Suisse l'ouvrage de Josef Reinhart : Heimwehland *portant en sous-titre :* Histoires d'un monde solitaire.

Quel était ce pays nostalgique, ce monde solitaire? Simplement le pays de Rüttenen, près de Soleure, où Josef Reinhart est né le 1er septembre 1875, la vallée où l'Aor serpente, où la longue muraille bleue du Jura barre d'un côté l'horizon, mais où cependant, vers le Sud, la lumière se joue sur le moutonnement des collines, et, plus loin, plus haut, sur les cîmes blanches, les « pics d'argent. »

Les histoires de Rüttenen sont simples comme la vie du village. Josef Reinhart évoque les isolés de ce monde fermé où s'est passée son enfance de petit paysan avant son départ pour l'école du canton. Ce sont, dans des hameaux ou des fermes, des vieillards taciturnes et tenaces qui s'opposent au départ ou au « sot » mariage du fils, de jeunes garçons qui rêvent en vain de voyages et d'aventures ou meurent de leur solitude et de leur amour; c'est un père déjà bien vieux qui quitte la maisonnée heureuse de son fils à la ville pour jouir encore du rude bonheur de travailler sa terre jusqu'à la mort; c'est le gamin maudit qui s'évade du pays, n'y trouvant point sa place et, dans la maisonnette proche de la forêt, une oubliée dont le cœur « flétri » va battre si vite encore!

Les « Liedli abem Land », les « Neui Liedli », de nombreuses saynètes, des histoires et des historiettes « ab em Land » avaient déjà consacré alors le renom de Josef Reinhart comme poète et écrivain dialectal. Mais Heimwehland, *écrit*

en langue allemande, agrémentée de mots du terroir, pouvait dépasser maintenant les limites du canton.

L'œuvre a grandi, les « histoires » du pays se sont succédé. Autour de Soleure, la petite cité vivante où réside Josef Reinhart, s'est créée comme la légende dorée d'un monde silencieux et passionné.

La nouvelle dont la traduction va suivre présente au lecteur français une des personnes de ce monde : Froneli l'oubliée.

M. J.

Quand la neige recouvrait les hauts sapins derrière le village, Froneli se retrouvait solitaire dans sa maisonnette, comme on l'est dans la tombe. Et sur l'étroit sentier qui traverse les prairies, on ne voyait plus la trace d'un pas.

A l'orée de la forêt, la maisonnette est accroupie, timide et craintive comme une pauvre créature. Un pied de neige recouvre le toit de chaume et les glaçons d'un gris de fumée retombent presque au ras du sol ; deux fenêtres regardent le pays de neige, on dirait deux faibles yeux clignotants enfoncés sous l'abat-vent.

Tout est paisible sur cette hauteur; la petite chèvre qui s'ennuie appelle parfois de son recoin, ou bien un oiseau, ou la poulette, picorent sur le vieux seuil de bois.

Il arrive que la porte noire s'ouvre lentement de l'intérieur, et Froneli sort du réduit sombre de la cuisine ; toute courbée, appuyée sur sa canne, elle avance dehors à pas comptés et l'écuelle de terre tremble un peu dans sa main sèche.

La neige fraîchement tombée fait clignoter ses yeux faibles; d'une voix qui tremble elle appelle sa petite poule et soulève sa main et sa canne jusqu'à son front. Un instant debout devant la porte, impressionnée comme devant un grand tableau, elle regarde au loin dans le silence glacé de l'hiver, puis elle noue plus solidement sous son menton pointu le fichu rouge de sa tête, rejette hâtivement en arrière une mince mèche de cheveux blancs, et quand la chevrette appelle de la cabane voi-

sine, un sourire fatigué se pose encore sur son visage ridé au teint de cendre. En clopinant en hâte vers l'étable avec une poignée de foin, elle dit un mot caressant qui console. Dans son existence solitaire, elle a appris à parler à l'animal familier de l'étable comme à un être humain. Et il lui faut toujours rester un peu de temps debout près de lui et lui parler.

« Oui, dit-elle, va, le temps est long pour toi aussi, on t'oublie et tu restes seule, comme Froneli. Jamais personne ne vient à nous. Ce serait miracle, s'il venait quelqu'un. »

Et sa main maigre caresse la bête qui lève vers elle ses grands yeux comme si elle pouvait comprendre aussi le mot : seule. Et puis la porte de l'étable se referme, Froneli lève encore les yeux vers la forêt, puis, frissonnant de froid, elle regagne sa porte et clopine avec sa canne dans la petite pièce.

C'est auprès de la fenêtre qu'elle se tient pendant le jour ; elle vient y reprendre son tricot, compte les mailles et tient l'ouvrage avec peine à la hauteur des étroites vitres. Et elle soupire parfois comme soupire l'horloge de la Forêt-Noire appuyée au mur. Lentement, comme si chaque coup lui coûtait un effort, l'horloge compte les heures : « Plus pour longtemps ». Et ces mots ne veulent plus quitter Froneli, cependant que l'ombre envahit la chambre.

« Oui, tu as raison, toi, contre ton mur, plus pour longtemps. »

Et elle pense qu'il y a quelques mois le travail était encore léger à ses mains, et maintenant, tantôt l'ouvrage veut bien marcher, tantôt il ne le veut plus, l'aiguille est lourde et Froneli a comme un brouillard éternel devant les yeux. Le jour de l'Annonciation, elle partait encore d'un pas léger pour le sermon et la grand-messe par le chemin des champs. Et elle entendait encore les paroles du prêtre.

Alors, Froneli laisse retomber le tricot sur ses genoux et son regard se porte au loin par delà le champ de neige, comme s'il pouvait apercevoir là-bas un beau spectacle

derrière la forêt et le village. Et cependant, tout est silence dans la petite pièce. Seule l'horloge contre la cloison soupire toujours et parfois le bourdonnement perdu d'une mouche semble venir d'un coin d'ombre.

Froneli tient ses mains jointes sur ses genoux comme si elle priait; pourtant elle ne prie pas et son chapelet est suspendu à côté de la porte, près de la petite cruche d'eau bénite.

Elle pense au passé ; c'est ainsi tous les soirs à la nuit tombante quand les lumières s'éclairent l'une après l'autre au village. Et c'est bien encore le plus heureux moment pour Froneli. Elle demeure presque une heure comme un enfant devant son livre d'images; et, l'une après l'autre, les images se colorent devant ses yeux, le temps semble encore s'en aller vite comme jadis ; et son front s'éclaire comme s'éclaire un champ de neige quand le traverse un rayon de soleil. Elle vit dans un autre monde, un monde d'il y a cinquante ans. Elle est jeune de nouveau, elle est une fillette bien effacée, sans doute, que personne n'aime que sa mère. Si, pourtant, quelqu'un l'aime.

C'est en bas, à l'endroit où se dresse le sureau vermoulu, que demeuraient la blanchisseuse et son enfant : le petit Fried, le camarade de Froneli, le seul compagnon rencontré pendant toute sa vie. En été, ils allaient, à deux, jusqu'au bois ramasser les baies, chercher les noisettes et les fruits rouges d'églantier. Et, en hiver, il avait tracé pour elle dans la neige un chemin qui descendait au village. Mais les plus beaux jours étaient les jours d'été quand ils attachaient, par une ficelle, à leurs épaules les petits paniers à fruits et quand, au retour, les rayons dorés du soleil se posaient sur le chemin entre les troncs des arbres. Le « Friedli » chantait en chemin jusqu'à l'arrivée, derrière la maison de Froneli. Il s'arrêtait alors, lui souhaitait le bonsoir et elle demeurait encore un instant à le regarder partir, sans savoir elle-même pourquoi elle se tenait là, debout, jusqu'à l'instant où sa mère apparaissait sur le seuil.

Ce furent cinq ou six années que dura ce temps magni-

fique et puis Friedli partit pour l'école de la ville : les maîtres chez qui sa mère lavait le linge payaient sa pension pour qu'il pût devenir prêtre.

Maintenant, il était rare que Froneli pût lui parler, mais elle en était presque contente, elle n'était qu'une sotte fillette, et « lui » avait tant d'intelligence, comme tout le prouvait. Où aurait-elle pu chercher les mots qu'il fallait dire!

En automne, elle put l'aborder encore une fois. Les cloches sonnaient au-dessus des prairies, de fines vapeurs bleues escaladaient les collines et les arbres jetaient des ombres allongées ; Froneli aurait voulu accompagner encore les vaches et les chèvres alors qu'elle entendait des cris de joie par les prés. Mais le beau temps n'était plus; maintenant, il lui fallait coudre, coudre toujours. En bas, dans le pré de la blanchisseuse attenant au jardin, un jeune garçon gardait la vache de sa mère; son livre à la main, il lisait avec application. C'était Friedli, l'étudiant, qui, poursuivant ses études religieuses, passait ses vacances à la maison. Froneli aurait bien aimé l'entendre un peu et le voir de près, mais elle ne put que risquer un regard pendant que sa mère allait à la cuisine. Pendant l'année, il avait grandi, il était devenu un beau jeune homme.

« Mais non, que vas-tu penser là! Qu'a-t-il à faire à te parler! Il va bientôt devenir prêtre! »

Mais, comme Froneli levait les yeux, elle vit contre la haie du jardin la vache de Friedli qui broutait les légumes entre les lattes de bois ; Froneli fut presque effrayée, elle ne savait pas si elle devait appeler. Elle se dresse, la bête prend peur, fait un saut et se sauve. Froneli rejette sa couture, court à la poursuite de l'animal à l'entrée du bois. L'étudiant lit avec tant de ferveur qu'il laisse courir sa vache. Mais le voilà qui rejette son livre et court à l'aide de la jeune fille. Celle-ci est agile et son visage est aussi rose que la dernière petite rose de la saison, quand elle amène au jeune garçon l'animal qu'elle tient par son licou. « Tiens, prends! » veut-elle dire, et la voilà qui sautille comme une petite poule. Mais,

alors qu'elle tend le licou au jeune homme, leurs mains s'effleurent et leurs yeux se rencontrent; et Froneli recule effarouchée et se sauve. Dans sa fuite, elle voit encore les yeux noirs de Friedli et elle entend sa voix : « Je te remercie, Froneli. »

Depuis lors, elle n'a plus jamais pu lui parler. La mère de Friedli s'est placée à la ville chez un maître et quand Friedli fut prêtre et partit pour une paroisse étrangère, il emmena sa mère avec lui et la garda auprès de lui aussi longtemps qu'elle vécut. Et Froneli demeura dans sa maison et, pendant de longues années, personne ne vint s'inquiéter de son sort. Sa mère, à elle aussi, lui fut enlevée ; on la descendit au cimetière où le silence était à peine moins troublé que dans la maisonnette de Froneli.

Mais elle ne pouvait jamais oublier le Friedli, ni sa dernière parole, et, assise devant sa maison pendant d'innombrables dimanches, elle reprenait ses souvenirs comme un livre d'images, et elle revivait sa vie. Elle souriait bien de la folie de penser encore à ces choses, mais pendant un court moment le soleil lui semblait plus brillant, les roses plus vives sur le vieux rosier du jardin, et, quand, pendant l'hiver la lampe suspendue brillait au-dessus du poêle, que l'horloge faisait entendre son tic-tac, Froneli fermait les yeux et laissait surgir du passé cette petite époque ensoleillée. Un sourire triste passait sur son visage quand la petite chèvre l'appelait et l'éveillait de son rêve : « Je te remercie, Froneli. »

Ainsi passèrent des années et des années, et Froneli restait seule, et les années creusaient leurs marques sur sa figure, et chaque hiver tissait quelques cheveux blancs dans sa chevelure. Elle devenait dans la solitude une Froneli vieille et blanche, oubliée comme une petite plante inaperçue.

Une fois par mois, quand la corbeille de tricot s'était remplie, Froneli se coiffait du foulard rouge, fermait à clef sa maison et déposait la clef derrière le pot de giroflée à la fenêtre de la cuisine. Alors, on la voyait, avec sa jupe retroussée, se hâter vers la ville. Sur la place du

marché, le patron se tenait dans le magasin, il comptait sur la table le menu salaire. Elle rassemblait péniblement sa monnaie et, cependant, il souriait un peu et disait quelques mots sur le temps, sur la saison. Quand elle avait pris gentiment congé, avec un adieu et un sourire, elle entrait à l'épicerie Borer, achetait son léger quart de café, sa maigre demi-livre de sucre et s'acheminait à nouveau hors de la ville. Il lui arrivait aussi d'acheter un petit pain blanc, quelquefois.

Sur le chantier derrière la ville, à la place où l'on voit encore maintenant un banc sous les tilleuls auprès de la fontaine, elle s'asseyait presque chaque fois avant d'entreprendre le long chemin qui la séparait du village. Elle mangeait son petit pain, de temps en temps faisait tomber de son tablier de la mie et des miettes, recomptait une fois encore son pécule, polissait enfin son tablier et reprenait le chemin de la maison.

Le dimanche était toujours un grand jour pour Froneli. Quand parvenait du village le premier appel des cloches, elle tirait de l'armoire son châle à ramages, se coiffait du petit bonnet aux verveines bleues et, munie de son livre de messe à gros caractères, elle se rendait sagement par les prés à l'église du village. Tous les ans, on l'y voyait assise au même banc devant l'autel de la Vierge. Elle écoutait la messe, emportait parfois en été le flacon pour l'eau bénite, lisait sa messe sur les feuillets jaunis, disait encore une prière pour sa mère et pour les pauvres âmes en peine, et quand on lui avait donné l'eau bénite, elle s'en allait au cimetière, arrosait la plante de géranium sur la tombe et versait l'eau bénite dans la coupe du tombeau. Quand midi sonnait au village, Froneli, à pas traînants, rentrait à la maison par la lisière du pré. Elle repliait dans l'armoire la toilette du dimanche en songeant à son dîner de fête. Et quand elle avait mangé sa soupette, satisfait ses petits animaux, elle s'asseyait sur le banc à l'abri du toit, son « Kempis » dans la main. Parfois ses yeux se fermaient, parfois sa main soutenait son front et sa pensée s'égarait au bas du village; alors c'était à nouveau le temps du souvenir.

Penser à lui, c'est un péché, se disait-elle autrefois et elle reprenait vite alors son livre et se mettait à lire. Mais le temps des cheveux blancs était venu, et elle savait maintenant que Dieu ne se courrouçait plus contre elle quand elle pensait au Friedli, devenu prêtre.

Et, dans ses rêves, elle le voyait une fois encore, maintes fois encore ; à ce soleil s'éclairait encore le soir attardé de sa vie.

Bien des années s'étaient écoulées. C'était la dernière fête de l'Annonciation, et un voile troublait la vue de Froneli, assise le dimanche à son banc d'église. Une fois, deux fois, elle releva la tête ; devant elle, était assis dans le chœur un prêtre aux cheveux blancs, sans doute un ecclésiastique de la ville, pensa Froneli. Mais au moment où elle apportait à sa mère l'eau bénite, elle comprit que c'était Friedli. Friedli, fatigué par le service de sa cure dans un village étranger, était revenu au pays. On lui avait préparé au presbytère une chambre claire, il pouvait se reposer là des fatigues de son ministère. Dire une messe de bon matin, le soir visiter et consoler les malades, c'est ainsi qu'il voulait passer le soir de sa vie dans son village natal. Dans l'après-midi qui suivit, Froneli parfois souriait amèrement de se sentir la tête si peu solide et d'être devenue vieille au point de ne plus pouvoir lire avec attention. Elle hochait souvent la tête, mais l'image de Friedli se présentait seule à sa vue au lieu des lectures de la semaine.

Le samedi, comme elle s'en retournait de la ville aussi péniblement que de coutume pour regagner le village, qui vit-elle venir au détour de la route, penché sur sa canne comme s'il cherchait quelque chose et des boucles de cheveux blancs s'échappant de son chapeau?

Froneli se range tout au bord de la route ; dès le premier coup d'œil il lui est venu à l'esprit : c'est le Friedli, c'est son pas, mais bien pénible maintenant.

« Bonjour, Monsieur le Curé », dit-elle, et elle veut continuer sa route. Mais maintenant, lui s'arrête, tire son chapeau et les petits yeux vifs sur les joues roses la

regardent avec bienveillance. Il lui tend la main : elle lève lentement les yeux comme un enfant craintif.

Mais il parle et la joie rit dans ses yeux, s'exprime dans ses paroles. « Dieu vous garde, Froneli, oh! Dieu vous garde! Toujours en bonne santé! Toujours alerte! »

Dès qu'elle l'a aperçu et reconnu, Froneli est devenue rouge, mais les mots de Friedli lui vont au cœur ; comme une petite plante desséchée qu'a rafraîchie la pluie du soir, elle prend courage, elle trouve ses mots comme si elle lui avait parlé hier, comme si elle lui avait parlé toujours. Elle lui donne simplement des nouvelles du présent et du passé, et la pauvre femme se sent comme ranimée, elle à qui personne n'a demandé depuis si longtemps comment elle occupait ses longues journées. Monsieur le Curé, le « Friedli », n'a pas oublié de s'en informer, lui, et les oreilles de Froneli entendent encore ce qu'il a dit en s'en allant : « Adieu! De bonnes journées! J'irai bientôt vous voir, Froneli. » Et il a remis son chapeau, lui a encore tendu la main et s'en est allé vers la ville. Froneli est restée encore arrêtée quelque temps, presque éblouie, elle l'a suivi du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière la haie. Alors elle a repris sa marche et elle allait d'un pas si léger qu'on eût cru qu'elle entendait une belle musique ou qu'elle avait bu un petit verre de vin doux. Le chemin lui parut plus court que jamais et quand elle rentra dans sa chambre maintes choses lui parurent changées.

Cette toile d'araignée, là, dans le coin, elle ne l'avait pas vue hier, ni depuis longtemps, et à peine eût-elle enlevé le foulard de sa tête qu'elle prit son balai et se mit au travail et il semblait que tout à coup sa vue était devenue plus claire. Les jours suivants, son aiguille s'arrêtait parfois quand elle était assise à sa fenêtre et ses yeux descendaient le chemin comme s'ils pouvaient aller au-devant d'un visiteur, mais elle hochait la tête, comment y croire?

Et, sur ces entrefaites, l'hiver fit son entrée dans le pays et répandit ses flocons de neige ; à peine si, çà et

là, par les prés, un chaume plus dur perçait encore le tapis blanc.

Un après-midi, alors que, devant la fenêtre, mille étoiles semblaient scintiller sur le champ de neige au soleil, Froneli regarda par hasard au dehors. Qui vient là? Non, cette fois elle n'a pas regardé pour rien ; dans sa longue douillette noire, c'est lui qui monte; c'est le Friedli. Il avance bien péniblement dans la neige épaisse, il est essoufflé, une fois même il s'arrête et il écarte le foulard noir passé autour de sou cou.

Comme rajeunie de vingt ans, Froneli s'élance vers la porte et revient sur ses pas pour nouer autour de sa taille son tablier du dimanche. Maintenant elle entend déjà les pas au dehors, il secoue la neige de ses souliers, et avant qu'il ait frappé, elle ouvre la porte. « Soyez le bienvenu, Monsieur le Curé! Que Dieu soit loué! — Eternellement! » répond le prêtre. Son mouchoir de grosse toile à la main, il essuie la sueur de son front. La bienveillance se lit dans son visage rougi, dans ses joues fraîches; aussi la pauvre petite vieille, qui se tenait d'abord un peu craintive et gênée, se sentit de nouveau à l'aise comme, l'autre jour, sur la route, à l'entrée de la ville. La joie de voir que Monsieur le Curé était venu à elle fit rosir ses joues maigres et fit briller ses yeux. Quand Friedli se mit à parler de ce long chemin qu'il faisait si facilement autrefois, Froneli avait repris courage, elle le regardait gaiement et donnait sa réplique.

Elle lui offrit une chaise, mais la chaise fit entendre un craquement et le sentiment de sa pauvreté vint étouffer ce court moment de joie. Jamais elle n'avait vu si nettement sa misère ; deux vieilles planches crevassées font sa table, et des papiers sont collés aux carreaux de la fenêtre. Elle devrait avoir honte et elle dit en toussotant : « Oh! Monsieur le Curé, c'est comme ça, tout est bien misérable, mais... ».

Il se leva alors et lui toucha doucement la main. « Oui, oui, je sais bien ce que c'est ; chez nous, pas de chaises devant la table autrefois; un banc dur et des vitres sur

lesquelles on pouvait lire, et, pourtant, pourtant, c'était le plus beau temps, je le revivrais bien. » Elle leva les yeux, leurs regards se croisèrent et Froneli se sentit chaud au cœur comme jadis quand ils s'asseyaient à l'orée de la forêt avec leurs petits paniers remplis. Il lui mit dans la main le tricot tombé par terre et elle redevint bien calme, disposa les aiguilles, prit la laine sur ses doigts tremblants, et tricota lentement, point après point.

La tête penchée, Froneli écoute pendant qu'il raconte ; et si les mots de Froneli se mêlent rarement aux paroles du prêtre et tombent comme des parcelles de terre sèche dans une source jaillissante, tous deux vivent à l'unisson leurs souvenirs. Il parle du temps de leur jeunesse, alors qu'il vivait auprès de sa mère. Il vante sa petite Maman ainsi que celle de Froneli, deux mamans comme il n'en a jamais rencontré dans sa vie. Ses yeux se lèvent par hasard vers la fenêtre et se mettent à briller comme brille l'eau claire quand un rayon de soleil la frappe ; il désigne du doigt le vieux poirier pourri et creux, encore debout dans le jardin, et Froneli sourit confuse quand Friedli conte qu'une petite fille avait, un jour, grimpé sur l'arbre pour y voir le nid de pinsons posé à la fourche de deux branches. Et, à la fin de l'histoire, le prêtre regarde le visage de la petite vieille qui se tient immobile comme un oisillon qui se chauffe au soleil.

Après un temps où tous deux se taisent, comme s'ils contemplaient une lueur paisible, le visage du vieillard s'éclaire à nouveau. Et, vite, comme si le souvenir réveillé pouvait échapper à sa mémoire, il commence : « Un jour, au temps des baies, il y a de cela bien des années... ». Et il raconte : le petit panier retenu à la ceinture, ils étaient allés cueillir les baies. Mais Froneli jette un coup d'œil au conteur qui comprend ce qui est écrit dans ses yeux et s'interrompt : « Merci, Froneli, de penser à cela! ». Ils ont devant eux un beau jour d'été ; déjà, pendant leur marche sous les sapins, l'ombre des arbres s'estompait et s'effaçait, le ciel se couvrait au loin. Mais ils n'y prêtaient guère attention, et de ci, de

là, ils se disaient seulement quelques mots parce que cela leur faisait du bien d'entendre leurs voix dans le grand silence du jour d'été. Pendant leur cueillette absorbante, l'orage s'était rapproché, mais ce ne fut que lorsqu'il fut sur eux qu'ils levèrent vers le ciel de grands yeux surpris. « Un éclair, un grondement, poursuit le prêtre, et, tous deux, nous courons tout d'une haleine par la forêt. Un temps sombre comme la nuit et, quand brille l'éclair, une lumière aveuglante et la clarté du grand jour. Et la pluie, toute l'eau que peut déverser le ciel. Je courais par devant, toi, non, vous, vous me suiviez en arrière : Attends-moi! Et comme la pluie tombait à travers les branches des sapins et que j'étais en manches de chemise et sans chapeau, tu relèves ta petite robe sur ta tête, tu m'appelles, et nous sommes rentrés à la maison abrités sous ce même toit. »

Froneli demeurait immobile, les aiguilles restaient dans ses mains qu'elle avait posées sur ses genoux, et ses yeux fixés au dehors semblaient voir encore deux enfants en marche vers la maison. Quand la sonnerie de l'horloge rompit le silence, le vieillard se redressa en soupirant, se leva et prit son chapeau. Et Froneli retint un peu la main que lui tendait le prêtre comme si elle voulait lui dire : Reste encore, Friedli. Et il semblait, quand il se retira, non pas qu'il eût compris, mais qu'il parlât avec un peu plus d'émotion en lui souhaitant une bonne nuit et de bonnes journées. Ces mots : « de bonnes journées » mirent fin cette fois au rêve de Froneli. Maintenant, elle était de nouveau seule, peut-être pour toujours, et, comme il descendait déjà le chemin, elle lui cria, en bredouillant presque : « Je te remercie, Monsieur le Curé.... ».

Lui s'arrêta, tourna la tête, fit un signe et cria : « Si Dieu le permet, à une autre fois »; et plus légèrement, plus rapidement, comme si ces dernières paroles étaient pour lui-même un réconfort, il s'éloigna vers le village.

Longtemps Froneli se tint debout à la porte, la misérable solitude de son logis lui faisait presque peur. A ce

moment l'étoile du soir s'élevait sur la forêt, éclatante et sereine, et dans la pensée de Froneli revenait la parole du prêtre, lumineuse comme l'étoile au firmament dans le crépuscule gris de l'hiver. Il avait dit : « Si Dieu le veut », elle ne l'oubliait pas. Et la nuit et les jours qui suivirent, quand l'ennui bâillait de tous les coins sombres de la pièce, soupirait avec l'horloge, la parole du revoir se réveillait et éclairait la chambrette.

Et Monsieur le Curé revint voir Froneli dès le vendredi suivant. Et il parla encore de leur jeunesse, des pays étrangers où il avait vécu, de ses lectures et Froneli l'écoutait et ses yeux s'éclairaient d'une flamme tranquille. Un moment vint pourtant, où passa comme une ombre sur sa figure. Elle pensait et repensait à la manière de témoigner au prêtre sa gratitude pour la grande joie qu'il lui donnait, et lui, qui la regardait par hasard, s'arrêta. Comme s'il avait lu la pensée de Froneli sur son visage, il toussota, pencha un peu la tête de son côté, sourit de ses petits yeux clairs et fit avec la main un geste d'encouragement. « Et maintenant que j'ai parlé de moi, seulement de moi, il me serait agréable, bien agréable, d'apprendre ce que fut votre vie pendant toutes ces années. » Il souriait et il était sûr que c'étaient là pour Froneli les mots qui soulageraient son cœur. Et Froneli pensait au bonheur de confier à un être humain toute la somme de chagrins et de pensées de solitude qui pendant tant de jours et tant de nuits s'était amoncelée sans s'exprimer dans son cœur flétri. Elle secoua longuement la tête (ce mouvement fit trembler ses deux bouclettes de cheveux blancs), mais, ensuite, elle se mit à raconter tout d'une haleine. Et elle disait comment sa mère s'en alla de ce monde un jour, comment, par un hiver bien froid, elle avait fait une mauvaise chute sur le coteau et était demeurée gisante sur la route jusqu'au moment où on la découvrit dans la nuit et où on la porta chez elle. Elle était devenue presque comme une enfant sans pouvoir retrouver sa connaissance et sa raison ; des semaines et des mois, elle était restée pelotonnée auprès du poêle, ni morte ni vivante, ni malade ni bien por-

tante, jusqu'à l'automne suivant où le Sauveur l'avait délivrée de cet état d'enfance.

Cela, Froneli l'avait dit avec des hésitations comme si elle touchait avec peine à ses souvenirs ; et le prêtre restait assis là, les mains croisées, il regardait devant lui et secouait la tête.

Quand Froneli eut terminé, il la regarda et les rides de son front semblaient devenues plus profondes. « Oh! » dit-il doucement — et la compassion faisait trembler sa voix — « vous avez aussi beaucoup souffert. » Quand Froneli sentit quelle part il prenait à sa douleur, elle voulut parler encore. Sa peine allait devenir plus légère, comme si elle déposait dans les mains d'un autre la charge trop longtemps gardée pour qu'on l'aidât à la porter.

Elle essayait bien de poursuivre, mais le long temps de sa vie solitaire apparaissait à ses yeux comme une étendue infinie et désolée. Elle voyait une petite femme assise auprès du poêle, qui se levait et prêtait l'oreille pour épier comme des pas au dehors, comme le grincement de la porte, mais c'était l'horloge qui faisait entendre un bruit ; elle voyait la petite femme assise sur son banc par un beau dimanche, les yeux à demi-clos et son livre à la main, tandis qu'au bas du coteau des gens allaient et venaient et que parvenaient de l'orée du bois des lieds qui disaient le bonheur d'aimer. Ces souvenirs se présentaient si clairement à ses yeux, comme des faits d'hier et d'aujourd'hui, que la tristesse lui serrait la gorge. Elle luttait et voulait sourire, mais elle sentait que la douleur refoulée devait briser son cœur et qu'elle avait beau se défendre bravement ; ses larmes jaillirent comme jaillit l'eau d'un ruisseau qui a longtemps cherché son chemin, elle sanglota, le cœur plein de détresse, et pleura comme elle n'avait jamais pleuré dans son esseulement : « Si seule et toujours si seule! »

Le prêtre resta un moment perplexe. Il avait souvent dans sa vie secouru les souffrances du cœur, mais c'était en ce moment un art un peu difficile. Il se leva, fit une fois le tour de la pièce, toussota, alla doucement vers la

table, posa sa main sur l'épaule de Froneli, et, comme elle pleurait toujours, il lui parla en balbutiant presque. Il la consolait : il y avait dans cette vie des centaines et des milliers de malheureux qui n'avaient pas de pain et devaient endurer la faim et le froid. Alors elle releva la tête et le regarda avec de grands yeux pleins de larmes, où on lisait comme de l'étonnement qu'il n'eût pas trouvé une autre consolation; et, parmi ses larmes, lui venaient encore quelques phrases inachevées, étouffées par une nouvelle explosion de douleur. « Endurer la faim, la soif! Souffrir du froid! Je l'aurais bien supporté! Mais être seule au monde, n'entendre jamais un mot d'amitié, rien de pire! »

Le prêtre voulut alors la soulager par des paroles de l'Ecriture, par l'espoir consolant de l'autre vie; il ne réussit guère.

Il voyait devant lui la petite femme, au pauvre corps ployé, qui, sa tête grise dans ses mains, tremblait comme une plante sèche tremble au souffle du vent ; il porta précipitamment la main à ses yeux et se pencha jusqu'à elle : « Froneli, dit-il, et chaque mot était aussi doux que la caresse d'une main, c'en est fini, Froneli. » Lentement, comme si elle ne pouvait croire qu'il connût un remède pour sa misère, elle releva la tête. « Froneli, vous ne serez plus seule. »

Elle le regarda, comme pour lire dans ses yeux la confirmation de sa parole.

Elle le regarda longuement puis dit, en paroles entrecoupées : « Merci, Monsieur le Curé! Ce serait pour moi un grand bonheur. »

Enfin, elle essuya ses yeux rougis, et quand il prit son chapeau et toucha la porte, la paisible certitude de son retour éclairait le visage de Froneli d'une lumière sereine.

Et maintes fois, dans les jours qui suivirent, l'aiguille se tint immobile. Froneli, le regard fixe, souriait; elle voulait, la prochaine fois, qu'un signe lui témoignât qu'elle l'attendait. Un enfant, qui venait d'une ferme isolée, passait chaque jour devant sa maison en allant

à l'école ; il lui avait apporté du village un petit pain blanc. Et quand le prêtre vint et s'assit auprès de la fenêtre, Froneli toussota comme un enfant qui a un secret sur le cœur, puis elle sortit de l'armoire les tasses à fleurs, presque rapidement dans sa joie, et elle approcha avec sa petite cafetière et versa le café en réprimant avec peine le tremblement de ses mains. Elle se serait presque oubliée elle-même ; et lorsqu'ils furent assis en face l'un de l'autre, elle pouvait à peine tenir sa tasse, et buvait à petites gorgées, comme un oiseau craintif. Ce fut seulement quand le prêtre vanta son café qu'il lui vint un peu de courage et la louange lui rendit le café bien doux.

La visite fut longue cette fois-ci ; mais quand le prêtre fut sur le seuil, son chapeau à la main, il dit à Froneli, tout bas, à l'oreille, en souriant : « Cela doit compter comme un temps de récréation, n'est-ce pas? De la sorte aucune perte de temps, quel beau moment! »

Quel beau moment! Le mot résonna longtemps aux oreilles de Froneli. Voilà ce qu'elle n'avait jamais pressenti : les jours gris de l'hiver recevaient les chauds rayons du soleil, et bien que la neige recouvrît la terre au dehors, que le jour se levât brumeux, tout était riant pour elle. La misérable chambre, et le réduit sombre de la cuisine, tout devenait aimable et intime.

Les paroles, les gestes de l'ami étaient comme une mélodie qui résonnait pendant ses veilles, pendant ses rêves : c'était le bonheur du souvenir et le bonheur de l'attente.

Le plus long jour de la semaine était le jeudi, mais comme le réveil était merveilleux le vendredi, alors qu'elle pensait : « C'est aujourd'hui qu'il vient! Aujourd'hui! »

Il venait par tous les temps, aussi régulier qu'une horloge. Il contournait la haie de prunelliers au bas de la colline. Au milieu du chemin, il enfonçait dans la neige sa canne, s'appuyait sur elle et respirait profondément. Alors Froneli se levait, jetait un coup d'œil au miroir, rejetait en arrière les mèches de cheveux courts, puis

lissait de la main son tablier, non pas par coquetterie, mais pour s'arrêter parce que le cœur lui battait un peu plus vite. Et il apportait dans la petite pièce lumière et chaleur et ce qu'il racontait sur les hommes et sur les pays valait d'être écouté comme les histoires d'un livre édifiant et Froneli aurait écouté jusqu'à la nuit. Mais il devait revenir.

Le soleil brillait encore pour Froneli tout au soir de sa vie et elle ne voyait pas que ce soleil était à son déclin.

Un jour pourtant l'attente de Froneli fut longue. C'était un de ces jours où le glas de l'hiver résonne par les forêts. Le vent mugissait dans les hauts sapins, la neige fondue dégouttait des arbres, on entendait un gargouillement dans les gouttières, des centaines de petites sources ruisselaient du toit des maisons, le foëhn s'engouffrait dans les cheminées et les galetas, puis se cherchait une issue avec des hurlements et des pleurs.

Froneli assise à la fenêtre hochait la tête de temps en temps. Elle savait que le temps était mauvais à la fois pour l'hiver et pour les vieilles gens. Elle ne croyait pas qu'il viendrait aujourd'hui et pourtant il n'avait encore jamais manqué sa visite. Mais le mauvais temps l'arrêterait certainement ce jour-là et l'horloge soupirait sans répit : « pas venu, pas venu. »

Il vint pourtant. Le voilà arrêté au bas du coteau, il lève les yeux comme pour mesurer le chemin, puis il se repose avant d'avoir fait deux pas, et ce repos est plus long que de coutume.

Et quand il entre, il cherche sa chaise et respire à longue haleine avant de pouvoir souhaiter le bonjour, mais bientôt, il sourit et il plaisante : « Le vent, le vent, le voilà bientôt plus fort que nous autres, mais non, pourtant, pas encore cette fois, s'il plaît à Dieu! » Une minute, Froneli est prise de peur : le visage du prêtre accuse des plis et des sillons qu'elle n'avait pas vus huit jours auparavant. Quand il rit, il semble vouloir cacher quelque souffrance ou quelque chagrin. Une ou deux fois il regarde l'horloge et Froneli pense avec douleur : « Il s'ennuie et il dit pourtant que c'est un beau moment! »

Et quand il a pris congé, Froneli sent encore la chaleur de sa main quand il serra la sienne ; dans le sentier il se retourne encore, vite, puis, à petits pas pressés, il descend la côte.

Une semaine s'écoula, une semaine où Froneli vécut encore de son bonheur, et cependant, cette fois, elle éprouvait un malaise, comme si elle avait reçu un peu d'argent que de quelque manière elle n'aurait pas tout à fait bien gagné. Plus d'une fois elle entendit qu'une voix lui murmurait : « Froneli, la dernière fois, il n'aurait pas dû venir ! » Elle priait plus que d'habitude, et il lui semblait pourtant qu'un nuage sombre recouvrît ses jours et ses nuits alors qu'elle ne croyait pas avoir de quelque manière offensé le Seigneur.

Il en fut ainsi jusqu'au vendredi ; ce jour-là, tourmentée, Froneli se tenait à la fenêtre, ses doigts tremblants touchaient tout autour d'elle : les vitres, le rebord de la fenêtre, le tricot. C'était encore un jour qui pouvait presque remplir le cœur d'angoisse. Ténébreux comme un vagabond aux yeux caves et sombres, le ciel était si noir que la mince couche de neige salie qui couvrait les prairies paraissait sombre. Les arbres, avec leurs branches pendantes et mouillées, avaient l'attitude des hommes affligés. Comme immobilisé par la peur devant un je ne sais quoi de sinistre aux aguets derrière les arbres ou derrière le coin des maisons, aucun rameau des branches ne remuait. Les corbeaux croassaient farouches et tournoyaient, dans un vol dentelé, autour des arbres et du toit. Froneli tressaillait, sans savoir ce qu'elle éprouvait et souriait puisqu'il ne pouvait pas encore être là.

Mais quand elle entendit sonner quatre heures, une inquiétude la pénétra et le cœur lui battit plus fort. Elle est si peureuse aujourd'hui, il suffit que le chat bondisse du petit banc et elle sursaute. Le balancier de l'horloge avance péniblement : on dirait le pas d'un malade.

Froneli voulait tricoter un peu, mais ses doigts tremblaient, sa respiration était pénible, elle manquait d'air dans sa petite chambre; il lui fallut aller sur le pas de

la porte. Derrière la maison, les sapins se dressaient plus noirs, comme s'ils avaient laissé la forêt pour se rapprocher. Froneli ressentait de l'angoisse ; ne devrait-elle pas appeler dans la direction du village : « Où êtes-vous, Monsieur le Curé? »

Si elle savait qu'il fût malade, elle descendrait au village, maintenant, à la tombée du jour ; mais il l'aurait avisée : « Je ne peux pas venir à toi, jusqu'à ta maisonnette; je suis malade, viens à moi! »

Il fait déjà sombre, un homme passe par le chemin, en bas. L'obscurité du soir et le nuage qui embrume la vue de Froneli ne lui permettent pas de le reconnaître. Mais il approche et elle distingue un écolier vêtu de noir qui revient du village vers sa ferme. Craintif, il fait un léger salut et veut passer. « C'est toi, Liseli, d'où viens-tu à cette heure? » La voix de Froneli tremble d'angoisse. L'enfant s'étonne, il demande, ouvrant de grands yeux surpris : « Oh! Vous ne savez rien encore? » Froneli se rapproche vite. « C'est à cause de lui, du vieux prêtre ; son corps est exposé à l'église. » Froneli frissonne, sa canne tremble, elle reste debout, le regard fixe, comme changée en pierre. Emporté par son récit, l'enfant ne la voit pas. « Il est beau, très beau. Il est étendu dans le chœur, tout devant l'autel. Nous y sommes allés. Il est beau, on le croirait endormi, et... »

Par hasard, l'enfant lève les yeux sur Froneli qui se tient immobile, comme égarée, et lui, pris de peur, s'arrête de parler et s'en retourne épouvanté. Mort! Froneli ne peut encore le croire. L'homme qui lui avait apporté le bonheur pouvait-il être mort? Lentement, d'un pas chancelant, elle avance vers la porte. Mais au moment où elle pose le pied sur le seuil, elle pousse un cri étouffé : « Mort! et mort à cause de toi ! »

Et tout ce qu'elle avait vu confusément, ce qu'elle avait obscurément pressenti lui devenait clair. « Il était malade quand il est venu ; à cause de toi, il s'est contraint à venir quand même et il a trouvé la mort. » Elle était debout sur le seuil ; elle s'affaissa, ses pieds ne voulaient plus la porter. A présent, pourquoi vivre

encore? Longtemps, elle se tint accroupie, la tête dans les mains, petite et pitoyable comme un enfant. Mais tout à coup la vie revint au corps débile.

« Mourir! s'écria-t-elle, non, je ne dois pas mourir maintenant, ce ne serait pas beau. Il est venu à toi. C'est à ton tour d'aller à lui! Ce ne serait pas beau de mourir à présent! »

Et sans s'aider de sa canne, presque vite comme si elle eût beaucoup tardé, Froneli se hâte dans la chambre, noue autour de sa tête le petit fichu noir, détache le chapelet du mur, et quand elle atteint le seuil, son visage est aussi blême que la neige. Déjà engagée dans le chemin, elle entend l'appel de la chevrette : « Une brassée de foin ; Froneli pourrait bien tarder à revenir. » Puis, appuyée à sa canne, elle clopine bravement dans le soir tombant, vaillante comme elle ne l'était plus depuis nombre d'années.

La nuit se glisse de la forêt, une neige fraîche est tombée; grise et lourde, elle recouvre les prés, les arbres; et les maisons du village sont noires, une petite lumière perdue vacille seulement çà et là, et nul bruit ne parvient aux oreilles de Froneli, comme si tout le village assoupi reposait dans le silence. Seul, le clocher de l'église domine les alentours, ses deux fenêtres rondes abaissent leurs grands yeux qui semblent surpris de voir encore Froneli sur la route. Et Froneli se hâte et clopine à travers champs; sa marche, qui était si pénible, se fait maintenant sans douleur ; elle n'a qu'une pensée : « Si je pouvais seulement parvenir jusqu'à lui et le voir! » Si la porte de l'église était fermée, qu'il dût passer la nuit tout seul, et qu'elle fût contrainte de retourner à la maison! Non. Cela ne se pourrait pas, il lui faudrait appeler : « Ouvrez-moi, il faut que je le voie, que je veille auprès de lui ; lui aussi est venu à moi! »

Le chemin est long, les maisons et l'église qu'on croyait pouvoir toucher semblent fuir devant Froneli. Mais, à chaque pas, elle se rappelle qu'il a fait maintes fois péniblement la même route et que chacun de ses pas était pour elle. Au terme de sa marche, c'est en ram-

pant qu'elle gravit les degrés de l'église pour ne pas s'arrêter avant d'être parvenue en haut.

Et la porte de l'église est ouverte. Et Froneli sent un frisson qui la pénètre jusqu'au cœur quand sa main saisit la poignée de fer et que la porte s'ouvre avec un grincement qui parcourt l'église vide, comme un long soupir. La voilà entrée, tout est sombre, on distingue à peine, par devant, les premières rangées des bancs. Aux fenêtres, les images des saints se dressent comme des fantômes, et, tout au fond, sous la lampe du tabernacle, brûlent les cierges qui éclairent le visage du prêtre. C'est un tel silence que Froneli entend, lui semble-t-il, les battements de son cœur dans la vaste nef.

La respiration lui manque, elle doit s'appuyer contre un pilier et elle prie : « Mon Sauveur, donne-moi la force! »

« Ainsi soit-il! » a-t-elle dit, et un peu de courage pénètre en son cœur ; elle avance et ne tremble pas quand elle pose sa canne par terre. La voici dans le chœur, elle regarde le mort au visage. Il repose comme s'il dormait : les joues sont blêmes et le grand front est blanc. Les mains, comme modelées dans la cire, sont croisées sur la poitrine. Et pourtant ce n'est pas le visage connu. Friedli a dû bien souffrir ces jours, son front et son menton sont devenus maigres, et sur sa bouche amincie se dessine ce pli amer qu'on voit à ceux qui ont quitté la vie dans le chagrin et la douleur. La compassion pénétrait Froneli debout à côté du mort. Elle le regardait sans détourner son regard, les larmes coulaient sur ses joues et elle pensait qu'il lui fallait trouver ce qu'elle pourrait faire encore pour son ami. Alors brilla dans ses yeux comme une petite flamme dont la clarté inonda son visage : « C'est auprès de lui que je veux rester cette nuit, pour qu'il ne soit pas seul. »

Elle se sent soulagée comme un affamé à qui l'on tend un morceau de pain. Elle s'agenouille par terre et prie; un pater noster dit avec foi et avec ardeur en suit un autre, et la pensée : « c'est pour lui, c'est pour lui », accompagne chaque prière.

Elle prie longtemps et tout à coup tressaute; indécise, abandonnée, elle cherche des yeux un coin où se blottir, comme un oiseau effarouché. Sur les marches de l'église, des pas pesants, un cliquetis de clefs résonnent. Le sacristain vient sonner l'angélus et fermer l'église.

Invisible comme une ombre, Froneli se laisse glisser par terre, se tapit dans l'*obscurité* pendant que le sacristain marche par l'église, presque en hâte comme s'il avait peur, donne au mort l'eau bénite, et en se signant fuit vers le clocher. Et quand les cloches s'arrêtent de sonner dans la tour, que le marguillier ferme la lourde porte, et que le grincement de la clef résonne dans les profondeurs de la nef, Froneli, qui retient son souffle, recroquevillée sur une chaise de l'église, éprouve comme une sorte de joie : « Je peux maintenant rester auprès de lui et veiller toute la nuit.»

Et d'un pas rapide, comme s'il lui était permis de regagner le temps perdu, elle revient auprès de son mort, sans penser au matin lointain, sans se demander comment tout cela finira. Les cloches sont silencieuses, elle s'agenouille plus près du prêtre et, les mains jointes, elle examine son visage. Ce qui ne lui a jamais été permis quand il était vivant, personne ne peut plus le lui défendre : elle veut maintenant chercher et lire dans ses traits ce qu'ils conservent encore du passé.

Contre la tempe, sur la peau d'une blancheur de cire, elle reconnaît cette cicatrice et se rappelle le jour où Friedli, dans la forêt, est tombé du sapin. La fossette de sa joue est encore là aussi. Mais au moment où Froneli à genoux se penche sur le visage du mort, une idée lui traverse l'âme comme un trait : « Tes pensées ne sont pas bonnes, tes pensées ne sont pas saintes. » Elle frémit.

En hâte elle se lève, va s'agenouiller au pied du corps et prie sans arrêt, et, quand ses pensées veulent s'égarer, elle prie plus vite, à voix haute. Elle se force bien à baisser les paupières, mais, après un temps, ses yeux se lèvent vers la lumière jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le visage du mort, comme des brebis égarées à la recherche de leur pasteur. Elle contemple un moment le visage aimé, puis,

comme prise en faute, baisse la tête vers le sol. Ou bien, elle regarde tout autour d'elle ce qu'elle peut voir alors : les belles fleurs, blanches, rouges qui, à la lumière des cierges, paraissent s'incliner vers le mort, les candélabres d'or couverts de velours noir, la robe blanche du prêtre, et, presque aussi blanches, ses mains.

Et Froneli presse plus fortement contre ses doigts les grains du chapelet et elle prie ; mais penser à la bonté qu'il lui a témoignée, ce n'est pourtant pas un péché!

Ce qui a été fut un bonheur bien court, et que d'hommes vivent de la sorte tout le temps de leur vie, combien ont autour d'eux de l'amour, à profusion. Mais pour elle, la vie fut une journée sombre, éclairée le soir d'un rayon de soleil attardé. Et le premier matin fut beau aussi. « Oh! s'il n'était pas devenu prêtre! Mais je commets encore un péché. » Froneli éprouve peine et angoisse, elle prie avec ferveur : « Seigneur, toi, qui pour nous fus couronné d'épines, aie pitié de nous! »

Voilà que son regard tombe sur la main blanche, et ses yeux s'éclairent! C'est un beau jour d'été, à la saison des baies. Le petit panier de Froneli roule au bas de la côte dans les buissons d'épines, elle pleure. Friedli descend le chercher. Une épine égratigne son doigt qui saigne. Il sourit et il fait étinceler au soleil une goutte de sang qui jaillit; un papillon voltige tout auprès et se pose sur le doigt tendu, et le Friedli, sans bouger, présente à Froneli le papillon sur son doigt en clignant les yeux, d'un air malin : « Oh! il m'aimait bien. »

Mais penser ces choses-là à l'église! Elle se lève en sursaut comme s'il lui fallait fuir le mort. C'est là sur ce banc où tout est sombre que Froneli veut continuer à prier, elle veut ne plus aller vers lui, ne plus penser, ne plus rêver mais prier, prier toujours. Toute la nuit! Elle va rester là sans bouger, jusqu'au matin. Mais voilà que cette pensée du matin surgit devant ses yeux, haute comme une montagne. Elle se lève de son banc, haletante. « Le matin, va-t-on te trouver seule avec lui? Il était prêtre! »

La peur du matin la conduit vers la porte ; elle foule

le sol comme un fantôme et de ses deux mains saisit la porte. Mais elle en abandonne aussitôt la froide poignée. Que la peur du qu'en-dira-t-on puisse la chasser, cela fait venir à ses lèvres un sourire amer. « Non, je dois demeurer ici toute la nuit. Lui aussi est resté auprès de moi et n'en a pas eu honte. Je resterai auprès de lui jusqu'au matin. Il me faudrait veiller cent nuits pour acquitter ma dette envers lui. Maintenant, c'en est fini de ma peur. Je vais m'agenouiller sur le banc. Et je peux aussi regarder et veiller et prier ».

L'âme du prêtre est déjà au ciel, son regard perce les ténèbres de la nuit, il distingue la petite église où brûlent les cierges, il s'attriste pourtant, car personne ne veille à genoux auprès de son lit de mort, mais à l'instant il découvre dans l'ombre sur le banc un enfant des hommes. Il tient la main sur ses yeux pour pouvoir le reconnaître bien exactement, et son visage s'éclaire quand il se tourne vers le bon Dieu qui en souriant s'avance vers lui.

« Excusez-moi! Mais je voudrais vous demander quelque chose. Qui distingue-t-on là-bas, dans la petite église? N'est-ce pas la Froneli de la maisonnette de la forêt? Elle marchait bien péniblement autrefois, mais pourtant, je crois que c'est elle, ce doit être la Froneli! »

Le Seigneur regarde en bas, il approuve d'un signe de tête : « Oui, oui, c'est elle, c'est la Froneli », dit-il avec bienveillance, et le Friedli sourit dans le ciel, content de ne pas s'être trompé.

Pendant que Froneli songe de la sorte, et que de belles images passent en son esprit, ses yeux se dirigent vers le chœur. Trois cierges éclairent le visage du mort dont les traits s'animent à la flamme vacillante. Friedli est jeune de nouveau, elle le voit debout devant elle, il lui fait signe de la main et elle croit entendre sa voix : « Froneli, viens donc avec moi! » — « Je viens, oui, je viens. »

A ce moment même, il semble à Froneli, à la lumière clignotante d'un cierge, que les rides du front de Friedli se creusent, que les yeux noirs s'agrandissent. Mainte-

nant, un courant d'air froid éteint presque la lumière des cierges et les yeux s'ouvrent ; ils regardent tristement Froneli, comme s'ils voulaient dire : « A quoi penses-tu, Froneli? Ce que tu fais n'est pas permis, ce que tu fais est coupable. »

Terrifiée, elle se couvre les deux yeux de ses mains ; mais le visage dévoré de douleur se fait plus expressif, les yeux deviennent plus grands, plus sombres, leur regard est menaçant. Le mort est maintenant debout devant sa bière sous la lampe du tabernacle. Une main tendue, l'autre soutenant la croix, il approche, mais ce ne sont pas les yeux de Friedli, ces yeux-là, si grands, si suppliants. Il tend la main comme s'il lui fallait se défendre d'elle : « Pourquoi viens-tu, toi, troubler mon repos de mort? Laisse ma mémoire pure devant les hommes! »

Froneli tremble, elle pousse de sourds gémissements ; et, les mains tâtonnantes, elle fuit par le sombre passage. Alors qu'elle s'efforce d'atteindre la porte, la canne échappe à sa main, tombe et roule sur le sol. Froneli frémit et pousse un cri. Ses deux mains tendues vers la porte s'agrippent au verrou. La sueur couvre son front. Fébrile et anxieuse, elle tire le verrou qui demeure ferme et fixe. Froneli souffle comme une bête aux abois, et le spectre avance toujours, sa main tendue la touche, il lève la croix noire ; et là, aux fenêtres, les figures sombres des saints ont bougé, menaçantes, et elles veulent se diriger vers la pauvre petite femme. « Oh, mon Dieu! » et Froneli, épuisée et sans secours, tombe sur le sol, près de la porte.

Froneli, la chétive créature, est tombée comme un arbre frêle abattu par l'ouragan, et elle repose maintenant, couchée sur le dallage de pierre. Sa respiration devient paisible, et ses soupirs se font plus faibles. Les dernières gouttes de sève circulent et travaillent encore dans un vieil arbre tant que toutes ses feuilles ne sont pas mortes, et l'arbre produit encore au ras du sol ses dernières feuilles vertes comme s'il faisait le rêve de fleurir au printemps ; ainsi un rêve se pose encore audessus de Froneli qui gît là, par terre.

Un ange avait eu pitié d'elle, et, lui prenant la main, l'avait conduite au pays des songes.

Elle rêve qu'elle arrive au ciel, et, comme à la porte elle hésite avant de pénétrer dans l'espace lumineux, l'ange lui dit : « Attends, je vais te conduire! Viens, Froneli, prends courage! »

Et le bon Dieu s'en vient à leur rencontre, il sourit dans sa barbe blanche, et, là-bas, plus loin, dans le jardin du ciel, elle aperçoit le Friedli vêtu du vêtement clair des anges, et le bon Dieu fait signe au Friedli d'approcher, et il lui dit : « Regarde, Friedli, voilà Froneli! »

Et Friedli donne la main à Froneli et lui dit d'aimables paroles. Et quand tous les deux se promènent par un beau jardin où des fruits d'un jaune d'or pendent des arbres, Friedli tend la main vers une branche, et offre en souriant un fruit doré à Froneli : « Tiens, tu dois avoir bien soif, n'est-ce pas? »

Froneli rêvait de la sorte sur le dur pavé de l'église.

Et l'église est paisible pendant toute la nuit. Les grands saints sont debout aux fenêtres sombres et regardent le parvis de l'église comme autrefois, comme toujours. Et, plus loin, devant le chœur, repose le prêtre. La lumière tremblante des cierges éclaire son visage, il dort et ne sait plus rien de la douleur du monde. Ses mains posées paisiblement sur sa poitrine tiennent fermement la croix de son Sauveur. La lumière des cierges répand une faible lueur ; le vacillement de la flamme fait brasiller parfois, là-haut, les couleurs des vitraux et l'on dirait que les trois saints abaissent leur paisible regard et veillent pour que le pasteur immobile puisse reposer en paix sous la lampe du tabernacle.

Tout au fond de l'église, une petite femme dort. Elle rêve qu'elle est arrivée au ciel, en suivant son étroit et long chemin. Et lentement le jour filtre par les fenêtres.

Au matin, on trouva Froneli dans l'église et l'on crut qu'elle était morte.

Quand elle s'éveilla de ses rêves, elle fut encore une fois bien désolée de voir des hommes véritables et d'être encore sur cette terre. « Vous auriez dû me laisser dormir! Tout était si beau! »

On ne reporta plus Froneli dans sa maisonnette. Ce fut dans le presbytère, à côté de l'église, et dans la chambre même où le prêtre était mort, qu'elle s'éteignit au lever du jour, et quand les cloches sonnèrent à l'entrée de son Friedli dans la tombe, Froneli souriait : « Attends-moi, Friedli, je viens », dit-elle d'une voix faible.

Ainsi finit Froneli qui avait si longtemps attendu des miettes de bonheur. Quand les cloches sonnèrent pour son départ à l'église, l'un des suivants disait aux autres sur le chemin : « Que Dieu donne à Froneli au ciel le bonheur qui lui manqua sur terre! Il lui fallut toujours vivre si solitaire en ce monde! »

Et l'homme qui disait ces mots revint d'un pas plus rapide retrouver les siens.

JOSEF REINHART.

Traduit de l'allemand par

M. JUGE

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Antonio Aniante : *Confession d'un petit Sicilien*, Mercure de France. — Jean des Vignes-Rouges : *Le Bonheur, Recettes d'optimisme*, Les Editions de France. — Dussane : *Mes quatre comédies françaises. De Claretie à Bourdet*, Le Divan. — *Des Inédits de Gérard de Nerval, Poésies diverses, Han d'Islande, La Forêt Noire, Panorama*, Mercure de France. — Joseph Bollery : *Biblio-Iconographie de Villiers de l'Isle-Adam*, Mercure de France. — Maria Deenen : *Le Merveilleux dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam*, Librairie Georges Courville.

M. Antonio Aniante est né dans un pays de lumière, en cette Sicile qui, dans nos imaginations, s'agrémente des senteurs fraîches et des rêves idylliques de la poésie de Théocrite. Les fées n'avaient pas été avares de leurs dons au petit Sicilien. Elles lui avaient donné un esprit pénétrant d'essayiste et une fantaisie de poète. Une belle carrière lui était promise comme écrivain italien. On le voit fort bien — en des temps moins disloqués — conquérant dans son pays une suite de vifs succès par des ouvrages à la fois méditatifs et ailés. Mais notre époque comporte beaucoup d'imprévu et elle bouscule les destins des individus avec force sans-gêne. Et les fées avaient donné à M. Antonio Aniante une âme fière, indépendante, et qui n'aime pas plier. Ce don est de prix pour un méditatif et un poète; mais en notre époque, cette vertu des âmes créatrices comporte des risques majeurs. M. Aniante ne m'a pas fait de confidences, — mais je suppose que sa fière et indépendante humeur a dû jouer un rôle dans sa vie. Toujours est-il qu'il ne vit plus dans sa patrie, aimée des belles lumières; il s'est fixé parmi nous; il s'est transformé en écrivain français et j'ai tout lieu de songer qu'aux jours de novembre où les nuées disloquent leurs cavalcades transies, il rêve à cette Naples de jadis, coupe heureuse de chants, de

rêves, de parfums et de ferveur et qui ne songeait pas encore à l'apothéose de « la vie difficile », philosophie venue à point pour rendre faciles les fonctions des maîtres des Etats modernes. Parmi les ouvrages de M. Aniante, je prise tout particulièrement *La Poésie, l'Action et la Guerre,* un livre où s'exprime l'étonnement, voire l'effroi d'une âme chérie des Muses et de la volupté en présence de ce monde rauque dont l'avènement a été la récompense du « jusqu'au bout » qui animait nos âmes au temps de la grande guerre. Pour servir de point de départ à une méditation sur notre monde d'aujourd'hui, j'aimerais vous recommander la lecture de ce livre d'Aniante; lisez ensuite le livre de Spengler, *Années décisives,* traduit en français il y a quelques années. Cette méditation des réalités présentes par un Italien du Sud et par un Allemand farouchement nordique vous mettra à pied d'œuvre pour aborder notre époque.

Avec **Confession d'un Petit Sicilien,** c'est un ouvrage d'un tout autre genre que nous donne M. Aniante. C'est une confession poignante et sans emphase des épreuves qu'il a traversées, et Dieu sait qu'elles ne furent pas minces! Je n'hésite pas à dire que cet ouvrage si sincère et dénué de toute déclamation est un des livres les plus émouvants et les plus humains que j'aie lus depuis des années. Ce voluptueux poète sicilien a connu les pires souffrances physiques et morales, il leur a fait front avec une étonnante force d'âme et une dignité parfaite. Jamais il ne prend l'attitude d'une victime choisie du destin, jamais il ne fait appel à la compassion et l'on devine aisément que, ses détresses, il les laissait ignorer aux êtres qu'il fréquentait. On s'étonne que, dans pareilles conditions, il lui ait été possible de penser, de rêver et de créer. Je considère comme un prodige qu'un être n'ait pas été irrémédiablement écrasé et annihilé par les conditions de vie qui ont été les siennes. A ce titre, cet ouvrage profondément émouvant est aussi profondément tonique. La faim, le froid, le dénuement, la maladie, les tourments intérieurs qui étaient choses autrement précises et accablantes que l'inquiétude à la mode, M. Aniante a traversé tout cela, sans la moindre allure de lutteur qui se donne le spectacle de sa force et sans avoir l'air de s'attribuer le moindre mérite.

Il ne s'est plaint à personne, il n'a rien demandé à personne; au milieu de détresses sans nom, il s'est prodigué pour un être qui lui était cher, et quand il exprime un regret, c'est de n'avoir pu faire davantage pour lui. Son idylle de sept années avec la petite artiste turque Halé, sous l'égide de l'affreuse misère et de l'inexorable maladie, vous touche et vous bouleverse. Et chose étonnante, il y a beaucoup de fraîcheur parmi les tortures de cette union sur qui planaient le malheur et l'ombre de la mort. Comment ne pas s'attendrir à la pensée du poète sicilien qui était né pour un glorieux destin et de la petite artiste byzantine qui avait connu une enfance luxueuse et radieuse sous le ciel d'Orient, et qui grelottent, sans argent, sans provisions, sans feu, dans des gîtes qui ne sont pas des gîtes! La petite Byzantine qui traîne depuis des années une affection cancéreuse a subi déjà maintes opérations et au fond elle connaît son destin. Le poète sicilien lui non plus n'est pas épargné par la maladie. Ils vivent naturellement des moments atroces et désespérés. Et cependant, un jour où le ciel est plus doux, un jour où quelque séduisant projet sûr d'aboutir se présente à l'esprit, la jeunesse et l'espoir se remettent à chanter. Le couple a trouvé pour s'abriter une sorte de cabane à lapins dans un jardin où vivent de même manière d'autres locataires d'égale infortune. Miracle! il y a des moments où le jardin semble un site enchanté. Et l'on y invite les amis comme en un lieu rustique où prendre le thé est chose délectable! Il y a des sourires dans cette misère sans nom. Voilà de nouvelles scènes de la vie de Bohême, sans le moindre chiqué, parfaitement authentiques, et qui devraient trouver le plus sympathique accueil d'un vaste public. Et quel curieux document sur cette nouvelle Bohême qui s'est constituée à Paris — et sans préméditation — d'étrangers de qualité chassés de leur pays par l'aventure saccadée de notre époque.

§

C'est à un problème très vieux et toujours neuf que s'attaque M. Jean des Vignes-Rouges : **Le Bonheur — Recettes d'optimisme.** Problème ardu, car si la postulation de l'humanité vers le bonheur est évidente, elle n'en est pas moins livrée à une

aussi forte postulation vers le malheur. Et je ne sais jusqu'à quel point l'aspiration de l'homme vers le bonheur ne se mêle pas du vague désir de n'être pas trop comblée. Mais ce point nous amènerait à des considérations que je ne puis même pas effleurer.

M. Jean des Vignes-Rouges sait qu'il existe force systèmes sur le bonheur depuis que le monde est monde. Il ne songe point à allonger la liste. Et je le crois assez sceptique sur les vastes systèmes de ce genre. Son point de vue est beaucoup plus pratique, beaucoup plus concret, beaucoup plus mêlé aux épisodes particuliers de nos vies réelles. On pourrait dire qu'il se place sur le terrain expérimental, assez dédaigneux des doctrines, à la manière d'un pur praticien, d'un médecin empiriste. Il vous dirait volontiers : je ne sais si l'humanité est faite ou non pour le bonheur, je ne sais s'il peut se mettre en formules; — mais j'ai regardé autour de moi et en moi et j'ai discerné les obstacles qui, de telle ou telle manière, vous empêchent de vous sentir heureux. Je vous apporte des procédés pour lutter contre ces obstacles qui peuvent s'appeler : « Soucis, pertes d'argent, chagrins d'amour, dissentiments conjugaux, ennuis, fatigue, sentiments de mécontentement sans cause, mélancolie, énervement. » Si l'on peut faire une ordonnance contre tel ou tel trouble de santé, pourquoi ne pourrait-on faire une ordonnance contre tel ou tel trouble du bonheur de vivre? Voilà donc un ouvrage sur le bonheur qui est en somme un manuel de thérapeutique ou de pharmacopée à l'usage de ceux qui veulent qu'on leur réponde clairement et simplement lorsqu'ils disent : « Voici ce qui m'empêche d'être heureux, que dois-je faire? » Au fond, médecine psychique et par instants mêmes physiologique. Et ce qui ne gâte rien, gentiment corsée d'humour, agrémentée d'anecdotes vivantes et semée des remarques d'un psychologue averti qui ne veut pas étaler son savoir, mais qui le révèle çà et là par un membre de phrase qui est un vif coup de sonde dans les problèmes de l'âme humaine.

§

Certes Mme Dussane est fort intelligente, elle a de la verve et de l'esprit et de l'esprit qui sait glisser sans appuyer; elle

a de la malice et elle a aussi des griffes bien aiguisées et dont elle sait agilement, et comme au vol, faire sentir la pointe. Son bref ouvrage **Mes quatre comédies françaises, de Claretie à Bourdet,** est crépitant et plaisant. Que de silhouettes ressuscitées et alertement ranimées! Comme ils se dessinent prestement sous nos yeux et avec l'accent même de la vie, Claretie, Mounet-Sully, Silvain, Emile Fabre et d'autres! Et que l'anecdote est bien choisie, brève, significative, pleine de suc et du meilleur. Et comme elle révèle l'esprit même de la « Comédie Française » où certes la fonction d'administrateur ne va pas sans un monde de difficultés. Il semble que Jules Claretie, dénommé « Guimauve le conquérant », eut une manière de génie dans l'art de régenter l'étrange tribu aussi brillante que peu docile. Au fond, le petit livre de Mme Dussane n'est pas seulement une évocation de personnages, c'est aussi un traité sur l'art de gouverner un petit univers où chacun a un tempérament de souverain et non de sujet. Mme Dussane donne une grande signification à une anecdote qu'elle prend plaisir à conter. Cécile Sorel avait refusé un rôle. Les auteurs désappointés demandent à Claretie de la faire céder. A leur grande joie, il leur dit : « Je l'y forcerai bien », mais il ajoute aussitôt : « je l'y forcerai bien, mais voudra-t-elle »? Mme Dussane prétend qu'il ne suffit pas de se montrer autoritaire, cassant, homme à poigne, pour réussir à diriger la maison de Molière. Elle prétend même, et cherche à le prouver par des exemples, qu'il y faut de tout autres qualités. La leçon est adressée à M. Edouard Bourdet dénommé *Assuérus* et qui, paraît-il, après avoir confisqué toutes les libertés de la maison, essaie de régner à la manière d'un despote oriental. Il étoufferait autour de lui et à plaisir spontanéité et fantaisie. Sur les comédiens s'est resserré le « carcan d'une sombre discipline ». Il faudrait donc ajouter un nom à la liste des dictateurs modernes et il aurait instauré un régime de terreur dans le Temple des grâces et de la fantaisie! Sous cette implacable férule, la Maison de Molière d'où toute spontanéité humaine aurait été bannie serait en train de devenir, horreur, une pure et simple « usine à spectacles ». Et moi qui ignorais tout de cette tragédie qui se joue réellement dans une maison qui a pour mission de la représenter! Que va-t-il advenir de

ce drame de la dictature? Comment dormir en paix si l'on nous révèle que des régimes dictatoriaux s'installent dans notre cher Paris à notre insu? Comment ne pas penser que cet essai peut avoir des suites et faire tache d'huile? Voilà qui donne le frisson. On voudrait avoir le cœur net sur ce cruel problème!

§

Fidèles admirateurs de Gérard de Nerval, réjouissez-vous. Voici tout un livre intitulé **Des inédits de Gérard de Nerval.** Vous rencontrerez dans ce livre des poésies d'extrême jeunesse, un mélodrame intitulé *Han d'Islande,* écrit en 1829, et enfin quelques schémas d'œuvres qui restèrent en projet. Les poésies que nous apportent ce volume, ce sont des poésies d'adolescence puisque dans l'une d'elles Gérard de Nerval avoue qu'il est âgé de seize ans. La personnalité de l'écrivain n'est pas encore formée : il se proclame bien haut disciple des classiques et ennemi des romantiques. Le jeune écrivain accueille avec complaisance les procédés les plus fatigués de la poésie dite classique. Ne cherchons donc pas une originalité d'expression et même une originalité d'inspiration qui font défaut. Çà et là cependant quelques touches attirent l'attention. Quelques vers bien frappés sont assenés avec vigueur contre le style romantique :

> Vous ferez retentir dans l'illustre assemblée
> Les sons lourds et plaintifs d'une muse ampoulée.

A cette muse ampoulée, Nerval oppose ce qu'il appelle les « vers simples et touchants », les « vers tendres et coulants » et même les « vers légers ou badins, pompeux ou languissants ».

A un ami, Gérard de Nerval dit, toujours pour exprimer sa haine du style romantique :

> Fuis surtout, fuis toujours le style romantique;
> Ah! fuis; il en est temps, ces vers éblouissants
> Où tout est pour l'éclat, où rien n'est pour le sens.

Il est à remarquer qu'en devenant poète romantique, Nerval restera toujours épris d'une expression simple et discrète. La dernière poésie du recueil contient d'ailleurs ces deux vers curieux :

Unissons le noir Romantique
Avec le sévère Classique.

Je me suis délecté surtout à lire la pièce de théâtre *Han d'Islande*, tiré du roman de Victor Hugo, et que Nerval intitule crânement mélodrame. Cette lecture est fort instructive. La pièce est pleine de traits authentiquement romantiques et elle a l'air en même temps d'une parodie du drame romantique. En lisant cette pièce, on se rend vraiment compte que si les romantiques invoquent à grands cris Shakespeare contre les classiques, leur vraie prédilection était pour le mélodrame. Au fond qu'est-ce qu'*Hernani* sinon un mélodrame éblouissant? Curieux effet de ricochet. Le mélodrame en prose de Nerval par un bizarre écho accuse en même temps le caractère mélodramatique de l'*Hernani* de Victor Hugo. Le mélodrame romantique de Nerval est naturellement empli d'absurdités et dans l'action et plus encore dans la psychologie des personnages. Mélodrame oblige! Mais que de révélations curieuses! On s'arrête devant certains traits de Han d'Islande, héros vraiment romantique, et qui, à l'occasion, a de l'allure. Voici comment le définit Ethel, une des héroïnes du drame :

Ah! tu ne connais donc pas ce Han d'Islande, ce brigand infernal et qui ne se plaît qu'à détruire?... Sais-tu qu'il semble commander à toutes les puissances des ténèbres?... Qu'il renverse des montagnes sur les villes?... Que son pas fait crouler les cavernes, que son souffle éteint les fanaux sur les rochers?

Il est l'ennemi des hommes et les tue pour le plaisir de les exterminer. C'est une sorte d'esthète du crime et qui a son fier honneur à lui. Il est rebelle au prestige de l'or. Il ne tue pas par intérêt, ses crimes ont des mobiles plus élevés. Certaines de ses paroles vous font méditer longuement. Quand le chancelier s'adresse à lui, il l'accueille ainsi : « Sois le malvenu, toi qui viens ici, amené par une pensée et non par un instinct. » Qu'on ne lui demande pas de se mettre à la tête d'un groupe de bandits! Il veut bien incendier et massacrer « mais... seul ». Repoussant avec hauteur une proposition du chancelier, il lui dit : « Encore une fois moi, brigand, solitaire d'Abar et misanthrope, je dis à toi, grand chancelier du royaume : Non. » Il songe à tuer le chancelier, mais il lui laisse la vie pour cette raison : « Je vais te laisser sortir

vivant de ma présence parce que tu es un méchant, et que chaque instant de ta vie, chaque pensée de ton être enfante un malheur pour les hommes et un crime pour toi. » Toutes ces répliques, vous le voyez, sont fort suggestives. Il dit encore : « Ma nature est de haïr les hommes, ma mission de les détruire. » On ne peut pas dire que pareil personnage soit indigne d'intéresser.

§

Remercions M. Joseph Bollery qui nous présente une **Biblio-iconographie** de Villiers de l'Isle-Adam. Voilà une brochure très informée et dont il est presque inutile de constater la grande utilité. On vous indique dans cette brochure les ouvrages de Villiers de l'Isle-Adam parus en librairie, les recueils collectifs contenant des pages de l'écrivain, les revues et les journaux où il a collaboré. On indique naturellement les ouvrages à consulter et même les romans où Villiers est pris pour héros.

§

A Villiers de l'Isle-Adam, Mme Maria Deenen consacre également tout un gros ouvrage suivi d'une riche bibliographie : **Le Merveilleux dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam.** L'ouvrage est très documenté et lorsqu'il s'agit d'une tendance capitale de son auteur, Mme Deenen la rattache, quand il est nécessaire, à quelques grands courants de pensée ou de sentiments antérieurs à Villiers lui-même. Elle agit ainsi pour le goût des thèmes sombres, pour le vampirisme et le satanisme. Voici les principaux thèmes que Mme Deenen explore dans l'œuvre de Villiers : le merveilleux romanesque, le noir, le merveilleux de l'or, le merveilleux archéologique, le merveilleux ésotérique, le merveilleux et l'amour, le merveilleux scientifique, et enfin le fantastique. J'ai remarqué de jolis rapprochements entre Villiers de l'Isle-Adam, inspiré par « le merveilleux et l'amour », et la sensibilité des races celtiques et les célèbres romans tels que Tristan et Iseult. Un ouvrage informé, fervent et utile.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Victor Margueritte : *In Memoriam*, Flammarion. — Francis Carco : *la Bohême et mon cœur*. Albin Michel. — Guido Medina : *Le Cri d'un Italien*. Parisis-Edition. — Angiolo Silvio Novaro (traduction d'Eugène Bestaux) : *L'Harmonieux Forgeron*, Denoël.

Sous le titre **In Memoriam,** Victor Margueritte rassemble les poèmes, en partie inédits, qu'il a composés depuis 1928. Ils sont de qualité assez inégale, sans doute parce que c'est plus anciens surtout datent d'une époque où, troublé par une sorte de révélation d'amour, l'auteur s'est pris à s'interroger sur maints problèmes éternels dont une solution en quelque sorte brusquée et péremptoire l'avait, dans la première phase de son existence, satisfait provisoirement. La mort, la vie, l'âme, Dieu, la recherche étonnée de l'universel amour exercent l'anxiété de ses pensées. L'inquiétude d'ordre philosophique l'emporte sur l'acceptation ou l'élan du poète. Victor Margueritte n'est pas, à cette époque, de ces hommes qui ont su s'abstraire des soucis quotidiens, s'écarter des vilenies qui pèsent sur la destinée des peuples et des groupements religieux. Au contraire. Il s'est évertué à redresser les erreurs, à guider vers les hauteurs sereines l'espoir humain, — et, comme tous ceux qui, avec générosité, vouent leurs soins à ces vaines explorations, il s'est trouvé, jeune encore, le cœur meurtri, désabusé, impatient d'assister à la persistance entêtée des instincts lâches et grossiers; il s'est emporté contre l'hypocrisie intéressée et l'égoïsme de ceux qui commandent et qui dirigent; il a grincé son amertume et crié sa haine. Peu à peu il se laisse convaincre que l'héroïsme le plus discret, le plus humble et caché réside, sans qu'il s'en doute, au foyer de l'âme humaine, et qu'il est le ferment de toutes les nobles initiatives, de toutes les grandeurs futures.

Alors, il chante, d'une voix rassurée et réconfortante, la beauté du sacrifice, dont l'exemple lui est fourni par le souvenir de son père, qui a, comme l'on sait, donné, avec quel élan d'espoir et de patriotique fierté, à la gloire seule de la patrie une vie sincèrement attachée au culte de la nature simple et de la saine bonté; il chante la pureté de celle qui lui a apporté la lumière, et qui le soutient et qui le grandit des forces de sa tendresse intelligente et de son dévouement

ferme, en quelque sorte radieux. Hélas! alors c'est l'agonie atroce de la souffrance, le déchirant adieu de son exemplaire compagne, et, enfin, sous l'influence de sa présence partout et définitivement sensible, dans la religion des promesses d'amour et de courage qu'il lui a loyalement faites, comme elle le désirait pour mourir paisible, l'illumination complète rayonne en lui, rayonne de lui, c'est-à-dire d'elle encore et toujours, et il est prêt au sacrifice et à l'espoir. Il a compris, au murmure dernier de cette voix qui s'éteint, que l'essentiel, c'est de porter en soi

Confiance au porteur éternel de la flamme!

et non, de s'écrier, dans le tumulte d'un dégoût passionné et d'une inutile révolte :

Crèvent tous les troupeaux, crève l'Humanité!

Ce sont les poèmes de sensibilité humaine ou d'aspirations non mêlées de rancœurs qui dégagent dans ce beau volume de Victor Margueritte le parfum de lyrisme le plus pur.

Francis Carco, qui cache son jeu, car ses plus retentissants succès de prosateur ne l'ont jamais détourné du culte initial de la poésie lyrique, réunit, dans une édition complète, aux diverses parties naguère publiées de **La Bohême et Mon Cœur,** une série importante de poèmes inédits. Il est remarquable que le volume se termine par ces mots qui en forment le vers essentiel et concluant : « Sous le signe de l'amitié ». Francis Carco, avec ses airs désinvoltes et sa tendresse pour la vie de Bohême en laquelle, non sans mélancolie, tant de douceur sous les apparences de brusquerie qu'il met au ton de ses paroles, pour n'avoir pas l'air d'une dupe et d'un sentimental ingénu ou puéril, Francis Carco, dans ses vers, est donné tout entier à l'amitié. Souvenir songeur des amis, les premiers poètes ou artistes parmi lesquels sa Muse est née et s'est développée, Jean-Marc Bernard, Jean Pellerin :

Ton nom s'efface sur la pierre.
Ta grille que disjoint le lierre,
Cède peu à peu sous ses liens
Mais, tel qu'au temps de la bohême,
Symbolique et touchant emblème,
Voici le brin de romarin

Qu'en te dédiant mes poèmes
J'ai cueilli — c'est toujours le même —
Pour orner ton froid souterrain.

Ne me réponds pas, dors tranquille,
Je reviendrai te voir encor.
Il pleut doucement sur la ville...
Il pleut doucement sur les morts.

Pourquoi ce passage m'émeut-il particulièrement entre les autres de l'admirable poème *A l'amitié?...* Voici encore y apparaître « Du Fresnois penché sur ses livres », et l'évocation du coin de Seine où Carco allait trouver son ami :

Bonjour! Bonsoir! — Que tu es pâle!
Ta voix me parvient comme un râle.
Mais qui me répond, est-ce toi?
J'ose à peine te reconnaître.
Je suis en bas sous ta fenêtre
Et je t'appelle : du Fresnois!...

La Muse Errante qui guidait les pas et les choix de Carco lui suscite au cerveau certes, et au cœur, les visages, les allures dans la vie et devant l'art, de Villon, de Nerval, de Rimbaud, de Musset, comme aussi de Verlaine « dans ce bar des Grands-Augustins d'où l'on voyait couler la Seine », de Moréas, qui pérorait du haut d'un socle, et de Corbière, et de Laforgue. A-t-il même connu Toulet qui, après avoir couru toutes les mers, ne voyagea plus que parmi ses livres, ou Guillaume Apollinaire, qui, revenu de la guerre, blessé terriblement à la tête, succomba et qu'on enterra, lugubrement, le jour même de l'Armistice? Il songe à Alain Fournier « que nous aurions tous pu connaître aux temps de nos belles années »... Il songe à tant et tant d'artistes qu'il a aimés comme des frères, qu'il aime, ceux-ci disparus avant qu'il naquît, ou morts durant leurs jeunes années, ou des vivants encore d'aujourd'hui, notre grande et chère Louise Hervieu, l'évocatrice touchante et féerique Marie Laurencin, Utrillo... Et ces apparitions nuancées de femmes frêles et bienveillantes, gaies ou langoureuses, aux bars de Montmartre, de Montparnasse, ou en province, commémorations sensibles et plus de gratitude que d'amour; cela est délicat, nuancé et, avant tout,

sincère. Puis, la grâce des paysages urbains ou rustiques, avec les rivières et les saules du bord, les ciels courus de nuages... comme, à en croire le poète quand il écrit la préface de 1936, il se plaisait à s'en faire une collection imaginaire où voisinaient les plus frais Pissarro, les Sisley les plus fins, les Bonnard les plus tendres, et des Marquet, des Asselin, des Dunoyer de Segonzac, auxquels, par dilection d'âme et de piété, il dut ajouter plus tard maints Degas, maints Toulouse-Lautrec...

Réaliste, si l'on y tient, qu'importe une épithète de tendance plus ou moins justement établie? réaliste d'un réalisme trempé d'un idéalisme de sentiment exquis, *La Bohême et Mon Cœur* reste un des beaux livres de poète de notre temps, et des plus personnels.

Le Cri d'un Italien, traduction, dit la note qui précède le volume, sans prétention littéraire, d'un opuscule italien *Il Grido d'un Italiano,* qui parut en novembre 1938. Guido Medina, le beau poète de langue italienne, auteur du récent, vibrant, chaleureux *Poema del Sole,* y clame la douleur, l'indignation des Italiens de Tunisie, que révoltent les persécutions racistes. Sans rien abandonner certes de leur amour pour l'Italie, origine de leurs familles, ils entendent n'être point troublés dans leur affection, non moins grande, non moins sincère, pour la France qu'il admirent et la belle Tunisie française dont ils sont les hôtes reconnaissants. Ils entendent ne pas être entraînés, à l'instigation des dirigeants germaniques, dont ils se méfient, dans des remous de haine; c'est un magnifique appel à la paix, à la concorde entre tous les hommes, une fière, hautaine, noble revendication des liens fraternels qui doivent être respectés par tous les méditerranéens et les esprits libres et clairs de l'Europe entière et du monde. Livre qui vient à son heure et dont le caractère d'utilité est évident, Guido Medina le dédie « à tous les Poètes de tous les Pays ».

Eugène Bestaux, avec une sûreté savante et délicate, met à portée des lecteurs français **l'Harmonieux Forgeron,** ces poèmes quasi surhumains à force d'être profonds avec simplicité et émouvants sans recherche, où le poète italien Angiolo Silvio Novaro a fait revivre tout ce qu'il a provoqué,

connu, senti, deviné, exalté et pleuré de la courte existence de son fils « disparu » tout jeune et excellent soldat, aimé, remarqué de ses chefs, le 3 juin 1916. Dès ce moment, ses parents n'ont plus eu d'autre occupation, d'autre souci, d'autre instance dans leur vie que de suivre pas à pas les traces de l'existence qui fut celle de leur fils; ils ont revu tous les lieux qu'il avait vus, où ils avaient habité ensemble, où il passa seul, où ils l'ont vu naître, grandir, se développer : c'était un être de lumière, d'intelligence, de bonté et d'amour... Et le père, admirable de son côté, sut de ses douleurs intimes, comme de celles de la mère, faire des poèmes d'une prose dépouillée, toute religieuse, on peut dire, et d'une ressemblance tout naturellement pathétique. Ce livre a connu dans son pays d'origine un succès presque immédiat qui contrebalançait les plus beaux succès de Gabriele d'Annunzio. Ce père eut la satisfaction d'assister à l'apothéose de son fils, avant de succomber à son tour... Loué soit le parfait italianisant Eugène Bestaux de qui les travaux érudits et les fidèles traductions sont estimés de tous lettrés français, d'avoir transcrit avec tant de tact et de sûreté ces admirables choses, que sont les poèmes de *l'Harmonieux Forgeron!*

Tu jouais du Haendel :
L'Harmonieux Forgeron!
Tu emplissais la maison du gai frissonnement sonore, de l'allégresse nombreuse qui s'exprimait en chocs alternés couronnés de faisceaux d'étoiles.

Ta maman avait dit un jour : « L'Harmonieux Forgeron, c'est ton papa. »

Et tu avais fait tienne cette formule qui me flattait et plaisait à ton affection. C'est pourquoi tu jouais *L'Harmonieux Forgeron.*

Aucun de nous ne songeait alors que l'harmonieux forgeron, le vrai, c'était Toi! Que tu entrais dans ta forge au point du jour...

— Oh! reviens! — chante-t-il ailleurs. — Qu'en ouvrant aux heures brèves de la nuit, ton petit studio, je te surprenne encore penché sur ton livre ouvert dans la clarté de ta lampe, et m'en aille me coucher satisfait!

...C'est un drame des plus émouvants en raison de son ton sobre et de sa vérité profondément humaine.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Rachilde : *L'anneau de Saturne,* Ferenczi. — Dominique Aujard : *Le chant interrompu,* Plon. — Jean Fontenoy : *Le songe du voyageur,* Grasset. — Roger Chauviré : *Cécile Vardoux,* Flammarion. — Jacqueline Vincent : *L'enfant qui passe,* Plon. — Mathilde Alanic : *La fenêtre sur la route,* Flammarion. — André de Richaud : *La barette rouge,* Grasset. — Raymonde Vincent : *Blanche,* Stock.

Mme Rachilde est, à coup sûr, *un* de nos conteurs les mieux doués.Elle excelle dans l'art difficile de rendre intéressante, attachante, la moindre aventure qu'elle narre. C'est, je crois, qu'elle est la première à croire à la réalité de son sujet, à se laisser « emballer » par lui, quitte à en rire, aussitôt qu'elle a posé la plume... Cette « suspension volontaire et momentanée de la non-croyance, qui constitue la foi poétique », selon Coleridge, elle la réalise pour les œuvres d'imagination pure; et elle entre tout naturellement en communication avec les personnages qu'elle crée, comme s'ils existaient pour de bon. Il est juste d'ajouter qu'elle a des *idées,* abonde en trouvailles singulières. A preuve son nouveau récit, **L'Anneau de Saturne,** où elle fait d'une « pupille de la marine » dont le père a été fusillé dans une île déserte, parce qu'objecteur de conscience, une petite artiste de music-hall, pleine de dignité, de fierté, sous des dehors gavroche. L'enfant du malheur, marquée du signe fatal : thème romantique, bien entendu; mais elle tient la gageure de le rajeunir en le modernisant, par le milieu qu'elle décrit, les gens qu'elle évoque. Un jeune officier de marine chevaleresque l'aide à opérer la transition entre le passé et le présent : un vieil oncle noceur et des dames bien-pensantes; la maison de retraite des Soyelles et Maxim's... Mais « l'anneau de Saturne »? demanderez-vous. Eh bien, il existe puisque Mme Rachilde en est détentrice, et il se révèle très efficacement magique aux regards des gens qui croient à l'occultisme, encore que les esprits positifs puissent trouver une explication raisonnable au sauvetage qu'il accomplit, à point nommé. Le plus grand miracle qu'il faille porter à son crédit, cependant, c'est encore celui qu'il réussit — avec la collaboration de la folie de l'amour... Mme Rachilde a une préférence marquée pour les êtres hors de pair — les femmes, en particulier — et sa petite actrice est une sœur, en vérité parfaitement normale, de Monsieur Vé-

nus. Cette révolutionnaire, qui ne laisse pas d'admirer le courage du pacifique père de son héroïne, est conservatrice, à bien voir, et cocardière de surcroît. Peu lui chaut d'être prise en contradiction avec elle-même. Elle est ainsi, que voulez-vous y faire? Et cela — si j'ajoute qu'elle a de l'esprit comme un démon — donne bien de la saveur à tout ce qu'elle écrit.

C'est un roman original, et fort distingué, par la simplicité avec laquelle son sujet exceptionnel est traité, que celui de M. Dominique Aujard : **Le Chant interrompu.** Il suffit d'imaginer ce qu'un tel sujet fût devenu sous la plume d'un des écrivains-esthètes qui florissaient en 1880 et 1900 pour apprécier la bonhomie, « la mesure », dont fait preuve son auteur. Un lien s'est formé entre un ménage de musiciens exécutants, Charles Dubelloy, sa femme, Lucile, et un compositeur de génie, Philippe Raynac. Lien artistique, que l'on pourrait croire purement spirituel, car il semble bien que l'amitié n'en fasse qu'accessoirement les frais. Charles a épousé Lucile par amour. Il est presque un vieil homme, à présent, mais comme elle a vingt ans de moins que lui, touche à l'âge trouble de son sexe, un sentiment obscur s'agite en elle dont elle s'effraye, incitée à faire son examen de conscience par l'attitude de son fils Bernard... C'est ce grand garçon, averti par l'amour qu'une jeune fille lui inspire, qui sauvera Lucile, lui donnera le courage de ne pas céder à la tentation, Philippe se sacrifiant... La pureté du jeune Dubelloy réussira là où la méchanceté de la ville, liguée contre le trio, en marge des conventions sociales ou mondaines, avait échoué... Il faut dire que le roman de M. Aujard se passe dans une petite ville flamande, qui n'est pas nommée, mais dont l'atmosphère est remarquablement suggérée. Je parlais de bonhomie tout à l'heure. Il y a, en effet, quelque chose d'ingénu dans l'association formée par le ménage Dubelloy et Philippe, et qui nous reporte au temps où, d'être artistes, n'incitait pas les hommes à se départir de leur humilité chrétienne. Rien de tendu vers la transcendance dans les âmes de ces musiciens, exaltés par l'œuvre que Philippe achève, et qui les unit dans une espérance sublime. Leur comportement demeure celui du commun des êtres, et des

êtres sans complications d'un pays où quelque chose subsiste encore des mœurs du moyen âge « énorme et délicat ». Quoique leurs sentiments soient très finement nuancés, les personnages de M. Aujard sont sains, modestes — j'y insiste — jusque dans leur fierté, et ils parlent de leur art sans cette affectation ni cette prétention qui rendent encore, parfois, si irritants les romans dont des « inspirés », des « élus » sont les héros. Leurs propos ont de la limpidité lors même qu'ils agitent les problèmes les plus subtils de l'inspiration.

Les anecdotes rapportées de ses voyages par M. Jean Fontenoy (**Le songe du voyageur**) sont savoureuses, vigoureuses et chargées de significations. Mais comme en lui prédomine le pamphlétaire, il trie dans ces significations. A la façon de Fresnel pour ses lentilles, il force l'éclairage sur une facette et ramasse le faisceau pour projeter avec un éclat de foudre la conclusion molièresque : « Donc, monsieur, vous êtes un imbécile. » Les imbéciles, dans ce pamphlet-ci, sont Rousseau, les maîtres d'école et les universitaires. Rousseau fut, peut-être, effet autant que cause (sa protestation est à retardement, celle de ses aïeux huguenots expulsés); quant aux pédagogues, du premier, deuxième ou troisième degré, ils se défendront bien tout seuls, s'ils veulent; je n'en ai pas la charge. Au moins, si grotesquement qu'ils la représentent, en l'occurrence, sont-ils parmi nous l'intelligence. Elle ne saurait autrement fonctionner qu'en tirant du concret l'abstrait, en fabriquant de l'idée générale. Le jeu est difficile; si, trop souvent, elle y bafouille impérialement, c'est que, née d'hier, elle se cherche, travaille à contre-fil de la nature qu'elle a à dompter; alors que l'instinct naturel, lui, doit à ses millions d'années, à travers les séries d'êtres dont nous l'avons hérité, son imperturbable fixité. Seulement, il maintient, ou ramène, la mentalité du clan, de la tribu, ses ruses et ses férocités... Ces réflexions, extra-littéraires, n'ont ni l'ambition ni la passion de critiquer un livre tout critique, seulement de montrer ce qu'il soulève d'idées, remueur et bousculeur, dérangeur de conformisme, hargneux et emporté. J'en achèverai l'éloge par une réflexion, non de lettré, mais d'homme du commun, et que je suis à peu près sûr que l'auteur appréciera : « Ce type-là, mon vieux, tu ne le tiendras jamais dans le rang. C'est la

rouspétance faite homme, un Français de la vieille branche, la pure tête-de-cochon. » Les têtes-de-cochon, hélas! notre monde de l'imprimé, dont elles seraient le nerf, en manque trop.

Cécile Vardoux — par M. Roger Chauviré — est une manière de sainte rustique. Robuste, saine, pratique, née, assurément, pour fonder un foyer, élever des enfants, elle préfère renoncer à tout cela, et se voue à Dieu. Sans se désintéresser des humains, pourtant, en leur consacrant son intelligence et son cœur. Mais comme elle est loin de leurs préoccupations, de leurs espérances et de leurs ambitions! Comme elles lui paraissent vaines, dans son for, malgré qu'elle en ait! La lumière s'est faite en elle, brusquement, un jour que l'homme auquel elle était fiancée, rêvait d'appartenir, lui a révélé avec brutalité son désir. D'avoir été troublée par le geste du mâle lui inspire une honte insurmontable. Elle a l'horreur et la haine de sa faiblesse, et ne comprendra même pas, par la suite, que l'Eglise puisse bénir l'union des sexes, « cette chose »... Mais, encore une fois, cette vierge sage est une vierge forte; accordée à la nature dans laquelle elle trempe, attentive aux réalités les plus triviales, elle n'a rien d'une détraquée. Le roman de M. Chauviré est, avant tout, un roman réaliste modéré, en effet, écrit dans une langue drue, avec l'accent du terroir qu'il faut, mais sans ce patois qui, trop souvent, nous gâte les œuvres dites régionalistes.

Autre règle de vie féminine, sur un plan mystique, que le catholicisme nous a rendu familier : la montée vers la sérénité par l'acceptation courageuse des peines, le dépouillement sans cesse de ce à quoi l'on tient le plus : **L'enfant qui passe,** par Mme Jacqueline Vincent. Il y a là des pages poignantes, très hautes, et d'autres, qui agacent à proportion. Pour styliser exemplairement son personnage, l'auteur n'hésite pas devant la convention, l'invraisemblance et la facilité : le joug allemand, dans les régions envahies, n'a jamais été bénin à ce point, fût-ce pour une Française de grande distinction; le mari qu'elle retrouve ensuite, paranoïaque et tabétique autant qu'on le voudra, exagère l'ignoble, mais on l'allège, avec pudibonderie de l'ignominie la plus courante dans son cas, la luxure sadique, qui eût emporté pour la malheureuse un

martyre autrement pénible, et autrement difficile à traiter; la pauvre tentation, qu'on oppose en regard, d'un amant vaillant et racé, est au-dessous, à la fois de l'héroïne et de la qualité de talent de sa biographe. Quant à l'enfant adopté, couvé à la façon dont on usait, dans la bourgeoisie, au temps des fils uniques, s'il eût vécu, il aurait outrepassé la perfection chrétienne, bourgeoise, et même humaine tout court, tant il révèle de cœur et d'esprit, dès son bas âge... Je chicane pour des broutilles. Mais comment ne pas se dépiter quand on rencontre, ici et là, un épisode de maîtresse simplicité, pur à le croire jailli spontanément; qu'on entrevoit le chef-d'œuvre, aussitôt gâté par de la broderie et de la sentimentalité; la plus ferme écriture recouvrant le pire feuilleton — celui qui prétend n'en pas être un?... A sujet tendu, bandé, art rigoureux. Envers qui a les dons pour exceller, c'est un devoir d'être exigeant.

Une vieille, ou au moins vieillissante, dame dont les amours de jeunesse ont avorté, une jeune fille modern-style, enragée de réussir les siennes; là-dessus Mme Mathilde Alanic a réussi un de ces romans délicats où elle excelle : **La fenêtre sur la route.** Quelle ne change pas sa manière, elle l'a menée à la perfection; et une clientèle fidèle la suit. Beaucoup avec de plus grands dons (ou la croyance qu'ils les détenaient) ont lancé trop haut leurs visées, qui se contenteraient d'avoir réussi comme elle.

La rencontre et les amours (si l'on peut dire) de deux êtres revenus à la fatalité de leurs sangs aux premiers âges, dans la boue chaude d'après la création, voilà le sujet de **La barette rouge,** par M. André de Richard. La Provence, plus exactement le Comtat, où se complaît l'imagination de l'auteur, est plus proche d'Eschyle que des félibres. M. de Richaud va gratter sous la croûte d'aimable sagesse pour redécouvrir les dures lois originelles auxquelles nous nous abstenons généreusement de penser. C'est une incursion dans l'horreur à vous donner le vertige. Je connais peu de pages plus puissamment terrifiantes que celles du début de ce roman.

Derrière la vie des champs, qu'elle stylise à gros traits, Mme Raymonde Vincent essaie d'atteindre une âme d'ingénue des champs, passive et **Blanche,** comme son nom. On dirait

de ces hagiographies volontairement dépouillées qui circulaient, jadis, parmi les simples pour les édifier par l'exemple d'autres simples, leurs frères en humilité. Quelque chose de leur charme naïf parfume ce livre.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Robespierre, drame historique en quatre actes et six tableaux de Théodor Raskolnikoff, adaptation française de M. Guy Favières (Porte Saint-Martin). — *Théâtre de la Révolution : Robespierre*, drame en trois actes et vingt-quatre tableaux de M. Romain Rolland (Editions Albin-Michel).

De tous les genres littéraires, le théâtre est, sans doute aucun, celui qui laisse le plus de déchet. Combien y a-t-il de pièces assurées de vivre éternellement de toute la production dramatique du XIXe siècle? Celles de Musset, bien sûr, et celles d'Henry Becque, je veux dire les chefs-d'œuvre de l'un et de l'autre; et j'y ajouterais *Chatterton* pour mon goût, mais ce n'est pas le goût de tout le monde. Le reste, le meilleur du reste, est curiosité, exemple scolaire, monument de la sensibilité d'une époque ou d'une société (au sens où il n'est pas exclu que *sensibilité* puisse signifier *niaiserie*), en tous cas réussite mineure; et dans cette catégorie mélangée je vois tout ensemble *Antony, La tour de Nesle, Hernani, Ruy Blas, Le gendre de M. Poirier, La dame aux camélias, Le monde où l'on s'ennuie, Le chapeau de paille d'Italie*, et peut-être *Madame Sans-Gêne*. Au total, cinq ou six chefs-d'œuvre, une dizaine de pièces secondaires, et qui n'importent plus que pour leur valeur de document : c'est peu pour le bilan d'un siècle. Ne nous hâtons pas cependant d'incriminer le « stupide », qui, stupide, ne le fut pas tant que cela. Le XVIIIe siècle n'a guère que Marivaux et Beaumarchais à nous offrir. Le XVIIe a vingt chefs-d'œuvre, mais il n'a que trois noms. Ni les circonstances, ni les régimes, ni les formes successives de la civilisation n'influent donc sensiblement sur l'art dramatique, comme on l'a dit trop souvent, en confondant la prospérité d'une industrie avec la perfection d'un art. Certaines époques ont pu favoriser celle-ci sans rien ajouter à celui-là. Il est même à peu près constant que les moments où le théâtre bénéficie de la plus grande vogue sont également ceux où il tend vers la plus résolue médiocrité, quand ce n'est pas

vers la bassesse; le théâtre du Second Empire, celui qui précéda la guerre et celui qui suivit l'armistice, en sont autant de preuves éloquentes.

D'où vient la rareté des chefs-d'œuvre dramatiques? Elle s'explique par la difficulté où se trouve un auteur de répondre à des nécessités internes fort ardues en elles-mêmes, et, de surcroît, le plus souvent contradictoires. Une pièce est à la fois un spectacle et une création littéraire, c'est-à-dire qu'elle doit concilier les exigences des sens et celles de l'esprit. Sa réussite consiste dans un équilibre où les yeux, l'intelligence et le cœur se trouvent également comblés. Alors seulement l'écrivain nous transporte, nous dépayse, nous introduit dans son monde à lui, dont nous acceptons la règle et qui nous devient pour de précieux moments le seul monde réel. Dans ce sens, toute œuvre dramatique achevée est une féerie, *Les Corbeaux* comme *L'Oiseau bleu* et *Poil de Carotte* comme *La nuit vénitienne.*

Si cette conjoncture miraculeuse est si peu fréquente à se produire, elle ne l'est jamais moins que lorsqu'il s'agit d'une pièce historique. Tout se passe comme si la réalité humaine incluse dans un sujet d'histoire en écartait la réalité magique. Nous avons pourtant la preuve du contraire, puisque *Le Cid, Sainte Jehanne* et *L'Otage,* pour ne prendre que ces trois ouvrages, sont essentiellement des pièces historiques. Mais c'est dans le cerveau du créateur que la fusion des deux réalités se fait malaisément. Son respect de la première nuit dans sa conscience à la formation de la seconde, — pourtant la seule précieuse et la seule véritable. Comme si le dessein de porter l'histoire à la scène ne demandait pas avant toute chose une imagination, une invention puissantes! Une soumission sordide aux faits (c'est, bien entendu, du seul domaine dramatique que je parle) trahit tout ensemble et l'histoire et l'art.

Cette vérité essentielle, les classiques l'avaient admirablement sentie. Les romantiques en usèrent à leur tour à des fins moins sublimes, mais non sans une désinvolture de bon aloi. Il y a plus de liberté, partant plus de poésie, dans *La dame de Montsoreau* que dans tout le fatras historique de M. Saint-Georges de Bouhélier. C'est notre temps qui,

sous couleur d'objectivité (comme si une œuvre d'art pouvait être objective, Flaubert et Renard m'en soient témoins!), s'est condamné à ces résurrections insipides et mollassonnes dont on dit trop complaisamment qu'elles sont des images d'Epinal; car il y avait dans les images d'Epinal une naïveté de bonne source et une inspiration très drue, au lieu que ces défilés de carnaval, mal cousus ensemble par un fil grossier, ne révèlent qu'une méconnaissance totale des vraies conditions du théâtre.

§

Je me disais mélancoliquement tout cela, une fois de plus, en écoutant le **Robespierre** de M. Théodor Raskolnikoff à la Porte Saint-Martin. M. Guy Favières l'a adapté du russe, et c'est une nouvelle compagnie, *La Nouvelle Compagnie,* tout bonnement, qui le joue. Je m'attendais un peu, il faut bien l'avouer, à quelque pièce «à tendance», où Robespierre eût par exemple tendu la main à M. Staline par dessus cent cinquante ans d'histoire. Mais non. Hors quelques répliques à la fin, d'une puérilité et d'une insignifiance parfaites, il n'y a rien dans ces six tableaux qui ne respire l'application et l'honnêteté. A quelques erreurs près (qui sont bien des erreurs, c'est-à-dire des manquements involontaires, et non le coup de pouce hardi du créateur) tout cela est exact, tout cela est fidèle aux documents, tout cela est d'une platitude absolue. On se demande ce qu'un groupement de jeunes a pu espérer d'un pareil spectacle, et si la guimauve est à ces curieux novateurs une nourriture substantielle. Les décors de M. Walter-René Fuerst sont quelconques, l'interprétation est quelconque, sauf peut-être pour ce qui est de M. Robert Hommet, lequel a de la maladresse et de la flamme, et de M. Roland Milès, qui défend intelligemment un texte plein de redondances.

Allais-je me consoler de ce *Robespierre* incolore par celui que M. Romain Rolland nous propose dans le même temps? Le sien fait partie d'un cycle, le **Théâtre de la Révolution,** dont huit pièces à présent sont publiées sur douze. L'auteur nous le présente comme issu d'une longue gestation. «J'avais trente ans, confesse M. Romain Rolland dans sa préface,

lorsque j'entrepris d'écrire une vaste épopée de la Révolution Française, en une douzaine de drames. J'ai soixante-douze ans lorsque s'achève le drame qui, dans ma pensée, devait constituer le sommet de la courbe : *Robespierre.* Je n'avais jamais cessé d'y songer; mais j'attendais de me sentir en pleine possession du sujet. Cette année, il m'a paru que le temps était venu ». Las! j'ai bien peur qu'il ne paraisse qu'à M. Rolland, car pour un esprit impartial ce *Robespierre* ne se distingue de celui de M. Raskolnikoff que par son abondance. C'est la même rhétorique, et là-dessous la même pauvreté d'idées, dans un style qui n'a aucune des vertus de la langue. M. Rolland écrit (p. 57) : « Tant *pire*, donc, pour moi!... Mais tant *pire* aussi pour toi », et c'est à Fouché, ancien prêtre Oratorien, cultivé et bien disant, qu'il prête ce barbarisme. A Elisabeth, M. Rolland fait dire : « Elle est une menteuse » (p. 68), ce qui est une hérésie grave; une Parisienne usera de la forme régulière « Elle est menteuse », ou du gallicisme « C'est une menteuse », ou encore elle s'exclamera : « Ce qu'elle est menteuse! », mais jamais elle n'emploiera la tournure purement germanique que l'auteur lui attribue; la phrase « *Elle est une menteuse* » est la traduction littérale de l'allemand. Dira-t-on que ce sont là des misères? Non pas : elles trahissent un état d'esprit, elles expliquent la confusion abominable où l'auteur est tombé. Nous devons à M. Romain Rolland trop de bonnes pages anciennes pour avoir la cruauté d'insister sur celles-là.

Deux *Robespierres*, deux échecs. Le théâtre n'est pas fait d'élans brouillons ni d'effusions sentimentales. C'est peut-être l'art qui exige la plus implacable économie des forces intérieures, en même temps que la hardiesse la plus profonde.

FRANCIS AMBRIÈRE.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

Le Théâtre National du Palais de Chaillot. — Dès ses premiers pas dans le tunnel qui, lui assure-t-on, est bien l'entrée des artistes, le visiteur est accueilli par un bruit de moteur, une sorte de ronron d'usine. Plus loin c'est le tic-tac du détecteur d'incendie. Emerveillé autant qu'intrigué par les index, les

aiguilles, les voyants couleur de feu, les graphiques horizontaux et verticaux de l'immense tableau de la climatisation, impressionné par cette vision d'un nouveau *Metropolis*, c'est tout juste si l'on ne s'attend pas à voir les comédiens pointer leurs fiches avant de s'engouffrer dans l'un des ascenseurs.

La scène est immense, haute, large surtout. On y logerait confortablement ensemble plusieurs petites salles des boulevards. Un équipement classique d'ailleurs, sans nouveauté : pas de scène tournante, pas d'ascenseur, pas de plateaux roulants. Au lointain, un rideau de fer dissimule les grandes orgues.

Très réellement saisi d'estime pour l'effort fourni, les difficultés techniques surmontées, devant le parti pris évident d'avoir voulu faire grand, on ne peut s'empêcher de penser qu'une réalisation de cette importance doit correspondre à une nécessité certaine, à une esthétique dramatique voulue, à une utilisation déterminée. Pourquoi a-t-on construit ainsi? A quelles raisons a-t-on obéi? — Mais on ne comprend pas très bien et, reconnaissons-le, les démonstrations de la période d'essai ne nous éclairent pas beaucoup.

Ce théâtre serait-il voué uniquement à l'art lyrique? On pourrait le croire en pénétrant dans la salle : sur les murs s'étalent en lettres d'or les grands noms de la musique française, d'Adam de la Halle à Albert Roussel, mais on n'y voit pas figurer un seul auteur dramatique. Peut-être a-t-on voulu faire du palais de Chaillot un théâtre d'opéra, ou l'a-t-on réservé aux galas, aux festivals, aux grands concerts. Le succès de quelques magnifiques chambrées prouve que, même dévolue à ce seul usage, la salle du palais de Chaillot aurait pleinement sa justification et pourrait s'assurer sa vie propre. C'est une concurrence redoutable pour Pleyel. Vivent donc récitals et galas : on ira applaudir Duke Ellington, les Sakharoff et Léopold Stokowski.

Cependant « l'action dramatique anime ce lieu de communion humaine »; la sentence inscrite au fronton de la scène nous rappelle que nous sommes dans un théâtre; on y donne des spectacles dramatiques. M. Paul Abram, déjà directeur de l'Odéon, en conduit les destinées. Et c'est alors que nous demandons si ce cadre unique de dix-sept mètres, dont on

se montre si fier, a été créé pour jouer *Le Rosaire*, si le palais de Chaillot doit servir de théâtre de périphérie à la troupe de l'Odéon? Va-t-on suivre la routine de l'ancien Trocadéro et commettre une fois de plus l'erreur des spectacles dits populaires parce que succédanés, accordés à bon marché, de ce qui se fait au théâtre du quartier latin? Les temps sont durs pour l'art dramatique, les ressources limitées; il faut, pour faire vivre une troupe, une adresse particulière et un certain sens des affaires. Il est sans doute des contingences matérielles que nous ignorons. Loin de nous par conséquent l'intention de blâmer l'action du directeur actuel, et nous ne demandons qu'à l'estimer à sa valeur : c'est un bon commerçant. Nous porterions le même jugement, avec une égale objectivité, si l'on avait commis la gérance du palais de Chaillot à l'administration des tournées Baret ou à toute autre. Aussi bien, le point de vue qui nous intéresse ici est sur un autre plan, celui de l'art théâtral.

M. Auguste Perret a raconté comment on édifia, pour l'exposition de 1925, un lieu dramatique d'une conception spéciale, avec triple scène, et comment il resta inutilisé puisqu'on n'y introduisit que de vieilles pièces, du vieux théâtre et que tous les efforts portèrent sur le moyen de se servir de cette salle comme d'une scène ordinaire (1). Il aurait fallu, dit-il, « mettre à la disposition d'un directeur choisi le crédit nécessaire pour créer des spectacles qui auraient utilisé les dispositions et les moyens de l'édifice. Faute de ce spectacle, l'effort fait est resté sans signification ». On ne peut mieux dire. Mais aussi conçoit-on que l'on construise un tel instrument sans se demander s'il répond aux exigences des auteurs et des metteurs en scène? Il y a de l'incohérence à procéder ainsi; et l'on ne voit pas pourquoi, en généralisant la méthode, on ne ferait pas des piscines modèles sans se soucier d'y mettre de l'eau, ou d'admirables silos à grains dans des champs de betteraves.

Il est certain qu'une vision trop précise n'a pas présidé à l'élaboration de cette salle. Il ne semble pas que l'on se soit trop souvent embarrassé de l'avis des techniciens du théâtre. Dans ce vaste édifice aux fins multiples, où l'on ima-

(1) Voir *L'Architecture d'Aujourd'hui*, septembre 1938.

gine une vie fiévreuse, musiciens, danseurs, comédiens, chanteurs se succédant sans arrêt sur le plateau, on s'attend à trouver des studios d'étude, des foyers pour la danse, un amphithéâtre pour les chœurs, de nombreuses salles de travail enfin, comme cela existe d'ailleurs dans les grands théâtres. Au palais de Chaillot, pour répéter, les comédiens se réfugient dans une loge! On avait bien prévu un studio, pour eux, un seul, mais il est inutilisable. Au milieu d'un bourdonnement continu, on ne peut s'y entendre, paraît-il. De menus détails sont encore révélateurs. Le poste de régie, malgré son tableau impressionnant, n'est pas d'une utilisation facile. La cabine du pick-up, pour le bruitage, est une trouvaille! On n'y voit rien, on n'y entend rien de ce qui se passe sur le plateau. Pour écouter, on s'en tire avec un microphone; mais quant à voir, pour accompagner un jeu de scène, il n'y faut pas compter. Lorsqu'on sait que dans certaines salles on s'est soucié, pour un tel usage, de placer la commande près du chef d'orchestre, on peut tout de même s'étonner de l'ignorance dont on a fait preuve en la circonstance.

Ce sont là d'ailleurs défauts mineurs que l'on peut corriger. La salle de répétitions, transformée, trouvera sans doute son utilité. Il n'est pas difficile de déplacer quelques commandes de régie. Quant au pick-up, rien de plus aisé que de le mettre où on le jugera bon. La sonorisation est excellente. On s'en est bien rendu compte au concert de Duke Ellington où quelques solistes, selon une technique qui est propre aux musiciens de jazz, employèrent le microphone avec succès. Le son, émis par les haut-parleurs, semble bien venir de la scène. C'est un résultat qui n'a pu être obtenu qu'en orientant les haut-parleurs, non pas vers le public, mais au contraire vers la scène. C'était simple; encore fallait-il y penser et surtout fallait-il pouvoir réaliser techniquement cette idée. Par conséquent, rien n'est plus facile que d'apporter à cette installation de qualité les petites modifications nécessaires. Il suffira à la direction d'en faire la requête. Que quelqu'un de compétent — nous désignons par là l'homme de métier, non l'amateur chez qui « des clartés de tout » couvrent avec une sotte suffisance l'incapacité professionnelle — veuille dire exactement ce qu'il veut en fait de combinaisons et de

mélangeurs, et l'on fera de l'appareil tout ce que l'on en voudra.

Tel qu'il est le théâtre du palais de Chaillot peut servir la cause de l'art dramatique. Il peut devenir un magnifique instrument aux mains du directeur qui saura trouver pour cette scène sa dramaturgie propre et les œuvres convenables. Mais il ne faut pas que l'unique préoccupation du metteur en scène soit de réduire l'ouverture du cadre et de faire oublier les fameux dix-sept mètres. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'il suffira, pour se tirer d'affaire, d'exhumer quelques vieilles mises en scène à grand spectacle, de faire grouiller des foules sans âme selon une esthétique périmée. Le public ne viendra pas applaudir une œuvre arbitrairement choisie, dépaysée, articulée « un ton au-dessus » parce que la salle l'exige; il viendra si on lui présente quelque chose de neuf, d'original, qui ne soit pas ce qu'il peut trouver ailleurs.

Ce n'est pas par hasard qu'on a construit grand. On demande des salles vastes, on s'inquiète d'une formule dramatique nouvelle. Au carrefour des tendances actuelles on parle d'une renaissance tragique, d'une rénovation du mystère, d'une forme héroïco-dramatique... Le théâtre du palais de Chaillot ne peut-il pas jouer son rôle dans ce mouvement, ne le doit-il pas?

Lorsque Diderot s'attachait au problème théâtral de son temps, il comprenait l'importance énorme que pouvait avoir, pour le développement de l'art dramatique, une réforme ou une nouveauté architecturale.

« Faute de scène, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie se dégoûteront; les auteurs médiocres réussiront par une imitation servile; on s'attachera de plus en plus à de petites bienséances; et le goût national s'appauvrira... Avez-vous vu la salle de Lyon? Je ne demanderais qu'un pareil monument dans la capitale, pour faire éclore une multitude de poèmes, et produire peut-être quelques genres nouveaux (1). »

Quand on a le monument, la scène, il faut encore savoir ce que l'on en veut faire; et savoir s'en servir.

ANDRÉ VILLIERS.

(1) Diderot, *Second entretien sur le Fils Naturel.*

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Abondante production dans cette quinzaine, d'une qualité moyenne et dont il n'est guère possible de détacher que deux ou trois films dont l'intérêt dépasse l'ordinaire. Pour liquider tout de suite le moins intéressant, voici : *Ma Femme en feu* et *Affaires de Brigands* au Marbeuf, spectacle copieux d'un intérêt relatif. *Ma Femme en feu* partait sur un postulat curieux, celui d'une jeune femme en auto sur la grand'route, s'offrant à épouser tous les gens qu'elle croise pour des raisons un peu fantaisistes. *Affaires de Brigands* est une histoire compliquée et qui ne demande pas d'autres réflexions. *Monsieur Bossemans*, à Paramount, est un film à accent belge, dont les auteurs ont essayé de retrouver le succès du *Mariage de Mlle Beulemans;* mais le comique de l'accent bruxellois a été si souvent exploité qu'il ne signifie plus grand chose, et un pareil procédé ne peut aller avec l'Ecran, qui exige surtout de l'action. *La Petite Princesse*, Au Rex, est le dernier triomphe du jeune phénomène Shirley Temple, qui remplit tout le film et pour laquelle on a imaginé toutes sortes de péripéties. Elle est gentille, mais on exagère un peu à son sujet, et Richard Greene aide sa jeune camarade avec talent.

L'Ensorceleuse, au Balzac, a été conçue pour Joan Crawford, qui s'y montre incontestablement adroite et consciencieuse. Rivalité de deux frères à son sujet et animosité d'une famille qui la repousse; mais Joan Crawford déploie tant de séduction qu'elle finit par conquérir tout le monde. Robert Young, Melwyn Douglas, sont excellents dans les deux frères rivaux, et Margaret Sullavan est charmante.

Les Trois Jeunes Filles ont grandi, à Lord Byron, est la suite des *Trois Jeunes Filles à la page*, égalant la grâce et la verve de cette jolie chose qui fut si fort goûtée. Beaucoup de péripéties comiques et sentimentales, une interprétation preste et souple, menée par Deanna Durbin dans une mise en scène de Henry Koster, et le succès est évident.

Mais, de beaucoup, *Le Château des quatre obèses*, à Paramount, témoigne d'une originalité plus évidente. C'est un drame policier encore, mais, cette fois, construit par un

auteur dramatique véritable, M. Yvan Noé, ce qui tout de suite assure à cette histoire une solidité et une logique appréciables. André Brulé au soir de sa ruine, expulsé de sa maison, reçoit un inconnu qui lui confie à l'oreille, en appuyant ses propos de cent beaux billets de mille francs, une mission particulièrement délicate. Il s'agit d'aller au Château des Quatre Obèses, ainsi nommé parce que les propriétaires sont quatre frères d'une santé remarquable. En réalité, ces aimables personnages font de l'espionnage, mais avec une telle habileté que, jusque-là, il a été impossible de les prendre sur le fait. C'est à quoi réussit André Brulé naturellement, pour le compte du Deuxième Bureau dont se méfiaient tout à fait les coupables. Et, indépendamment de l'autorité de Brulé, on a apprécié Alcover, Marcel Carpentier, Lucas Gridoux, également excellents. Un film remarquable en somme, clair, et qui intéressera tous les curieux.

Mais le chef-d'œuvre de la période est incontestablement *La Chevauchée fantastique* au Colisée. C'est la production la plus sensationnelle qu'on nous ait expédiée depuis longtemps d'Hollywood. John Ford, l'auteur de ce beau scénario, a tout simplement repris l'un des thèmes préférés de l'Amérique, la classique attaque de la diligence par les Peaux-Rouges avant le création des chemins de fer. Ce dangereux voyage, à travers une contrée encore occupée par les tribus apaches, s'effectue dans les conditions les plus dramatiques. A l'intérieur de la voiture, un certain nombre de voyageurs subit la galopade effrénée des six chevaux sous la poursuite des Indiens, ce qui permet des images splendides dépassant en perfection ce que nous avons vu jusqu'ici. Tous ces types, un banquier véreux, une fille de mauvaise vie, une femme d'officier qui, même, accouche pendant le trajet, un docteur ivre et bon enfant, un cow-boy, sont sous la protection d'un shérif qui est George Bancroft. Vraiment, si ce spectacle n'attire pas tout Paris, c'est que le public français est à tout jamais gâté par la banalité de nos spécialistes de studios. L'interprétation est de premier ordre avec John Wayne, Claire Trévor, Andry Devine, Louise Platt, Thomas Mitchell, Tim Holt, et John Carradine.

ANTOINE.

CIRQUES, CONCERTS, CABARETS

Eloge funèbre d'une étoile défunte. — Christiane Dor. — M. Augustin Martini et « Vive l'Empire! » au *Théâtre des Dix-Heures*. — La Reine du Trapèze, ou Mlle Suzanne Dantès au *Théâtre de l'Empire*.

Me proposant de revenir sur la dernière revue du *Théâtre des Nouveautés*, je n'ai fait que citer dans ma première chronique le nom de **Christiane Dor.** Elle n'est plus et ces lignes qui devaient être son éloge seront son oraison funèbre. Je ne sais si elles lui auraient fait plaisir, car ces dames et demoiselles comiques ou « lyriques » ne daignent jamais remercier les critiques des revues (...littéraires, s'entend) n'étant vaines que des compliments publicitaires que leur décochent, à tant la ligne, ou à forfait, les gazetiers des feuilles publiques. Christiane Dor est morte le mois dernier et, du jour au lendemain, une autre joyeuse commère l'a remplacée. Elle aura de la peine à la faire oublier, pendant quelque temps, du moins, l'espace d'une saison, un peu plus, peut-être. Puis ce sera l'oubli définitif. Je serais étonné que Christiane Dor eût son dossier aux archives du théâtre, rue de Sully, à l'Arsenal. C'était une étoile de moyenne grandeur, juste comme sa taille, la voix à l'unisson, le talent à l'avenant. Elle ne forçait ni l'une ni l'autre, mettant de la coquetterie à rester « nature ». Elle avait raison. C'était son charme et c'est cela qu'on appréciait surtout en elle, qui n'était pas précisément ce qu'on appelle une jolie fille. Rondelette de partout, elle avait de l'entrain, de la bonne humeur, de la malice plein les yeux et les fossettes de ses joues, et de bien jolies jambes. Elle était sans doute dans le privé telle que devant le public, on ne devait pas s'embêter avec elle. Son souvenir devrait rester lié à cette période de l'histoire (chapitre des mœurs) contemporaine qui a duré un peu plus que celle des vaches grasses, de 1919 à 1934, de la fin de la « grande guerre » à l'affaire Stavisky, qui apparut comme un signe fulgurant que les vaches allaient maigrir et dépérir. Cela faisait penser à quelque Directoire, mais il n'y avait pas de Barras dans les coulisses pour projeter sur la scène un Bonaparte. Christiane Dor y faisait un peu figure de Mme Sans-Gêne, non qu'elle fût vulgaire, comme cette autre oubliée,

qui n'est pourtant pas morte, Mlle Maud Loti, de qui elle avait l'embonpoint et le filet de voix aigrelet, mais elle était sans façon et, comme on dit, elle ne s'en faisait pas. Ses partenaires, MM. Georgé, Luguet et Novan l'auront regrettée autant que moi. Ils sont tous trois d'excellents acteurs comiques qui illustrent à merveille la charge « parlée » et chantée de M. Rip. Sem et de Losques n'eussent pas mieux fait si le revuiste avait pris soin de publier la revue et qu'il leur en eut confié l'illustration.Je suis au regret de constater que je ne vois plus personne qui tienne ce rôle de chroniqueur du crayon dans la vie parisienne, qui a perdu jusqu'à sa gazette, dont la dota Marcellin, l'ami et le condisciple de M. Taine. Une revue de Rip, c'est toujours un peu cela, une tranche de la vie parisienne, à laquelle il a survécu et qu'il regrette avec raison, sa rosserie boulevardière se nuançant d'une pointe d'émotion. Comme il a des lettres, cela se voit du reste, il a dû sourire, en haussant les épaules, chaque fois qu'on l'a comparé et même égalé à Aristophane, ayant aussi le sens de la mesure (de la sienne en particulier) et celui du ridicule. Après cela je veux croire que M. **Augustin Martini** n'ira pas se figurer que je me paye sa tête, de la même façon qu'il s'offre et nous offre, à la Salomé, celle de maints bonshommes, qui ne sont pas turcs, si je dis qu'il m'a fait penser à Paul-Louis Courier, et il le rappellerait davantage s'il était libéral (ou radical), mais il est monarchiste. *L'Action française* lui fait souvent l'honneur, que ne mérite pas M. Clément Vautel, d'inscrire sur ses manchettes de ses couplets frondeurs. M. Martini a des idées et de la verve, des principes et du talent. Il est redoutable et on le redoute comme sous l'Empire (puis sous la République où l'Empire paraissait, aux Républicains eux-mêmes, en comparaison si beau) on redoutait Rochefort, lequel était plus violent et plus réjouissant dans ses articles de l'*Intransigeant* (ne confondez pas avec l'*Intran*) qu'il ne le fut jamais dans sa *Lanterne* où, soit dit en passant, il commença par voler sa réputation.

C'est M. Maurevert qui a découvert le larcin et l'a révélé dans son *Livre des Plagiats*, cet autre *livre* (le IIIe) de *la jungle...* littéraire (Arthème Fayard et Cie, éditeurs), mais le lanternier à force de talent a effacé cette tache. Les gens que

les pamphlétaires sont censés tuer se portent à merveille. C'est assez affligeant à constater, c'est même immoral, mais le ridicule qui a parfois tué quelques honnêtes gens n'a jamais tué nul fripon. M. Martini ne doit pas se faire illusion. Il doit être depuis longtemps blasé là-dessus, et toutefois cela ne l'empêche pas de s'indigner et de sortir de son naturel, ou de celui qu'on lui prêterait sur l'apparence, le voyant si doux, avec sa calvitie bonhomme, ses lunettes sa cravate papillon (à pois), si calme, si bonasse. Il ne faudrait pas trop s'y fier, le sourire de M. Martini est rageur et féroce. Il se détend pour mieux bander l'arc et décocher son trait, qui est cruel. Comme M. Martini est très adroit, il ne manque jamais le but et dégonfle la poupée de son. Voilà bien parbleu la raison pour laquelle le ridicule ne tue pas, c'est que ceux qu'on exécute ne le sont qu'en effigie. Pendant ce temps Robert Macaire et Bertrand continuent leurs exercices sur la place — de la Bourse, ou ailleurs, — et peut-être, ayant passé un habit, sont-ils dans la petite salle du **Théâtre des Dix Heures,** riant plus fort que leurs voisins — dont quelques-uns furent écorchés par eux — à la charge que fait d'eux M. Martini. J'ai rarement vu, dans une salle de spectacle, autant de jeunes et jolies femmes que celles qui se pressaient l'autre soir pour applaudir M. Martini, j'ai été ravi que d'aussi jolies personnes entendissent malice — il est bien vrai que les femmes s'y entendent en général, mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Je ne jurerais pas qu'il ne se mêle un peu de snobisme dans la faveur qu'elles marquent, et ces messieurs aussi, jeunes ou vieux, qui les accompagnent, et qu'accueille si gentiment, de sa lucarne la brune, alerte et spirituelle Mlle **Jeannette Flô,** à M. Martini, qu'on ne peut voir et entendre que boulevard de Clichy. M. Martini a raison de ne pas se galvauder et de ne réciter ses improvisations qu'à tirage, si je puis dire, limité, de ne pas colporter sa chronique parlée d'un cabaret à l'autre, ou de la confier, expurgée ad usum *delphini,* au « micro ». Je ne sais même s'il se soucie de publier ses gazettes satiriques et polémiques, ses pamphlets et ses libelles, qui semblent improvisés, bien qu'ils soient travaillés. S'il n'y pense pas, c'est bien dommage, et M. Yves Florenne devrait engager *Columbia* à les enre-

gistrer sur ses disques d'ébonite qui ne sont guère autre chose que les tablettes romaines (mais parlantes), M. Martini lui-même faisant penser, en même temps qu'à P.-L. Courier et à Rochefort, à Juvénal. La postérité ne serait peut-être pas fâchée d'entendre quelques-unes de ses satires. Une revue en miniature, qui est une petite merveille de goût — les costumes étant de Mme Rasimi — et d'esprit, termine ce très plaisant spectacle. Huit ou dix sketches rondement enlevés par les chansonniers-acteurs, en moins de trois quarts d'heure, si bien venus, si lestement troussés qu'on conseillerait à M. Henri Vasna d'y aller voir et d'en commander aux auteurs d'aussi charmants pour les somptueuses revues de ses divers palaces et casinos, qui seraient plus belles encore si elles étaient un peu plus spirituelles. J'ai vu la *Reine du Trapèze* en chair et en os, non pas au cirque, ni au gala des Artistes, mais au théâtre de l'Empire et dans une pièce qui datait d'au moins soixante-dix ans et à laquelle on eût cru qu'Adolphe d'Ennery avait collaboré avec Victorien Sardou : quelque chose comme un mélange de *Michel Strogoff* — moins le pittoresque et les horreurs — et *Fédora.* Cette majesté trapéziste, c'était Mlle **Suzanne Dantès,** qui a rendu un juste hommage au père Dumas, qui n'était pas le véritable père du *Comte de Monte Cristo* (mais quel lecteur de ce célèbre roman se doute seulement que sans Auguste Marquet, qui le conçut, Dumas ne l'eût jamais couvé), en prenant le nom du héros qui a séduit sa jeunesse. Si Edmond avait eu le talent acrobatique de Suzanne, il eût réussi à s'évader du château d'If d'une manière moins brusque et moins périlleuse. Une corde à nœuds eût fait l'affaire. C'est celle du violon d'Ingres de cette comédienne qui y enroule, en s'élevant vers les cintres, son corps souple, musclé et gracieux, sans effort, se balance et voltige dans l'air ni plus ni moins que si elle eût été une acrobate de profession et qu'elle exécutât ce « salto mortale » au cirque Médrano et non au théâtre de M. Viterbo. Il est vrai que celui-ci nous montre au premier acte les coulisses de ce fameux cirque. Mais pour que l'illusion fût complète, il eût fallu l'odeur de la litière, le choc des sabots de la « cavalerie » et quelques ballerines.

LE PETIT.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

Arts de vivre. — Pour l'homme, et pour lui seul, vivre est un art ; parce que lui seul, par un libre choix de ses actes peut, dans une certaine mesure, participer à sa propre création.

Etre heureux, problème infini et mouvant, insaisissable comme un oiseau. Le bonheur échappe aux formules. Trop de raison l'effarouche. Il faut, pour l'approcher et pour le surprendre, quelque chose de moins grossier que le calcul, un réseau aérien de finesse, d'intuition subtile, une précision presque instinctive. Juste dosage de prudence et de passion, d'élan et de retenue, équilibre exact entre le désir et le renoncement, la vertu qui l'apprivoise, c'est la mesure. Voilà pourquoi l'art de vivre est un art si français. Les étrangers qui l'ont pratiqué avec quelque succès, un Gœthe par exemple, s'annexent du même coup à notre race ; ils se naturalisent gréco-latins.

L'humanisme, c'est cette tradition athénienne, perpétuée et affinée par le génie français. Si quelque sursaut désordonné, périodiquement, vient rompre ses digues, elle se reforme et se réédifie sur son plan éternel ; un nouveau rejet sort de la tige impérissable. Avec des nuances que le temps impose, parce que chaque époque invente quelque façon nouvelle d'être heureux et de souffrir, l'essentiel demeure, l'humain, transmis de Montaigne à Molière, de Joubert à M. Abel Bonnard et à M. André Maurois.

Rien de plus exquis, de plus délicatement sensible, que *L'Art de Vivre* (1) de M. André Maurois : l'épanouissement du bon sens et de l'expérience, la raison en fleur. Des recettes, mais non impératives, le commandement par persuasion, avec, autour du conseil, toute la marge laissée à l'initiative et au goût personnel. Ici il n'est point question d'héroïsme, ni de sainteté. Ce sont là des cas extrêmes qui, sans doute, relèvent moins de l'éducation que du don gratuit. Il s'agit de recueillir et d'enrichir par ses propres découvertes le bréviaire de l'honnête homme, le manuel du savoir-vivre qui,

(1) Collection « Présences » ; édit. Plon.

tenant compte des devoirs, tâche à les tourner en profits aimables, qui réalise l'accord du plaisir et de l'innocence.

Dans cet « Art de penser », cet « Art d'aimer », cet « Art de travailler », « de commander », dans cet Art, enfin, « de vieillir », une longue expérience, une lente sagesse s'accumulent, sculptées, poncées, raffinées, rendues familières et confortables par des siècles de goût, auxquels l'auteur ajoute la parure de son esprit. Ses maximes atteignent avec aisance à la densité classique. Sa pensée, qui se détourne de l'excessif et du violent, ne retient que l'agréable, et conduit, par des chemins adroits, au havre de sérénité.

J'ai peur que M. Pierre Geyraud, qui recherche aussi le bonheur, ne le trouble, malgré sa loyauté, par des contradictions profondes. Son livre (*Vie*) (2) plein d'instruction dans le détail, me semble décevant quant à la doctrine. Il rassemble des conseils fort pertinents qui d'ailleurs, et cela est naturel, sont souvent les mêmes que ceux de M. André Maurois. Il aborde aussi d'autres chapitres et se préoccupe en particulier du subconscient et de la suggestion, négligés par les humanistes classiques. Mais le refus de toute obligation et de toute contrainte, l'égoïsme intégral, qui sert de base à sa philosophie, ouvre la porte à tous les désordres. Rien ne sert ensuite de vanter les agréments de l'ascétisme et de la charité. Si toutes les voies lui sont permises, l'homme s'engage au hasard et suit la pente de la facilité. Personne ne peut prétendre que ce soit la meilleure, même pour lui.

D'ailleurs, ce problème de la vie a peut-être ses sources beaucoup plus haut. L'homme est-il vraiment créé pour être heureux? En général, on le suppose. Mais la réponse à cette question n'est pas évidente. Les humanistes dont nous parlions tout à l'heure, lorsqu'ils rencontrent la souffrance, ils la tournent, ils rusent avec elle, ils tâchent de l'endormir ou de l'oublier. Ce jeu n'est-il pas un peu vain? La souffrance tient tant de place dans l'univers que toute philosophie qui la méconnaît a toujours quelque chose d'infirme et d'inconsistant.

Les religions l'ont bien vu, et particulièrement le christianisme : qu'elle soit pénitence et expérience purificatrice ;

(2) Librairie du Phare, Paris.

qu'elle soit sacrifice, c'est-à-dire don de soi, et non pas amour préférentiel, la souffrance témoigne d'un dessein universel, qui contient l'homme et qui le dépasse. Une telle conception ne repousse pas l'humanisme, volontiers elle l'intègre, mais combien son envergure est plus vaste et plus majestueuse !

J'aurais voulu parler ici comme il convient de la dernière œuvre de M. Louis Artus, l'*Hérésie du Bonheur* (3). Mais ce livre étant un roman échappe à cette rubrique ou du moins n'y peut figurer qu'au titre de sa philosophie. Je renonce donc, bien à regret, à dire toutes les raisons pour lesquelles je tiens M. Louis Artus pour un de nos plus grands écrivains, à analyser cette maîtrise souveraine de la composition, de l'observation et de l'expression, qui sait se faire, selon les cas, puissance d'enthousiasme ou puissance de dépouillement. L'examen de la forme, chez ce romancier, nous ramènerait d'ailleurs à l'idée :

> J'avoue, a écrit lui-même M. Louis Artus, dans *Mon Mal et Moi* (4) ne plus me soucier d'un livre qui n'enfermerait pas, selon le mot de Paul Adam, un dogme dans un symbole.

Cette nécessité de la souffrance, M. Louis Artus la pousse, dans son roman, jusqu'à ses exigeances totales : le renoncement, la répudiation du bonheur. Un homme pur, marié par erreur à une femme indigne, persuadé qu'il ne peut ni la relever, ni résister à son entraînement, a-t-il le droit de s'évader, de refaire sa vie, en s'unissant à la jeune fille qui lui ressemble et à qui il apportera la joie? Voilà posé l'angoissant problème du divorce. Le cas présenté ici « réunit le plus grand nombre de difficultés, nous voulons dire le plus grand nombre d'excuses qui puissent troubler les consciences. » Mais l'Eglise est intransigeante sur l'indissolubilité du mariage. C'est que, pour elle, il ne s'agit pas de bonheur, mais de salut, c'est-à-dire d'obéissance à des lois transcendantes et impératives.

Irons-nous jusqu'à prétendre, avec l'un des personnages de ce livre, qu'il existe une *hérésie du bonheur*? Sans doute, si ce qu'on appelle le bonheur vient « d'une déplorable confu-

(3) Plon édit.
(4) Edit. Baudinière.

sion entre l'amour et le désir », s'il signifie le choix de la créature qui a pris parti pour elle contre Dieu.

La nature... est bien la créature admirable de Dieu, mais rien qu'une créature, comme l'homme établi au-dessus d'elle. Chercher le bonheur ici-bas nous est permis; l'exiger, y assujettir tous ses efforts, c'est l'hérésie la plus décevante, la plus anxieuse, et peut-être la seule.

Telle est la conclusion de ce livre pathétique, puissant, plein d'une lucidité terrible et d'une brûlante pitié.

Pour ceux qui pressentent la vanité des satisfactions trop faciles, et la puérilité d'un ordre moral dans lequel la douleur n'a pas sa part, voici enfin l'admirable *Symphonie de la joie* (5), de M. Louis Lefebvre, qui est comme le couronnement d'une œuvre marquée toute entière du signe de la loyauté et de la grandeur. Non pas un art d'accommoder la vie, mais un entraînement à vivre sur ses sommets. Un écrivain au cœur noble entreprend ici de retracer la courbe de son existence, de sa pensée, de sa foi ; il ne cherche pas à nous distraire, mais à nous aider ; il ne nous livre de son histoire que le déroulement spirituel, l'humble et douloureuse ascension.

Un homme — lui-même, nous tous — placé tout à coup devant la pensée de la mort. Ses médecins lui donnent trois ans à vivre. Que fera-t-il? Il cherche, il tâche de comprendre, il se débat dans l'angoisse et dans l'épouvante.

Puis un grand espoir le saisit ; il entrevoit « qu'on ne se sauve que par l'amour ». C'est la grande règle, l'unique, qui peu à peu se précise dans son esprit. D'abord, l'amour pour la femme, et pour l'enfant dans lequel il se survivra : il ne touche pas encore la pleine joie ; mais il pressent déjà l'harmonie, par cette ébauche du grand amour. Il regarde l'univers : « un monde où la lumière chaque matin se lève, ne peut pas être un monde où la douleur reste le dernier mot. » D'autres secours lui arrivent. Cet homme qui devait mourir est sauvé ; c'est sa femme qui meurt ; il reste seul avec l'enfant et avec la tâche de la mère à remplir. « L'homme de douleur ne croit plus au hasard... Au-dessus des vraisem-

(5) Edit. Alsatia.

blances humaines, apparaît une mystérieuse logique », une volonté toute-puissante. A la guerre, elle est éclatante. « Cette volonté, cette intelligence, ce serait puéril de ne pas l'appeler Dieu. »

Ainsi, la mort n'est pas l'esclave du hasard. Mais « si Dieu est le maître de la mort, il est aussi le maître de la vie. » « Le monde n'est fait que de renaissances. Il est moins surprenant de renaître que de naître. » La vie terrestre témoigne de la vie future : « La mort, sans la vie éternelle, ce serait le défaut formidable de l'univers harmonieux... La beauté morale sans la sanction de Dieu serait une duperie. »

L'homme, consolé, jette sur la vie un regard nouveau.

L'argent, les honneurs, la vanité, les sens, et le sombre triomphe de l'orgueil, et ce dessèchement des hommes qui t'a tant fait souffrir, qu'est-ce que tout cela pour qui, une fois, a regardé le grand visage de l'amour?

Alors se découvrent les cimes où luit la lumière : douceur, indulgence, humilité, fin de l'égoïsme.

Non, je n'ai pas choisi. Parti de loin, sans ardent désir de trouver, et même avec une certaine méfiance — le désir et l'ardeur ne sont venus que plus tard — j'ai ramassé en moi et autour de moi des parcelles de vérité, que je ne nommais pas; mais je les mettais de côté, soigneusement, parce qu'elles m'aidaient à vivre; et elles se sont amoncelées, et attachées les unes aux autres, agglomérées. Je n'ai rien voulu. Tout s'est imposé à moi, je ne dis pas malgré moi, mais sûrement hors de moi. Je n'ai point cherché à construire un édifice où se plairaient mes idées rassemblées : j'ai fini par me trouver sous des voûtes où chacune d'elles avait sa place marquée; et j'ai vu que ces voûtes étaient les voûtes de l'Eglise.

Un homme qui pense et qui souffre ; qui ouvre les yeux, très simplement; qui s'émerveille, qui comprend, et qui monte ; un homme possédé par l'immense pitié, par l'immense amour des hommes, qui se donne tout entier pour nous guérir et nous consoler, c'est le plus beau des spectacles ; c'est aussi le secret de l'œuvre entière de ce grand écrivain, de sa solidité, de sa chaleur, d'un art qui n'emprunte rien à l'artifice et qui tire sa magnificence de sa vérité

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

FOLKLORE

Contes d'Andersen, **traduits par P. G. La Chesnais, Mercure de France, tomes II, 328 p. et 362 p., in-18 carré. — Winand Roukens :** ***Nederlandsche Volkskundestudie beschauwd in international Verband,*** **Nimègue, Dekker et Van de Vegt 8°, 40 p. — J. Rasch :** ***Nederlandsche Folklore; Gebruiken, Gewoonten, Eigenaardigheden, Volksgeloof, Uitdrukkingen.*** **Deventer, Kluwer, in-18 carré. — Idem :** ***Onze Geboortegrond, Vragenboek voor het Verzamelen van ned. Folklore;*** **Scheweningen, Ed. Eigen Volk, in-18 carré, 84 p. 110 p. —** ***Eigenvolk, algemeen folkloristisch en dialectisch maandschrift voor Groot-Nederland;*** **Scheveningen, pet. 4°. — George Laport :** ***Le folklore de Wallonie,*** **Ed. des Cahiers Ardennais, Mézières, in-18 carré, 56 p. — Adolf Spamer :** ***Hessische Volkskunst,*** **Eugen Dieddrichs, Iéna, pet. 4°, 122 p., 258 photos. — Paul Geiger et Richard Weiss :** ***Erste Proben au dem Atlas der schweizeriscehn Volkskunde.*** **Ed. des Archives suisses des Traditions populaires, Bâle 8°, 44 p., 5 cartes.**

J'ai déjà dit le bien qu'il faut penser de la traduction complète des **Contes d'Andersen, par P. G. La Chesnais,** et combien les notes historiques, bibliographiques et critiques qui sont rejetées en appendice donnent de lumière sur la manière de travailler du célèbre conteur danois. Dans ces volumes, comme dans le premier, on le voit partir d'un proverbe, d'une chanson, d'un vrai conte populaire entendu pendant son enfance et faire des personnages, ou de leurs actes, des symboles esthétiques et éthiques. Il a même adapté ce procédé à un dicton arabe : « lorsqu'on mit au cheval de l'empereur des sabots d'or, le scarabée aussi tendit la patte »; mais je doute que l'interprétation d'Andersen soit conforme à celle des Arabes. Je ne suis plus apte à aimer la sensiblerie, l'éloge perpétuel des vertus chrétiennes, surtout de l'humilité méthodique, mais bien à ressentir l'atmosphère, faite de tout petits détails précis, d'une *Histoire des Dunes;* par contre la *Vierge des Neiges* est un peu trop dans le genre des nouvelles de Zschokke et du *Voyage en Suisse* d'Alexandre Dumas. *L'Abécédaire* est bien dans la note populaire : La Chesnais a réussi ici, en le traduisant, en un vrai tour de force.

On étudie beaucoup, et sérieusement, le **folklore néerlandais;** mais comme je ne reçois que peu de publications de ce pays je suis obligé de croire sur parole le Dr Winand Roukens qui a succédé à Schrijnen comme professeur de linguistique et de folklore à l'Université de Nimègue. Dans l'historique de notre science aux Pays-Bas, on peut, dit-il, distinguer quatre phases : celle de la récolte des curiosités, qui

malheureusement persiste; la phase historique ou recherche des origines; la phase culturo-historique, qu'en France et en Angleterre on préfère appeler comparative ou ethnographique, pour éliminer l'idée d'histoire maintenue par les Allemands (dont la majeure partie des savants hollandais se préfèrent élèves); et la phase géographique ou cartographique.

J'ai si souvent parlé ici de ces diverses attitudes à l'égard de l'étude des mœurs et coutumes que je n'insiste pas, tout en faisant remarquer que la cartographie ne fournit pas une méthode, mais un simple procédé représentatif, de même nature que les diagrammes des statistiques; le travail scientifique proprement dit consiste à interpréter ces données avec de vraies méthodes, psychologiques par exemple. Cette leçon d'ouverture professorale fait d'ailleurs bien augurer de l'esprit critique du nouveau titulaire.

Sans ignorer les théories générales et l'orientation différente des écoles folkloriques scandinaves, allemandes, etc., J. Rasch s'est surtout donné pour but d'accélérer la notation et la collection des faits. Les deux livres signalés, **Folklore néerlandais** et **Notre terroir natal,** se complètent, le premier étant un exposé sommaire des coutumes, habitudes, croyances et expressions populaires, le second un questionnaire de 341 paragraphes comprenant chacun plusieurs questions connexes. A noter que la première partie de ce questionnaire demande la description des « survivances germaniques, celtiques et romaines » en Hollande, ce qui élimine de l'enquête des parallélismes qui peuvent être les uns préhistoriques, les autres d'importation plus moderne, d'autres enfin des inventions locales.

Le petit volume descriptif est vraiment commode quand on veut trouver rapidement quelques rapprochements : les faits sont classés par ordre alphabétique et pour chacun d'eux sont signalées les monographies sur le sujet publiées en hollandais et en flamand. Il faut se rappeler en effet que les limites politiques ne jouent pas pour le folklore, ce qui explique que les Belges et les Hollandais, dans l'étude des mœurs et coutumes, parlent de préférence d'un *Groot-Nederland,* des « Grands-Pays-Bas », distingués à la fois de la Wallonie et des régions à dialectes spécifiquement allemands. Il est vrai que

le folklore frison, par contre, devrait être étudié moins avec celui des Provinces-Unies, qu'avec celui des Vierlanden et de la région de Hambourg-Brême, puis du Danemark. Quoi qu'il en soit, la revue créée et dirigée par J. Rasch, **Notre propre peuple,** donne de nombreux faits folkloriques inédits, poursuit des enquêtes, renseigne sur l'état des progrès de notre science dans le Groot-Nederland, et donne de bonnes analyses bibliographiques. Cette revue en est à sa onzième année et on lui souhaite ici non seulement de durer, mais aussi de se développer davantage encore.

Pour la partie flamande de la Belgique, on a déjà plusieurs vues d'ensemble; le folklore des deux parties de la Belgique possède d'ailleurs un excellent organe centralisateur dont il a été question ici plusieurs fois, *Le Folklore brabançon,* dirigé par Albert Marinus et qui paraît en deux langues. La partie wallonne avait aussi un bon petit manuel, de Monseur, et une bibliographie, de Rousseau; il fallait cependant une nouvelle mise au point, conforme à l'élargissement récent des cadres du folklore. D'où le petit livre de George Laport, **Le folklore de Wallonie,** destiné à un public étendu et à la propagande en faveur de notre science dans des milieux jusqu'ici un peu trop réfractaires. Je le signale avec d'autant plus de soin ici qu'il peut servir à entreprendre des enquêtes dans le Hainaut français, l'Avesnois, le Cambrésis et l'Ardenne.

Remontant le Rhin, on rencontre plusieurs centres de recherches folkloriques, chaque province possédant en outre plusieurs Heimatsmuseen. Par suite sans doute des circonstances politiques je ne suis plus aussi bien au courant des travaux de nos voisins qu'autrefois. Du moins puis-je signaler un très bel ouvrage d'Adolph Spamer consacré à l'**Art populaire hessois,** fondé sur les explorations méthodiques de l'auteur en 1926-1928, puis en 1932-1933, complétées par divers correspondants en 1938 pour environ 200 localités. Je rappelle que la Hesse proprement dite, ancien habitat des Khattes (ou Chattes) est le pays situé entre l'Eder, la Fulda, la Werra, la haute et la moyenne Lahn, et forme à ce qu'il semble une unité folklorique caractérisée, non pas spécifiquement germanique, mais aussi, dans divers plans, fortement romanisée. Les maisons, comme les nôtres en Normandie,

sont en assemblages de poutres avec du pisé entre elles; et comme chez nous, ces poutres apparentes sont souvent arrangées décorativement, celles d'angle parfois sculptées, surtout en forme humaine; le pisé lui-même porte des décors d'ordinaire floraux, parfois aussi animaux et humains (voir surtout les photos 30, 33-36). Les rampes en bois, les dossiers de chaises de même type qu'en Alsace, les panneaux de portes d'entrée, d'armoires, de coffres, prouvent une grande adresse et appartiennent à un style rural qu'on peut appeler provisoirement rhénan. Les beaux costumes de noces et surtout les belles coiffures avec flots de rubans et riches couronnes, tendent à disparaître. Je voudrais signaler encore les jouets en terre cuite émaillée (animaux, cavaliers), les encriers à personnages, les bénitiers et surtout les tuiles décorées par incisions, enfin les tuiles et ornements de faîtage qui prouvent que l'art des potiers hessois est très intéressant. Les verres à boire peints du XVIIe siècle de la photo 232, à personnages, sont aussi bien populaires. Pour les détails, l'auteur a donné des dessins complémentaires avec son texte, qui est bien conduit et met en valeur les caractères différentiels de l'art hessois rural.

Aux Pays-Bas et en Allemagne on travaille activement à l'édition d'**Atlas folkloriques**; une entreprise semblable en Suisse est déjà assez avancée pour que Paul Geiger, l'éditeur de la *Volkskundliche Bibliographie,* et Richard Weiss aient pu donner des impressions d'ensemble sur l'œuvre en cours. Pour toute la Suisse on a obtenu des réponses dans 387 localités réparties inégalement selon les cantons, ceux de dialectes romans ayant moins fourni que les autres (87 le canton de Berne, 3 le canton de Genève, sont les deux extrêmes). Le principe adopté est celui d'une carte hydrographique et orographique au 1.200.000^e en noir, avec numéros d'ordre en rouge, et transparents. Les quatre modèles concernent les jours néfastes, les cartes à jouer, la date de la Saint-Nicolas et les remplaçants du saint ou ses parèdres. Le texte fournit un bon spécimen d'une monographie fondée sur les cartes consacrées à ce même saint dans les coutumes populaires.

On félicite vivement les auteurs de ce beau travail d'amorce et l'on espère que l'entreprise si heureusement commencée

sera rapidement poursuivie. Sans doute, je pourrais faire remarquer que la méthode des sondages en folklore risque de faire formuler les généralisations fausses, ou prématurées; et que la seule Savoie m'a fourni déjà 552 localités en 40 ans d'enquêtes; que d'autre part le *Glossaire de la Suisse romande* publié par Gauchat, Jeanjacquet et Aebischer, a couvert le champ d'étude pour le canton romand; et qu'enfin les procédés de signalisation sur les transparents se chevaucheraient terriblement si l'enquête couvrait le double de points enquêtés.

Mais dans une œuvre comme celle-ci, il faut tenir compte des difficultés pratiques, au point de vue technique des prix de revient, et de bien d'autres éléments encore que seuls ceux qui ont entrepris en personne, à leurs risques et périls, des enquêtes du même type peuvent estimer à leur valeur vraie. En tout cas, l'atlas folklorique suisse se présente sous un aspect scientifique de beaucoup supérieur aux spécimens que j'ai vus de l'atlas folklorique allemand.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE MÉDITERRANÉENNE

Regards sur l'Albanie. — Les Pélasges et leurs descendants. — La Macédoine et la Grèce. — Alexandre le Grand était-il albanais? — Les Grecs sont-ils des Pélasges? — Le refuge violé. — La notion de latinité. — Les élites de l'Afrique du Nord. — Où l'Europe et l'Islam se rencontrent. — Un mariage symbolique. — Mémento.

Il a été beaucoup question, ces derniers mois, d'une nation méditerranéenne dont l'histoire et les particularités ne sont pas très connues du grand public. Je veux parler (s'il n'est pas trop tard) de l'**Albanie.** Les mères ont frémi au récit des péripéties dont, le vendredi saint, une jeune reine fut l'héroïne involontaire. Les diplomates se sont concertés en vue de s'abstenir. Et les savants eux-mêmes ont cherché dans leur mémoire en quoi ce pays pourrait bien leur paraître digne d'intérêt. En mai, M. René Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, est venu dire, à Paris, aux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, qu'il y avait eu erreur : dans *La Chanson de Roland,* Jéricho n'est pas la ville de Palestine mais un petit port situé près de Valona; les Caniniens ne sont pas davantage des Chananéens, mais bien

les natifs de Canina. Canina et Valona sont albanaises. Comme cela se trouve bien... penserions-nous peut-être, si — dès 1836 — un autre savant, Francisque Michel, n'avait, paraît-il, établi déjà l'identité de Butentrof avec Buthotum, sur la côte de l'Epire. Ainsi l'Albanie intéresse-t-elle directement l'histoire même des lettres françaises. Voilà qui pourrait bien nous valoir de nouvelles difficultés avec ses protecteurs.

En vertu des théories par lesquelles certains gouvernements prétendent justifier leurs annexions, on pourrait penser que l'Albanie était peut-être, elle aussi, plus ou moins imprégnée de latinité et que l'espace réputé pour vital coïncidait, ici encore, avec les limites de souvenirs communs à l'Italie et à sa protégée. Il n'est sans doute point superflu de rappeler qu'il n'en est rien.

Si vous interrogez des Albanais sur leur histoire, ce n'est pas sans fierté qu'il vous affirmeront leur parenté directe avec les plus anciens occupants du Proche-Orient européen, c'est-à-dire avec les **Pélasges.** Elisée Reclus ne contestait point cette filiation. Il écrivait :

« Les populations albanaises ou ehkipétares se partagent en deux races principales : les Toskes et les Guègues, qui sans doute descendent l'une et l'autre des anciens Pélasges, mais qui sont, en maints endroits, mélangés d'éléments slaves, bulgares et roumains. »

Il n'était, au siècle dernier, pas question d'éléments italiens dans ces métissages. Les Pélasges auraient fait leur apparition sur les rives de la mer Egée trois mille ans environ avant Jésus-Christ. Ils se mêlèrent aux populations autochtones de ce qui devait pour nous devenir l'Hellade, bâtirent des bourgades, y introduisirent l'usage des métaux. Mais les préhistoriens refusent de voir en eux des Aryens et cette particularité est en contradiction avec les témoignages linguistiques. On a soutenu, en effet, que les dialectes albanais seraient des dérivés de l'illyrien et, en tout cas, de la famille des langues indo-européennes, bien que, dans cette famille, ils occupent une place assez indépendante. Alors? Ce qui n'est pas contesté, c'est ce qu'écrivait en 1907 le Prince Albert Ghica en un ouvrage sur *l'Albanie et la Question*

d'Orient lequel ne contenait aucune allusion, par conséquent, aux événements qui ont rappelé l'attention sur son pays :

« La langue illyrienne, encore parlée aujourd'hui en Albanie, n'a jamais subi l'influence de la langue latine et c'est là encore une preuve de plus de la vitalité et de l'existence du sentiment national... Il n'y a dans la langue albanaise moderne, ni même dans les différents dialectes, aucun point de ressemblance, ni avec le slave, ni avec le grec, ni avec le latin. »

Selon l'opinion la plus répandue, dans l'histoire, l'Albanie aurait suivi le sort de la **Macédoine.** Cette affirmation ne satisfait point les patriotes albanais. Ils commencent par soutenir que « la Macédoine de Philippe et d'Alexandre le Grand n'avait rien de commun avec la Grèce » et ils expliquent : les Illyriens, les Epirotes, les Thraces et les Macédoniens formaient une famille tout à fait distincte de celle des Grecs. On ne peut d'aucune façon les confondre avec les Grecs ni avec les Slaves, comme on a tenté de le faire. Les habitants de la Macédoine font partie de la grande race tourano- thraco-pélasgienne, qui occupait la péninsule des Balkans, comme on l'a dit plus haut, bien avant l'arrivée des Héllènes et « dont la race s'est conservée dans les Albanais contemporains » (Prince A. Ghica). Les Albanais insistent beaucoup sur le fait qu'ils n'ont, disent-ils, aucune espèce de ressemblance ni d'affinité, sous le rapport de la langue, du caractère ethnique et de l'aspect physique, avec les autres peuples balkaniques.

Fort de cette démonstration, on continue par revendiquer pour l'Albanie l'honneur, contesté au reste de la Macédoine, d'avoir donné le jour à Philippe et à **Alexandre-le-Grand,** son fils. On cite Démosthène (*IVe Philippique*) : « Il faut envoyer une ambassade à Philippe, bien qu'il soit un barbare, un ennemi de l'espèce humaine ». Barbare, cela signifiait : non grec (Cf. aussi la *IIe Philippique*). Les Macédoniens étaient des barbares, par conséquent : ils ne pouvaient prétendre au nom d'Hellènes. Aristote dira d'Alexandre, son élève, qu'il ne savait pas parler couramment le grec et que, lorsqu'il se mettait en colère, il s'exprimait dans la langue de son pays. Et, enfin, on cite le texte de l'inscription accompagnant à

Athènes les trois cents enseignes et trophées enlevés aux Perses pour être exposés à la foule : « Alexandre, fils de Philippe, avec ses compatriotes et les Grecs a enlevé ces armes aux barbares d'Asie ». Conclusion : si l'Albanie est le pays qui a conservé les caractères les plus purs de la Macédoine et si Alexandre était macédonien (ce qui est admis par tout le monde), les Albanais sont plus fondés que les Grecs modernes à le revendiquer pour un des leurs. Et le fait est qu'avant de devenir généralissime des Hellènes, il avait dû commencer par soumettre la Grèce.

Sans entrer dans le détail des querelles instituées sur le point de savoir si tous les Grecs n'étaient pas des Pélasges au même titre que les Macédoniens, ce qui semble indiscutable, ni sur les raisons qui ont déterminé les Hellènes à adopter la langue des envahisseurs éoliens, doriens ou ioniens pendant que fuyaient dans les montagnes ceux qui, au contraire, devaient conserver intactes leurs mœurs, leurs croyances, leurs divinités et leurs langues, il est permis de dire que, en tout cas, l'Albanie représentait jusqu'ici une sorte d'îlot ethnique et anachronique, aux bords de l'Adriatique, demeuré depuis près de cinq mille ans très semblable à ce qu'il avait dû être déjà dans la plus haute antiquité et que, sans vantardise, ses populations pouvaient se flatter d'appartenir à la race des premiers occupants de ce qui devait devenir l'Europe méditerranéenne.

On nous avait appris, au lycée, que les Grecs eux-mêmes ignoraient leurs origines mais que leur pays avait été d'abord occupé par les **Pélasges,** « peuple grossier, disait Seignobos, qui s'habillait de peaux de bêtes et se nourrissait de glands de chênes. On citait quelques villes des Pélasges : Dodone en Epire, Larissa en Thessalie. Mais on ne savait pas si ces Pélasges étaient un peuple étranger ou s'ils étaient seulement les ancêtres des Hellènes. » Les ancêtres des Hellènes arrivés en Grèce après eux, sûrement pas! mais, de nos jours, comment le sang des premiers Macédoniens ne se serait-il pas souvent mélangé à celui des Ioniens, des Doriens et des Eoliens? Et quel est le peuple européen qui, il y a cinq mille ans, ne se nourrissait pas de glands? ne s'habillait pas de peaux de bêtes? En quoi étaient-ce là des signes de grossièreté? —

Nous savions tout cela; ce que nous ignorions peut-être, c'était la survivance d'un peuple de Pélasges à quelques heures de la Grèce et de Rome.

Il s'est produit sur ce point ce qui se produisit un peu partout : les nouveaux envahisseurs chassaient devant eux les occupants des pays où ils s'installaient. Les Pélasges et futurs Illyriens, réfugiés dans des montagnes inaccessibles, ne furent pas contraints d'aller plus loin et durent à ces circonstances géographiques de n'être pas poursuivis plus avant ni massacrés. Ainsi, les Ligures, réfugiés dans les hautes vallées des Alpes et retranchés dans leurs oppidas, échappèrent longtemps à la « pacification » romaine.

En tout cas, il importe de ne confondre en aucune façon le peuple albanais avec ses voisins serbes dont les ancêtres n'arrivèrent de Galicie dans les Balkans qu'au septième siècle de notre ère. Et surtout, qu'on ne prenne pas l'Albanie pour une province ou une sœur latine. Elle a été, dans l'histoire, soumise ou associée à la Grande Bulgarie puis à la Turquie, mais c'est la première fois qu'elle devient royaume italien. Il est permis de penser qu'elle ne le restera pas éternellement car l'Albanais authentique, celui que les contacts étrangers n'ont ni amolli ni familiarisé avec les coutumes du pourboire, est un homme très jaloux de son indépendance et capable de supporter un long martyre plutôt que de céder.

A la fin du septième et dernier volume de ce qu'il appelle son « cycle méditerranéen », *De Jérusalem à Istanbul,* M. Camille Mauclair, l'un des membres fondateurs de notre Académie Méditerranéenne, et des plus fidèles, écrit :

A la latinité, « faudra-t-il payer sans espoir la dette de gratitude que l'honneur exige de payer aux causes que l'on sent perdues, ainsi qu'on redouble de tendresse au chevet d'un être chéri et condamné? Ces questions, je me les suis posées en achevant ce cycle de beautés, avec un serrement de cœur. L'heure est sombre pour toi, Méditerranée. »

Mais pour qui l'heure n'est-elle pas sombre? Nous avons exposé ici, à diverses reprises, déjà, ce qu'il y avait de complaisance dans l'adhésion donnée par tant d'esprits, de peuples, de nations au concept si simpliste, si arbitraire de la latinité. S'il y a un mot qui ne veut rien dire, c'est bien

celui-là. Des poètes trop généreux ont fait sa fortune. L'amitié intellectuelle et traditionnelle qui permet à des Italiens sensibles et à des Français lucides de fraterniser si aisément résistera aux épreuves artificielles auxquelles elle est présentement soumise. Mais il y a quelque chose qui n'y résistera probablement pas, quelque chose que l'on hésitera désormais de nommer et de célébrer, et c'est précisément la *latinité* ou sinon ce qu'elle paraissait jusqu'ici pouvoir contenir (à quoi nous trouverons un autre contenant et une autre dénomination) du moins ce qu'il y avait de trop généreux et d'illusoire dans ce mot créditant abusivement une nation trop heureuse de maintes valeurs étrangères à elle-même, au détriment de tout ce qui, dans le concept méditerranéen, aurait dû, en bonne justice, être attribué à d'autres. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de « sœurs latines », il y a une notion particulière de la civilisation qui ne saurait plus être identifiée avec tout ce dont la romanité avait tenu à demeurer jusqu'ici le symbole, et c'est précisément la latinité.

§

Est-il trop tard pour revenir sur l'importance d'une communication faite à l'Institut par le recteur de l'Académie de Lille, ancien recteur d'Alger, sur les élites indigènes en Afrique du Nord? Une série de problèmes se posent à cet égard et je ne saurais trop déplorer, par exemple, que le nouveau Résident Général de France en Tunisie se soit refusé, au moins jusqu'au moment où j'écris, à recevoir un Musulman ou une seule délégation de ce que nous nommons trop dédaigneusement les Indigènes, mot qui vexe funestement ceux auxquels il s'applique, surtout lorsque ceux-ci sont instituteurs, bacheliers, docteurs en droit, en pharmacie ou en médecine. Malheureusement, il est impossible de traiter ces questions avec sérénité dans les grands ou même les petits journaux de la métropole, car les Résidents et les Gouverneurs Généraux, aussitôt nommés, sont pourvus d'innombrables amis et défenseurs recrutés spécialement parmi la clientèle parlementaire et journalistique des amateurs de voyages gracieux, de réceptions solennelles et d'autres avantages; chacun de ces puissants proconsuls dispose de pou-

voirs inconnus de la plupart de nos ministres : ils possèdent des caisses de propagande et des fonds secrets fort appréciés de certains voyageurs illustres. On ne s'expliquerait pas autrement la fréquence des séjours que vont faire en Tunisie ou au Maroc certains parlementaires qui en sont devenus de véritables habitués... ni le zèle qu'apportent à taire la vérité de telle situation des directeurs de journaux habitués à proclamer leur indépendance.

Mais revenons à l'Institut où, voici quelques mois, M. Georges Hardy signalait dans la société dite indigène la formation d'une élite distincte du corps artisanal ou paysan aussi bien que des masses ouvrières des villes. Il est curieux d'observer que cette élite, ou du moins cet ensemble d'élites, ne s'est pas formé par hérédité. Ses membres ne sont pas les descendants des familles les plus illustres ou les plus fortunées. Au Maroc comme en Tunisie, il existe une véritable petite bourgeoisie autochtone. En Algérie, on distingue plus nettement ce que M. Hardy appelle des « hommes nouveaux »; anciens élèves des médersas, ils sont commerçants, officiers, écrivains, artistes, professeurs, journalistes, médecins, avocats, etc. Ils demeurent généralement fidèles aux coutumes de leur pays, mais ils ne refusent pas la coupe de champagne que vous leur tendez, ils s'habillent comme vous et moi et, miracle! il en est qui vous reçoivent à l'européenne, en présence de leur famille, femme, filles, enfants (cela, en Algérie seulement), tandis que d'autres adoptent un compromis entre nos coutumes et les leurs; dans le plus élégant et le plus parisien des salons de thé de Tunis, tous les jours vient s'asseoir et fumer un jeune Arabe aux lunettes d'or qui, parmi l'essaim caquetant des beautés européennes de la ville, femmes ou filles de notables, s'isole gravement pour lire un ouvrage imprimé en caractères coraniques. Ou bien paraît une jeune personne vêtue à l'une des dernières modes, chaussée par le bon bottier et coiffée par la modiste en vogue, qui passerait presque inaperçue si un voile noir ne dissimulait son visage. La jeune « speakerine » (quel affreux mot!) de Radio-Tunis vient tous les jours parler au micro dans un uniforme de ce genre. Quant aux jeunes gens, ils n'avaient pas jusqu'ici consenti à troquer la chéchia ou le fez

contre les chapeaux de feutre ou de paille mais l'habitude nouvelle de circuler nu-tête commence à les séduire et c'est à sa faveur que se fera la transition; je souhaite que, auparavant, l'on veuille bien nous expliquer les mystères qui codifient si diversement, de Casablanca à Tunis, la forme et la couleur des tarbouchs, fez ou chéchias, rigides ou mous, avec ou sans glands, épousant ou non les formes du crâne, cylindriques ou aplatis, etc... car on ne se coiffe pas de la même manière à Tunis et à Constantine, à Constantine et à Alger, à Oran et à Rabat.

Telles chéchias distinguent l'intellectuel du personnage sans ambition; telle autre est adoptée par un parti politique, comme en 1936 on vit chez nous la cravate rouge, garance ou grenat, faire fureur chez les communistes et les socialistes. Ces intellectuels auxquels nous avons donné des diplômes et qui exercent leur profession tout aussi normalement que des citoyens français, ils revendiquent des droits qu'on finira par leur accorder et M. Georges Hardy a probablement raison de penser que ce serait la meilleure façon de les éloigner des conceptions nationalistes trop intransigeantes qui leur furent suggérées naguère par des propagandes aujourd'hui démasquées. Ces intellectuels nord-africains, si tentés qu'ils soient, dans l'idéal, par un panislamisme dont la France aurait pu se faire la protectrice et la bénéficiaire si elle avait eu à temps une politique musulmane, ces intellectuels ont été les premiers à comprendre qu'en affaiblissant l'autorité de la France ils renforceraient la position de ceux qui ne convoitent l'honneur de les administrer à notre place qu'afin de les refouler vers les déserts et d'installer leurs immigrants à la leur.

Un témoignage d'un exceptionnel intérêt relatif à l'évolution des mœurs algériennes a été fourni récemment par la publication d'un bel ouvrage édité à Alger même (chez Baconnier) : *Musulmans* 1938 « Un mariage arabe dans le Sud algérien » ; deux jeunes gens de grandes familles, élevés dans les lycées d'Alger, se sont mariés solennellement selon tous les rites de leur religion mais en costumes européens, la jeune femme complètement dévoilée et le jeune homme en habit noir et cravate blanche, parmi toute une couvée de de-

moiselles d'honneur également dévoilées et de jeunes Musulmans en vestons. Le Gouverneur-Général, en raison de l'importance des familles alliées et du caractère symbolique d'une telle manifestation, inconcevable il y a seulement dix ans, n'avait pas hésité à se rendre lui-même à ce mariage dont Mme Lucie-Paul-Marguerite rend compte dans son journal *Scène et Monde* et dont l'exemple fera date; il fut l'occasion de très grandes fêtes populaires du plus pur caractère arabe. Notre confrère constantinois Zenati, ancien instituteur, directeur de *La voix Indigène,* délégué des *Amitiés Méditerranéennes,* a tiré la leçon de ces fêtes, qui sera aussi la conclusion de cette chronique, lorsqu'il a écrit :

Il s'est accompli là, dans la demeure du plus grand chef indigène de l'Algérie, sous l'œil bienveillant des autorités religieuses et civiles du département, l'union sacrée, le mariage de raison de l'Islam en voie de modernisation et du traditionalisme devenant accommodant sous l'effet du progrès...

Ce n'était donc point un événement de petite importance et l'on comprend qu'on ait tenu à le commémorer par un livre, dont malheureusement l'auteur n'est pas un écrivain, mais qui inspirera symboliquement des romanciers.

Mémento. — L'ouvrage récent de M. Henri Gaubert : *Les Grandes Conversions* (Ed. Spes) évoque plusieurs figures de grands mystiques méditerranéens : saint Paul, saint Augustin, le Berbère, Ignace de Loyola, etc. — Celui de M. Jean Mélia : *En Tunisie,* « Carthage chrétienne d'aujourd'hui », offre au souvenir un portrait du Cardinal La Vigerie et de son collaborateur le plus précieux, le savant R. P. Delattre, fondateurs du Musée de Carthage, auteurs de fouilles innombrables, bâtisseurs de l'actuelle basilique primatiale dressée à la place du bûcher de Didon. — Dans le recueil de vers de Mlle Rose Malhamé récemment paru : *Avec les Oiseaux,* on trouve deux beaux poèmes consacrés l'un au souvenir de Mistral, l'autre à celui d'Anna de Noailles. — Signalons encore dans le bulletin *France-Grande Bretagne* une très importante étude de M. Ch.-M. Garnier : *Poètes anglais de la Méditerranée,* sur laquelle on reviendra.

JEAN DESTHIEUX.

LES REVUES

Les Volontaires : la liberté de l'écrivain et le devoir actuel. — *L'Alsace française* : qu'il faut y combattre avec énergie la propagande anti-française du Reich. — *Yggdrasill* : un poème où la Pavlova, en dansant au Ciel devant saint Jean-Baptiste, en obtient le pardon et le salut de Salomé. — *Dante* : lettre inédite de Stéphane Mallarmé. — Naissance : *La Pensée*. — Mémento.

Un collaborateur de la revue **Les Volontaires** (juin), M. Jacques Roumain publie « Sur la liberté de l'écrivain » un bref article qui répond à un très urgent souci. Tel en est le début :

Je m'étonne et j'avoue admirer que dans le désarroi actuel on n'ait pas encore entrepris d'exhumer la théorie de l'évasion, c'est-à-dire de la désertion à tout prix, une mystique de la tour d'ivoire, de l'île déserte, de la contemplation intérieure. Ces artifices, on le sait, sont le refuge de l'abdication.

Existe-t-il aujourd'hui un individu si tiède, si monstrueusement protégé par l'indifférence qu'on puisse l'imaginer, qui ne cache en quelque secret repli de sa conscience un enfer pour le vomir à la surface de la réalité? Le récit d'un lynchage, d'un pogrome devrait suffire à lui révéler que la satisfaction de vivre est devenue le sentiment bas par excellence.

Il est bon que cela ait été exprimé. L'accent de l'auteur me fait croire à sa jeunesse. Je voudrais ne pas me tromper sur ce point ou pouvoir l'affirmer comme la valeur de ce témoignage. Il milite pour une union internationale des intelligences. Elle seule sauvera de l'anéantissement ce qui subsiste de la noblesse de l'esprit et de son activité.

Il n'y a plus de dignité dans le bonheur, constate M. J. Roumain. La phraséologie la plus subtile sur la liberté de l'écrivain se dissipe au premier examen comme un écran de nuées à l'abri duquel s'abritent une félicité et un refus également criminels. L'homme est désormais contraint de participer, et dans un monde partagé entre victimes et bourreaux, s'il veut rester libre, de se sentir enchaîné à la nécessité de choisir.

Il existe des gens qui ne vivent que pour avoir un « bel enterrement »; d'autres sont dominés par une conscience théologique...

Nous osons penser que la vie est en soi une mise en accusation : que la mission fondamentale de l'homme est de se justifier, que cette justification il la peut trouver dans une adhésion totale à la fraternité humaine.

Un isolement des faits dans l'espace qui aurait pour résultat l'indépendance morale de l'individu me semble inconcevable. Guernica anéantie suscite en nous la même révolte passionnée que Reims bombardée; et catholiques ou communistes, croyants ou athées, nous frémissons d'évoquer comme le possible cauchemar de demain, sur Chartres, sur « la flèche irréprochable et qui ne peut faillir », l'ombre sinistre des avions; — de lointaines colonies sont intégrées dans le jeu mortel des diplomaties au même titre que des frontières d'Europe centrale, et la même page de journal nous apprend que dans une petite ville d'Alabama neuf jeunes nègres innocents (1) ont été condamnés à périr, brûlés vifs, sur la chaise électrique et qu'un écrivain a payé derrière les barbelés d'un camp de concentration hitlérien le crime d'être Juif...

Faut-il se divertir ou s'indigner que certains continuent de réserver au mot « internationalisme » un sens péjoratif, alors que poursuivant un nouveau et sanglant partage du monde, toute une géométrie belliqueuse d'axe et de triangle rend solidaire le destin d'un coolie chinois et d'un ouvrier tchèque, d'un pasteur abyssin et d'un mineur asturien — demain peut-être d'un paysan alsacien?

Le monde chaque jour se rapetisse, constate la sagesse populaire. C'est vrai, et ce n'est plus sur une sphère dérisoire dont un grand bombardier fait le tour en cent-six heures qu'un même troupeau parcouru par une violence, une épouvante, un espoir universels.

Que l'écrivain assez présomptueux ou aveugle pour croire comme Wilde que l'individu pose un problème pour la vie, tente donc de préserver « sa liberté », son « droit à la solitude ». Il épuisera sa ruse à vouloir nous convaincre : Narcisse se penche sur un miroir de sang qui réfléchit l'ombre de Ponce-Pilate.

Dès maintenant l'homme (et l'écrivain plus que tout autre), l'homme est traqué, *il faut* qu'il soit traqué, mis au pied du mur, acculé à être interrogé — et à répondre.

L'allusion ci-dessus au paysan d'Alsace me pousse à faire état de l'inquiétude qui a poussé M. Jules-Albert Jaeger à se demander publiquement : « Que se passe-t-il en Alsace? » L'article mérite une lecture intégrale. **L'Alsace française** l'a publié le 10 mai dernier . « Un demi-siècle d'annexion » pèse sur nos provinces recouvrées. Elles furent, par tous les moyens, soumises à une « politique d'assimilation culturelle et économique fondée notamment par une puissante entre-

(1) L'affaire de Scottsboro (*note de l'auteur*).

prise d'immigration ». De ce travail méthodique subsistent des « séquelles », et qui agissent, et qu'il convient de paralyser au plus tôt et radicalement. En face de la ligne Maginot existe maintenant la fortification Siegfried. Que celle-ci vienne d'être inondée permettra sans doute à la propagande allemande de démontrer néanmoins la supériorité écrasante de ses ingénieurs militaires. Entendons l'avertissement d'un bon Alsacien clairvoyant, tel qu'il doit être compris. Il dénonce en ces termes l'effort des agents hitlériens :

Aucun effort ne lui paraît superflu lorsqu'il s'agit de marquer ainsi des points tout au long de nos cantons alsaciens : chacun des résultats qu'elle obtient, sur le plan moral ou sur le plan technique, se trouve d'ailleurs immédiatement extrapolé. En effet, leurs conséquences inévitables, fatales, sont d'accroître ici le sentiment de l'insécurité du lendemain. Cet accroissement entraîne trois ordres de conséquences redoutables : il tarit la vie économique, par un ralentissement progressif et prolongé des échanges normaux, faute d'acheteurs au détail; il entraîne une accélération des déracinements privés et corporatifs : retraités et oisifs se replient « sur la pointe des pieds », entreprises et producteurs se déplacent en invoquant un devoir d'état. Ces départs, compliqués par un ralentissement qualitatif des mouvements de fonctionnaires, les meilleurs partant vers l'arrière en invoquant mille prétextes parfois honorables et devant être remplacés par des éléments moins riches d'expérience ou de caractère ou de savoir, ajoutent encore au marasme des choses et au désarroi des esprits. Ils créent une plate-forme psychologique déplaisante pour les accoutumances auxquelles la longueur même de la crise contraint ceux qui restent, et qui, sans doute, s'habituent à vivre dangereusement — on s'habitue à tout — mais le font dans une ambiance soit déprimée, soit déprimante.

M. J. A. Jaeger réclame un énergique châtiment de « la poignée de malfaiteurs » que le Reich entretient en Alsace pour y combattre le loyalisme français de la population. Notre confrère interroge :

...est-ce parce que cette population, dans sa masse, s'est montrée irréprochable aux heures de crise, que nous devrions lui donner pour récompense de ne pas opposer aux éléments qui s'infiltrent en son sein et qui, souvent, font figure à sa tête de directeurs de conscience, la leçon qu'ils méritent lorsqu'ils méconnaissent

leur devoir alsacien au point d'accepter les moyens, les instructions ou les inspirations des hommes, malfaisants et tenaces, qui préparent le retour ultérieur de l'Alsace et de la Lorraine dans la communauté germanique?

§

Les admirateurs d'Anna Pavlova aimeront certainement ce rare poème de Mrs Theresa Hooley que publie *Yggdrasill* (25 mai) dans la traduction qu'en a donnée Mme Margaret E. Barrier :

PAVLOVA ENTRE AU CIEL

Par les portes de pierres précieuses,
Lambeau de cirrus, soupir d'écume,
Feuille d'argent tombée de l'arbre de la Vie,
Pavlova voltigea,
Pavlova
Entra au ciel.
Au son des harpes
Ses pieds
Se reflétaient dans les rues d'or
Comme le soleil dans l'eau.

La fille de Jephté,
Suivie de ses vierges en blanc,
Vint lestement à sa rencontre;
Des anges-enfants, tels une nuée de papillons,
S'entrelaçaient autour d'elle.
Mais Pavlova, inattentive,
Dansa
Droit à saint Jean-Baptiste,
Austère et sombre,
Et le pria,
Avec toute la poésie de bras suppliants,

D'intercéder
Pour Salomé, fille d'Hérodiade,
Aux enfers :
Que ses péchés soient pardonnés
Et son âme transmuée
En félicité.
Comme la gelée au soleil,
L'anachorète,

Considérant Pavlova,
S'attendrit,
Et il arriva
Que Salomé fut sauvée
Et ses pieds arrachés aux ténèbres
Pour rejoindre le ballet céleste
D'étoiles et d'ailes.

§

A l'occasion du cinquantenaire de la fondation de *La Plume* défunte, M. F. Gentili di Giuseppe publie dans la revue **Dante** (mai-juin) la lettre inédite ci-après, de Stéphane Mallarmé à Léon Deschamps qui lui avait offert la présidence d'un banquet, le septième de ceux qu'organisa l'habile publiciste :

Paris, 24 janvier 1893.

Très drôle, l'invitation [dessinée par F. A. Casals] et tout à fait amusante, mon cher Deschamps, n'y pas toucher.

Quel jour sera le banquet? J'excepte s'il est possible les mercredi et vendredi, où je suis fatigué et le mardi; et préfère, dans ce qui reste, au lundi, les jeudi et samedi. Mon cher, quant au successeur, si je le désigne ce ne peut être que Verlaine en donnant à entendre qu'une circonstance fortuite m'a fait le précéder. A ses intimes à le garder ce jour-là, je parle du jour de sa présidence, en état virginal. Vous objecterez qu'il n'y a plus après le mien, qu'un dîner, cette année et que c'est tarder pour de Goncourt; en effet, mais ai-je une situation suffisante, âge, etc., pour le présenter? Lui seul s'il doit en être, toutefois pourrait, en raison du retard, autrement, précéder Verlaine. Votre intention de limiter notre Olympe à douze est d'une haute sagesse, et les noms proposés, Huysmans, Becque, Richepin, parfaits, reste une question de tour, indifférente, l'élection de cette année à part, voilà tout.

Votre main, affectueusement.

STÉPHANE MALLARMÉ

§

NAISSANCE :

La Pensée (n° 1, avril-mai-juin). Adresse : 24, rue Racine (6e). « Revue du Rationalisme moderne. Arts. Sciences, Philosophie ». Trimestrielle. Directeurs : M. Paul Langevin et Georges Cogniot. Secrétaire de la rédaction : M. André Parreaux.

L'objet de cette publication est d'être « l'instrument de travail de l'humaniste moderne » et de lutter pour la raison, pour « l'acquis intellectuel et moral de la civilisation ».

M. Paul Langevin écrit, dans ce premier numéro, sur « La physique moderne et le déterminisme »; M. G. Politzer, sur « La philosophie et les mythes ». M. J. B. S. Haldane donne une bien curieuse étude de l'hémophilie dans les familles royales d'Europe. De M. Charles Kœchlin : « La résurrection des modes anciens dans la musique moderne ». M. G. Cogniot publie un essai « Sur quelques directives de la politique scolaire de la Révolution française ». Un « hommage à Georges Urbain » par M. Paul Langevin. — « L'évolution de Charles Dickens » par M. A. Parreaux.

§

MÉMENTO. — *Æsculape* (avril) : « Nancy, Strasbourg et la France de l'Est dans l'art, l'histoire et la médecine », un n° spécial d'un grand intérêt.

L'Allemagne contemporaine (20 mai) : De M. Maurice Muret : « L'irréligion allemande ». — M. Marcel Koch : « Nécessité et urgence de la sécurité collective ». — M. A. J. Roussel : « Le renouvellement de la vie culturelle allemande ».

L'Archer (avril) : « Le soldat français », causerie de Campagnou. — De Mme Germaine Emmanuel-Delbousquet, des « Portraits et Souvenirs » d'une extrême délicatesse. — M. le Dr Mayrac : « Variations sur l'accent circonflexe ». — « Malherbe » par M. Pierre Viguié. — Poésies de Mme Berthe Pélissier et M. A. Debroise.

Atlantis (21 mai) : « Templiers et Arabes » par MM. P. Le Cour, P. Basiaux-Defrance.

Le Courrier graphique (avril) : M. P. Mornand : « Bernard Naudin ou de la pitié à l'héroïsme ». — « Cent ans de journalisme » par M. G. Dangon. — Dr Gottschalk : « Les menus de la Cour de Russie ». — « Le Centenaire de la photographie » par M. P. Mornand.

Le Bulletin des Lettres (25 mai) : « La vieillesse de Clio » par M. A. A. Latreille. — « Apollinaire » par M. Sylvain.

Echanges et Recherches (mai) : « Problèmes de Cinéma » par M. E. Fuzellier. — Quatre poèmes d'Edgar A. Poe, traduits par M. Pierre Pascal. — « Thibaudet » par M. Ch. Bellanger.

L'En Dehors (mai) : « La Ciguë », par M. Henri Vandeputte.

Le Génie français (juin) : « Histoire vraie », poésie de M. Emile Vitta.

Gutenberg-Informations (avril) : M. André Gillon : « Le livre français à l'Exposition de New-York ».

France-Japon (mai) : un fascicule aux belles illustrations et riche en textes instructifs sur « La Danse au Japon ».

Messages, n° 1 d'une présentation nouvelle (mai), entièrement consacré à William Blake, qui contient notamment une bibliographie de Blake établie par M. Geoffrey Keynes.

La Nouvelle Revue (1er juin) : « Jean Rameau » par M. Maurice-Pierre Boyé. — « La route lumineuse », vers de M. Raymond Genty.

Revue des Deux Mondes (1er juin) : début d' « Est-ce un miracle? » roman de Mme Marcelle Tinayre. — « Si la guerre éclatait », de M. le Gl Serrigny. — De Verax : « Le cardinal Villeneuve ».

La Revue hebdomadaire (27 mai) : M. B. de La Salle : « A. de Vigny. Images de sa jeunesse ». — « Défense des libertés communales » de M. Gautier-Dauvernay.

Revue Normande (avril à juin) : cette publication vient de s'adjoindre « Scripta » et « Le Lunain Bajocasse ». Ce fascicule traite surtout du folklore normand et des vieux maîtres de la littérature de la riche province continentale et de ses îles.

Rob (10 mai) : « La prédiction mystérieuse de Prémol », qui annonce l'incendie de Paris pour 1940, avec la fin du pouvoir de M. Benito Mussolini, car : « la Dictature nationaliste tombera dans une pourriture telle que ses tenants, ses adorateurs, seront les premiers à être pris d'horreur ».

La Vie intellectuelle (25 mai) : M. P. Mesnard : « L'humanisme chrétien ». — M. Denis : « La crise des classes moyennes ».

Le Vieux Bistouri (20 mai) : « Les prémonitions » par M. le Dr L. Pron. — « La dontologie du graphologue » par M. J. Frau.

Voix européennes (mi-mai) : M. H. Ripka : « Pourquoi la Tchécoslovaquie ne s'est-elle pas défendue? » — « Le front de paix en Méditerranée orientale » par M. Huseyin Nafiz.

La Revue doloriste (juin) : « La chair et l'esprit » par M. Marcel Hamon. — « Sporades doloristes » par M. Julien Teppe. — « L'injuste souffrance » par Mme George Day.

Aguedal (mai) : « Hommage à Max Jacob », ensemble de souvenirs, de témoignages d'admiration des amis et disciples du poète en qui l'un deux, M. Jean Valmy-Baysse, salue « le créateur de rythmes et d'images insolites, précurseur — déjà ! — de tout un mouvement dont il sera le dernier à bénéficier ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Candide : La Terreur rose. — Le cerveau de Napoléon. — Digression sur le génie, la sainteté et la politique. — *Gringoire :* De chutes en redressement. — Un dessin. — Un écho sur l'admission dans les écoles professionnelles. — Un dessin. — Un crime. — *Je suis partout :* Pour une réglementation des nouvelles internationales. — Lettre ouverte au ministre des Affaires étrangères. — Au revoir, Italie. — Sous le climat de la « Guerre Blanche ». — Le mécanisme des élections en 1789. — *Marianne :* Plaisir de lire. — *Les Nouvelles Littéraires :* Francis Jammes, ce Virgile, ce Hugo, ce Mistral d'Orthez. — *Toute l'Edition :* Interview de M. John Charpentier, grand prix de la Critique 1939.

Candide (31 mai) : Un livre : un homme. *La Terreur Rose,* d'Alain Laubreaux provoque un compte rendu chaudement sympathique de M. René Benjamin. J'espère pour l'auteur un succès qui sera du même coup une revanche de notre confrère, l'éditeur Denoël, sur la censure.

Je dois dire d'abord, pour me faire comprendre, que j'aime cent fois mieux les hommes que les livres. Si, par hasard, un homme fait un livre, je n'ai pas, de ce fait, une aversion spéciale pour lui, mais... je n'aime un livre que s'il est d'un homme — pas d'un homme de lettres — de quelqu'un qui vit, qui sent, qui pense et qui brûle de raconter. Les scribes, qui écrivent comme d'autres font des installations de plomberie, m'assomment! Ce n'est pas un *métier* d'être écrivain; ce doit être une vocation et un bonheur. On l'éprouve chez les grands. Je ne suis pas consolé de n'avoir pas connu Cervantes et Molière, parce qu'ils avaient trop à dire, et ils m'auraient dit une partie de ce qu'ils n'ont pas eu le temps d'écrire.

Mais... il y a des contemporains qui ne font pas regretter de vivre maintenant, et quand je découvre, dans un livre heureux ou malheureux, le battement d'un cœur qui cherche un lecteur, c'est-à-dire un ami, pour lui confier d'importantes nouvelles, j'ai tout de suite envie de connaître le visage de cet homme à porte-plume!

L'an dernier, je venais de lire une dizaine d'articles éblouissants d'Alain Laubreaux, quand j'apprends qu'il parle un soir aux Sociétés savantes. Ses articles étaient déjà tellement parlés que je devinais comme il parlerait; mais le lieu où il s'annonçait a été si compromis par la parole qu'il faut un homme d'une vitalité exceptionnelle pour y résister, et j'allais vers Laubreaux, me disant : « Pourvu que...! »

Je suis revenu dans la joie.

Connaissez-vous la salle des Sociétés savantes? Vous savez, au moins, que tout ce qu'il y a de plus miteux ou de plus pervers, de plus bas dans l'échelle humaine a parlé ou plutôt bafouillé là

depuis trente ans. J'y ai entendu Blum, Basch, Buisson, Aulard, tous les gâteux de la politique et tous les politiciens de l'Université. On croit leurs paroles mortes et enterrées comme eux. Ah! bien, oui! Elles flottent encore dans l'air irrespirable de cette salle immonde, où leur vasouillage a laissé comme un bouillon de culture dans quoi la voix des autres vient tomber en faisant « floc »!

Les bonshommes, d'ailleurs, sont eux-mêmes encore là. C'est curieux et affreux. Ils se baladent, tels d'invisibles chauves-souris, entre le sol et le plafond, et on a tout à coup la sensation qu'ils se plaquent sur vous, qu'ils collent à votre visage... On est suffoqué!

Eh bien! Alain Laubreaux, pendant une heure, les a tués! Il les a fait rentrer dans le plâtre des murs. Et il a assaini l'air. On respirait! Je vous jure qu'il faut un gaillard!

Mais c'en est un : il ressemble à Balzac. Il en a la largeur, l'ampleur, la sonorité, l'abondance. Il a le rire, avec ce feu dans la prunelle qui domine et persuade. D'autres, ce soir-là, avant lui, avaient parlé, et fort bien, très sagement, selon les règles du manque d'art, derrière une table, l'œil sur un papier, en buvotant de l'eau. Lui s'est avancé sur son estrade et il est entré dans le public comme un bateau qui arrive au port! Alors, je me suis mis à faire des signes, comme si j'étais sur le quai. Il était heureux de parler; je jubilais de l'entendre. C'est admirable un homme qui rayonne et répand de la sympathie.

Je m'amuse, en écrivant cette phrase, à l'idée qu'elle peut tomber sous les yeux de quelque ostrogoth que Laubreaux aura éreinté dans sa critique dramatique ou ailleurs. Le malheureux va sauter, gémir, téléphoner à sa plus tendre amie : « Achetez *Candide!...* Vous verrez jusqu'où peut aller l'aberration humaine!... » Au lieu de se regarder dans la glace et de s'apercevoir qu'il est un grotesque... ou une sale bête!

Non pas que Laubreaux soit infaillible : il n'a pas fondé de religion. Mais il a de la santé et de l'instinct. Et il ne se trompe guère sur le ridicule ou la méchanceté des êtres. C'est un homme qui s'avance dans la vie, comme sur l'estrade des Sociétés savantes, avec l'espoir de rencontrer de bons compagnons. Quand il est déçu, dame! il ne le mâche pas. Et cela fait une page de plus pour la littérature française!

Car la vraie littérature, c'est la vie, l'expression immédiate d'une joie ou d'une peine, avec la température et le mouvement de cette peine ou de cette joie. Mon lecteur a une occasion de vérifier ce que je dis. Qu'il entre chez un libraire et achète *La Terreur*

rose (1), le dernier Laubreaux. Je ne lui donne pas un conseil désagréable. C'est charmant d'acheter un bon livre. Et *La Terreur rose* en est un très bon! Du théâtre, — ce que sont toujours les très bons livres. Un spectacle, où l'auteur est acteur et metteur en scène, et auquel il vous convie tout seul — ô volupté! Pas de voisin qui applaudisse à contre-temps. Le théâtre rêvé!

La Terreur rose, c'est l'histoire du Front populaire, mais si ce n'était que cela, ce pourrait être affreux! Le Front populaire étudié *impartialement* par un crétin de Sorbonne, vous voyez d'ici! Avec Laubreaux, c'est le Front populaire vu par un homme libre. Il n'a pas peur, il se compromet, il montre du doigt, et on voit des bêtes sinistres. Alors, on comprend les dégâts énormes commis par les insectes, les larves qui ont possédé la France deux ans. A d'autres, le soin de faire de l'entomologie impavide! Laubreaux frémit en racontant. Mais, par là même, c'est de l'art. Je retrouve mon homme des Sociétés savantes. J'entends son rire ou son indignation. Il s'avance sur moi pour me convaincre. Ne dites pas que c'est essentiellement subjectif. C'est un récit plus vrai que le vrai, parce que c'est de la bêtise... spiritualisée! Quand il peint, par exemple, l'animal à élytres et à dard qu'est Guernut, ce coléoptère triste, je le vois, il grouille, j'ai peur, je recule... Oh! il y aura bien encore des modérés lymphatiques pour dire : « C'est excessif! » La nature du modéré lui interdit de croire aux excès de la création! Le modéré ne sait pas que dans le monde il y a l'homme et les animaux, et puis tous les animaux qui se retrouvent dans l'homme. Il les reproduit tous!

Mais Laubreaux le sait et le montre. Cette horrible invasion de sauterelles que fut le Front populaire n'a été jusqu'ici bien peinte que par Laubreaux, parce que les sauterelles cachent aux hommes le soleil, mais Laubreaux est un autre soleil qui dénonce les sauterelles! Ah! il faut lire son livre : c'est une leçon inouïe! On n'est plus en repos après cette lecture. On a envie de faire sonner le tocsin et de rassembler les honnêtes gens pour courir à la Chambre épingler, c'est-à-dire faire crever les derniers insectes du régime. C'est une telle horreur! S'ils ne crèvent pas, c'est nous qui mourrons! Comment ne le voit-on pas? Quand serons-nous décidés au nettoyage?

Avez-vous pensé à ce que sera l'histoire politique de ce temps? On en rougit! Les noms qu'on évoquera! Les bobines qu'on reproduira!

A moi, les poètes, en attendant l'au-delà, et les rêves — les rêves heureux, tout au fond du sommeil!

(1) Chez Denoel.

C'est le seul reproche que je fasse au livre de ce cher Laubreaux : pas moyen de dormir après l'avoir lu!

Bravo, M. René Benjamin, pour votre présentation vivante de ce livre qu'on sent lui-même, à travers vous, bien vivant! Et surtout, bravo pour cette phrase que je m'amuse énormément à écrire : « Le Front populaire étudié *impartialement* par un crétin de Sorbonne, vous voyez d'ici. »

Le cerveau de Napoléon, par M. René Bizet, dans le même numéro :

Il me semble toujours que j'aurais été le plus heureux des mortels si je me fusse trouvé riche de douze mille livres de rentes, vivant en bon père de famille avec ma femme et mon fils dans notre maison d'Ajaccio. »

Qui a prononcé cette phrase? Napoléon. Il était alors à Sainte-Hélène et faisait des rêves de modestie. Il suffit de lire le livre où M. Adrien Dansette, sous le titre *Vues politiques* (1), a réuni très opportunément et très logiquement quelques-unes des doctrines essentielles de l'Empereur, pour donner aussitôt un démenti aux songes bourgeois du prisonnier d'Hudson Lowe.

Non, et où qu'il eût été, et dans quelque condition qu'il eût dû vivre, Napoléon n'aurait pas été seulement ce « bon père de famille » qu'il souhaitait d'être avec ses douze mille livres de rente. Son génie lui eût interdit d'en rester là.

D'autres diront comment Bonaparte acquit ses idées, de quelle façon il les développa et pourquoi elles se modifièrent au fur et à mesure que le Premier Consul crut à la nécessité de l'Empire. On comprendra tout naturellement que son esprit révolutionnaire n'est pas si différent de celui qui anima de la fin de 1793 à l'été de 1794 le Comité de salut public, mais qu'il sut parfaitement renouer les liens brisés par la Révolution qui devait rattacher le passé de la France au présent que l'Empereur lui créait. Fils de la Révolution, ses soldats ont porté aux quatre coins de l'Europe les principes de 1789. A ceux qui le lui ont reproché ou qui devaient le lui reprocher dans l'avenir, il a fait, au Conseil d'Etat, en 1802, cette réponse péremptoire :

— Je ne dis pas que ce qui s'est passé est juste... L'ordre social a été remanié, le roi a été guillotiné... Tout a été bouleversé. Vous ne pouvez revenir sur ce qui s'est fait.

(1) Fayard, éditeur.

Voyons plutôt, ici, l'extraordinaire mécanisme de ce cerveau unique. Nous avons à notre disposition tout ce qui nous permet de le surprendre en plein travail : des lettres à ses ministres, des confidences à ses fidèles, des interventions au Conseil d'Etat, des conversations avec des familiers. Tous ces témoignages affirment, et de la façon la plus surprenante, la même démarche de la pensée napoléonienne. Tous ces propos rapportés par vingt personnes et ces phrases dictées par lui montrent une parfaite unité de style, comme si l'ouvrage, fait pourtant de morceaux épars dans la correspondance, les mémoires et les souvenirs de Sainte-Hélène, avait été, de la première à la dernière page, écrit de sa propre main. C'est une impression qui n'aura probablement sa pareille dans aucun autre ouvrage composé de la même façon, et qui découvre la marque indélébile qu'il imprimait sur tout et sur tous.

De tout ce qu'on lira de lui — car il est incontestable que ses interlocuteurs n'ont rien inventé — il apparait que ce n'est pas tant son intelligence qui émerveille que son génie qui éblouit. Son esprit procède par bonds de pensées, et son discours est une suite de secousses inégalement espacées.

Il expose une idée, souvent assez banale. Il la défend avec les arguments de tout le monde, puis, tout à coup, le moule des pensées communes éclate : une phrase jaillit qui éclaire tout.

Il expose, en 1802, devant le Conseil d'Etat, les raisons qui imposent la création de la Légion d'honneur : hochets nécessaires à la vanité des hommes, moyen simple de distinguer le mérite, puis soudain : « Croyez-vous que la République soit définitivement assise? Vous vous trompez fort. Nous sommes maîtres de le faire, mais nous ne l'aurons pas si nous ne jetons sur le sol de France quelque masses de granit. Croyez-vous qu'il faille compter sur le peuple? Il crie indifféremment « Vive le roi! Vive la ligue! » Il faut lui donner une direction, et avoir pour cela des instruments. »

Parle-t-il du mariage? Il dit ce que nous en savons tous. Puis, brusquement, une formule prise dans la vérité psychologique anime et confirme ses paisibles propos : « On ne se perd pas de vue, en quelque sorte, quand on passe la nuit ensemble. Autrement, on devient bientôt étrangers. »

Son discours n'est pas toujours, n'est même pas très souvent fait de phrases étroitement coordonnées. On reste frappé, par exemple, quand on lit les extraits de ses confidences à Caulaincourt, pendant le retour de Russie, de l'incohérence de ses propos. Il donne, par instants, le sentiment de l'aberration. C'est son cerveau orageux qui décharge une succession ininterrompue d'éclairs. Il dédaigne les transitions, saute, semble-t-il à son interlocuteur, d'une

idée à une autre, alors que pour lui la construction de son raisonnement est parfaite.

Ah! la Russie! Sur Napoléon et la Russie, le meilleur — et le plus récent livre à consulter est celui de M. Jean Jacoby : *Napoléon en Russie,* alertement écrit, facile à lire et nourri de documents dont les historiens conformistes de l'Empereur n'ont, jusqu'ici, pas eu connaissance, — ou qu'ils auraient négligés pour ne pas toucher à la statue qu'ils se promettaient d'élever au grand homme. *L'Action française* du 2 juin a, sur ce sujet, un bien bon article de M. Léon Daudet.

Mais revenons au « papier » de M. René Bizet.

D'ailleurs, Napoléon — et l'anthologie politique de M. Dansette nous le fait bien sentir — n'a jamais ou presque jamais eu le temps de méditer ni de se recueillir dans la solitude. Il a improvisé le définitif.

— Ce n'est que le soir de Lodi, disait-il à Montholon, un jour à Sainte-Hélène, que je me suis cru un homme supérieur.

C'est donc en 1796. Il a vingt-sept ans. Jusqu'en 1801, c'est la guerre, le coup d'Etat, les exigences immédiates de la politique intérieure. Il a trois ans pour réorganiser la France. De 1804 à 1815, sauf un an d'attente à l'île d'Elbe, il combat les coalitions, surveille son immense empire, prépare ses campagnes, forme ses armées. Il est toujours entre deux batailles ou entre deux querelles! Quand pourrait-il réfléchir calmement? Il galope à travers l'Europe, et sa pensée suit le mouvement. A Waterloo, il a à peine quarante-six ans.

A Sainte-Hélène seulement, le repos forcé lui permet de recomposer son passé, souvent tel qu'il eût voulu qu'il fût, et son propre personnage tel qu'il souhaitait qu'on le connût. Son esprit travaille avec plus de logique. Il n'est pas contraint à trois ou quatre dictées presque à la fois. Le moteur cérébral tourne normalement. Et c'est là, sans doute, que, redevenant un homme plus semblable aux autres, il nous paraît, malgré tout, le moins semblable à lui-même.

Une des meilleures lectures possibles sur ce géant, sur ce « monstre », c'est le volume publié, dans cette maison même, par M. J. G. Prud'homme. Il s'agit de Pages choisies de Napoléon présentées, pour la première fois, *chronologiquement.* C'est ainsi qu'on peut suivre le mieux sa pensée, sa turbulente et bouillante pensée et qu'on a le mieux jusqu'ici l'impression

de « sentir vivre » le phénomène. On y lit, à la suite, une tendre épître à Marie-Louise, une proclamation militaire, une nouvelle tendre lettre, une recherche d'ordre intérieure ou une injonction administrative, que sais-je encore? écrites, dictées ou parlées dans la même journée. Et quand cet énorme recueil, plus de 600 pages, est fermé, on a le sentiment d'avoir appris, pour la première fois seulement, à connaître d'un peu plus près, dans la limite du possible, l'intelligence orageuse et fulgurante du Corse aux cheveux plats.

Pour compléter sa figure, M. Charpentier, à son tour, a noté les réactions de l'Aigle vis-à-vis des hommes de lettres, dans un ouvrage, également publié par le *Mercure,* il y a relativement peu de temps. Apport de grande importance.

Grâce aux quatre volumes sur Napoléon que je cite, dont celui de M. Dansette, le dernier en date donne avant tout l'aspect politique, alors que les trois autres donnent sa figure générale ou des réactions précises en face d'événements précis, l'honnête homme de 1939 peut se faire une image plus exacte du grand Napoléon que celle construite par les livres antérieurs d'histoire particulièrement panégyrique.

L'histoire ne doit pas se bâtir uniquement sur la légende; aujourd'hui elle a besoin de connaître la psychologie exacte des individus, leur physiologie, leurs ressources, leurs réactions, leurs qualités — et leurs tares, aussi bien.

Napoléon était, comme Jeanne d'Arc, une statue à laquelle il ne fallait pas toucher. Mais l'Empereur était un homme, de même que Jeanne d'Arc était une jeune fille et tout ce que nous apprenons sur eux, depuis quelques années, ne diminue en rien leurs figures. Au contraire, leurs réactions humaines nous passionnent. Si sainte Jeanne n'était qu'un instrument aux mains de Dieu, — rien que cela, j'insiste là-dessus, rien que cela — mille choses précieuses, rares, admirables, émouvantes se sépareraient d'elle. Car, quand se terminent nos études sur la noble fille et au moment de mettre un point à nos recherches arrêtées par sa mort, quand les horribles questions des assassins à son procès et ses réponses équilibrées sont connues, alors apparaît une femme inconcevablement haute et nette, inconcevablement pure et brave, devant la vraie figure de laquelle la « mission divine » pâlit. Nous

savions que c'était une « bergère » inspirée qui aimait bien Dieu et ses parents. Nous savons maintenant aussi que Jeanne était intelligente et courageuse, qu'elle était gaie, pitoyable, rapide à la riposte, moqueuse et belle et bonne, et douce. Je citais tout à l'heure des noms, à propos de Napoléon. Je les reprendrai, à propos de Jeanne. Car, après son Napoléon, M. John Charpentier a écrit un hommage vibrant et passionné à la sainte : *La lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France* et M. Jean Jacoby, avant son Napoléon, a publié au *Mercure* trois volumes sur la bonne Lorraine, dans lesquels il l'étudie de sa naissance à son supplice sous des angles extrêmement intéressants et nouveaux. Leur lecture fait, sur le moment, profonde impression. Et le souvenir qu'elle laisse est ineffaçable et constructif. Pour ma part, je crois que l'avenir de l'Histoire *vraie* de Jeanne est là. Or, elle y reste, bien entendu, vive, pure, intelligente, hardie, sans offense à sa sainteté, à tel point que le respect où nous avons été élevés vis-à-vis d'elle prend peut-être encore plus de force par la révélation exacte de qualités extraordinaires, dont l'équilibre intellectuel n'est pas la moindre.

Je répète : l'histoire ne peut pas se bâtir que sur la légende. Et j'ajoute que ce n'est pas la sainteté ou la pourpre qui peuvent interdire la recherche historique. N'y a-t-il pas de personnages, dont la vie politique, militaire, familiale soit tout à fait précise et connue, qu'on ait sanctifiés? Je ne ferai pas aux lecteurs du *Mercure* l'injure de citer des noms. Je m'obstine à croire qu'il n'est pas formellement indispensable que les saints ou saintes soient immanquablement des bergers ou des bergères. Evidemment, une bergère plaît par hypothèse au peuple, aux masses selon l'évangile de 1939. Le peuple est légion. Donc, il est préférable de choisir une bergère pour affermir le sens religieux du peuple.

Et cette fois-ci, les voies de Dieu ne me semblent pas effroyablement impénétrables!

Jeanne d'Arc, Napoléon. Deux hautes figures françaises. Les Anglais ont brûlé la sainte à Rouen. (Pour la paix du monde sans doute). Ils ont « hébergé » l'autre à Sainte-Hélène, pour la même raison. Mais tout cela est loin et tout s'oublie. La France laïque abandonne ses héros et marcherait

presque sur la voie des remerciements. Pourvu que nous n'en donnions pas bientôt des centaines de nouveaux pour aider les puissances commerçantes en baisse mais cette fois pour les consolider sur les ruines du continent, y compris les nôtres!

§

Gringoire (18 mai). De chutes en redressement, par André Tardieu. — Un dessin de M. A. R. Charlet : Deux « nouveaux messieurs » reconnaissables. Légende : *Blum :* Tu as vu, ils ont trouvé 6 milliards en 6 heures. — *Auriol :* Il serait temps que nous reprenions le pouvoir. Et ceci :

Un décret paru le 17 mars indique les conditions d'admission des jeunes gens dans nos écoles nationales professionnelles. Ils doivent fournir leur certificat d'études primaires et avoir effectué en plus une année de scolarité, ou bien ils doivent prouver qu'ils sortent de la classe de cinquième des lycées et collèges.

Rien à dire jusque-là.

Le 26 avril, une circulaire signée Jean Zay modifie le texte précédent pour y ajouter deux mots : « Il faut lire désormais : *des lycées et collèges de l'Etat.* »

On voit la malice : pratiquement, les élèves de l'enseignement libre se trouvent exclus de nos écoles professionnelles. Flagrante violation de la loi fondamentale sur la liberté de l'enseignement.

M. Daladier a fait purement et simplement supprimer les mots « de l'Etat » ajoutés par son ministre, dont la nouvelle incartade ne l'avait d'ailleurs pas étonné.

En effet, quelques mois plus tôt, il avait été obligé d'intervenir déjà pour enrayer une tentative analogue. Ces mêmes mots « de l'Etat », M. Zay les avait ajoutés à la circulaire qui procure gratuitement, aux établissements d'enseignement, les sous-officiers chargés des cours de gymnastique.

Gringoire (25 mai) : Un dessin de M. Roger Roy : Des avions face à face, au premier plan, un homme en parachute. Légende : « *Staline :* En cas de bagarre, ma force à moi, c'est le parachute. » Et ces lignes de M. Clément Vautel, dans sa chronique *Sept jours, Sept nuits,* sur une affiche manifestement inspirée :

Dans le XVIe arrondissement, une immense affiche, de couleur rouge, est placardée sur de nombreux murs et provoque maints commentaires. Vous allez voir qu'il y a de quoi.

En caractères énormes, ce titre :

UN CRIME

Puis cette recommandation : « *Ne pas confondre la dénonciation propre avec le bas mouchardage* ».

Et voici le texte :

Il ne s'agit plus de prêcher la repopulation aux chômeurs qui vivent dans les taudis. Il faut que ceux qui habitent ICI, dans ces immeubles princiers (l'affiche que j'ai lue et recopiée est apposée sur une palissade, dans la démocratique rue de Passy) donnent l'exemple.

Parmi les gens riches, il y a trop de *belles femmes stériles* (en gros caractères). Ce sont de mauvaises Françaises. Ce sont celles qui assistaient avec émotion à la défense de Weidmann, celles qui flirtent dans le luxe des grands paquebots, sur les planches de Deauville, partout où les tares mondaines affichent l'insuffisance et la frivolité.

Ces femmes ont tout le confort désirable, les moyens d'hygiène et d'anticonception.

Mais une négligence ne doit pas disparaître (?).

Gens de maison!... Concierges, femmes de chambre, chaumeurs, etc., qui subissez souvent leur morgue, leur insolence, observez leurs agissements. Dénoncez-les!... C'est votre droit. C'est le plus sacré de vos devoirs!

N'hésitez pas à m'écrire et à me donner des précisions sur un cas d'avortement. Je transmettrai vos rapports contrôlés aux ligues de repopulation dites d'utilité publique et, si celles-ci n'agissent pas, directement au parquet.

Qu'en dites-vous?

Certes, il faut lutter contre la dépopulation consciente et organisée, et le *salus populi* doit être, une fois de plus, la *suprema lex*... Seulement, est-il admissible que « les concierges, femmes de chambre, chauffeurs, etc. » soient invités à « observer les agissements » des « belles femmes stériles » — qui vivent dans le luxe, sont pleines de « morgue et d'insolence » — à « dénoncer » ces femmes comme coupables d'avortement? Et ce ne serait pas du « bas mouchardage », ce serait de la « dénonciation propre »?

Une question :

— Qui dénoncera les concierges, les femmes de chambre, etc.?

Plus loin :

Paris, ma grand'ville. L'opérette du théâtre Pigalle, par M. Pierre de Régnier. Dessins de Tigre.

Je suis partout (19 mai) : Pour une réglementation des nouvelles internationales, par M. Pierre Gaxotte. — Lettre ouverte à M. le Ministre des Affaires étrangères sur les relations franco-espagnoles, par M. Robert Brasillach.

(26 mai) : Au revoir, Italie, par M. Robert Brasillach. — Sous le climat de la « Guerre Blanche , par Dorsay, où je trouve cette phrase nette :

Comme des imbéciles lui reprochaient « d'avoir changé », M. Edouard Daladier a excellemment riposté à la tribune de la Chambre que, depuis septembre, c'était non pas sa politique qui avait changé, mais que c'étaient ses possibilités d'action.

(2 juin) : Questions révolutionnaires. Le mécanisme des élections de 1789, d'après un nouveau témoignage, par M. Pierre Gaxotte. — L'article de M. P. A. Cousteau, sur l'Alliance soviétique.

Marianne (31 mai) : Du plaisir de lire, par M. Léon-Paul Fargue.

Les Nouvelles Littéraires (20 mai) : Francis Jammes, ce Virgile, ce Hugo, ce Mistral d'Orthez, par M. Léon-Paul Fargue, d'où jaillit ce portrait :

D'abord, regardons-le. Entretenons-nous avec le grand Monsieur, face à face. Jammes était un barbu. C'était Neptune, Tolstoï, Rodin. Sa barbe pousait comme l'herbe, elle était naturelle comme un olivier, un aconit, un galet moussu : c'était la touffe de broussaille sur la montagne rude. Enfin, Jammes avait un petit chapeau-peintre à bords relevés, des lunettes tombantes, comme les vieux, le front de Vulcain, les prunelles d'une vierge, une bouche mythologique. Et de tout cela se dégageait une rondeur impériale et paysanne qui le mettait en contact avec les bases mêmes de la vie de tous les jours et de tous les temps : le ruisseau, l'épi, l'étoile, le murmure des buissons, le monologue des cailloux, les fumées de l'horizon et les bousculades des troupeaux.

Toute l'Edition (20 mai) : Interview de M. John Charpentier, lauréat du Prix de la Critique littéraire, par Pierre Langers. Il y annonce la publication d'une anthologie des plus beaux vers français, qui va paraître au *Mercure de France*.

Cela s'appellera *Les fleurs du jardin lyrique*. Il ne s'agit point là d'un nouveau recueil de poèmes ou de morceaux choisis, mais

d'un groupement systématique des plus beaux vers de notre langue. C'est le résultat de vingt ans de lectures, la plume à la main.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Lorsque l'amour parait... (*passim*). — Le grand panda (*le Jour*, 26 mai), l'ours en peluche (*Ce Soir*, 23 mai), M. Browning (*l'Intransigeant*, 18 mai), la girafe (*le Petit Parisien*, 21 mai, le lapin (idem), et Daâh, le chien (*le Figaro*, 23 mai). — Monsieur Goron, le Sherlock Holmes français (*la Dépêche de Brest* 11 mai). — La vérité sur la mort de Maurice Rollinat (*l'Ordre*, 21 mai). — Hommage à Victor Segalen (*le Jour*, 22 mai). — Une île en perdition; statistique démographique (*le Matin*, 20 mai). — Signes dans le ciel (*le Journal*, 2 juin). — Le souvenir de Marivaux (*le Temps*, 9 mai).

Il était temps qu'un événement tout sourire, tout miel, apportât au monde une détente.

La fugue amoureuse d'une jeune étudiante d'Oxford enlevée par un de ses camarades,

telle que l'a rapportée la presse, a été fort appréciée. Voici, notamment :

le jeune Américain et sa jolie conquête, photographiés à leur arrivée en France à la gare de Boulogne,

et c'est assez excitant. Sans compter que voilà une arrivée habilement montée : ces amoureux ont le sens de la réclame.

Le grand panda, au contraire, a raté son entrée. Pourtant, tout était prêt, dit **le Jour** :

reporters, cinéastes, photographes, quand on apprit par un coup de téléphone que le grand panda [destiné à titre temporaire au Zoo de Vincennes] n'arriverait en gare du Nord qu'à minuit.

Je résolus d'être la première Française [le reportage est signé D. C.] à voir le panda. J'arrivai à cette heure fatale. Et c'est ainsi que j'ai pu souhaiter la bienvenue à cet hôte de passage dans le wagon qui l'avait amené sous le ciel parisien.

Pas d'interview : le grand panda est personnage muet.

Mais je l'ai revu en plein jour. Habillé avec un goût sûr d'une robe crème et de bas noirs, il porte d'épaisses lunettes sombres qui devaient lui être très utiles dans les montagnes neigeuses de la Chine ouest, en bordure du Thibet, où il a été capturé. Ici, elles ne lui serviront guère, mais il ne peut pas les laisser au vestiaire.

C'est un animal extrêmement rare.

On ne l'a connu qu'en 1869, grâce à Milne Edwards qui avait rapporté son squelette. Le premier spécimen vivant ne fut introduit en Europe que l'année dernière, et c'est le premier qui vient en France.

Dans son pays d'origine, il habite des forêts de bambous à une altitude de 1.800 à 4.000 mètres. Très peureux, il vit caché; il n'a été aperçu qu'une dizaine de fois par des Blancs. Ses habitudes, par conséquent, sont presque inconnues. On sait toutefois qu'il est végétarien et se nourrit de pousses de bambous.

Les zoologistes se sont beaucoup occupés ces dernières années de cet animal, son extrême rareté, son éloignement et son habitat inaccessible ne permettant pas de lui désigner encore une place bien définie dans la classification.

La classification est cependant toute trouvée :

On dirait un ours en peluche.

Précisément, note le correspondant de **Ce Soir** à New-York,

on annonce la mort de Richard Steiff, l'homme auquel on attribue l'invention de l'ours en peluche qui est considéré dans le monde entier comme le jouet le plus aimé des enfants.

Natif de Sonneberg, en Allemagne, ville des jouets par excellence, Steiff avait lancé son premier « teddy bear » en 1903. Devenu dès le lendemain le jouet préféré des gosses, cette invention fut importée la même année aux Etats-Unis où l'on s'empressa de la baptiser du nom du président Théodore (Teddy) Roosevelt, grand chasseur d'ours.

La popularité du nouveau jouet ne cessa de croître et la ville de Sonneberg exportait chaque année des millions de « Teddy bears » dans tous les pays du monde.

En 1923, M. Richard Steiff émigra en Amérique pour y fonder une entreprise dont le seul article de fabrication fut l'ours en peluche.

Sympathique Richard Steiff! On annonçait quelques jours plus tôt de New-Haven (Connecticut), la mort de Jonathan Browning.

Il était, souligne **l'Intransigeant,** le dernier survivant des trois frères Browning, inventeurs et fabricants du revolver Browning. Au moment de sa mort, M. Jonathan Browning négociait la production d'une nouveau fusil automatique.

M. Browning est mort. Mme la Guerre pas morte. Mais la girafe?

La première girafe qui vint à Paris [c'était en 1828] est maintenant empaillée à La Rochelle,

informe M. Georges Rideau dans **le Petit Parisien.**

Cette girafe, originaire du Kordofan, fut offerte au roi de France Charles X par le pacha d'Egypte Méhemet Ali, en 1826. Elle était âgée de deux ans et sa hauteur atteignait près de 4 mètres. Elle fut embarquée à Alexandrie et débarquée à Marseille le 14 novembre 1826, en même temps que trois vaches destinées à fournir le lait dont on la nourrissait.

Trois vaches pour une girafe. Il faudrait donc tout un troupeau pour la Tour Eiffel.

La girafe fut conduite dans une écurie, à la préfecture, où elle vécut pendant six mois, en attendant que le retour de la belle saison permît de l'envoyer à la ménagerie du roi.

Une correspondance s'engagea entre le préfet et les professeurs du cabinet d'histoire naturelle. Ces derniers rédigèrent des instructions sur les soins à donner à la girafe et, le 3 avril 1827, ils décidèrent d'envoyer à Marseille le professeur de zoologie Geoffroy-Saint-Hilaire pour amener la girafe à Paris.

Alerte! Alerte!

Les maires de toutes les communes par où devait passer l'animal furent prévenus d'avoir à prêter leur concours à Geoffroy-Saint-Hilaire; les brigades de gendarmerie furent chargées de lui fournir trois gendarmes, de brigade en brigade, et, le 20 mai 1827, à la pointe du jour, la caravane se mit en marche. Partout — à Aix, à Avignon, à Orange, à Montélimar, à Valence, à Lyon — elle mit en rumeur les populations sur son passage.

Enfin, la girafe arriva le 30 juin 1827, à la ménagerie du roi. Le 9 juillet, la bête fut amenée à Saint-Cloud et présentée à Charles X. Le *Moniteur universel* relata officiellement cette visite, que les pamphlétaires de l'époque ne manquèrent pas de souligner...

La girafe, ramenée à la ménagerie, détermina dans le Jardin des Plantes un mouvement de curiosité extraordinaire. Tous les Parisiens voulurent la voir; la presse s'en occupa; on lui consacra des chansons, et même la mode s'en empara... Des images d'Epinal représentèrent le célèbre animal.

En janvier 1845 la girafe mourait. Sa dépouille fut placée

au Muséum de Paris, d'où elle était envoyée, il y a quelques années, au Muséum de La Rochelle.

Une jeune girafe vient d'entrer au Zoo. A-t-elle été prise au lasso, un pilote d'avion lançant celui-ci? Possible. Tandis que cette façon de chasser le lapin est, paraît-il, courante. Dans le même numéro du **Petit Parisien,** on lit :

Le congrès de la première région cynégétique, qui vient de se tenir à Nîmes, a émis le vœu que le deuxième paragraphe de la loi du 3 mai 1841 concernant la chasse au lapin soit ainsi modifié : *Tous les autres moyens de chasse, y compris l'avion et l'automobile, même comme moyens de rabat, sont formellement prohibés.*

Panda ou girafe, il est permis de préférer à cette sorte d'animal le chien, tout simplement. M. Edmond Haraucourt, dans **le Figaro,** consacre à son chien un joli couplet :

Il était déjà pleinement installé dans notre intimité, quand tout à coup l'univers s'effondra : la guerre venait d'éclater. Alors, dans l'effarement de la solitude immense, nous sentîmes cette petite vie qui se blottissait contre la nôtre, tiède et très humble, innocente de tout, qui ne savait rien des catastrophes et dont la jeunesse, au contraire, ne demandait qu'à s'épanouir. Tandis que l'angoisse quotidienne des communiqués faisait de nous des monomanes anxieux, il protestait par de timides invitations à la sérénité. Si je rentrais à la maison avec de mauvaises nouvelles, il s'évertuait à nous consoler par sa tendresse.

Il prenait part à toutes les inquiétudes qu'il devinait en nous; il se faisait, par force, le confident de toutes nos tristesses. Il avait beau ne pas en comprendre la cause, il nous affirmait avec ses yeux qu'on n'a pas besoin de comprendre un chagrin pour le partager. Quand il me voyait en peine, il venait poser sa grosse tête sur mon genou et il me disait : « Je t'aime ». Puis il allait vers ma femme avec le même geste et la même parole : « Ne pleure pas, je t'aime. » Dès qu'il obtenait un sourire, il criait : « J'ai gagné ! »

Durant les cruelles années, il fut pour nous le compagnon pétri de force et d'innocence, hygiénique et de bon conseil, celui dont la seule présence détend les nerfs, dont le seul regard fait oublier les vilenies du monde ou les amertumes de l'effort déçu. Il me priait avec ses yeux : « N'y pense plus ! »

Appellerions-nous feu M. Goron le roi des chiens policiers, ce serait faire son éloge. M. Goron avait du flair.

Le Sherlock Holmes français,

ainsi l'appelle M. Charles Chassé qui s'est entretenu, pour **la Dépêche de Brest,** de l'ancien chef de la Sûreté avec M. Goron fils, lequel « continue à creuser le sillon paternel » : M. Goron avait fondé un cabinet de police privé, auquel il avait associé son fils Jean. Dans les locaux de la rue de Berry, tout proche des Champs-Elysées, que de souvenirs! A peine si on peut en citer quelques-uns :

Tout en haut de l'armoire, deux arabesques serpentent, disposées parallèlement dans le sens horizontal : la cordelière de peignoir que Gabrielle Bompard passa autour du cou de l'huissier Gouffé, et la corde à palan qu'Eyraud, caché derrière un rideau, fit sauvagement fonctionner, de sorte que l'étranglement de la victime fut la conséquence de la conjonction de ces deux objets.

— Ceci — me dit M. J. Goron en soufflant un peu sur la poussière — est un moulage de la main de Troppmann, qui assassina toute une famille sous le second Empire. Vous remarquerez que la largeur de cette main est tout à fait anormale. Ici des souvenirs des attentats anarchistes de 1893 : une coupe en métal complètement écrasée par l'explosion du restaurant Véry. Sur une autre planche, voilà ce qui est resté d'un parapluie après l'attentat du commissariat de la rue des Bons-Enfants. Cette barre creuse, toute criblée d'éclats, était une tringle pour tapis d'escalier, ainsi mise à mal lors de l'explosion du boulevard Saint-Germain. Ceci, c'est la lanterne sourde de Pini et le morceau de cire qui lui servait à prendre des empreintes de serrure. Cette autre pièce d'identité avait été trouvée par Ravachol dans la sépulture qu'il viola; il faillit s'ensevelir lui-même dans le tombeau, car le monstre était si épuisé de fatigue qu'il eut à peine la force de soulever la dalle qui était retombée sur lui. Là encore, une petite guillotine qu'un aide de Deibler a fabriquée pour le papa Goron.

Mais, il y a mieux :

— Regardez encore ceci! C'est le couteau avec lequel l'officier Anastay frappa sa bienfaitrice. Une des pièces les plus extraordinaires de la collection était le porte-carte qu'un garçon d'amphithéâtre avait taillé dans la peau de Pranzini, lors de la dissection de l'assassin; l'inspecteur Rossignol l'avait offert à mon père en croyant lui faire plaisir. Mais ce porte-carte déchaîna tout un scandale, et mon père dut le remettre au juge Levasseur, qui l'incinéra devant plusieurs témoins, lesquels signèrent le procès-verbal de

destruction. Pendant longtemps, d'autres rognures de la peau de ce Pranzini, dont tant de Parisiennes s'étaient alors entichées, oh! des rognures minuscules, sont restées dans cette armoire; je ne sais pas ce qu'elles sont devenues.

§

Ne rentre-t-il pas quelque folie dans pareilles passions de fétichistes? Mais rappelons-nous qu'on est trop prompt à voir la folie partout. Maurice Rollinat, dont les récentes commémorations, tantôt à Châteauroux, où il est né, tantôt à Fresselines, dans la Creuse, où il habita, ont prolongé le souvenir, Maurice Rollinat passe généralement pour être mort fou. Mais l'était-il vraiment? Un article de M. Louis Mandin, que **l'Ordre** a publié, permet d'en douter. M. Louis Mandin écrit de Rollinat :

Récemment, Jacques Lynn évoquait dans *l'Ordre* la tragédie, encore mal éclaircie, qui hâta sa fin. Au mois d'août 1903, le poète des *Névroses* était très malade, neurasthénique depuis toujours et miné par une tumeur cancéreuse de l'intestin, quand la femme qui lui était chère par vingt années de vie commune fut légèrement mordue par un chien. Rollinat, qui avait fait plusieurs poèmes sur des bêtes hydrophobes, avait une horreur aiguë de la rage. Suggestionnée par lui, sa compagne, dont la santé était délabrée par l'abus de certaines drogues, mourut bientôt, non de la rage qu'elle n'avait pas, mais de l'angoisse, du bouleversement, du traitement auquel on l'avait soumise. Resté seul dans sa solitude de Fresselines, Rollinat y languit et s'y dessécha une partie de septembre, puis fut emmené à Limoges par un ami. C'est là que, désespéré, ne pouvant presque plus s'alimenter, il essaya, à deux reprises, de se suicider. Ce sont sans doute ces deux tentatives qui, connues du public, firent répandre le bruit qu'il était fou.

Transporté dans une clinique, à Ivry, le 21 octobre, il expira le 26, et les journaux parisiens, en annonçant sa mort accréditèrent la version de la folie.

Pourtant...

les personnes qui avaient assisté à ses derniers jours affirmaient qu'il avait conservé toute sa lucidité et que même, avec une scrupuleuse conscience, il s'était préoccupé de menus détails domestiques, de petites dettes qu'il laissait impayées, etc.

Et M. Louis Mandin d'apporter au problème un éclaircissement :

Quand le drame avait commencé, j'étais dans une localité de la Creuse, nommée Bussière-Dunoise, où Rollinat, plusieurs années auparavant, était venu une fois, en visite chez le médecin du pays, le docteur Durand. C'est la seule fois où j'ai vu le poète. En 1903, je n'avais encore presque rien publié. Ignorant de la tragédie qui venait d'éclater à Fresselines, j'eus l'idée d'envoyer à Rollinat un poème et de lui demander son avis. Or, le hasard me fit écrire ma lettre vers le moment où la compagne de Rollinat succombait. Elle était morte le 24 août. Il me répondit six jours après :

Fresselines, le 30 *août* 1903.

Mon cher poète,

Je vous retourne, avec toutes mes félicitations votre manuscrit que je n'ai pu lire que très hâtivement.

J'ai, en effet, passé, depuis un mois par de telles tribulations de toute nature, que je suis malade, en traitement des plus sérieux, et que, sur l'ordre formel des médecins, je ne dois plus de longtemps m'occuper de littérature ni recevoir personne.

Excusez-moi donc, je vous prie, et veuillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

MAURICE ROLLINAT.

Penchons-nous avec M. Louis Mandin sur cette lettre :

Cette lettre est écrite d'une main ferme; elle ne manque pas de ponctuation, elle ne trahit aucun désordre de l'esprit. On aura remarqué avec quelle politesse, quelle délicate attention, Rollinat s'est donné la peine de répondre à ce débutant qui lui était presque inconnu et dont l'importunité tombait au moment le plus accablant de son deuil. Il n'oubliait pas de me retourner mon manuscrit et d'y joindre de touchantes excuses. Il n'y a rien là d'un homme dont la raison chavire.

M. Louis Mandin conclut :

Avec son émotivité exaspérée, sa hantise des monstres de la mort, son organisme épuisé par le cancer rongeur, j'admets que le malheureux poète ait pu avoir des hallucinations et que, par exemple, comme le rapportèrent des gens de Fresselines, il lui soit arrivé de monter tout habillé sur son lit pour fuir des bêtes qu'il imaginait rôdant dans sa chambre. Sa littérature qui, longtemps nourrie d'horreur et d'épouvante, avait été prise pour un produit artificiel et quelque peu mystificateur, se révélait là trop sincère. Certes, l'auteur des *Névroses* a dû souffrir des affres

cruelles; mais, d'après ce qu'on en peut savoir, je ne crois pas qu'il ait sombré dans la démence où l'homme devient le jouet du délire et ne sait plus ce qu'il fait.

Lit-on beaucoup Rollinat? Et lit-on beaucoup Victor Segalen?

Il y a vingt ans que Victor Segalen est mort, note M. Georges Poupet dans **le Jour.** On aimerait qu'à l'occasion de cet anniversaire ses livres fussent lus et commentés. Je crois qu'il est impossible de rester insensible à la beauté de *René Leys,* ce roman qui, paru dans le tourbillon de l'après-guerre, n'a pas encore atteint tous ceux qui doivent l'aimer.

C'est par lui peut-être qu'il faut aborder l'œuvre de Victor Segalen. Quelques mois de la vie à Pékin, le journal de Segalen du 28 février au 22 novembre 1911, voilà ce qu'est en apparence *René Leys.*

L'auteur veut pénétrer le mystère de la cité interdite. Un jeune Belge, René Leys, « bon fils d'un excellent épicier du quartier des Légations », qui lui sert de professeur de chinois, lui livrera les secrets les plus exaltants; Victor Segalen le suivra, confiant, puis inquiet.

René Leys ne joue-t-il pas un jeu enfantin et cette ville violette dont il semble connaître tous les détours, cette inaccessible souveraine qui lui ouvre les bras, ne sont-elles pas nées de son imagination? N'est-il pas un imposteur?

Victor Segalen ne nous le dit pas.

Il ne nous dit pas si René Leys n'a pas été tué par l'image qu'on s'était peu à peu faite de lui. Image chaque jour précisée, chaque jour plus vraie ou chaque jour plus fausse? Image avec laquelle René Leys voulait à tout prix s'identifier, image charmante qui se détache sur le fond mystérieux de la cité impériale, elle-même imaginaire et réelle.

Si l'auteur des *Immémoriaux* fut un temps retenu par l'Océanie, il semble avoir trouvé en Chine son vrai climat.

Peintures, ces admirables poèmes en prose qu'il a nommés *Stèles* et dédiés à son ami, Paul Claudel, *René Leys* font passer et repasser devant nos yeux comme l'a écrit M. Jean de Pierrefeu, « les images de cette Chine moderne, qu'on dit prosaïque, et que Victor Segalen a su, pour la dernière fois peut-être, faire revivre dans sa poésie troublante et raffinée ».

Il n'est pas inutile de repasser la vie de Victor Segalen, écrivain admiré sans doute mais trop peu connu :

Victor Segalen, qui était né à Brest en janvier 1879, après avoir fait ses études de médecine s'était embarqué en 1902 sur *la Durance* comme docteur, pour voyager autour du monde.

En 1905, après un séjour à Tahiti, où il put recueillir quelques bribes de l'héritage laissé par Paul Gauguin, après un passage aux Indes, il rentrait en France.

C'est pendant les années qui suivirent qu'il eut la révélation de la Chine. Il suivit les cours de l'école des langues orientales et, en 1908, il partait pour l'Extrême-Orient, comme élève interprète de la marine.

Installé à Pékin, il étudia l'archéologie chinoise, puis entreprit des voyages à travers le grand empire. C'est au cours d'une de ces randonnées qu'il apprend qu'en Europe la guerre vient de s'allumer. Il rentre en France et rejoint sur le front de l'Yser les fusiliers marins. Mais ses forces sont usées par le travail. On l'affecte à un service de l'hôpital de Brest, puis en 1917 on l'envoie en Chine pour y recruter des travailleurs indigènes. Revenu en France en 1918, plus affaibli qu'il n'était parti, il meurt d'épuisement le 21 mai 1919.

René Leys, comme *Equipée* n'a été publié qu'après sa mort. On lui doit également un important *Hommage* à Gauguin, placé en tête des *Lettres de Paul Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid*, un introuvable *Orphée-Roi* que Claude Debussy avait pensé mettre en musique — d'autres écrits encore inédits.

Vingt ans ont passé

sur cette œuvre lointaine, sans qu'elle ait rien perdu de sa nouveauté et de sa force poétique. Chacun peut s'en rendre compte.

Sous réserve de lire Victor Segalen. Et l'homme 39 est si occupé... Tout juste s'il a le temps de relire son testament :

650 milliards de francs, voilà ce que coûte au monde la course des armements,

dit la presse, d'après une brochure de MM. Edouard Bonnefous et Max Cluseau. De l'argent perdu, à ce qu'il paraît, du moins pour ce qui est des gens d'en face. On lit, en effet, d'après des informations parvenues de Hollande, et de meilleure source, mais comment donc : le béton ne résiste pas, les canons s'enfoncent, bref la ligne Siegfried serait un désastre, et patati et patata. Rien qui rappelle davantage le

fameux : « Leurs obus n'éclatent pas... » des commencements de la guerre, la rouge.

§

Et qui peut dire si le monde n'est pas près de disparaître, ni plus ni moins que l'île Verde?

Le Matin informe :

La petite île Verde, d'une superficie d'une quinzaine de kilomètres carrés, située à une centaine de milles au sud de Manille, est sur le point de disparaître complètement de la surface de l'océan.

M. Vicente Caedo, gouverneur de la province de Batangas, a informé le gouvernement de Manille que l'évacuation des habitants s'effectuait actuellement. Des tremblements de terre continus secouent l'île qui s'enfonce rapidement.

Mais quand l'univers dans son entier sera devenu inhabitable, où donc évacuera-t-on les habitants? Dans la lune? La lune sera occupée : sous prétexte d'espace vital. En attendant il est curieux de savoir quelle ville détient le record des naissances : c'est Nancy; quelle autre le record des mariages : c'est Le Havre; quelle autre encore le record de la mortalité : c'est Rouen. **Le Matin,** qui tient le compte de cette statistique démographique — il s'agit des seize villes françaises de plus de 100.000 habitants, Paris excepté — note également :

Marseille est la ville où on se marie le moins, comme elle est celle où il y a le moins de naissances.

Mais le pays où il meurt le plus de gens? Un rapport nippon établit que près de trente mille Chinois — il s'agit des civils — ont été tués par les avions du Japon civilisateur. Et quand M. Abel Bonnard écrit dans **le Journal :**

Plus les îlots sont bouleversés par la tempête, plus nous avons besoin de voir au-dessus d'eux des étoiles qui ne bougent pas. Ces astres de fierté, de foi et d'honneur qui, de nouveau, brillent sur l'Espagne, nous sommes trop près d'elle pour qu'ils n'enrichissent pas aussi notre ciel,

a-t-il une pensée pour les avions qui il y a peu de temps enrichissaient le ciel à leur façon? Eux, bougeaient.

§

Mieux est, tenez, de ressusciter un Marivaux, de prendre avec Mme Marie-Jeanne Durry la machine à explorer le temps... passé, d'arracher aux poussières « quelques nouveautés sur Marivaux ». La piété dont témoigne Mme Marie-Jeanne Durry envers l'auteur du *Jeu de l'Amour et du Hasard* a inspiré à M. Emile Henriot, dans **le Temps,** un bien joli couplet :

Marivaux mourut à soixante-quinze ans, le 12 février 1763. Aussitôt son décès connu, les hommes de loi accoururent, à la requête d'héritières lointaines, pour faire l'inventaire de ses biens et mettre les scellés dans ce logis de la rue de Richelieu, au coin de la rue Ménars : la maison existe encore, et Mme Durry a visité l'appartement, où, l'inventaire en mains, elle a pu se donner le plaisir imaginaire de remettre les meubles décrits à leur place et les belles étoffes sur les murs. Petite poésie des actes notariés! Ne vous moquez pas : ce qu'ils disent, ces feuillets jaunis, c'est tout ce que nous savons de précis et de positif sur le décor où Marivaux a fini de vivre, les meubles dont il se servait, son bibelot usuel et journalier, jusqu'à la petite sonnette de cuivre argenté qu'il avait sur le plateau noir de son encrier, et à la mouchette pour la chandelle quand elle fumait...

Tout cela, modeste et sans faste. Mais ouvrez, en pensée, l'armoire, et tirez les tiroirs de la commode en bois de violette, et voici tout à coup le plus joli : l'extravagante garde-robe de M. de Marivaux, en effet fort « curieux en linge et en habits », comme a dit son ami Collé. Vestes de drap d'or ou d'argent, culottes de lustrine à mosaïque, habit de camelot gris blanc doublé de fourrure, vestes de Cirsaca en tissu des Indes, soie et or, l'une à petites fleurs, l'autre à raies, satin, gros de Naples, velours, taffetas, de toutes nuances, galonnés et passementés; et les 72 chemises de toile fine garnies de mousseline, et les robes de chambre, d'indienne, de soie, de perse, de damas; et la tabatière d'argent, et la montre dans son boîtier d'or avec son cordon de soie verte; et la petite oie innombrable; et les trois épées élégantes, l'une damasquinée d'argent, avec sa poignée de fil d'or... Heureuse Mme Durry quand elle a mis aux Archives la main sur cette description notariale. Car il y a là de quoi rêver, devant ce contraste : la garde-robe de Marivaux, cette défroque pimpante, soyeuse, pailletée, à s'y faire peindre par Watteau, comme le Dorante ou le Lélio qu'il

avait sans doute rêvé d'être; et ce vieil homme si triste, susceptible et pauvre, qu'il est devenu, dans un temps qui n'est plus le sien, où il se survit, attentif au soin de sa toilette et de sa tenue, songeur devant l'ample collection de ses beaux habits : « Lequel vais-je mettre aujourd'hui? »

Tandis que l'homme 39, devant son masque à gaz : « Le mettrai-je demain? Ou ce soir? »

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Jeanne au bûcher, oratorio dramatique, poème de M. Paul Claudel, musique de M. Arthur Honegger. — Société des Concerts de Versailles : Concert spirituel.

Le grand ouvrage (je dis grand, moins pour ses dimensions que pour sa qualité) que nous attendions de M. Arthur Honegger) depuis *Le Roi David* et *Judith* est venu. Je ne mésestime certes aucune de ses productions ultérieures et j'ai dit ici même, à mesure qu'elles nous étaient révélées, leur intérêt constant et leur variété. Mais aujourd'hui, devant cette **Jeanne au bûcher,** c'est un cri d'admiration qui nous est arraché. Nous nous trouvons en présence d'une œuvre à la fois si belle et si profonde, si simple, si humaine et si magnifique que nous devons d'abord, avant toute analyse, rendre hommage à Mme Ida Rubinstein qui provoqua la collaboration des deux grands artistes auxquels est due *Jeanne au bûcher*. La part de M. Paul Claudel est, en effet, considérable. Il ne s'est pas borné, comme il arrive, à fournir au musicien un canevas sur lequel celui-ci a brodé sa partition : le rôle de Jeanne est parlé et celui de Dominique, presque aussi important; et le texte compte, je vous assure. Il a, comme la musique, cette familiarité qui en rehausse la noblesse et qui rapproche de nous, sans l'amoindrir, le personnage de la sainte. On songe parfois aux *Fioretti*, mais parfumés des senteurs de France et non de l'Ombrie. Et cette idée de faire revivre à Jeanne, attachée déjà au poteau du bûcher, les étapes de sa vie en en remontant le cours — comme on revoit en un instant, à l'heure du danger, une existence entière, — est une des plus belles qu'ait conçues jamais un poète. Une des plus utilement dramatiques, aussi, puisqu'il s'agira d'une vision qui laisse les auteurs complètement libres,

et leur permet d'évoquer en les transposant sur un plan fantastique (mais parfaitement juste) des scènes comme celle du Tribunal. Et tout cela saturé, si l'on peut dire, de poésie populaire, tout cela tout près de nous, grâce à l'évocation constante de nos souvenirs et de nos traditions les plus chers, et qui rappelés avec cet à-propos, nous font sentir que ce passé est tout près de notre présent, que nous tenons à lui comme l'arbre à la terre, par les racines qui le nourrissent et le fixent. Oui, cette Jeanne si noble et si sainte de MM. Paul Claudel et Arthur Honegger reste bien, dans cet ouvrage qui nous fait presque comprendre le mystère de sa grandeur, un petit être dont l'humanité nous touche. Il y fallait énormément de tact et de pudeur; car les auteurs — heureusement — ont gardé tout aussi bien la couleur temporelle que la couleur locale du drame et de ses personnages. Des chansons populaires traversent ce texte et cette musique, s'y enchâssent naturellement sans jamais faire tache. Le surnaturel se mêle à l'humain sans heurts; le réel et le rêve se joignent; les voix des saintes Marguerite et Catherine se mêlent au chant des cloches ou prolongent les rondes enfantines des filles de Lorraine. Et cette grâce rustique, cette simplicité grandiose nous bouleversent et nous émeuvent jusqu'aux larmes. C'est le plus bel hommage que l'on puisse rendre aux auteurs (et les interprètes en ont leur part : ils nous ont transportés à cinq siècles et à trente lieues de distance et nous ont remués comme si nous avions été témoins de l'inexpiable injustice.

§

Jeanne, donc, vient d'être enchaînée au poteau du supplice. La foule dit son nom, et une voix plus prochaine l'appelle : « Jeanne! » C'est celle de saint Dominique, descendu du ciel pour assister la vierge qui va mourir. La robe blanche de l'ordre qu'il a fondé, des moines indignes l'ont salie en condamnant la pure enfant. Ces frères abominables, il les renie et les exècre. Et un dialogue s'engage entre le moine et Jeanne. Elle veut savoir. Il explique. Des voix — si différentes des voix qu'elle écoute avec un respect familier, et qui inspirent ses actes, — des voix glapissent les mots injurieux

dont on l'accable : « hérétique, sorcière, relapse, cruelle, ennemie de Dieu » ! — les crimes qu'elle n'a point commis et pour lesquels elle va mourir. Elle questionne son « frère tondu » et Dominique lui montre que la justice des hommes n'est pas la justice divine. Parodie de justice que ce jugement inique. La procédure fait un gros livre. Mais Jeanne ne sait pas lire. Elle entend encore l'horrible bruissement de ces plumes courant sur le parchemin, ces plumes acharnées à consigner les questions perfides dont l'accablaient ses juges. Des juges, des hommes, ces monstres tortionnaires? Non : une assemblée de bêtes, un troupeau. Et devant la sainte liée au bûcher, repassent les séances d'un tribunal fantastique, cour de justice dérisoire, où siègent des monstres à faces humaines si féroces que le tigre dont on sollicite la présidence se récuse; si cauteleux, que le renard se dit malade; si perfides que le serpent reste en son trou; si bien enfoncés dans la fange de leurs bas profits qu'on ne trouvera pour les présider qu'un Cochon, mitré comme un évêque...

Et Jeanne va remonter le cours de sa vie comme on remonte un fleuve. Dominique, auprès d'elle, lui expliquera pourquoi le Roi l'abandonna. Les actes des rois sont pareils à ce jeu de cartes, inventé pour distraire un roi fou. La partie est engagée entre le roi de France, S. M. la Bêtise, le roi d'Angleterre, S. M. l'Orgueil, le duc de Bourgogne. Dames et Valets, Bedford, Regnault de Chartres se mêlent au jeu. Et comme dans toute partie, il y a un mort. Jeanne, dans ce jeu, entre Charles VII et Henri VI sera le mort. Et les voix acharnées murmurent les horribles raisons qu'inventèrent, pour la faire mourir, les suppôts des Anglais : « Hérétique, relapse, sorcière, cruelle, ennemie de Dieu! »

Des cloches sonnent — glas funèbre pour celle qui va mourir, ou bien écho tardif de ces cloches du sacre, annonçant à la France retrouvée que Charles, roi de Bourges, devient roi de son peuple entier. Chants populaires du pays de Reims et de Laon, chants de Notre-Dame de Liesse, envolés sur le branle des cloches, joie d'un pays qui se sent renaître. Et c'est Jeanne qui a fait cela — Jeanne enchaînée maintenant au bûcher. Elle questionne Dominique. Dominique la questionne à son tour : « D'où te vient ton épée? — Frère

tondu, il faudrait pour que tu le comprennes que tu sois une petite fille de Lorraine, que tu aies chanté les chansons que chantent les filles de Lorraine. » Et devant l'Enchaînée, repassent les souvenirs d'enfance, les rondes au printemps, quand les mirabelliers fleurissent et quand la terre lorraine embaume. Le printemps, après le froid, la neige, le gel, éclate; le Printemps, c'est l'Espérance et c'est l'Amour. Les Voix de Catherine et de Marguerite, saintes au ciel et cloches à Domrémy, se font entendre, mêlées aux chansons fleuries du mai. L'épée de Jeanne, c'est le glaive de saint Michel. L'épée de Jeanne, ce n'est pas une arme de Haine mais d'Amour. Et le plus grand amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, c'est de mourir comme Jeanne va mourir. Les voix redeviennent sinistres et glapissantes. L'horrible réalité se révèle à la suppliciée. Un prêtre, au pied du bûcher, sollicite un aveu qui serait la négation de la vérité. Les flammes crépitent. Comme le Christ sur la croix, Jeanne a peur. Et puis la flamme monte, la flamme se fait vêtement pour couvrir son corps. Elle expire.

Le plus grand amour, c'est de mourir pour ceux qu'on aime...

§

Le musicien a été égal à sa tâche et cette tâche était, autant dire, surhumaine. Sa partition qui, dès les premières mesures, se révèle admirable, va pourtant s'élever jusqu'au bout. Non seulement l'intérêt ne faiblit pas, mais il grandit à mesure que s'élargit cette musique. Comme le poème de M. Paul Claudel, elle ne cesse pas d'être familière, cependant, et elle atteint le sublime sans effort apparent. Comme le poème aussi, elle est d'inspiration populaire : elle semble puiser du terroir l'essentiel de son émotion. Des chansons passent — chansons des paysans accompagnant les cloches du sacre, chansons des enfants de Lorraine, chansons de petites filles — et gardent cette fraîcheur naïve qui parfume l'ouvrage entier d'une saine et bonne odeur de campagne. Naïveté vraie, et pourtant très raffinée; simplicité grandiose, voulue par le sujet, et qu'il était si difficile d'atteindre. Chemin faisant, on s'émerveille de tant de sûreté — mais ce n'est pas

à la première audition que l'on peut le faire : quand on entend *Jeanne au bûcher* pour la première fois, on en est bien incapable; on s'abandonne; on subit cette musique avec délices, et l'on reste incapable d'analyser sa séduction. J'ai suivi les répétitions et je l'ai entendue trois fois sans me rassasier. La difficulté de faire accompagner des voix parlées par la musique, M. Arthur Honegger s'en est joué. Cette autre difficulté redoutable de nous présenter musicalement la vie de Jeanne en remontant le cours des événements — c'est-à-dire en commençant par les scènes pathétiques de la condamnation, pour aller, *decrescendo,* jusqu'à l'enfance, quitte à retrouver brièvement au finale l'horreur du supplice — le compositeur l'a résolue si bien qu'on pourrait ne pas la soupçonner. L'invention de ses thèmes, leur parfaite convenance aux idées qu'ils doivent traduire, l'élévation des sentiments, la richesse et la variété des rythmes (les chœurs mériteraient à eux seuls toute une étude), la qualité de l'instrumentation (quatre saxophones, au lieu de cors, deux pianos, changements justifiés par la sonorité de cet orchestre insolite, par sa fusion parfaite avec les voix) tout fait de cette *Jeanne au bûcher* un admirable ouvrage. A titre d'exemple (il faudrait tout citer) il faut retenir le développement du thème que l'on pourrait appeler l'Espérance ou le Printemps, ces phrases de flûte d'une élégance et d'un charme si purs qui, mêlées aux voix, s'épanouissent, se dilatent en un crescendo splendide. Cela répond à peu près symétriquement, dans la seconde moitié de l'ouvrage, au chœur des cloches, non moins prodigieux et non moins beau, dans la première partie. Et on admire autant l'équilibre et l'architecture de cet oratorio que ses qualités de détail.

Mme Ida Rubinstein vient d'ajouter un incomparable joyau à la couronne de belles œuvres que son goût a tressée. Elle a été Jeanne — admirablement — et elle s'est trouvée ainsi doublement associée aux auteurs quand un public transporté (au premier rang duquel se trouvait le Nonce, Mgr Valerio Valeri) a fait à l'ouvrage un accueil triomphal au théâtre d'Orléans. M. Jean Hervé fut Dominique avec noblesse et simplicité; M. de Trévi (Cauchon), MM. Faber, Peyron, Cauchemont; Mmes de Chauveron, Almona, Solange Delmas,

Turba-Rabier, Pierson, Cottavoz, les chœurs parfaits de M. Félix Raugel, l'orchestre de la Société Philharmonique ont donné de *Jeanne au bûcher* une interprétation inoubliable. M. Louis Fourestier a montré, au pupitre, les éminentes qualités qui font de lui un grand chef d'orchestre. Mais il a fait plus : il a mis dans sa direction une ferveur et une émotion qui ont gagné tous les exécutants — et le public avec eux.

§

Dans la chapelle du château, la **Société des Concerts de Versailles** a inauguré brillamment sa troisième saison. On ne saurait trop louer le dessein des organisateurs de ces concerts : il s'agit de faire revivre, et dans le cadre même qui la rehausse et la complète, pour ainsi dire, la musique française des règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Chose singulière, alors que la même période occupe tant de place dans les manuels d'histoire de France (et à juste titre, on en convient), alors que les ouvrages d'histoire littéraire lui consacrent aussi la meilleure part, alors que les critiques d'art font tout de même que les historiens, il semble que les musiciens dédaignent l'école française des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Certes je ne veux pas dire qu'on ignore Lully, Couperin et Rameau. Mais un Marc-Antoine Charpentier, un Mouret, un Cardinal-Destouches, un Campra, qu'en sait-on, et surtout qu'en joue-t-on? Hormis quelques érudits, qui s'occupe de ces grands hommes? Je dis grands à dessein : ils nous ont laissé des témoignages de leur savoir et de leur goût. Je sais l'émerveillement que j'ai éprouvé lorsque avec Félix Raugel j'ai fait chanter certaines cantates de Campra, pour ne citer qu'un exemple. Il est donc injuste et absurde de laisser dans l'oubli ce trésor de musique française, si mal exploré, si mal exploité par les organisateurs de concerts. On a beaucoup parlé de « Salzbourg français ». S'il y a quelque lieu comparable à ce qu'était Salzbourg, c'est bien Versailles. Mais Versailles est en France; ce n'est peut-être pas une raison pour que les Français évitent d'y aller... Le premier concert, donc, a eu lieu le jour de l'Ascension, avec le concours de l'orchestre dirigé par M. Gustave Cloez, de Mmes Janine Micheau, à la voix de cristal, Germaine Cernay, comme toujours admirable,

de MM. Cathelat, Gillet, Etcheverry et de M. André Marchal. On y a donné du Lalande, du Mozart, du Couperin et un *Te Deum* de Haendel. Je n'ai pu l'entendre; le programme ne disait point lequel. Il y a au moins deux *Te Deum* de Haendel : celui d'Utrecht, qui est de 1713; celui de Dettingen, qui est de 1743. Il est vrai que celui-ci célèbre la victoire de l'armée pragmatique sur les Français et qu'il y aurait eu quelque malice à le chanter à Versailles! D'autres concerts seront donnés les 1er, 6, 15 et 22 juin. On y entendra, en première audition — car la Société se permet, grâce à Dieu, quelques incursions dans le domaine de la musique moderne — le 15, un *Ave Verum* pour soli, chœurs et orchestre de M. Claude Delvincourt.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries. — Vitraux et Tapisseries. — Mémento.

Les Galeries du Palais de Chaillot où se loge aujourd'hui le **Salon des Tuileries** font penser à un paquebot avec ses différentes classes de passagers. Il y a les cabines de luxe : salles claires où une lumière bien tamisée tombe du ciel; nous y trouvons les placeurs, ceux dont le nom a reçu la consécration ou que l'esprit de camaraderie désigne à cet heureux sort. L'autre partie est éclairée par des fenêtres de côté avec de grands coins à contre-jour. On y est assez entassé. La seule différence avec les paquebots, c'est que les passagers de luxe et les autres paient le même prix pour la traversée — un prix assez élevé, d'ailleurs. Les clients de deuxième classe, pour obtenir droit de cité dans les belles alvéoles tant enviées, doivent donc apprendre à jouer du coude — et aussi à s'imposer par leur talent — car il serait injuste de dire que le favoritisme règne ici plus qu'ailleurs.

Commençons notre visite — c'est l'ordre imposé — par le pont supérieur.

Nous passons à l'entrée près d'une grande peinture décorative d'Osterlind sur Amiens, composée de fragments rapportés qui trouvent approximativement leur place dans un grand encadrement de porte. La peinture en est calme et de bon ton. Elle reflète assez bien l'esprit général du Salon.

Dans la première salle, on remarque les tableaux de Jacques-Emile Blanche. Ce sont peut-être les seules toiles, avec celle de Max Band, qui traitent l'événement contemporain, qui relatent quelque chose. Il s'agit de scènes tragiques et profondément humaines inspirées par la guerre d'Espagne. Qu'est donc devenu le « retour au sujet » qui fit couler de l'encre il y a quelques années? Figures, natures mortes, paysages : c'est tout le Salon de cette année. Mais Blanche n'aime pas le convenu. Et comme il sait peindre! Rien n'est laissé au hasard. A cause de son caractère intraitable on ne lui donne plus toujours en France la place qu'il mérite; mais c'est un monsieur.

La toile de Bessie Davidson est fort agréable. Les travaux de Bersier sont toujours sérieux et de belle inspiration. Ganesco reste bien sommaire. Chapiro est plein de dons éparpillés. Le *portrait de femme* de Charles Blanc nous semble un des meilleurs qui ait été composé par cet artiste si inégal, si divers selon ses sujets. On ne dira pas la même chose du fécond Yves Brayer dont le *Palais des Papes* est de la même veine que tout le reste de sa production. Gisèle Ferrandier nous retient toujours davantage à chacune de ses expositions. Son œuvre délicate conquiert de la maîtrise. Son portrait est excellent.

Avant d'arriver aux importantes rétrospectives de Guérin et de Dufresne, nous devons citer Clément Serveau, Prinet, Henriette Groll, Janin, Roger Worms, dont nous aimons l'authentique peinture : *Assemblée de paysans*.

Un groupe de jeunes parmi les plus intéressants : Tal Coat surprend par un fauvisme inattendu, d'un effet tragique incontestable. Le tout petit paysage d'André Marchand est d'une rare perfection; dans ses compositions, il se dégage mal de la formule. Il doit en sortir. Les paysages de Tailleux ne sauraient jamais laisser indifférents. Les figures de Corbellini sont toujours traitées avec vivacité et pleines d'agrément. Les paysages et bouquets de Hayden sont jolis. Quant à Gruber, il semble avoir besoin de l'atmosphère de l'intérieur pour donner sa mesure; dans ses compositions à personnages multiples, il se disperse et grimace souvent en vain. Le cas de Despierre est symbolique : c'est toujours l'homme, l'homme

à l'antique, au milieu des grands échafaudages qui évoquent la civilisation moderne. On ne peut lui pardonner de laisser à ses figures ce caractère d'esquisse et d'inachevé : c'est trop facile, c'est à trop bon compte esquiver le risque de passer pour un pompier. Mais ses taches de couleurs, inspirées de Dufresne, sont réparties avec un sens aigu de la décoration, au meilleur sens du mot.

Le grand panneau de la salle 7 forme le grand centre attractif du Salon, avec Friesz toujours frémissant et dont le lyrisme dionysiaque reste au service d'un amour passionné de la vérité; avec Savreux toujours éclatant et habile; avec Gernez, le subtil Gernez, que nous n'avions pas vu depuis longtemps sur les cimaises et qui a fait un envoi d'une incomparable richesse. Dans la même salle : Mondzain, Valentine Prax, Cuno Amiet, Kayser.

Les deux natures-mortes de Waroquier datent de 1924. Elles font pourtant sensation par leur intensité, leur sombre éclat, leur poids. Elles encadrent une belle tête d'*Afghanne.*

Le paysage de Jean Marchand est bien artificiel. Ceria, à côté d'un nu sans vigueur, expose une précieuse nature-morte, d'un art à la fois élégant et juste. La peinture de Laboulaye est racée — on aimera ses fleurs intelligemment traitées. Milich expose des paysages vénitiens de grande qualité que nous préférons à son portrait.

Voici Rolande Dechorain, Tzanck, Simone Bessac, Lily Steiner, deux excellents envois de Limouse et Planson, meilleur paysagiste que jamais.

Nous avons dit dans une récente chronique ce que nous pensions des œuvres récentes de Legueult : c'est une féerie incessamment renouvelée. A côté de lui, l'envoi très assuré de Brianchon, Le Molt, Marguerite Louppe, princesse des fêtes intimes et douces, Elisabeth Verfeil, qui va rechercher la fine fleur du modernisme dans le suranné des jardins de curé.

Salle 14 : un arrêt devant les excellents paysages de Valdo Barbey, le solide morceau de Darel et la nature-morte aux accents profonds de Durand-Rosé.

Salle 15 : les suites du cubisme, avec Alix, Detthow, Villon et André Lhote.

La toile de Max Band qui traite des persécutions anti-juives en Allemagne est un peu confuse malgré ses qualités. La grande composition de Mané-Katz est d'une audace insolente et sans goût.

Les tableaux deviennent de plus en plus serrés, nous devons nous borner à citer pêle-mêle : de Vibraye, Hosiasson, les portraits de Toni Schuld, Klein, Victor Tischler, S. Lorentowicz, Hambourg, Jacqueline Gilson, Mandat-Grancey; Jean Moreau et Roger Bezombes nous donnent l'image de Notre-Dame de Paris, chacun à sa façon. Orazi peint avec de solides qualités qui l'auraient désigné pour une meilleure place. De bons dessins et gravures de Conrad Meili, S. Tourte, Boullaire et les fiers animaux de Berthe Martinie.

Le Salon des Tuileries reste fidèle à sa tradition. C'est la grande réunion des sculpteurs. Les plus importants sont représentés : Despiau, Gimond... Une *Eve* de Dejean est un morceau solide et bien équilibré, une statue très accomplie de Drivier, un admirable phoque de Mateo Hernandez, un buste spirituel et plein de vie de Loutchauski. L'énorme pièce de Malfray, riche de qualités et de défauts, intitulée : *La Source du Torrent* est sans doute faite pour un paysage de rocs et de forêts; ici, elle est écrasée.

Parmi les jeunes : Cornet, Deluol, Iché, Halou, Auricoste, Renée Vautier.

L'art décoratif est plus important en qualité qu'en quantité : c'est mieux ainsi. On remarquera les belles céramiques de Tyra Lengren, une rétrospective d'objets purs et précieux de Bastard, et ce chef-d'œuvre qu'est une vitrine de Decœur. Le cent-cinquantenaire de la Révolution est évoqué par un paravent de papier-peint de Ch. Portel.

§

Voici deux techniques en pleine renaissance : **le vitrail et la tapisserie**, — après les formules abâtardies du XIXe siècle et le mépris dans lequel l'ont tenu les grands artistes, — trouvent, sous l'impulsion de quelques personnalités compréhensives, de nouvelles raisons d'être. En un temps où l'on parle à tout propos de « métier », des arts de métier aussi éminents que c eux-ci devaient tenter les peintres.

Et certains en effet semblent donner là le meilleur d'eux-mêmes. On est heureux que le Petit-Palais ait consacré une ample et sérieuse exposition aux maîtres modernes qui travaillent pour les manufactures de tapisserie ou les ateliers de vitraux. Un peintre comme Lurçat, que nous n'aimons guère dans ses tableaux de chevalet, fait preuve d'une admirable expression lorsqu'il travaille pour ce genre de décoration murale. Il voit en tapissier. Et la salle qui lui est consacrée, où figure son étonnant panneau : *Les coqs*, est d'une opulence, d'un éclat sourd qui ne peuvent manquer de saisir. Il y a deux genres de tapisseries : celles qui ont été conçues pour cette technique et celles qui ne sont que des reproductions de tableaux. C'est dans cette dernière catégorie que nous rangeons les célèbres panneaux — dont la merveilleuse exécution faite sous la direction de Mme Cuttoli est justement célèbre — qui reproduisent Picasso, Braque, Miro, Rouault. C'est une transcription très fidèle des moindres ressources de la peinture. On se prendrait à dire : « A quoi bon ? » si, dans un certain sens — c'est surtout sensible pour Braque et Rouault — la technique n'arrivait à magnifier l'œuvre même. Des ateliers d'Aubusson ou des industriels parisiens ont demandé à des artistes des cartons de tapisserie dont la destination était rigoureusement fixée. On obtient parfois d'excellents résultats. C'est le cas des œuvres de Paul Véra, du *Couronnement de la Vierge* de Hannsen, de Laboureur, de Maurice Denis, de Savreux, de quelques figures de Madeleine Luka, des sièges de Paule Marot et des ravissants fauteuils de Gernez. On remarquera une charmante petite tête de Vierge de Barillet que nous préférons à son panneau pour la cathédrale de Luxembourg.

On voit aussi de très heureux cartons non exécutés de Le Molt, Oudot, Lucien Coutaud, Brianchon. On s'étonne qu'on ne fasse pas appel à Legueult pour la tapisserie. Son art paraît très particulièrement s'y prêter.

Les progrès sont plus apparents encore dans l'art du vitrail, corrompu depuis plus longtemps, où un certain nombre de peintres parmi les meilleurs, tentent aujourd'hui de se renouveler en s'appuyant sur la plus ancienne tradition. On croit trop souvent qu'il y a des secrets techniques perdus.

Non. C'est la secrète ardeur de l'inspiration qui animait les vitraux anciens qui a été perdue. Avec persévérance et avec foi les artistes du vitrail s'appliquent à nous donner des œuvres d'un esprit sincère et nettement actuel qui ne soient pas trop indignes des exemples du passé.

Tous les grands verriers actuels sont représentés. Nous voyons Barillet et le R. P. Couturier, avec une admirable Jeanne d'Arc, Maurice Denis et Desvallières, Cingria, Gruber et le flamand Joep Nicolas.

Nous avons trop souvent déploré que l'art de Rouault n'inspirât point le vitrail pour ne pas nous réjouir de pouvoir admirer le *Christ à la Colonne* exécuté par Hébert-Stevens et le très émouvant *Christ aux outrages* exécuté par Bony.

Mémento. — « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». C'est pourquoi sans doute nous voyons des peintres travailler à exprimer les intimes concordances de la peinture et de la musique. M. Henri (Galerie du quartier Saint-Georges) expose des « réflexions musicales ». Voici des titres : *Coriolan*, ouverture, *Mélodie populaire américaine*, 5e *Andante Cantabile*, de Tchaikowsky, *Parfum de Rose*, *Parfums de gardénias*, etc...

A vrai dire, les intentions sont beaucoup moins précises chez Jean Egger, qui expose à la galerie Saint-Etienne et que son préfacier présente comme un « peintre-symphoniste ». Egger est un Autrichien, mort en 1934 à l'âge de 36 ans, qui exprime le paysage dans un rythme coloré plein de fougue.

Voici la première exposition de Francis Montagnier (Galerie Jeanne-Castel). Ce peintre, prix de Rome, mais élève spirituel de Cézanne, a voulu attendre d'être en pleine possession de son talent pour montrer son œuvre au public. Son dessin est ferme et assuré. Il traite la nature-morte et le paysage, soumis à une influence cézannienne un peu trop dominante, avec beaucoup de talent et de goût.

Zinng (Galerie Marseille) reste fidèle à ses thèmes préférés, mais il assouplit sa facture en même temps qu'il enrichit sa palette. Zinng est un consciencieux. A chaque exposition nouvelle il marque un point.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

CRYPTOGRAPHIE

Bacon et Shakespeare. — Nouvelles découvertes cryptographiques.

Le *Mercure de France* a reçu de M. Jacques Lemaître une communication intéressante qui donne lieu à quelques observations. J'ai été chargé de l'analyser dans la rubrique qui vient de m'être confiée.

M. Jacques Lemaître considère les longs mots à désinence latine, qui se trouvent dans les comédies *Love's Labour's Lost* de Shakespeare et *The old Wive's Tale* de George Peele, comme de véritables cryptogrammes obtenus par un chiffrement lettre par lettre, et il suppose que ce chiffrement a été fait par le système de Vigenère : *leur contexture semble écarter à priori cette hypothèse.*

D'autre part, il est obligé d'admettre l'emploi de *clefs incohérentes :* ce qui est *peu vraisemblable* à l'époque de Bacon.

En outre, des *clefs différentes* seraient employées pour le chiffrement des divers longs mots qui se trouvent dans la *même scène* de la comédie de Georges Peele : il serait difficile de justifier cette profusion de clefs pour dissimuler des abréviations aussi imprécises que celles déduites par M. Lemaître de ses hypothèses.

Pour ces diverses raisons, je considère comme *très improbables* les conclusions de son article.

Il faut reconnaître à M. Lemaître de sérieuses qualités d'observation et de critique, qui lui ont suggéré les curieuses remarques sur lesquelles sont basés ses essais de décryptement.

Je pense, comme il paraît l'avoir compris lui-même, que les noms bizarres adoptés par Peele sont des noms de pure fantaisie, à moins qu'ils ne se rapportent à des personnages ou des plaisanteries qui provoquaient l'hilarité des spectateurs. Le long mot employé par Shakespeare n'avait probablement pas d'autre but que d'amuser le public.

Le lecteur va trouver ci-après l'essentiel des curieuses suggestions de M. Jacques Lemaître.

GÉNÉRAL CARTIER.

Bacon et Shakespeare. Nouvelles découvertes cryptographiques. — Dans *Un problème de cryptographie et d'histoire,* M. le général Cartier cite les interprétations données par des chercheurs ingénieux aux longs mots qui se trouvent dans *Love's Labour's Lost,* de Shakespeare, et dans *The Old Wive's Tale,* de George Peele. Faute de mieux, les anagrammes

proposés comme solutions ont été acceptés jusqu'à maintenant, bien qu'ils ne relèvent que de procédés empiriques. C'était faire peu de cas des connaissances cryptographiques de Francis Bacon, auteur d'un procédé de chiffrement grâce auquel il a pu nous transmettre à trois siècles de distance ses révélations.

Les longs mots sont en réalité des cryptogrammes, et nous allons indiquer le système de chiffrement employé par leur auteur Francis Bacon, les phrases à double sens destinées à nous mettre sur la voie, et enfin la signification des cryptogrammes en langage clair.

Lorsque parut en 1595 la comédie de George Peele, *The Old Wive's Tale,* qui fut probablement représentée vers 1590, les cryptologues n'ignoraient pas *le Traité de chiffres ou secrètes manières d'escrire,* de Blaise de Vigenère, publié à Paris en 1586, et dont certains ont attribué la paternité à Francis Bacon. C'est le *chiffre carré* de Vigenère, appliqué à l'alphabet à 24 lettres, où les lettres I et J, ainsi que U et V, sont employées indifféremment l'une pour l'autre, qu'il a utilisé, et par précaution, il a écrit à l'envers ses cryptogrammes.

Dans la partie de ses confessions où il s'adresse au déchiffreur, il écrit :

— *Mon nom n'accompagne jamais aucune pièce, mais fréquemment il apparaît clairement en chiffre pour les esprits habiles à le traduire du latin et du grec. Comme ceci ne se voit jamais, le secret est encore resté inaperçu dans son coffret.*

Reportons-nous d'abord à la comédie de George Peele, *The Old Wive's Tale,* où se trouve la scène suivante :

HUANEBANGO. — If this lady be so fair as she is said to be, she is mine, she is mine — *meus, mea, meum, in contemptum omnium grammaticorum.*

COREBUS. — O falsum Latinum! The fair maid is minum, cum apurtinantibus gibletis and all.

HUANEBANGO. — If she be mine, as I assure myself the heavens will do somewhat to reward my worthiness, she shall be allied to none of the meanest gods, but be invested in the famous stoc of Huanebango, Polimackeroeplacidus my grandfather, my father

Pergopolineo, my mother Dionora de Sardinia, famously descended.

COREBUS. — Do you hear, sir, had not you a cousin that was called Gusteceridis?

HUANEBANGO. — Indeed, I had a cousin that sometime followed the court unfortunately, and his name Bustegusteceridis.

COREBUS. — O Lord, I know him well : he is the knight of the neat's feet.

HUANEBANGO. — O, he loved no capon better! He hath oftentimes deceived his boy of his dinner; that was his fault, good Bustegusteceridis.

Nulle part dans toute la pièce nous ne trouvons l'indication que les noms bizarres des membres de la famille de Huanebango soient autre chose que des noms de pure fantaisie.

Il faut nous reporter à la charmante comédie de Shakespeare, *Love's Labour's Lost,* publiée trois ans plus tard (1598), pour trouver les avertissements et les directives nécessaires.

C'est un page impertinent, Moth, qui est chargé de nous les donner.

Dès sa première scène (acte I, scène II), il dit à son maître don Adriano de Armado :

« ... and how easy it is to put years to the word three, and study three years in two words, the dancing horse will tell you ». — « *... et combien il est facile de mettre des années avec le mot trois, et d'étudier trois années en deux mots, le cheval danseur vous le dira.* »

Réplique de don Armado :

« A most fine figure! » — « *.. Une très belle figure!* »

Conclusion de Moth :

« To prove you a cipher. » — « *Pour vous prouver un chiffre.* »

Ainsi, nous sommes avertis que des passages chiffrés sont dissimulés dans le texte de la comédie. Mais la combinaison du mot *years* et du mot *three,* ou du nombre 3, reste inexplicable. Peut-être devons-nous comparer les caractères typographiques qui composent les deux mots dans l'édition originale?

Quoi qu'il en soit, c'est la première scène du cinquième acte qui contient l'essentiel de la partie cryptographique.

Les répliques s'échangent entre Moth, don Armado, Costard le paysan, et Holofernes le maître d'école.

COSTARD (to Moth). — Thou art not so long by the head as honorificabilitudinitatibus : thou art easier swallowed than a flap-dragon.

MOTH. — Peace! The peal begins.

DON ARMADO (to Hol.). — Monsieur, are you not lettered?

MOTH. — Yes, yes; he teaches boys the horn-book. What is a, b, spelt backward, with the horn on his head?

HOL. — Ba, pueritia, with a horn added.

MOTH. — Ba, most silly sheep with a horn. You hear his learning.

HOL. —Quis, quis, thou consonant?

MOTH. — The third of the five vowels, if you repeat them, or the fifth, if I.

HOL. — I will repeat them-a, e, i.

MOTH. — The sheep : the other two concludes it, — o, u.

ARM. — Now, by the salt wave of the Mediterraneum, a sweet touch, a quick venue of wit, — snip, snap, quick and home! it rejoiceth my intellect : true wit!

MOTH. — Offered by a child to an old man; which is wit-old.

HOL. — What is the figure? What is the figure?

MOTH. — Horns.

Aussitôt après le long mot *honorificabilitudinitatibus,* qui ne peut manquer d'attirer l'attention, vient la réplique de Moth : « Peace! The peal begins. » — Littéralement : « La paix, le carillon commence. »

Mais comme le cryptologue se rappellera que dans *The Old Wive's Tale* se trouvent aussi des longs mots en faux latin, l'auteur de la scène de *Love's Labour's Lost* lui indique en réalité, par un jeu de mots sur le nom de Peele :

PEACE, commence le Peele.

Il ne reste plus qu'à faire quelques essais au moyen du chiffre carré de Vigenère, pour trouver la solution.

Retournons le mot *Bustegusteceridis :*

S I D I R E C E T S U G E T S U B

Cherchons la clef qui traduit *Peace* par *Sidir*, c'est *dedgn*. Appliquons-la aux lettres suivantes :

S I D I R	E C E T S	U G E T S	U B
d e d g n	d e d g n	d e d g n	d e
P E A C E	B Y B N F	R C B N F	R X

ou « Peace, by Bn.Frc.-Bn.Fr.-X ».

Le déchiffrement de *honorificabilitudinitatibus* est un peu plus difficile.

Remarquons en premier lieu, dans le passage cité plus haut, la fréquente répétition du mot HORN et des lettres BA.

Ecrivons à l'envers le long mot :

S U B I T A T I N I D U T I L I B A C I F I R O N O H

Nous voyons déjà apparaître le nom de Fr. Bacon.

Moth nous dit : « Qu'est-ce que *a*, *b*, épelé à l'envers, avec la corne (*horn*) sur sa tête? » et plus loin : « Vous entendez son savoir. »

Considérons la syllabe *Ba* du long mot retourné, et mettons au-dessus de sa tête, qui est la lettre *a*, le mot *horn*.

H O R N
S U B I T A T I N I D U T I L I B A C I F I R O N O H

La clef qui permet de chiffrer *horn* par *acif* est *sors*. Par tâtonnements, nous trouvons la périodicité, qui est de 6 lettres.

E D I	H F R V	C F R S	H O R N	W Z Y P
o r s	s o r s	s o r s	s o r s	s o r s

S U B I T A T I N I D U T I L I B A C I F I R O N O H

Le groupe CFRS devant être précédé nécessairement de B ou de BA, nous constatons que c'est le groupe BA qui donne la solution la plus satisfaisante.

E D I B Q H F R V B A C F R S B Y H O R N B O W Z X P
o r s h d s o r s h d s o r s h d s o r s h d s o r s

S U B I T A T I N I D U T I L I B A C I F I R O N O H

Le commencement et la fin ne servent qu'à dissimuler le texte principal de 18 lettres (3 fois la clef) :

« Fr.V.-Bac.Frs.-by horn bow. »

Les autres longs mots de *The Old Wive's Tale* ne sont pas accompagnés de conseils au cryptologue. Leur traduction en langage clair constitue un véritable travail de décryptement. Aussi les solutions que nous allons proposer n'offrent-elles pas des garanties d'exactitude absolue.

Huanebango peut se comprendre comme suit :

O G N A B E N A U H
n m m a w n m m a w

B V B A F R B O V M

qu'il faut lire : « B.V.-Ba.Fr.-B.o;Vm. »

Dionora de Sardinia peut signifier, en supprimant la particule, qui a dû être ajoutée pour la vraisemblance :

A I N I D R A S A R O N O I D
m h n h q m h n h q m h n h q

O B A B N F S F S B C F B B N

ou : « O-Ba-Bn.Fs-Fs Bc.-F.B-Bn. »

La lettre O du commencement aurait été choisie pour correspondre au A final de *Sardinia.*

Dans *Polimackeroeplacidus* nous trouvons :

S U D I C A L P E O R E K C A M I L O P
i c z m g z i c z m g z i c z m g z i c

K S E X W B C N F C L F B A B A C M F N

et nous en extrayons une série de 12 lettres (deux fois la clef) :

« Bcn.Fc.-L-F.Ba.-Bac. »

Par analogie avec le O du cas précédent, le L aurait été ajouté parce qu'il manquait une consonne (R) dans le nom.

Enfin *Pergopolineo :*

O E N I L O P O G R E P
i d n g p i d n g p i d

F B A C W F M B A C Z M

Ces découvertes suffisent à prouver la participation de Francis Bacon à la composition des deux ouvrages étudiés. Si, à la rigueur, on peut admettre qu'il ait pu dissimuler sa

signature chiffrée dans *The Old Wive's Tale,* à l'insu de George Peele, en composant pour lui des noms imaginaires, on ne peut nier qu'il soit bien l'auteur des passages de *Love's Labour's Lost* que nous avons cités, et, par conséquent, pourquoi ne pas ajouter foi à ses déclarations, et le considérer désormais comme le principal auteur, et peut-être le seul auteur de cette comédie?

Souhaitons que l'on découvre prochainement dans d'autres œuvres de Shakespeare, Peele, Spenser, Marlowe, Ben Johnson, Greene ou Burton, de nouveaux cryptogrammes, qui confirmeront encore les assertions de Francis Bacon. Nous savons qu'ils doivent être recherchés parmi les mots à forme latine ou grecque.

Notons encore pour les amateurs d'anagrammes le nom de *Lord Falconbridge,* cité dans *Love's Labour's Lost,* qui contient l'anagramme de Fr. Bacon.

Enfin, puisque des doutes subsistent sur la réalité de la mort de Francis Bacon en 1626, remarquons que ce millésime, s'il a été choisi par lui, est encore un cryptogramme de sa signature!

En effet, écrivons-le à l'envers — 6, 2, 6, 1 — et remplaçons chaque chiffre par la lettre de même ordre dans l'alphabet à 24 lettres, nous lisons : FBFA

mais si nous remplaçons 16 par 13 + 3 ou par deux fois 2 + 6, nous lisons, suivant le cas :

F B C N, ou F B — F B — F B.

Cette hypothèse ne manquera pas de paraître fantaisiste, mais après tout ce que Francis Bacon s'est cru obligé de cacher à ses contemporains, rien ne devrait plus nous étonner de la part de ce curieux esprit.

JACQUES LEMAÎTRE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un manuscrit de jeunesse de Gérard de Nerval. — Au cours d'une vente récente, nous avons pu assister à la dispersion de précieux manuscrits au nombre desquels nous avons noté celui des *Poésies et Poèmes* de Gérard de Nerval. Ce recueil autographe, petit in-4° de 142 pages, est en

bien des points semblable à celui des *Poésies diverses* que nous venons de publier (1), et dont, nous le verrons plus loin, il est en partie une réplique. Ce manuscrit n'est pas pour nous un inconnu : il fut pendant longtemps la propriété de la famille Houssaye, ayant été offert par Gérard lui-même à Arsène Houssaye, ainsi que l'atteste la dédicace de l'auteur inscrite au crayon bleu à la fin du cahier :

Donné par
Gérard de Nerval
à
Arsène Houssaye
1852.

En outre, les deux titres des *Poésies et Poèmes* et des *Essais Poétiques,* compris dans le même recueil, avaient déjà été reproduits par Aristide Marie dans la biographie qu'il avait consacrée à Gérard de Nerval (2), ainsi que dans la bibliographie de ses œuvres (Edition Champion 1926). Contemporain des *Poésies diverses,* ce recueil, composé de deux parties, se présente, lui aussi, sous l'aspect d'un cahier entièrement rédigé de la main de Gérard écolier au Collège Charlemagne. Rehaussé çà et là d'en-têtes et de culs-de-lampes dessinés à la plume, les titres en sont ornés de fleurons allégoriques, le tout dessiné par l'auteur avec un goût assez sûr et une entente parfaite de la symétrie de la page. Car il sait dessiner : il a reçu, nous dit-il, des leçons d'un peintre nommé Mignard. Un des poèmes inclus dans les *Essais Poétiques,* — qui forment la seconde partie de ce recueil, — et portant au bas la mention « treize ans et demi », nous donne de cette classe à dessin une description naïve :

Penché sur son carton, l'un, d'un crayon habile,
Représente à nos yeux l'impétueux Achille,
L'autre esquisse à grands traits le bouillant Romulus.
...Un troisième avec soin dessine deux athlètes,
Et l'art de la nature, infaillible interprète,
A rendu leur posture et leurs muscles tendus...

Mais ce qui fait l'intérêt de ce manuscrit resté inédit, c'est la première partie composée de l'important poème intitulé :

(1) *Des Inédits de Gérard de Nerval,* Mercure de France, 1939.
(2) Aristide Marie : *Gérard de Nerval, le poète, l'homme.*

L'enterrement de la Quotidienne. Poème épique. Orné d'une Préface dans le plus nouveau style. Par Gérard L... au Collège Charlemagne, 1824. Telle est en effet l'annonce proposée au lecteur en première page. Pourtant, à la réflexion, Gérard dut-il renoncer à la préface, car l'avis de celle-ci comme la Préface elle-même ont été barrés d'un large trait de plume qu'on peut sans hésitation attribuer à l'auteur. Dans ce poème en six chants, d'inspiration toute classique, Gérard emprunte le mètre de Boileau. Il n'est pas dans notre intention de donner ici l'analyse détaillée de cette œuvre. Il nous suffira de savoir qu'au long de son poème, Gérard développe avec une fine ironie l'histoire des attaques qui se livrent contre la *Quotidienne*; celle-ci, alors qu'on la croit morte, toujours renaît de ses cendres. L'adolescent de seize ans nous apparaît ici fort au courant des événements politiques de son temps. La *Quotidienne,* feuille royaliste fondée en 1792, avait en effet connu bien des avatars et, après maintes éclipses, reparaissait toujours. Elle avait compté parmi ses collaborateurs nombre d'hommes célèbres et d'esprits distingués : nous avons relevé, entre autres, les noms de Chateaubriand, Fontanes, Nodier, etc... Aussi les derniers chants de ce poème, qu'on pourrait qualifier de satirique, sont-ils une description du combat épique qui se livre aux obsèques de la Quotidienne, où l'on voit la *Gazette, l'Etoile, le Moniteur, le Journal des Débats, le Constitutionnel,* etc... s'empoigner furieusement. Et le sixième chant s'achève sur ce trait acéré lancé par Gérard à l'intarissable d'Arlincourt :

Les trois nouveaux guerriers redoublent de vaillance
Et des maigres auteurs les corps audacieux
Autour de ce guerrier jonchent le sol poudreux.
Mais comme un Dieu vengeur, un ange tutélaire,
Lorsque tout succombait sous leur fougue guerrière,
D'Arlincourt apparaît : « O vous, braves auteurs,
Devant ce grand guerrier courbez vos fronts vainqueurs.
Voilà donc le succès d'une telle bataille
C'est Lui, c'est d'Arlincourt; il darde et chacun bâille
Il pérore et déjà sur leur œuil (*sic*) languissant,
Un sommeil impromptu se prolonge et s'étend. »

Il en fut d'ailleurs de la virulence de Gérard contre la

Quotidienne comme de ses anathèmes contre le Romantisme. A quelques années de là, peu après sa sortie du collège, il se fit présenter par Laurentie à Jules Janin, alors directeur de la *Quotidienne.* Sans plus songer qu'il avait naguère, sur les bancs de Charlemagne, exercé sa verve libérale aux dépens de ce journal conservateur, Gérard demanda au jeune directeur de le faire collaborer à une *Collection des Classiques français,* publiée sous la direction de l'abbé Guillon; et c'est ainsi qu'il fournit, en présentant un choix des poèmes de la Pléiade, sa contribution à cette galerie littéraire.

§

Les *Essais Poétiques,* qui constituent la seconde partie du manuscrit nervalien, contiennent une vingtaine de poèmes, dont quatre, *Ce n'est qu'un rêve,* ou *Le Sceptique, Licidas, A Tindaris* et *Chant d'un Espagnol,* figurent déjà dans le manuscrit des *Poésies diverses.* Enfin, sur le dernier feuillet de ce cahier, inachevé comme le premier, Gérard a commencé à inscrire, en l'enjolivant, le titre d'un de ses poèmes inclus dans son premier recueil : *Ipsara,* et au-dessous Chant Grec. (1) Au bas de presque chaque poésie, Gérard a pris la précaution de mentionner l'âge auquel elle fut composée, alors que rien de semblable n'apparaît dans les *Poésies diverses.* D'après ces indications, c'est entre treize ans et demi et seize ans qu'il nous faut situer cette production enfantine. Témoin ce poème, au bas duquel est inscrit 13 ans 1/2 et qui s'intitule :

LE MISSIONNAIRE (FRAGMENT)

Allez à Saint-François voir ce missionnaire,
Qui d'un ton éclatant tempête dans sa chaire.
Que dit-il? Je l'entends prêcher contre le vin.
Après un long sermon, il se lève soudain,
Il sort mais maintenant suivons-le de la vue
Nous le verrons entrer au détour d'une rue
Chez un marchand de vin, et là sans se gêner
Du liquide enivrant humecter son gosier.

13 ans 1/2.

(1) Des Inédits de Gérard de Nerval, *Mercure de France,* 1939.

et cet autre :

CORTÈGE DE LA DISCORDE (FRAGMENT)

Ceux-ci qui sortaient des Enfers,
N'avaient pas un air fort aimable.
C'était l'Envie aux yeux couverts
Mégère aux regards détestables,
Alecton, ses serpents en main,
Tisiphone et la mort camarde.
La Peur et la Terreur enfin
Formaient tous deux l'arrière-garde.

14 ans.

Faut-il attribuer ce souci de précision à l'intention que Gérard aurait eue, cette fois, de communiquer ses poèmes en vue d'une possible publication? On pourrait le croire si l'on en juge par la délicate ornementation dont il s'est plu à enluminer les titres, et par le soin qu'il a apporté à recopier les vers; enfin le choix même qu'il a fait parmi ses premières productions, en vue de les faire figurer avec les autres. Il y a d'ailleurs introduit certaines modifications et corrections. C'est ainsi que dans *Le Sceptique* où le premier vers commençait par :

Jadis Phyrron nous dit l'histoire... Il a plus logiquement substitué *Pyrrhon* à *Phyrron*. De même le *Chant d'un Espagnol* se termine ainsi :

Sur des lauriers la liberté sommeille
Et cesse de nous protéger.
Tyrans, craignez qu'un jour elle ne se réveille,
Et ne revienne nous venger.

Alors que primitivement on pouvait lire :

Tyrans, craignez qu'elle ne se réveille
Car ce sera pour nous venger!

Il était écrit cependant que ce petit recueil de vers, enrichi de *l'Enterrement de la Quotidienne,* aurait le même destin que celui qui l'avait précédé, demeurerait inachevé et inédit. Par la suite, Gérard tint pourtant à en faire hommage à celui qui fut un de ses meilleurs et de ses plus fidèles amis; mais comme un précieux talisman il conserva toujours par devers

lui, malgré des fortunes diverses, le cahier initial, celui sur lequel il avait fixé pour la première fois ses bégaiements d'enfant-poète.

GISÈLE MARIE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Quand des Princes français régnaient en Albanie. — Questions actuelles : Cheik-Saïd.

Quand des princes français régnaient en Albanie. — L'Histoire va vite et la carte de l'Europe, de semaine en semaine, prend des formes nouvelles et curieuses. Des nations naissent et meurent comme des éphémères et les enfants doivent avoir un mal infini à apprendre la géographie en un âge si mouvementé.

La dernière nouveauté géographique est le rattachement à l'Italie de l'Albanie, petit territoire s'intégrant dans un grand, ce qui aura causé plus de bruit que de mal. Ainsi, Sa Majesté Victor-Emmanuel, roi d'Italie, devenu naguère Empereur d'Ethiopie, vient de se voir proclamer de surcroît roi d'Albanie.

L'Albanie aura passé par de nombreuses mains avant que de devenir bien italien. Elle a, au surplus, de longue date, donné passablement d'inquiétudes ou engendré bien des convoitises, et tous les pays, ou presque, ont souhaité dominer en esprit ou en fait sur ce mince territoire qui a son charme et des richesses.

Pour se convaincre de la beauté et de la fertilité du pays albanais, il suffit de se rappeler une antique chanson populaire du lieu, célébrant notamment Scutari sur un mode aussi tendre que lyrique :

> O Scutari, dit cette chanson, quand on regarde la montagne qui le domine, on voit cette montagne couverte d'innombrables vignobles, de figuiers, d'oliviers; puis, quand on porte les yeux sur la vallée, que de blés lourds et mûrs! Que de vertes prairies parmi quoi coule la bleue Boïna, toute remplie de poissons de toute sorte.

Cette chanson fait allusion au pays d'Albanie du XIVe siècle, temps où régnèrent sur ces terres, pour nous lointaines, des princes français.

Car le fameux empire serbe qui florit du XIIe au XIVe siècle, comprenant de nombreux territoires et qui atteint à une si superbe destinée avant que de connaître — déjà! — la ruine et le dépècement, eut bel et bien des rois issus de la terre de France.

C'est Stéphan Némania qui fonda ce fameux empire, lequel Némania eut comme petit-fils le prince Ouroch qui régna de 1240 à 1272 et fut un grand souverain. Celui-ci avait épousé la princesse Hélène, une Française qui, croit-on, était la fille de Baudoin II, de la famille de Courtenay. De toutes façons, la reine Hélène était fille de France, et des messages de Charles Ier d'Anjou et de Charles II en font foi.

Cette princesse déracinée porta en Albanie les vertus françaises; elle s'occupa particulièrement d'améliorer le sort des populations, s'ingénia à répandre le goût des Arts et chercha à instruire le peuple. Catholique, elle combla de dons les églises, sans oublier de s'intéresser libéralement aux deux autres cultes du pays, les religions latine et grecque.

Le roi Ouroch et la reine Hélène eurent un fils qui régna à son tour de 1336 à 1356, date à laquelle il mourut, laissant lui aussi la couronne à son fils, le jeune et malingre Ouroch; ce que voyant, les Grands cherchèrent, chacun de son côté, à s'emparer du pouvoir.

Celui-ci allait-il passer des mains à demi-françaises à celles des princes autochtones? Pas encore. Tandis que se battaient et se débattaient les principicules durant la minorité d'Ouroch, un obscur seigneur du nom de Balcha se révélait, manœuvrait dans l'ombre et l'emportait.

Qui était ce Balcha? Tout simplement un descendant direct des Baux, noble et puissante famille provençale des environs d'Arles, famille aussi nombreuse que turbulente qui se répandit et rayonna en Italie, en Grèce, en Orient même, et dont un des représentants ne fut rien moins que Jacques des Baux, empereur de Constantinople. Ce Jacques des Baux serait le tronc d'où partirait le rameau des Baux d'Albanie, devenus, dans la langue du pays, les Balcha.

Ces Balcha laissèrent donc quelque temps aller les choses et se disputer les barons et les comtes, rivalité ardue, longue, rendue encore plus tragique par l'incursion des Turcs qui, en

1371, défirent finalement un certain Voukachin à qui semblait promise la suite du jeune Ouroch.

La famille Balcha n'avait pas pris part à toutes ces luttes, se contentant d'affermir sa puissance dans la région de Scutari, avant que d'entreprendre de plus grandes choses au moment opportun. Lorsqu'il fut bien établi que les divers compétiteurs au trône étaient incapables de s'y installer, les Balcha se montrèrent et, renonçant à établir un vaste empire, à reconstituer le grand empire serbe, ils se satisfirent de créer un solide royaume sur le territoire qui est à peu près celui de l'Albanie actuelle.

Et Balcha Ier fut proclamé roi. Scutari devint la capitale du nouveau royaume jusqu'au jour où, en 1394, la ville fut cédée aux Vénitiens, en paiement d'un secours guerrier de la Sérénissime République. Ainsi, déjà, les gens de la Péninsule s'étaient installés en Albanie.

A Balcha Ier succéda son fils Balcha II, qui régna de 1379 à 1385 et qui eut à soutenir de furieuses attaques de la part des Turcs, avides de s'emparer de ce riche territoire. Une grande bataille eut finalement lieu en 1385 dans l'Albanie méridionale, sur la rivière de la Voïousa, au cours de laquelle Balcha II fut tué. Il fut remplacé sur le trône par son neveu, qui devint roi sous le nom de George II. Lui aussi eut à soutenir de durs combats contre les Turcs, qu'il défit, à son tour, en 1387, sur les bords de la Sitnitza; mais les Turcs devaient deux ans après prendre leur revanche, tant il est vrai qu'une guerre ne termine rien et remet tout et toujours en question. C'est alors que George II fit appel aux Vénitiens. Il mourut en 1405, laissant le trône à son jeune fils Balcha III qui, lui, décida de reprendre, les armes à la main, Scutari aux Vénitiens, en 1419. Ce ne fut qu'en 1421 que la paix fut enfin signée, sans apporter de changement d'ailleurs.

Mais Balcha III avait un plan. Il ne put le mettre à exécution, étant venu à mourir cette même année 1421, n'ayant eu qu'une fille. La dynastie des Balcha, seigneurs français devenus rois d'Albanie, était éteinte.

Cette fois, c'en était fini; le pouvoir ne serait plus à des princes de race française. Du moins les Français avaient régné là-bas durant plusieurs générations et y avaient ap-

porté un peu de notre esprit. Balcha III disparu, les rivalités des Grands se refirent jour. Cependant le peuple se désigna comme souverain Stephan Tsernoïevitch. Une nouvelle dynastie était née. Peut-être pouvait-on la rattacher elle aussi, mais de si loin, à une famille française, celle des Maramont. Mais la filiation est un peu obscure. Il n'en reste pas moins que l'Albanie, aux destins si divers, eut à sa tête des princes de chez nous à une époque, d'ailleurs, où les ancêtres des Italiens d'aujourd'hui guignaient de s'implanter déjà sur son sol.

L'Histoire va vite, mais on voit qu'elle ne va pas bien loin...

FERNAND-DEMEURE.

§

Questions actuelles. — Cheik-Saïd. — « Occupez Cheik-Saïd », ne cesse de répéter M. Charles Maurras, revenant sans se lasser à la charge. Occupez Cheik-Saïd, recommandait déjà il y a cinquante et un ans dans la *Revue Bleue* M. Paul Fontin. Si on l'avait écouté, alors ou depuis, la face des choses politiques se fût trouvée changée dans ce secteur important qui commande la *Mer Rouge.* Il n'est peut-être pas trop tard pour rappeler les arguments que M. Paul Fontin développa au chapitre V^e^ de l'essai qu'il publia les 18 et 25 août 1888 sous ce titre : la *Question d'Orient dans la mer Rouge* — Zallah et Cheik-Saïd (1). — A.

La mer Rouge s'ouvre sur l'océan Indien par le détroit de Bab-el-Mandeb, dont la largeur totale n'est que de quatorze milles marins et que l'île de Périm coupe en deux passes inégales.

La grande passe, longeant la rive africaine, a onze milles; mais les fonds se relevant près de la côte, elle n'est navigable que sur sept milles.

La petite passe, entre Périm et la côte arabique, n'a *qu'un mille et demi.* C'est la plus sûre et la seule utilisée en toute saison par l'immense mouvement maritime qui emprunte la voie du canal de Suez.

La formidable place de guerre que les Anglais ont su créer à Périm commande donc absolument l'entrée et la sortie de la mer des Indes.

(1) Voyez aussi sur Cheik-Saïd l'écho de M. Antony Goissaud dans le *Mercure* du 15 janvier dernier (pp. 509-511).

Dans ces conditions, la valeur stratégique des rives *continentales* du détroit saute aux yeux. Or toutes deux appartiennent à la France, et nous allons montrer le parti qu'elle pourrait en tirer.

La rive asiatique est formée par le massif montagneux du cap Bab-el-Mandeb, ou territoire de Cheik-Saïd, qui surplombe d'une centaine de mètres la position de Périm.

Un des géographes explorateurs qui connaissent le mieux la mer Rouge, M. Romanet du Caillaud, nous a donné une excellente description de ce territoire :

« Cheik-Saïd, dit-il, est situé à l'entrée méridionale de la mer Rouge, sur la rive arabique, en face de l'île de Périm qui n'est qu'un rocher absolument aride en forme de croissant. Le port de cette île ouvert du côté du Sud offre, il est vrai, des profondeurs de 8 à 15 mètres, mais n'est protégé que par une colline dont le point culminant a 65 mètres d'altitude, alors que le point culminant du massif de Bab-el-Mandeb a 270 mètres.

« A trois kilomètres au nord du cap Cheik-Saïd, s'ouvre le goulet d'une lagune intérieure dont la superficie n'est pas moindre de 3.000 hectares, encaissée entre le massif du Bab-el-Mandeb, au sud-ouest, et celui du mont Eika, au nord-est. Son extrémité n'est qu'à 1.800 mètres de la rive de l'océan Indien. Il y a en cet endroit une plage sablonneuse formée par des atterrissements successifs; les sables rejetés par la mousson du sud ont comblé peu à peu ce détroit, qui faisait autrefois une île du massif de Bab-el-Mandeb.

« Un établissement de marine militaire, unique au monde, pourrait être créé dans cette lagune, dont le fond sablonneux serait facilement approfondi; on pourrait y creuser un vaste bassin intérieur de 1.500 hectares et au delà, avec accès sur la mer Rouge et sur l'océan Indien.

« Mais, sans entreprendre la construction d'un port militaire d'une telle importance, on peut utiliser à peu de frais la belle rade de Cheik-Saïd sur la mer Rouge. Elle est protégée par le cap Bab-el-Mandeb contre les vents du sud, et une jetée d'un kilomètre de long, pour laquelle les matériaux sont à pied d'œuvre, la défendrait contre les vents du nord et engloberait des fonds de 8 à 9 mètres. La construction de cette jetée serait aussi économique que la construction de la jetée qui a créé le port de Dakar, au Sénégal.

« Enfin, tandis qu'Aden n'a que de l'eau de citerne ou de distillation, l'eau abonde dans les environs de Cheik-Saïd. Du cap Kurray à Bab-el-Mandeb, sur la route des caravanes d'Aden à Moka, on rencontre jusqu'à Sakeya quinze puits d'eau potable. »

On voit quelle admirable station navale nous pourrions créer

à Cheik-Saïd. Des hauteurs du massif du Bab-el-Mandeb, nous tiendrions sous notre canon et le détroit et l'île de Périm, incapable de tenir quarante-huit heures sous un feu plongeant qui atteindrait *jusqu'aux bâtiments réfugiés dans son port.*

Du reste, la position de Bab-el-Mandeb était célèbre dès la plus haute antiquité. La ville ancienne, dont on retrouve de nombreuses ruines, portait le nom d'Okélis; elle était bâtie sur la rive de l'océan Indien, aux bords de la baie qui porte encore son nom. D'après Arrien, Okélis était moins un *emporium* qu'un port de transit où les navires qui commerçaient de la mer Rouge dans l'océan Indien trouvaient un bon refuge et de bonne eau; c'est ce qui fit donner le nom de *Palindromos* au cap que nous appelons aujourd'hui Bab-el-Mandeb.

La chute de la puissance romaine en Egypte et dans la mer Rouge amena celle d'Okélis, car, sous les califes, le commerce avec l'Inde se fit plutôt par le golfe Persique que par la mer Rouge.

Depuis la disparition du califat, le pays de Bab-el-Mandeb n'a relevé que de lui-même. L'indépendance de la tribu arabe qui l'habite, les Akémi-el-Douréïn, a été indirectement reconnue par l'Angleterre et par la Turquie elle-même. M. Romanet du Caillaud en donne pour preuve les faits suivants :

C'est au cheik des Akémi-el-Douréïn que le gouvernement anglais d'Aden a demandé l'autorisation de creuser des puits sur le territoire de Bab-el-Mandeb, afin d'approvisionner d'eau la garnison de Périm.

C'est à ce même cheik que le grand chérif de la Mecque s'adressa pour le sauvetage d'un bâtiment lui appartenant, naufragé au sud de Moka.

Un navire anglais ayant été pillé, après naufrage, sur cette même côte, en 1863, le caïmacan turc de Moka repoussa les réclamations du gouvernement britannique en disant que ce territoire ne dépendait pas de l'empire ottoman.

C'est le 1[er] octobre 1868 qu'une compagnie française, la maison Rabaud et Bazin, de Marseille, acquit du cheik des Akémi-el-Douréïn, Ali-Tabatt, la plus grande partie du territoire de Bab-el-Mandeb (165.000 hectares).

La compagnie occupa le pays d'une manière effective pendant trois années, et, au mois d'août 1870, l'Etat français fit *acte de souveraineté* en créant à Cheik-Saïd un dépôt de charbon qui subsista pendant toute la durée de la guerre franco-allemande (1).

(1) Ce charbon fut apporté par trois navires affrétés par le ministère de la marine, le vapeur le *Byzantin* et les voiliers la *Clorinde* et la *Justice* remorqués par l'aviso de l'Etat le *d'Assas*.

Nos droits sur les territoires du cap Bab-el-Mandeb sont donc incontestables.

Quant à la rive africaine du détroit, elle est comprise dans les limites de notre établissement d'Obock qui renferment les caps Dumeirah et Sejarn, ainsi que le groupe des îles Subah, *clefs de la grande passe.*

Organisons sur les deux rives du détroit, à Cheik-Saïd et dans les parages du cap Dumeirah, un système complet de défenses sous-marines, fixes et mobiles, combinées avec de puissantes batteries balayant les passes, et nous sommes les maîtres incontestés et incontestables de la route de l'extrême Orient. Pas un bâtiment ne pourra pénétrer dans l'océan Indien sans notre permission. Instantanément, la situation actuelle est retournée à notre avantage. Ce n'est plus nous qui, du jour au lendemain, pouvons être coupés de nos possessions des mers des Indes et de Chine, c'est l'Angleterre (2).

Quelle certitude de victoire, en cas de conflit! mais aussi quel gage plus assuré pour le maintien de la paix!

Il y a aujourd'hui vingt-huit ans que le commandant Russell écrivait au ministre de l'Algérie et des colonies :

« En voyant les immenses travaux exécutés et les plus immenses travaux entrepris par l'Angleterre sur ce rocher d'Aden, sans eau, sans végétation, sans production d'aucune sorte, dévoré par un soleil brûlant, isolé après vingt-deux ans comme aux premiers jours de la conquête et bloqué par d'intraitables et fanatiques voisins, il est impossible de ne pas être frappé de cette idée, qu'il faut que l'Angleterre attende et espère de bien grands résultats pour les préparer par de tels moyens et de tels sacrifices. L'Angleterre avait dû prévoir le percement de l'isthme de Suez et songer dès longtemps à se trouver prête pour ce grand événement politique et commercial. Un coup d'œil sur la carte permet de croire qu'elle ne s'y opposera plus que pour la forme et qu'elle est prête ou peu s'en faut.

« Aden est le centre et le pivot d'un système aussi simple que complet et habile..... C'est d'Aden qu'une division de bâtiments à vapeur rapides, pouvant embarquer des troupes, sera toujours prête à obéir à un ordre télégraphique.

. . . .

(2) L'occupation des rives continentales du détroit de Bab-el-Mandeb devra être complétée par la création à Saïgon d'un port de guerre capable de mobiliser sur place une flotte puissante. Pourquoi n'établirions-nous pas en Indo-Chine une sorte d'inscription maritime? Les Annamites se sont montrés bons soldats, pourquoi ne seraient-ils pas bons marins?

« Pour me résumer, monsieur le ministre, Aden me semble un avertissement et un exemple. L'Angleterre a voulu établir des paquebots à vapeur entre Suez et l'Inde, elle s'est assuré des dépôts de charbon. Elle a voulu établir une ligne télégraphique, elle s'est assuré des stations fortifiées ou protégées. Ce qu'elle n'a pu acheter, elle l'a pris.

« Dans la mesure des intérêts français, sans hostilité comme sans étroite et inopportune rivalité, ne pouvons-nous rechercher, dans les mêmes mers où nous nous trouvons aujourd'hui même unis à l'Angleterre dans une grande entreprise, une position profitable à notre pays sans doute, mais profitable aussi et plus encore à la civilisation et à l'humanité? » (2 mars 1860).

Ce sera notre conclusion. Imiter l'Angleterre, c'est, en matière coloniale, toute la sagesse. Rien n'est plus facile, et cela peut se résumer en un seul mot : *oser*. Et si l'on nous objecte l'égoïsme de cette politique, nous répondrons qu'elle a fait la grandeur de ceux qui l'ont pratiquée avec persévérance et fermeté.

PAUL FONTIN.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

L'Exposition des Toiles espagnoles à Genève. — Depuis vingt ans, le nom de Genève a pris, à travers le monde, un sens qui jure avec la véritable nature de cette ville; et les vieux Genevois en éprouvent un certain malaise. C'est pourquoi ils se sont réjouis, et nous tous, les amis de Genève avec eux, lorsqu'il fut certain que les grandes toiles des musées de Madrid allaient y être exposées. Non pas dans le parc aux canards de l'Ariana, mais au Musée d'Art et d'Histoire, par les soins mêmes de la Ville de Genève, et après entente complète avec le gouvernement espagnol. Ainsi, sans discussion possible, cette manifestation prenait toute la valeur humaine et historique dont elle était capable. Elle porte plus loin qu'on ne pourrait croire.

Le conservateur du Musée de Genève, M. Louis Gielly, qui assuma la tache très délicate de l'organisation pratique, mérite des félicitations sans réserves. La Ville de Genève n'a pas hésité à engager des frais considérables, une centaine de mille francs suisses environ, pour une présentation qui, de l'avis de ceux qui connaissent les deux, est supérieure à celle du Prado. On peut penser que pendant les trois mois que

durera l'exposition, juin, juillet et août, ces dépenses seront largement récupérées.

Bien que cette exposition porte comme titre officiel *Les Chefs-d'Œuvre du Musée du Prado*, un petit nombre de toiles viennent d'ailleurs, de l'Académie San Fernando et de l'Escurial. D'un autre côté, quelque cruel qu'il fût, un choix a été nécessaire. On nous montre 174 tableaux. Nous négligerons les tapisseries. Les raisons de ce choix sont difficiles à déterminer. Nous ne voyons ni les *Lances*, ni les *Buveurs*, ni les *Fusillades de Madrid*. Il paraît que lorsqu'on voulut dérouler la toile des *Lances*, on trouva des adhérences, et on n'insista pas. Quoi qu'il en soit, l'ensemble est le plus étonnant qu'on puisse voir. De ces 174 tableaux, aucun n'est médiocre, et beaucoup sont de la plus haute valeur. Aucun autre musée du monde n'aurait pu permettre une telle sélection.

Il nous est impossible de tenter une analyse. Aussi bien serait-il prétentieux de découvrir le Prado. Parmi ces œuvres éblouissantes, celles de Velasquez tiennent le premier rang. La seule toile des *Ménines* offre assez de morceaux pour toute la carrière d'un artiste. Ce serait d'une accablante profusion s'il n'était tout de même nécessaire de bien l'avoir regardée pour tout découvrir. Après lui vient le Greco, avec son expressive stylisation, ses figures et ses compositions toujours en ascension; et Goya qui a réussi à créer un équilibre tout à lui entre le mordant et l'enveloppe. Les deux *Majas :* la nue, où il a été peut-être gêné par la chair de cette belle fille d'une ligne pourtant si agile, et la vêtue où il a pu user d'une étonnante variété de demi-teintes, sont à cet égard très instructives. Il n'est pas jusqu'aux œuvres étrangères, celles de Titien par exemple, où par un étrange mimétisme on ne puisse saisir quelque chose d'espagnol. Ainsi le nu de sa *Danaé* ressemble à celui de Naples, avec même une solidité plus charnelle. Mais ici, pendant que cette belle fille s'abandonne à une sorte d'indifférence, à côté d'elle, une vieille tend son tablier pour y recevoir les pièces d'or, et cette figure aurait mérité d'être peinte à Madrid, tant elle a de qualités.

Aussi bien, pouvons-nous tirer de cette exposition de Genève un enseignement plus général. Dans son *Saper Vedere,*

Matteo Marangoni soutient que les artistes italiens du XVIIe siècle se dégagèrent du rationalisme de la Renaissance. C'est une vue juste; et l'exposition que nous vîmes il y a deux ans, à Paris, nous montra qu'une partie des nôtres, à la même époque, Le Nain, Latouche et autres lui échappaient aussi. Mais chez nous, Descartes vint et nous y replongea avec retardement. La peinture ne put se libérer qu'au bout d'un demi-siècle; et la littérature, jamais entièrement. Les princes espagnols qui assemblèrent les toiles du Prado n'auraient pu se procurer que des œuvres françaises de l'académisme officiel; et ils n'en ont pas acheté. Les toiles italiennes que nous voyons ici, celles de Titien, de Tintoretto, par leur pittoresque et leur violente expression sensorielle, échappent en grande partie au rationalisme de l'Italie de leur temps. Il n'y a qu'une œuvre qui le représente intégralement : le portrait d'un *Cardinal inconnu* par Raphaël. Il semble dépaysé au milieu de cette vie d'une ardeur exaltante.

Mais il y a plus probant encore : le Greco, d'origine grecque, ne fit que passer par l'Italie, se réfugia en Espagne, et devint le peintre le plus espagnol qui soit. Ribera, de ses séjours italiens, ne rapporta que l'influence du Caravage, c'est-à-dire du plus anti-rationaliste des peintres. C'est aussi, et à un degré infiniment moindre, la seule influence italienne que Velasquez ait subie. Quant à Goya, il inventa tout lui-même et redécouvrit l'Espagne.

Qu'est-ce donc que ces artistes ont trouvé dans l'atmosphère espagnole? Non pas le réalisme, comme on l'a trop dit, mais une pleine liberté d'expression, une nature d'une ardeur qu'il fallait contenir pour qu'elle n'explosât point, d'où le drame de leur œuvre, et une vie qui battait avec une magnifique intensité.

Nous surtout, Français, qui avons l'habitude invétérée de tout juger par abstraction, avons peine à admettre que le tableau d'un peintre puisse plus et mieux nous renseigner sur l'esprit d'une civilisation que les dissertations d'un livre. En allant à Genève, curieuse chance, je lisais le *Journal d'une Révolution* où Jean Guéhenno, avec une conviction très émouvante, rêve d'une révolution et d'une liberté universelles. Or il ne possède qu'un bien faible bagage de connaissances

européennes. Par son abstraction, il est totalement, j'allais dire totalitairement français. Je suis loin de le lui reprocher, mais comment ainsi juger des qualités? Dans le monde, les qualités et les formes seules importent. Elles sont la vie même. Il y a le raisin, la pêche, la poire et le fromage. Un petit enfant de deux ans les distingue immédiatement. Le philosophe, s'il se met à en discourir, embrouille tout. L'exposition de Genève nous donne des indications tout à fait précieuses sur des qualités subsistantes que beaucoup s'appliquent à méconnaître. Nous voyons notamment les abîmes qui séparent les trois grandes sœurs latines. Aujourd'hui comme auparavant, la France est cartésienne; l'Italie est romaine et contre-idéaliste; quant à l'Espagne, elle reste espagnole. Quoi de mieux? Cette leçon vaut bien une après-midi de Genève, de la véritable Genève.

PAUL GUITON.

LETTRES ANTIQUES

Plotin : *Ennéades,* texte établi et traduit par Emile Bréhier, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, tomes I-VI, Paris, Les Belles-Lettres.

Commencée en 1924 par la publication du tome I des **Ennéades,** la magnifique entreprise qu'est la traduction et l'édition du texte des œuvres de Plotin, s'achève, en 1938, par la parution du tome VI et dernier de cette somme de la pensée plotinienne. Jusqu'ici, nous n'avions en français qu'une seule traduction valable des œuvres de Plotin, celle que nous donna, de 1857 à 1861, Marie-Nicolas Bouillet. Mais les trois volumes de Bouillet sont épuisés, introuvables, si ce n'est à prix inabordable, et ils n'ont pas été remplacés par la « traduction philosophique d'après le texte grec », que l'abbé Alta essaya de tenter de 1924 à 1926. Si les traducteurs des *Ennéades* sont aussi peu nombreux, c'est à l'énorme difficulté de la tâche qu'il faut en imputer la cause. Les *Ennéades,* en effet, ne sont pas un traité de sagesse à l'usage de tous. L'état d'âme que nécessite leur compréhension n'est pas obtenu par le seul exercice de la faculté critique de la raison raisonnante. Leur intelligence n'est parfaite et possible qu'autant qu'elle est le fruit de l'expérience vécue qui est à la source de leur inspiration. Cette expérience est la seule porte

qui puisse nous ouvrir les arcanes du temple en nous donnant, par le dépouillement, de prendre contact avec le dieu qui l'habite. Tour à tour philosophe et mystique, voyant et doctrinaire, Plotin est avant tout un guide spirituel, un initiateur, qui de voyant se fait dialecticien, pour légitimer son illumination et en rayonner l'extatique lumière. A ce point de vue, il nous apparaît comme le saint Thomas d'Aquin du néo-platonisme. Il fit, dans le monde mystique et païen de son temps, ce que devait faire après lui, au cours du moyen âge, le docteur Angélique, lorsqu'il essaya de donner à l'ardeur de sa foi des assises logiques susceptibles de la justifier aux yeux de la raison. Seule, en effet, l'illumination, que présuppose la vie selon Plotin, motive cette fuite du seul vers le Seul, qui donne à l'âme sa voie métaphysique. Bien plus, par un état d'union logique et conséquent, elle conduit aux joies sereines que donne le sentiment de la présence divine dans le cœur de notre être, et, en nous faisant entrevoir le salut opéré par un retour à la Cause sans cause, aussi présente en nous qu'elle l'est dans l'univers, elle reste sans cesse comme le centre immobile autour duquel gravite et se déroule toute la grandeur de la pensée plotinienne. Ce centre est l'artisan de la cohésion interne et rayonnante qui constitue l'unité foncière de toute la suite, souvent désordonnée, des différents traités dont se compose l'ensemble de toutes les *Ennéades*.

Telle que les *Ennéades* l'ont apportée jusqu'à nous, la philosophie de Plotin était un corps de doctrine exposée dans un cénacle restreint. Elle tendait, sans l'interposition d'aucun fait historique, sans l'intermédiaire d'aucun sauveur, à assurer le salut de l'âme. L'âme se sauvait en arrivant, par la concentration, à dégager le divin qui l'anime, et à l'unir, le restituer et le fondre au même divin qui anime le monde. Dans ce cénacle, devant un nombre assez réduit de disciples, souvent après une lecture, le maître parlait, développait son sujet en se laissant porter pour son inspiration, sollicitait les objections des auditeurs et s'efforçait de les résoudre en recourant aussi bien à la force contraignante de la démonstration qu'à la vertu séductrice de l'exhortation. La démonstration entraînait l'adhésion, et l'exhortation la rendait sensible et perceptible à l'âme tout entière. L'enseignement de Plotin

mêlait donc intimement l'auditeur à la pensée du maître et au travail commun de ses disciples. Liées à la vie de l'école, les *Ennéades* sont la rédaction, parfois sténographique, des discussions qui en faisaient l'intérêt et l'attrait. Toutefois, ce ne fut, semble-t-il, qu'à l'âge de cinquante ans que Plotin, cédant aux instances de ses disciples, se décida à mettre son enseignement par écrit. Les premiers traités qu'il composa n'étaient destinés qu'au petit cercle d'initiés qui en avaient entendu l'exposition orale. Ces traités, écrit Porphyre, dans sa *Vie de Plotin,* « n'étaient confiés qu'à un petit nombre de personnes. Il n'était pas encore facile de se les faire confier et d'en prendre connaissance; ce n'était ni simple ni aisé, et l'on choisissait soigneusement ceux qui les recevaient ». Composés au gré des circonstances et durant les quinze dernières années de sa vie, ces différents traités, au nombre de cinquante-quatre, constituent le corps des *Ennéades.* Ce fut Porphyre, le secrétaire et l'ami de Plotin, qui, après la mort de son maître, donna une édition complète de ces cinquante-quatre traités, en les groupant en six *Ennéades,* ou groupes de neuf.

Depuis lors, les auteurs grecs ou latins, païens ou chrétiens qu'a touchés la grâce plotinienne forment jusqu'à nos jours une chaîne ininterrompue. Par Porphyre, Jamblique, Proclus et Damascius, c'est tout le néo-platonisme païen qui en fut imprégné. Par les Pères de l'Eglise grecque, Basile, Cyrille d'Alexandrie, Grégoire de Nysse, c'est toute la spéculation byzantine, toute son ascèse mystique qui en furent imbues. Par Denys l'Aréopagite, saint Augustin et Macrobe, son influence atteignit le moyen âge latin. On en retrouve les traces dans la théologie mystique d'Hugues et Richard de Saint-Victor, dans saint Bonaventure, dans maître Eckhart, dans Gerson, Tauler, Henri Suzo et surtout dans Ruysbroeck l'Admirable. Par la traduction latine des *Ennéades* que fit, en 1492, Marsile Ficin, la pensée plotinienne devint un des ferments les plus purs de la première Renaissance. Enfin, dans les temps modernes, toute une famille d'esprits : Spinoza, Leibnitz, Novalis, Schelling, Hegel, Bergson, s'apparente plus ou moins à la doctrine d'un maître qui eut, avec Platon et Aristote, la plus durable et constante influence sur l'évolu-

tion de la pensée métaphysique ou mystique de l'Occident.

Dans les notices, que l'éminent historien des idées qu'est M. Emile Brehier a placées en tête de chaque traité, l'auteur s'est appliqué à retrouver et à préciser, avec une louable et sûre exactitude, ce qui faisait l'actualité de la pensée de Plotin au moment et dans le milieu même où elle s'est exprimée. « Ce n'est, en effet, comme l'écrit M. Henri-Charles Puech, dans l'excellente étude qu'il consacre, dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé,* à la position spirituelle et à la signification de Plotin, qu'en replongeant cette pensée dans ce qui fut pour elle le *présent,* que ce passé mort redeviendra pour nous chose *présente,* vivante, originale. »

La scrupuleuse édition du texte des *Ennéades,* la traduction serrée qui l'accompagne, les notices et les notes qui facilitent la longue et patiente intelligence d'une pensée qui ne s'ouvre que par la méditation et qui ne peut trouver d'autre appui qu'en elle-même, font de cette publication des *Ennéades* de Plotin un des plus beaux témoignages de la vitalité de l'humanisme français, de la permanence, sur le sol de la France, de ce culte des Muses qui ne s'épanouit que dans la liberté des âmes et des esprits.

MARIO MEUNIER.

NOTES DE BIBLIOPHILIE ET DE LITTÉRATURE

Le Manuscrit des débâcles. — Au moment où parait *Belle-Chair,* ces poèmes où la beauté de la femme et la beauté de la terre se mêlent avec une puissante volupté comme dans les grandes figures de Maillol, de Maillol qui justement illustra naguère l'édition Helleu, — il me vient entre les mains un autre livre qui est aussi un monument à la gloire de Verhaeren. Quoi de plus beau et de plus émouvant qu'un livre entier publié sous sa forme de manuscrit? On donne volontiers en reproduction des fragments, des lettres, mais, je le répète, un livre entier? C'est pourtant ce que le *Mercure* a fait pour Verhaeren. La belle hardiesse! Ce n'est pas une nouveauté; le livre est de 1926. Mais puisque je l'ignorais hélas! j'imagine — ne serait-ce que pour atténuer ma confusion et mes regrets — que d'autres, et même des fervents du poète, l'ignoraient aussi. Ayant partagé l'ignorance, parta-

geons la découverte. C'en est bien une. Nous assistons ici à quelques moments d'une genèse. Il n'est rien de plus troublant et de plus satisfaisant à la fois pour l'esprit que de participer, fût-ce comme témoin, à la grande aventure de la création poétique. Il arrive que l'élan, ou les bonds successifs, ou les vicissitudes de cette aventure laissent peu de traces matérielles. Chez Verhaeren au contraire, tout est sur le papier : le bouillonnement tumultueux de l'inspiration, la prise de la matière, l'effort de discipline, les repentirs, scrupules et exigences. Bien entendu, ces différents états ne figurent pas, généralement, sur un manuscrit unique. Le manuscrit qu'on donne ici est le dernier, celui qui correspond au livre et qui est destiné à l'imprimeur. C'est l'équivalent de nos copies dactylographiées d'aujourd'hui, d'une première copie sur laquelle on travaille.

Le manuscrit choisi est celui des *Débâcles*. En réalité, il ne fut jamais donné à l'éditeur. Verhaeren en fit donc, ou fit faire, une autre épreuve pour l'édition originale qui parut chez Denan, avec l'achevé d'imprimer daté du 10 novembre 1888. Deux pièces du présent manuscrit ne figurent pas dans l'édition. Le manuscrit comporte trente-deux feuillets (dont un fragment) renfermés dans une couverture orangée qui porte dans une très belle écriture le titre du recueil, en haut le nom de l'auteur, en bas la mention : *Chez Denan, Bruxelles.* Pas de date. Sur le premier feuillet, calligraphié avec soin, le poème qui dans l'édition portera le titre de *Dialogue,* mais qui n'en a point sur le manuscrit, non plus que presque tous les autres (seules exceptions : *Les Vêpres, Mes Doigts, Mes yeux,* celle-ci étant une des deux pièces qui ne figureront pas dans le recueil). Peu de corrections dans ce poème; la plus curieuse est celle du vers :

La douleur est normal *mais nul ne s'y résigne.*

Verhaeren s'aperçoit de la faute d'orthographe, et par une inversion rétablit le vers : *Normale est la douleur...* etc.

L'écriture semble établir qu'à la suite de cette pièce ont été recopiées les pièces III (dans l'édition : *Heures d'Hiver*); V (*Eperdument*); VII (*Vers l'Enfance*), celle-ci sur du papier de deuil à bordure noire; VIII (*Conseil absurde*); XII (*Les

Vêpres). Les autres sont d'une écriture moins régulière et parfois hâtive, bousculée; les corrections et suppressions sont aussi beaucoup plus importantes et portent sur des strophes entières. On y saisit les volontés rythmiques de Verhaeren, où certains n'ont voulu voir que les ignorances et les limites d'un art indocile et fruste. Le très beau poème intitulé *Pieusement* commençait primitivement ainsi :

La nuit lucide élève au cœur son pur calice

(Trois vers ou ébauches de vers ont été biffés et le cinquième vers devient le second) :

Et je vous tends mon cœur aussi, mon cœur nocturne
Seigneur, mon cœur vers ton infini pâle et vide.

Vers très réguliers et très sages, mais qui deviennent :

La nuit sainte (élève) au ciel son pur calice
Et je lève mon cœur aussi, mon cœur nocturne
Seigneur, mon cœur vers le pâle infini vide.

Il serait absurde de prétendre que Verhaeren ne s'est pas aperçu qu'il faisait deux vers faux, — faux du moins relativement aux autres qui sont des alexandrins bien rythmés. Pourtant, la rupture de rythme entre les vers de onze syllabes, en soi d'une beauté certaine, et le reste de la pièce, a du plus tard gêner le poète, puisque cette forme définitive sur le manuscrit n'est pas conservée dans l'édition, où les trois vers sont devenus :

La nuit d'hiver élève au ciel son pur calice
Et je lève mon cœur aussi, mon cœur nocturne
Seigneur! mon cœur! mon cœur! vers ton infini vide.

Pour suivre ce cheminement mystérieux vers un but qui d'ailleurs n'est jamais arrêté (Verhaeren corrigeait encore sur ses livres bien après qu'ils fussent parus), il n'est pas de meilleur guide que M. André Fontaine. Celui-ci a fait précéder le manuscrit des *Débâcles* d'une longue et importante étude, pleine de révélations et riche d'enseignements. Elle est divisée en trois parties. Dans la *Formation Intérieure*, on voit Verhaeren naître à la poésie, naissance rude, et douloureuse et magnifique. On assiste pour ainsi dire aux inquiétudes, aux tourments, aux joies de la pensée et du cœur,

aux vacillements de la foi qui pourtant n'est jamais entièrement perdue, à la crise non seulement psychologique mais nettement pathologique qui dura six ans environ, et au cours de laquelle fut notamment écrite la trilogie des *Débâcles*, des *Soirs* et des *Flambeaux noirs*. Puis c'est la guérison, l'apaisement, la montée du poète vers une sereine lumière, — lumière que, vers la fin, certains auront pu, non sans raison, trouver trop claire et trop douce. M. Fontaine, dans son troisième chapitre, *La Création continuée*, montre sur des exemples, chez le poète « un souci peut-être exagéré de simplification, de clarification, d'épuration ». Verhaeren a revu ainsi *Les Débâcles* vers 1912, quelque vingt-cinq ans après les avoir écrites. Non seulement sa forme a évolué, on vient de le voir, mais comment retrouverait-il son état moral et même physique du temps où il avait vécu l'œuvre? « Le critique, note M. Fontaine, a trahi le poète. » Il cite un exemple typique de vers verhaerenien :

Cela se perd, cela s'en va, cela se disloque...

Qui devient :

Cela se perd et fuit et s'éteint et s'efface.

« On dirait du Lamartine! » C'est vrai, et il faut bien le regretter.

Verhaeren sollicitait les critiques de ses amis. M. Fontaine commente quelques feuillets détachés de *La Jeune Belgique*, et qui contiennent cinq pièces destinées aux *Moines*. En marge, une écriture, qui n'a pu être identifiée, note : « Atroce!... » « Pas français! » « Puéril... » « A te faire empaler! »... etc. Devant le vers :

De froids regards et des remords en points d'acier,

cette remarque ironique : « Tu veux dire en pointes? » Et Verhaeren rectifie :

La froide cruauté de leurs regards d'acier,

vers qui pour être régulier n'est certes pas « très beau », contrairement au sentiment de M. Fontaine. Quoi de plus banal que la « froide cruauté » et les « regards d'acier »?

C'est encore sur le manuscrit qu'il faut aller chercher l'admirable *Kato* telle qu'elle ne sera jamais imprimée, et dont voici un fragment :

Ton (rut) corps me fait songer aux rouges Chasseresses
. . . .
Lorsque leurs sens criaient d'angoisse et de tendresse
Et que leurs flancs toujours plus fougueux d'inconnu
La nuit s'abandonnaient à l'énorme caresse
Des monstres noirs, rués d'amour sur leur corps nu.

Il ne faudrait pas en déduire hâtivement d'ailleurs que les corrections et remaniements ont affaibli en définitive l'expression. Ce n'est vrai que pour la dernière période où Verhaeren était hanté par un souci de pureté et d'ordre classiques qui étaient sans doute contraires à son génie. Mais le plus souvent, cette recherche laborieuse, douloureuse de la perfection trouve sa récompense.

C'est dans son chapitre central, *L'Elaboration Immédiate*, que M. Fontaine nous a montré Verhaeren dans le premier moment de l'inspiration. On voit à l'évidence que c'est l'idée et l'image qui d'abord emplissent, possèdent le poète. Après seulement, il s'attachera et s'acharnera à leur trouver la forme la plus belle et la plus exactement à leur mesure, pour les contenir. Voici par exemple un brouillon (les mots entre parenthèses sont ceux qui ont été biffés) :

Vous (renfermez) attisez en vous du feu qu'il faut chasser
Vous écoutez en vous des voix qu'il faut broyer
(Et étouffer en votre gorge) (vous ne)
Votre et votre âme est en feu
(Votre esprit est sauvage)
(Votre) (Après)
et (votre) Monté la
Votre esprit (brûle) vous descendez des cimes
Il n'est point
Vos yeux se sont fermés
Et vous ne voyez pas que le plus grand des crimes
Est de désespérer
de Dieu.

Ce métal en fusion, jailli du creuset, donne dans son moule définitif :

Votre esprit brûle et vôtre âme est en feu,
Vos pas hagards abandonnent nos cimes,
Et vous ne songez pas que le plus grand des crimes
Est de douter et de désespérer de Dieu.

Mais il faut se reporter à l'œuvre et au commentaire. D'une substance si riche, ce volume est encore précieux pour le bibliophile par sa rareté (tirage à 315 exemplaires), la qualité des papiers — Hollande Van Gelder et vélin Madagascar — la fidélité des fac-similés. Ce très beau livre, si nécessaire à la connaissance d'un grand poète, contient à la fois un témoignage admirable et une étude serrée et profonde sur les mystères de la création poétique.

YVES FLORENNE.

VARIÉTÉS

Poésie catholique. — Templiers modernes. — Le chemin de Jean Racine, de Port-Royal à Chevreuse.

Poésie catholique (1). — C'est un fait indéniable. Les plus grands, les plus émouvants poètes de notre époque en France, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, sont des poètes spécifiquement catholiques ; les autres s'engagent dans le chemin de Damas pour autant qu'ils confessent le néant inhumain des déjà vieilles doctrines modernes,

Abolis bibelots d'inanité sonore.

En face des hérésies païennes héritées de la Renaissance, — laïcisme, communisme, fascisme, nazisme, — un renouveau catholique s'élabore.

Ce renouveau catholique date de plus loin qu'on ne croit. Il était inclus dans les débuts du romantisme. Chateaubriand en avait claironné le programme dans le *Génie du christianisme,* livre aujourd'hui méconnu ou plutôt inconnu, car on se contente d'en indiquer le titre et la date sans l'avoir lu, sans examiner tout ce qu'il a révélé de la grande poésie chrétienne, biblique, évangélique, médiévale, liturgique, et que Baudelaire, Hello, Huysmans, Bloy, Péguy, Claudel n'ont fait que reprendre. Malheureusement le romantisme, après 1830, fut dévié vers l'hérésie par des influences politiques et maçonniques ; la chose est sensible dans Hugo et dans Michelet. Baudelaire et Rimbaud ont ramené la poésie au catholicisme en lui rendant le sens spirituel, Verlaine en y

(1) Voir Louis Chaigne, *Anthologie de la Renaissance catholique, poésie,* éd. Alsatia, Paris, 1938.

remettant parfois la dévotion ; parfois seulement, son œuvre, comme sa vie, comporte tant de scories.

Bien entendu, le croyant est obligé de faire des réserves sur le catholicisme incomplet de Baudelaire et de Rimbaud ; ils ont senti le vide du scientisme, accablé la prétendue religion du progrès ; leur âme malade a deviné l'hygiène du dogme et de la morale catholiques ; ils ont aspiré à la Grâce, à la pureté sans y donner la pleine adhésion de leur cœur et de leur vouloir.

La foi est plus franche, la substance plus orthodoxe chez nos quatre grands poètes catholiques du dernier quart de siècle, Péguy, Claudel, Jammes, Marie Noël. Les deux premiers sont des convertis ; entendons qu'après une période assez courte, vers la vingtaine, de divagation parmi les incertitudes et les insuffisances du rationalisme, ils sont revenus au *credo* de leur formation familiale, y trouvant lumière d'inspiration, épanouissement d'apostolat. Les deux autres ont puisé au catholicisme la nourriture d'une âme tendre et tournée vers la charité.

De ces quatre poètes, c'est Péguy le plus français. Français par un rythme oratoire redondant, martelé, dialectique, héroïque, qui tient de Corneille et d'Hugo, qui demande la lecture à haute voix. Français par le sens des dogmes et des rites qui ont dirigé le peuple de France depuis Clovis et que le peuple de France a toujours mission de répandre par le monde. Mieux que personne Péguy a compris que la France est la fille aînée de l'Eglise, le pays des missionnaires et des bonnes sœurs. Il y a chez Péguy un paysan, un croisé, un prédicateur, un colonel qui chevauche sabre au clair en tête de son régiment ; il y a, dans les strophes et les laisses de Péguy, les défilés du quatorze juillet, les processions de la Fête-Dieu et de Notre-Dame d'août.

Par l'ample et lourde plénitude du dogme, du verbe, des développements, des images, Claudel ressemble à un père dominicain. Ses versets, qui ne se gravent pas dans la mémoire comme les strophes de Péguy, son afflux constant de citations et d'allusions empruntées à l'Ecriture-Sainte en font un écrivain aussi biblique que Bossuet. Lui aussi demande la lecture, ou plutôt la psalmodie, à haute voix,

Les deux chicanes qu'on lui adresse souvent renferment une part de vérité : que sa langue et son rythme dérivent de la Vulgate et font l'effet d'une traduction. Il demeure le géant de la littérature contemporaine. Le sens de la grande poésie religieuse et dramatique, de la théologie, de l'univers et de l'homme sous le regard de Dieu, c'est lui qui nous l'a restitué.

Dans le renouveau catholique, Francis Jammes, poète intimiste et rustique, penché sur les humbles, sur la vie quotidienne, sur le travail de la ménagère qui prépare la soupe ou du métayer qui sarcle le maïs, a mis la note franciscaine. Franciscaine encore Marie Noël, mais plus exquise, plus musicienne, plus proche de notre moyen âge et de nos complaintes populaires. Je n'en veux pour preuve que cette *Berceuse de la Mère-Dieu,* tirée du *Rosaire des joies :*

Mon Dieu qui dormez, faible entre mes bras,
Mon enfant tout chaud sur mon cœur qui bat,
J'adore en mes mains et berce, étonnée,
La merveille, ô Dieu, que m'avez donnée.
De fils, ô mon Dieu, je n'en avais pas,
Vierge que je suis, en cet humble état
Quelle joie en fleur de moi serait née?
Mais Vous, Tout-Puissant, me l'avez donnée.

Que rendrai-je à Vous, moi sur qui tomba
Votre Grâce? O Dieu, je souris tout bas,
Car j'avais aussi, petite et bornée,
J'avais une grâce et vous l'ai donnée.

De bouche, ô mon Dieu, Vous n'en aviez pas
Pour parler aux gens perdus d'ici-bas...
Ta bouche de lait vers mon sein tournée,
O mon Fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De main, ô mon Dieu, Vous n'en aviez pas
Pour guérir du doigt leurs pauvres corps las...
Ta main, bouton clos, rose encor gênée,
O mon Fils, c'est moi qui te l'ai donnée.

De mort, ô mon Dieu, Vous n'en aviez pas
Pour sauver le monde... O douleur, là-bas
Ta mort d'homme un soir, noire, abandonnée,
Mon petit, c'est moi qui te l'ai donnée.

La même veine populaire et familière reparaît dans Max Jacob, Juif converti qui entrelace au texte de l'Evangile des souvenirs d'enfance en Bretagne :

Louange à cette petite fille de la campagne
Qui a été l'épouse et la mère de Dieu!
Elle a reçu la visite de l'Ange, elle l'a vu de ses propres yeux.
Elle est allée chez sa vieille cousine dans la montagne,
Celle qui devait être la mère de Jean.
Elle n'est qu'une pauvre enfant de la campagne,
Sa famille n'est qu'une famille de pauvres gens...

Le modèle du genre, et qui ne sera point dépassé, et qui est comparable aux plus sublimes séquences liturgiques, c'est *Le Pardon de Sainte-Anne* de Tristan Corbière :

Bâton des aveugles! Béquille
Des vieilles! Bras des nouveau-nés!
Mère de madame ta fille!
Parente des abandonnés!

O toi qui recouvrais la cendre,
Qui filais comme on fait chez nous,
Quand le soir venait à descendre,
Tenant l'Enfant sur tes genoux!...

Reprends dans leur chemise blanche
Les petits qui sont en langueur;
Rappelle à l'éternel Dimanche
Les vieux qui traînent en longueur.

Prends pitié de la fille-mère,
Du petit au bord du chemin;
Si quelqu'un leur jette la pierre,
Que la pierre se change en pain!

D'autres noms sont à retenir dans ce renouveau catholique de notre poésie. Louis le Cardonnel, ordonné prêtre, médite sur le renoncement de tout égoïsme. Henri Ghéon célèbre lyriquement, dramatiquement, l'éclat de la vie et de l'univers que lui a révélés sa conversion. Louis Mercier demande à Dieu de lui laisser retrouver et reconnaître dans la Jérusalem céleste les visages à jamais rassérénés de ses proches sur terre.

Jean Soulairol chante la pure lumière du mariage chrétien :

Amie au cœur profond, difficile et jaloux,
Ma veille et mon sommeil sont tout emplis de vous.
Je ne reconnais pas l'homme que je pus être
Avant que votre amour l'ait de vous fait renaître.
Je suis comme un enfant qui découvre le jour.
Comment ai-je vécu sans ce vital amour?...
Vous par qui j'ai revu la lumière de Dieu...
Vous qui m'avez rendu le climat de la grâce...

Ce climat de la grâce, guérisseur des tourmentes, nous le retrouvons dans *L'âme dévorée* et les *Orages* d'Alain Messiaen :

Le retour joyeux de la messe.
Les cordes qui serraient le corps
Deviennent douces. La tristesse
S'échappe en sons stridents de cors...

Ah! que descende la souffrance!
C'est une couronne de plus.
Des amis les indifférences...
J'ai en moi mon Ami Jésus.

Il faudrait encore ajouter des noms, de belles citations. Allez donc les chercher, je vous prie, dans l'anthologie de Louis Chaigne.

PIERRE MESSIAEN.

§

Templiers modernes. — J'ai rappelé, dans mon *Napoléon et les hommes de lettres de son temps,* les propos peu flatteurs du prisonnier de Sainte-Hélène sur les Francs-Maçons, rapportés par O'Meara. Est-ce parce qu'ils l'avaient aidé à s'emparer du pouvoir, qu'il connaissait l'efficace de leur activité occulte, et se méfiait d'eux?...

En tout cas, non content de leur avoir donné son frère pour grand-maître, afin de pouvoir les surveiller, c'est dans le dessein de leur faire pièce qu'il autorisa, à l'apogée de l'Empire, le docteur Bernard Fabré-Palaprat, régent de l'ordre prétendument demeuré secret des Templiers, depuis sa

suppresion légale, à organiser une cérémonie publique en l'honneur de la milice du Christ.

En 1808, en effet, une messe fut célébrée à Paris, dans l'église Saint-Paul-Saint-Antoine, pour l'anniversaire du supplice de Jacques de Molay, brûlé sur le terre-plein du Pont-Neuf l'an 1314.

L'église était toute de noire tendue pour cet obit, et au milieu de la nef s'élevait un somptueux catafalque, orné de la couronne et des insignes de la grande maîtrise. Un trône avait été dressé près du catafalque par les dignitaires de l'Ordre, et, preuve que le spectacle qui émerveilla les badauds avait été réglé selon une volonté supérieure, comme l'a affirmé l'abbé Grégoire (*Des sectes religieuses*) (1), l'infanterie de ligne faisait la haie tout autour.

La messe fut célébrée avec la plus grande solennité. Le coadjuteur général, Pierre Romain de Rome (l'abbé Clouet), primat, prononça en chaire l'oraison funèbre de Jacques de Molay. Il portait la cordelière et le camail de l'Ordre. Les princes avaient revêtu une chlamyde fourrée et bordée d'hermine, ornée d'une croix pectorale, en laine rouge.

> Leur manteau, écrit Elizé de Montagnac (2), était doublé de la même fourrure que la chlamyde, et la croix rouge se trouvait sur l'épaule. Leur ceinture était garnie de franges d'or. Leur toque, en hermine, entourée d'une bandelette et surmontée d'une houppe avec trois aigrettes d'or, était ceinte, pour le grand-maître, d'un diadème du même métal. — Les hauts de chausses étaient de soie brodée d'or. — Les bottines blanches, à talons rouges, bordées d'or. — La poignée de l'épée en or massif, garnie de rubis.

Plus rien, ici, on le voit, de la simplicité d'Hugues de Payns, de Godefroy de Saint-Omer et de leurs sept compagnons — les fondateurs de la milice! Le grand-maître ne portait pas le seul insigne qui, avec l'anneau magistral, le distinguait, jadis, de ses compagnons : l'*abacus* pythagoricien. Au lieu de ce prestigieux bâton — de caractère non

(1) On a prétendu même que Napoléon avait voulu faire coup double en autorisant cette parade : c'est-à-dire inquiéter le Pape en même temps que déposséder la Franc-Maçonnerie de son prestige de société secrète. Il se serait fait initier à l'ordre et aurait songé à s'en faire attribuer la maîtrise pour créer un schisme.

(2) *Histoire des Chevaliers Templiers et de leurs prétendus successeurs.*

seulement patriarcal, mais mystagogique — il en tenait un, terminé par un globe et surmonté de la croix de l'Ordre. A son cou était passée une chaîne d'acier de quatre-vingt-un chaînons, à laquelle était suspendue une croix pattée, émaillée rouge, dont le centre, en forme de médaille, représentait, d'un côté l'effigie de Hugues de Payns, avec la devise *Pro Deo et patria,* et de l'autre celle de Bernard Fabré Palaprat, avec la devise *Ferro, non auro se muniunt.*

Enfin, il portait un second collier, en forme de chapelet, composé de quatre-vingt-une perles ovales, émaillées rouge, à l'exception de chaque neuvième (9 fois 9), qui, plus grosse et blanche, était surchargée des deux initiales I. H. La première lettre noire, l'autre rouge, étaient entourées de palmes vertes.

Si, à ces palmes, on ajoute le grand cordon de soie rouge, rappelant (quoi qu'il fût bordé de blanc), celui de la Légion d'honneur, qui barrait, de droite à gauche, le buste du grand maître, et supportait la croix conventuelle, on ne laissera pas d'observer que quelque chose du faste des *Directeurs* et des Consuls révolutionnaires alourdissait singulièrement le costume authentique des anciens Templiers.

Quelle tradition reliait les nouveaux à ceux-ci? C'est ce qui demeure un mystère. Quoi qu'il en soit, la résurrection officielle de l'Ordre n'eut pas qu'une durée éphémère. En 1824 à Saint-Germain-l'Auxerrois, en 1839 à l'église des Petits-Prés, des cérémonies analogues à celle dont je viens de faire mention se reproduisirent...

JOHN CHARPENTIER.

§

Le Chemin de Jean Racine, de Port-Royal à Chevreuse. — Le Comité du Tricentenaire de Racine, créé sous les auspices de la Société Archéologique de Rambouillet, a bien voulu réaliser une idée qui, depuis longtemps, m'est chère et qui donnera un prolongement durable aux fêtes éphémères.

Notre Comité a remis en état de circulation le petit chemin que suivait le jeune Jean Racine lorsque, en 1661, il allait, de Port-Royal à Chevreuse, surveiller les travaux du

château-forteresse; et lorsqu'il venait, de Chevreuse à Port-Royal, visiter sa grand'mère et sa tante, religieuses à l'Abbaye.

Ce chemin rural, qui figure entièrement sur les anciens cadastres, est poétique à souhait. Il charmera les artistes et les érudits, tous les promeneurs, les jeunes scouts comme les vieux philosophes.

Partant de la vieille Porte du Monastère, il longe, sous un délicieux sous-bois, le coteau des *Mollerets*, puis il suit la rivière de Port-Royal vers cet endroit qui s'appelle, comme il y a trois cents ans, la *Lorioterie*, du nom des loriots qui, comme aujourd'hui, picoraient les cerises, si abondantes en ces parages qu'il y a quelques années encore chacun pouvait, pour deux sous, en manger tant qu'il voulait.

Le paysage n'a guère varié depuis le temps où Racine le célébrait. Les hameaux, isolés des voies ferrées, ont gardé leur caractère champêtre. La vieille église de Saint-Lambert a un peu foncé sa patine. Et si la rivière a changé de nom, pour s'appeler le Rhodon, elle est toujours bordée de saules et de peupliers. Et ce sont les mêmes pâturages toujours verts où paissent « mille troupeaux errants » qui inspirèrent au jeune Jean Racine ses poèmes descriptifs ingénument dénommés *le Paysage en Gros, Les Prairies, Un combat de Taureaux, Les Bois...*

Les bois, le petit chemin les traverse, passé le moulin de Fauvau jusqu'au château de Chevreuse perché sur la montagne d'où la vue est si belle! Jean Racine écrivait :

Que j'aime ces hautes montagnes
Qui, s'élevant jusques aux cieux,
D'un diadème gracieux,
Couronnent ces belles campagnes.

Ce quatrain, les promeneurs du Chemin de Jean Racine le reliront gravé sur le mur d'enceinte du château qui domine à pic la contrée et qu'il habita pendant six mois — et ils ne le jugeront pas d'un lyrisme excessif.

Ils iront ainsi, sur les pas de Jean Racine, de Port-Royal à Chevreuse, et mieux encore, c'est Jean Racine, lui-même, qui leur montrera son chemin.

Quel joli chemin — une lieue à peine — jalonné de bornes où s'inscrivent des vers signés Jean Racine et datés de 1656! Jean Racine les retrouverait, avec ce sourire un peu mélancolique qui accueille nos œuvres de jeunesse. Le murmure du ruisseau, le chant des oiseaux, la biche légère, l'émail de la fougère... c'est toute son adolescence heureuse, sa jeunesse studieuse à l'ombre du monastère :

Saintes demeures du silence
Lieux pleins de charmes et d'attraits.

Quelle émotion il éprouverait à relire ces vers sur la porte de l'Abbaye!

Quelle émotion encore à revivre ses beaux vingt ans impétueux à Chevreuse, tout au long de ce poétique chemin dont il dirait, avec nous, qu'il est le plus joli chemin de France.

Le plus joli chemin de France sera inauguré, le 30 juin, par M. le Président de la République, à l'issue de la Fête officielle qui se déroulera à la maison des Solitaires pour se terminer à l'Abbaye, devant la stèle de Racine.

Sortant par la vieille porte, que le Poète ouvrit souvent, M. le Président de la République fera le geste symbolique de couper le ruban barrant le chemin.

Le soir même, les promeneurs pourront aller, de Port-Royal à Chevreuse, par le *Chemin de Jean Racine.*

LOUISE FAURE-FAVIER,
Secrétaire Générale du Comité
du Tricentenaire de Racine.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

John Littlepage : *A la recherche des mines d'or en Sibérie.* Traduit de l'anglais par G. Montandon. Payot, Paris, 1939. — B. Nikitine : *Le Turkestan chinois et la politique asiatique des Soviets.* Edition de la « Société d'études et d'informations économiques », Paris, 1939.

Il faut rendre cette justice au gouvernement de l'U. R. S. S. que, dès qu'il lui fut possible, il s'inquiéta de la mise en valeur du riche sous-sol sibérien, en intensifiant les recherches de gisements d'or, de fer, de pétrole, et en exploitant d'une façon plus intensive et rationnelle ceux qui avaient été découverts précédemment.

Le gouvernement impérial avait eu une politique minière

nonchalante et peu suivie. C'est ainsi qu'il n'avait prospecté que très superficiellement la chaîne de l'Altaï et qu'il avait concédé à une société anglaise l'exploitation des gisements d'or sur les rives du fleuve Léna (Sibérie orientale). Cette exploitation, menée d'une façon assez primitive, était d'un faible rendement. Ce n'est donc que bien après la grande guerre que le sous-sol sibérien fut mis en valeur d'une manière rationnelle et systématique. Encore ne le fut-il que grâce a des ingénieurs et techniciens étrangers, — principalement américains — que le gouvernement soviétique avait eu la bonne idée d'engager. M. John Littlepage, dont on vient de traduire en français le très vivant et intéressant ouvrage **A la recherche des mines d'or en Sibérie,** fut un de ces ingénieurs spécialistes, qu'on alla chercher dans le fin fond de l'Alaska. M. Littlepage avait signé avec le gouvernement des Soviets un contrat de deux ans; mais il resta en Russie dix ans, de 1928 à 1937, en employant son temps à prospecter et mettre en exploitation les exceptionnelles richesses de la Sibérie et des autres régions russes. On peut dire sans tomber dans l'exagération que c'est beaucoup grâce au travail acharné de John Littlepage que la Russie est devenue le deuxième pays producteur d'or du monde, dépassant les Etats-Unis et le Canada et n'étant dépassée que par l'Afrique du Sud.

Le livre de l'ingénieur américain nous raconte donc ce relèvement continu de la richesse de la Russie en or et la ruée vers le précieux métal qui s'amplifiait à mesure que de nouveaux gisements étaient découverts et mis en exploitation. De cette ruée vers l'or soviétique, qui dure depuis dix ans, on ignore presque tout en Occident, les autorités de l'U. R. S. S. ayant gardé le silence là-dessus, bien que le Trust de l'or constitue l'ossature actuelle de l'économie soviétique.

Une des conséquences, et non la moindre, de la découverte de nombreux gisements d'or près du lac Baïkal, sur les rives de la Léna, au sud de l'Oural, dans les monts Altaï, etc., fut l'exode de populations entières de la Russie d'Europe vers la Sibérie orientale et méridionale. Cet exode a été et est encore encouragé par le gouvernement soviétique, dans

le double but d'accroître la production de l'or et de peupler des contrées quasi désertes. Mais cette soif de l'or, que les autorités firent naître artificiellement dans les masses russes, en laissant aux prospecteurs carte blanche, favorisa l'éclosion en Sibérie de toute une classe de nouveaux riches qui, loin de garder par devers eux leurs gains, les dépensent en beuveries monstres et les gaspillent en des acquisitions improductives.

Voilà quel est le revers de la médaille. On peut lui ajouter ce sur quoi M. Littlepage insiste tout particulièrement : le manque d'ingénieurs et de techniciens russes capables, suffisamment instruits, travailleurs et désintéressés. Il écrit :

A mon sens, les Russes ont plus besoin que jamais d'ingénieurs étrangers, parce qu'ils ont annihilé par la peur le sens de l'initiative qui s'était graduellement développé chez leurs propres ouvriers durant mon séjour en Russie. Le progrès normal de l'industrie soviétique sera retardé indéfiniment, si je ne m'abuse, parce que les conseillers et les techniciens étrangers ont été écartés trop tôt... Et une des principales fautes de la Russie soviétique, à mon sens, consiste en ceci que des politiciens et des réformateurs, n'ayant que peu ou pas d'expérience, ni le sens de la conduite d'entreprises industrielles, reçurent, dès 1929, les postes de responsabilité suprême dans la création de l'industrie soviétique... L'état-major général communiste a tenté de réaliser des milliers de projets à la fois, avant d'avoir éduqué un dixième du personnel nécessaire en directeurs et ouvriers qualifiés.

Après ces lignes, M. Littlepage ajoute cependant ceci :

Des hommes jeunes, dûment éduqués comme ingénieurs ou experts industriels... devraient faire mieux que leurs prédécesseurs, si les autorités soviétiques renoncent à leurs espions policiers et laissent quelque indépendance aux dirigeants industriels. *Je ne me demande pas, ce disant, si leur système peut subsister sans aucun espionnage policier* (1).

Et notre auteur conclut que l'industrie soviétique « continuera à rester ce qu'elle est jusqu'à ce que les autorités reviennent de leur illusion de pouvoir accroître la production industrielle en maintenant les directeurs dans un état perpétuel de terreur ».

(1) C'est moi qui souligne.

Mais ce n'est pas seulement la Sibérie que le gouvernement soviétique a mise à contribution au point de vue industriel et commercial. Des essais identiques, plus ou moins réussis, ont été faits, cette dernière décade, au Turkestan russe et dans son prolongement vers l'est, c'est-à-dire dans le Turkestan chinois.

Malgré le nom dont l'Occident l'affuble, le Turkestan chinois, nous dit M. Nikitine dans son étude fortement documentée sur **Le Turkestan chinois et la politique asiatique des Soviets,** n'est essentiellement ni turc, ni chinois, mais dans une large mesure indo-européen et mongol. C'est cependant le lieu de passage entre le Turkestan et la Chine, ce qui suffirait à justifier son nom. De plus, la domination chinoise et celle des éléments turcs locaux s'y sont exercées tour à tour, quand la domination des grands empires mongols ne se superposait pas à l'une et à l'autre. Les Chinois, eux, l'ont nommé Sin-Kiang, la « Marche nouvelle ».

Le Sin-Kiang est riche en minéraux, surtout en or, charbon, cuivre et fer. Il possède aussi des nappes de pétrole. L'exploitation de toutes ces richesses est quasi inexistante. Mais les Soviets sont là. Depuis longtemps, ils guettent le Sin-Kiang, qui dépend déjà de la Russie pour son commerce. Comme les seules routes carrossables dans le Turkestan chinois sont celles qui conduisent en Sibérie ou dans le Turkestan russe, la pénétration soviétique dans ce pays ne fera que progresser jusqu'au jour ou il sera placé sous la protection de Moscou, comme le fut en 1924 la Mongolie extérieure. Ce jour-là, l'U. R. S. S. deviendra une puissance encore plus asiatique qu'elle n'est actuellement, car le Sin-Kiang recouvre une étendue d'environ quinze cent mille kilomètres carrés. Disons aussi que la Russie soviétique se rapprochera alors encore davantage de l'Inde britannique.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Enrique Loncan : *En Argentine on sourit*, traduit de l'espagnol par Max Daireaux, préface de Gabriel Hanotaux; Stock. » »

Jean Mélia : *En Tunisie. Carthage chrétienne d'aujourd'hui;* Fasquelle. 18 »

Art

Antonina Vallentin : *Léonard de Vinci;* Nouv. Revue Franç. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Edouard Bénisti : *La main de l'écrivain, portraits psychologiques d'après la main.* Préface de Gabriel Marcel. Avec 21 portraits inédits par Laure Albin Guillot; Stock.

Henri Mangin : *Précis de chiroscopie médicale;* Chacornac. 15 »

Géographie

Augustin Bernard : *Afrique septentrionale et occidentale.* 2ᵉ partie : *Sahara. Afrique occidentale.* Avec 57 figures dans le texte, 112 photographies h. t. et une carte en couleur h. t. en double page. (*Géographie universelle*, sous la direction de P. Vidal de La Blache et L. Gallois, tome XI); Colin. 110 »

Héraldique

René Richard : *Qui t'a fait comte?* Edit. du Grand Armorial de France. » »

Linguistique

Marcel Cressot : *La phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans*, contribution à l'Histoire de la langue française pendant le dernier quart du XIXᵉ siècle; Droz. » »

Littérature

Mehmmed Ali Aïni : *Un grand saint de l'Islam : Abd-Al-Kadir Guillânî 1077-1166*, en collaboration avec F.-J. Simore-Munir; Geuthner. 75 »

A. L. Bouchet : *Au Tonkin, la vie aventureuse de Hoang-hoa-Tham chef pirate* (pages vécues); les Livres nouveaux. 30 »

René Bréhat : *Scopies;* Denoël. »

Maurice Clavière : *Charles Maurras ou la restauration des valeurs humaines.* Préface de Joseph de Pesquidoux; Jean Lesfauries. 30 »

Jean Desthieux : *La conscience méditerranéenne. Refaire une morale;* Parisis-Editions. 30 »

Léon-Paul Fargue : *Le piéton de Paris;* Nouv. Revue Franç. 25 »

Pierre Frondaie : *Deux possédés de l'héroïsme : L'escadron du Colonel France. L'homme au méhari blanc;* Plon. 18 »

Fernand Gregh : *Portrait de la poésie moderne de Rimbaud à Valéry;* Delagrave. » »

Colonel Herbillon : *Anne d'Autriche, reine-mère régente;* Tallandier. 20 »

Pierre de Lacretelle : *Madame de Staël et les hommes;* Grasset. 30 »

Roland Lebel : *Le Maroc chez les auteurs anglais du XVIᵉ au XIXᵉ siècle;* Larose. » »

Léon Maes : *Selma Lagerlöf, sa vie, son œuvre.* Préface de M. Lucien Maury. Avec 10 illust. h. t.; Edit. Je Sers. 20 »

Daniel Mornet : *Introduction à l'étude des écrivains français d'aujourd'hui;* Boivin. 20 »
Winifred Newton : *Le thème de Phèdre et d'Hippolyte dans la littérature française;* Droz. » »
Rodrigo Octavio : *Les Rhapsodies;* Briguiet et Cie, Rio de Janeiro. » »
Montaigne : *Les pages immortelles de Montaigne,* choisies et expliquées par André Gide; Corréa. 21 »
Florencio Sanchez : *Théâtre choisi,* traduit de l'espagnol par Max Daireaux. Préface de E. Diez-Canedo; Institut international de coopération intellectuelle. 30 »
Wilhelm Stekel : *Lettres à une mère,* traduit de l'allemand par M. Rosenblit et C. Baudoin; Nouv. Revue Franç. 22 »
Albert Thibaudet : *Réflexions sur la critique;* Nouv. Revue franç. 27 »
Marquis de Wavrin : *Les bêtes sauvages de l'Amazonie et des autres régions de l'Amérique du Sud.* Avec une carte et 24 photographies h. t. Préface de Hubert Carton de Viart; Payot. 40 »

Littérature enfantine

La vie peu connue du bon géant Gargantua, résumée, d'après témoignages et documents, par l'Inspecteur d'Académie du Rhône. Préface du Président Herriot; imp. Liberté, Lyon. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

André Tardieu : *Avec Foch, août-novembre 1914,* notes de campagne accompagnées de 400 ordres et comptes rendus du Haut Commandement; Flammarion. 20 »

Philosophie

Descartes : *Correspondance,* publiée avec une introduction et des notes par Ch. Adam et G. Méchaud, tome II; Alcan. 80 »
Henry Mavit : *L'intelligence créatrice;* Alcan. 25 »

Poésie.

Pierre Bédat de Monlaur : *Laques et broderies;* Le Divan. » »
Robert Bienseul : *Au Seuil du Temple.* Préface de François Bovesse; Debresse. 15 »
Wilfrid Chopard : *Sérénade au solstice;* Edit. de la Thébaïde. » »
Raymond Genty : *La route lumineuse;* Debresse. 15 »
Charles Gilot : *Les tortures de l'âme;* Les Livres nouveaux. 22 »
Robert Goffin : *Sang bleu;* Nouv. Revue Franç. 16 50
Docteur Lucien Graux : *Destin;* Pour les amis du Docteur Lucien Graux. » »
Paul Lacour : *Cent fables.* Préface de Maurice Levaillant; Messein. 20 »
Rose Malhamé : *Avec les oiseaux;* Le Divan. » »
G. May : *Mélodies et parodies;* Les Livres nouveaux. 10 »

Politique.

Maurice Paléologue : *L'écroulement du Tsarisme;* Flammarion. 7 50

Questions militaires et maritimes

Commandant Elie : *Petit précis de dressage du chien de liaison;* L'Eleveur. 5 »

Roman

Barthélemy Aillet : *Reder-Mor (La Dernière croisière),* roman maritime; Edit. du Moghreb, Casablanca. 18 »
Pierre Audiat : *La haute nuit;* Edit. de France. 18 »
Marcel Auguié : *L'Evadé;* Les Livres nouveaux. 23 »
Wicki Baum : *Sang et volupté,* traduction de Maurice Betz; Stock. 25 »

Mary Briant-Lorber : *La huitième nuit;* Les Livres nouveaux. 18 »

Yves Clavel : *L'ennemi du peuple,* roman de mœurs réaliste et philosophique; Maisons des Ecrivains. 15 »

George Eliot : *Silas Marner,* traduit de l'anglais par Charlotte et Marie-Louise Pressoir; Nelson. » »

Marthe Féral : *Le vrai visage de la bien-aimée;* Leymarie. 15 »

Robert Francis : *L'Oie;* Nouv. Revue Franç. 21 »

Anne Hardouin : *La petite Madame Fauvel;* Debresse. 12 »

Ch. Nordhoff et J. Nariman Hall : *L'Ile de Pitcairn,* traduit de l'anglais par Marie de Wesmer; Nouv. Revue Franç. 27 »

Jules Reboul : *Paule de Chambaud;* libr. Régionaliste. 15 »

Sciences

Darwin : *Les pages immortelles de Darwin,* choisies et expliquées par Julian Huxley; Corréa. 21 »

Sociologie

Henri Sée : *Histoire économique de la France. I. Le moyen âge et l'Ancien Régime.* Publiés avec le concours de Robert Schnerb; Colin. 70 »

Georges Tefas : *Les conceptions économiques des groupements d'« Action française »,* étude comparée; Presses modernes. 60 »

Théâtre

Charles Griffon : *Fables marseillaises illustrées;* les Presses modernes. 15 »

Michel Poissenot : *Tragédies. I. Le départ de l'apôtre,* tragédie sociale. II. *La prière à la femme,* tragédie intime; Debresse. 15 »

Varia

R. Bodet : *Toques blanches et habits noirs.* L'hôtel et le restaurant autrefois et aujourd'hui; Dorbon aîné. » »

X. : *Histoires gauloises de Champi,* recueillies par Lucien Viéville; Edit. de France. 18 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les prix Mallarmé. — Cinquantenaires. — Le souvenir de Léon Deubel. — Le centenaire d'Emile Blémont. — Un hommage à Catulle Mendès. — A la Société des Poètes français. — Pour Pierre Louys. — Le cours de M. Robert de Souza. — Le prix de la *Revue argentine.* — La maison Bonaparte n'a pas été incendiée par les Paolistes. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le jury du prix de la Renaissance, composé de MM. Léon Bérard, Henry Bérenger, Jules Cain, Romain Coolus, Luc Durtain, Emile Fabre, Léon-Paul Fargue, Paul Fort, Pierre Hamp, Edmond Haraucourt, Edouard Herriot, Henry Malherbe, Pierre Mille, a choisi pour lauréat le commandant Maurice Guierre, auteur du roman *Seul maître à bord.*

Le prix littéraire des « Amis de la Pologne », qui comprend Mme Rosa Bailly, MM. Jean Lechon, conseiller d'Ambassade, Gabriel Boissy, Gaston Rageot, Jules Romains, J.-H. Rosny aîné,

Jean Vignaud et André Thérive, a décerné à l'unanimité le prix, d'une valeur de 5.000 francs, à Mme de Korwin-Piotrowska, pour son étude, *l'Etrangère*, sur Mme Hanska.

§

Les prix Mallarmé. — Les membres de l'Académie Mallarmé, réunis le 6 juin, ont décerné leurs prix pour 1939.

Ils se demandaient s'il valait mieux décerner le prix Mallarmé à un jeune poète ou à un poète ayant déjà produit une œuvre importante, mais ignorée du grand public. Le problème a pu être résolu grâce à la double libéralité de Mme Francis Vielé-Griffin — ce qui touche particulièrement le *Mercure,* — et d'un groupe en formation, les Amis de l'Académie Mallarmé, à la création définitive duquel s'emploie un de ses amis avec un constant dévouement.

Le prix Mallarmé a été porté à 9.000 francs, ce qui a permis de le partager entre trois poètes, un aîné et deux jeunes, et d'attribuer à chacun 3.000 francs. Le prix donné à titre d'aîné a été décerné, à l'unanimité, à Henri Hertz, l'auteur des *Mécréants,* des *Apartés,* du *Jeu du Paradis,* et d'autres livres. Pour les prix aux jeunes, les membres de l'Académie se sont mis d'accord sur les noms d'André Bellivier et de Jean Follain.

Aux premiers tours, René de Berval, Druelle, Ivan Goll, Robert Goffin, Gaspar Michel, avaient obtenu des voix.

Si Patrice de La Tour du Pin n'avait déclaré qu'il préférait en abandonner à d'autres les avantages, il aurait sans doute, pour le prix des jeunes, obtenu de nombreuses voix.

§

Cinquantenaires. — Le 7 juillet 1889, décédait Giovanni Bottesini, le virtuose, ancien chef d'orchestre du Théâtre-Italien à Paris; le 8, le peintre Jules Etex; le 16, Charles Nisard, membre libre de l'Académie des Inscriptions, frère cadet de Désiré Nisard; le 18, Hippolyte Leplay, le chimiste, qui laissait des travaux, notamment, sur la fabrication sucrière et sur la distillerie; le 19, Gabriel Norbert-Billiart, qui avait dirigé le *Journal Officiel* sous l'Empire; le 23, le peintre Alexandre Homo; le 24, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao.

C'était la mort, le 26, de R. Chadwick le clown; le 30, de Nicolas Marinovitch, qui avait traduit et adopté des pièces de nos auteurs pour la scène de Belgrade; le 31, de Gabriel Hugelmann, baron des Deux-Ponts, qui avait rédigé des journaux financiers. — G. P.

§

Le souvenir de Léon Deubel. — Les amis du poète, les admirateurs de son œuvre, ont fait, le 4 juin dernier, leur pèlerinage annuel à sa tombe, au cimetière de Bagneux. L'assistance était très nombreuse. On a entendu d'abord une allocution de M. Jean Réande, secrétaire de la Société des Amis de Léon Deubel, qui fut, comme on le sait, fondée sur l'initiative de M. Eugène Chatot; puis une *Prose pour Léon Deubel*, poème en prose de M. André Mora, membre du comité de cette Société; un hommage prononcé, au nom des anciens compagnons de Deubel, par M. Henri Strentz, qui a également évoqué le souvenir de Louis Pergaud; un hommage de M. Charles Dornier, au nom de l'Association des Francs-Comtois à Paris; un poème de Mme Anne-Marie Oddo, *A la mémoire de Léon Deubel*, récité par M. Louis Brézé, de la Porte-Saint-Martin; un hommage de la Société allemande des Gens de Lettres, dit par M. Rudolf Leonhardt, qui fit déjà, voici une dizaine d'années, un discours sur la tombe du poète dont il avait, en 1913, traduit quelques poèmes. La cérémonie se termina sur des poèmes de Deubel, interprétés par Mlle Geneviève Auger (*Seigneur, je suis sans pain* et *Aux Navires*); par M. Brézé (*L'Invitation à la promenade* et *Stances au soleil*); par Mlle Madeleine Milhaud (*Prolongements* et *Demain*).

Comme les années précédentes, la ville de Belfort était représentée, et sa municipalité avait fait déposer sur la tombe une superbe gerbe de roses. — L. M.

§

Le centenaire d'Emile Blémont. — La Maison de Poésie vient de célébrer le centenaire de la naissance de son fondateur, Léon Petitdidier (en littérature Emile Blémont), né à Paris, au 28, de la rue Saint-Martin, le 17 juillet 1839 et mort le 1er février 1927 au 11 *bis* de la rue Ballu, où la Maison de Poésie a aujourd'hui son siège. On sait que, de 1866 à 1924, Blémont publia de nombreux ouvrages : *Contes et Féeries, Poèmes d'Italie, Portraits sans modèles, Poèmes de Chine, Les Pommiers en fleur, La Belle Aventure, En mémoire d'un enfant, L'Ame étoilée, La Grande Patrie*, — et en outre un *Théâtre moliéresque et cornélien*, un *Théâtre légendaire*, des volumes de propagande intellectuelle, *Esthétique de la tradition, Le Génie du peuple*, etc., sans compter des campagnes de presse au *Rappel*, au *Beaumarchais*, à l'*Evénement*, au *Monde poétique*. Il traduisit Walt Whitman et Mark Twain, dirigea des revues : *La Tradition, La Revue du Nord, Le Penseur*, et eut

avec Verlaine une correspondance intéressante, qui est à la Bibliothèque nationale. C'est sur ses instances que fut créée par le gouvernement la Bourse nationale de voyage littéraire.

§

Un hommage à Catulle Mendès. — Le 9 mai dernier, la Société littéraire et artistique bordelaise « Divona » a fait apposer, au cours d'une manifestation à laquelle assistait Mme Jane Catulle-Mendès et s'étaient fait représenter la Société des Gens de Lettres, la Société des Poètes français, la Société des Ecrivains de Province et la Société des Ecrivains d'Aquitaine, une plaque commémorative sur le numéro 29 des anciens Fossés de Bourgogne, aujourd'hui 54, cours Victor-Hugo, où naquit à Bordeaux Catulle Mendès.

§

A la Société des Poètes français. — La *Société des Poètes français* vient de renouveler son Comité. Ont été élus : président honoraire : M. Alcanter de Brahm. Président : M. Ernest Prévost. Vice-présidents : MM. Pierre Lafenestre, Albert de Teneuille, Marc Chesneau. Secrétaire général : M. Marcel Diamant-Berger. Secrétaire-archiviste : Mme Jeanne Lenglin. Trésorier : M. Jacques Noir. Les administrateurs sont : Mmes Hélène Seguin, George-Day, Marguerite Henry-Rosier, MM. Alcanter de Brahm, André Bienaymé de la Motte, Louis Grad, Pierre Grosclaude, Paul Mougin. (*Communiqué.*)

§

Pour Pierre Louys. — M. Albin Michel vient de confier à M. Yves-Gérard le Dantec le soin de préparer une édition définitive des *Poèmes de Pierre Louys.* Ce volume d'environ 350 pages contiendra un très grand nombre d'inédits dont la composition s'échelonne entre 1887 et 1924. Le texte sera précédé d'une introduction historique et critique sur cette part injustement méconnue de l'œuvre du grand écrivain ; il sera suivi de la bibliographie des publications de poèmes en périodiques et en librairie, ainsi que de notes explicatives et des variantes relevées sur les manuscrits et les insertions préoriginales.

M. Y.-G. le Dantec sera reconnaissant à toutes les personnes qui voudront bien l'aider dans cette tâche en lui communiquant les autographes poétiques de Pierre Louys en leur possession.

§

Le cours de M. Robert de Souza. — Ce cours que le *Mercure* a annoncé dans ses échos du 15 avril, a eu lieu en six conférences à la Sorbonne, du mercredi 26 avril au mercredi 31 mai. Il représente la matière d'un volume in-4°, de 180 pages. Suivi par une assistance nombreuse, il portait sur « la langue poétique et la technique esthétique du langage » : on sait que M. de Souza a consacré à cette science le meilleur de sa vie.

Comme tous les raffinés qui ont étudié profondément une science ou un art, le conférencier s'est montré sévère pour notre époque anarchique et brouillonne. Dès le début, il a donné pour raison à son cours le fait que tout le monde s'occupe de poésie, mais que l'on perd la notion du poème. On ne connaît plus les éléments de la langue poétique ou l'on ne sait plus s'en servir. Or, sans ses éléments premiers, le mouvement et le son, il n'y a pas de « poème », et sans poème pas de poésie. Ni les traditionalistes d'une part, ni les surréalistes de l'autres, n'ont trouvé grâce devant la critique de M. Robert de Souza.

Dans sa dernière conférence, il a traité des sons du français, et il a délimité 33 voyelles s'espaçant sur de véritables gammes vocaliques, graduées comme les gammes de la musique. Il a expliqué qu'au XVIIIe siècle on apprenait aux enfants à distinguer, de l'aigu au grave, neuf timbres de la lettre *E* dans les mots suivants : musette, messe, père, effet, thèse, effets presse, fête, ils *avaient*. Alors, on savait différencier, par le son, le pluriel d'avec le singulier. C'est là une raison qui justifiait la contrainte imposée aux poètes de faire accorder la rime avec l'orthographe et de ne jamais faire rimer ensemble un singulier et un pluriel. A mesure que la différence entre les deux sons s'effaçait jusqu'à ne plus être sentie, cette contrainte a paru sans objet, et c'est pourquoi la plupart des poètes contemporains, même parmi les réguliers, s'en sont affranchis. Ainsi, notre langue perd de plus en plus les nuances délicates qui lui donnaient un caractère unique; et la plate uniformité s'étend jusque sur les sons.

M. de Souza a bien fait de montrer ces vérités; car beaucoup sans doute de ses auditeurs, bien que le public venu là fût distingué, ne s'en doutaient pas. — L. M.

§

Le Prix de La Revue Argentine sera décerné pour la seconde fois en mars prochain à des ouvrages qui seront présentés au cours de cette année.

Le Prix de la *Revue Argentine* — de 10.000 francs — est partagé chaque année entre un Argentin, auteur de livres, conférences ou séries d'articles qui ont le mieux fait connaître la France en Argentine, et un auteur français qui, par les mêmes moyens, a contribué avec le plus d'efficacité à faire connaître l'Argentine en France.

Les ouvrages des candidats devront parvenir, en dix exemplaires, avant le 31 janvier prochain, à la *Revue Argentine*, 18, rue des Pyramides, Paris. (*Communiqué.*)

§

La maison Bonaparte n'a pas été incendiée par les Paolistes. — Les auteurs d'époque, exactement ou à peu près contemporains du fait signalé, sont au nombre de trois : le père Ambroise Rossi (*Observations Historiques sur la Corse*) ; Renucci (*Histoire de la Corse*) et Nasica (*Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon*).

Le père Rossi est non seulement auteur d'époque, mais témoin direct de l'épisode.

Dans le livre XIV, page 334, de l'édition Letteron, il n'est question que de saccage, et s'il y avait eu le moindre commencement d'incendie, Rossi ne se serait pas fait faute de le constater.

D'autre part, Renucci (page 377, tome premier de l'édition Fabiani) donne, comme s'il l'avait prévue, l'explication de l'erreur commise par quelques historiens; on a confondu entre la maison Bonaparte, d'Ajaccio-Ville, et la maison de campagne des Bonaparte, aux Milelli, qui reçut, en effet, la visite des partisans de Paoli et fut, sans en perdre d'ailleurs son caractère extérieur, incendiée après saccage et pillage.

Passons à Nasica qui écrivit ses *Mémoires sur l'Enfance et la Jeunesse de Napoléon* sous la Restauration, pendant qu'il occupait les fonctions de juge d'instruction à Ajaccio, soit seulement vingt-cinq ans à peine après l'événement dont il est question, la plupart de ses témoins visuels étant vivants et ayant été consultés par ledit Nasica :

« Le jour même, jour de Dimanche, la maison Bonaparte fut livrée au pillage. On enleva jusqu'aux gonds des portes et des fenêtres. On l'aurait même incendiée sans la crainte d'endommager les maisons voisines qui appartenaient aux soi-disant patriotes, c'est-à-dire, à ce moment, aux partisans de Paoli et aux adversaires de Bonaparte. »

Renucci nous a expliqué comment a pu, dans l'esprit d'historiens qui ne sont pas allés aux textes, aux témoignages d'époque,

naître la légende de l'incendie de la maison Bonaparte, la maison incendiée étant celle des Milelli, en campagne, à cinq kilomètres de la Ville.

Nasica, à son tour, nous explique pourquoi la maison Bonaparte ne fut pas incendiée : dans ce quartier à impasses et à ruelles, de la maison Bonaparte, mitoyenne de maisons appartenant à des adversaires de Napoléon, le feu se serait communiqué à celles-ci. Raison majeure, s'il en fut.

Joseph Bonaparte dit également : « saccagée, dévastée ». Et s'il y avait eu incendie, on n'aurait pas manqué d'en porter les conséquences sur l'état des pertes subies par les anti-paolistes et les anti-anglais en 1793. Mais la question est évidemment résolue. Si l'on y revient de temps en temps, c'est pour empêcher la légende née d'une mauvaise lecture, ou de la reconduction de l'erreur d'un mauvais écrivain, de s'accréditer grâce au renom d'historiens tels que MM. Lombroso, Madelin et Frédéric Masson, car Masson était également tombé dans le panneau. — LÉON MAESTRATI.

§

Erratum. — Dans l'étude *Des sons, des goûts et des couleurs*, publiée dans le *Mercure* du 15 juin, lire, page 570, ligne 2 : « curieuses expériences *chromothérapiques* », au lieu de *cinématographiques*.

§

Le Sottisier universel.

Douze cents pages érudites, arcboutées, phrase à phrase, sur des références comme les ogives d'une cathédrale! Cela fait, en deux ans et demi, combien par jour? Dix à onze, si je ne m'abuse. — *Candide*, 26 avril.

Il gémit sur les malheurs des descendants de saint Louis et de Jeanne d'Arc. — *L'Œuvre*, 20 avril.

Une descendante de Pierre Corneille vient de mourir à Saint-Saëns (Seine-Inférieure) : il s'agit de Mme Vve Have, née Jeanne-Marie Corneille. Elle était la première personne qui eût porté le nom de l'auteur du *Cid*. — *Excelsior*, 14 avril.

Le bruit courait enfin que l'Italie avait fortement insisté auprès du roi Zogou pour qu'il accepte la protection formelle de l'Italie sur l'Allemagne. — *Le Courrier du Centre*, 6 avril.

Son cadavre a été découvert par sa belle-sœur en rentrant des champs. Malgré les soins qui lui furent prodigués, il n'a pu être ramené à la vie. — *La Tribune* (de Saint-Etienne), 19 mars.

Les mouvements des troupes allemandes à la frontière russe ne sont pas confirmés. [Titre d'un article.] — *Marseille-Matin*, 25 mars.

COQUILLES

L'empereur l'écouta jusqu'au bout, le regard souvent perdu dans le rêve; puis, sans le moindre reproche, tira vingt billets d'un miroir et les lui remit. — *Ric et Rac*, 12 avril.

Un jeune gentilhomme... répondant au titre d'huissier à la Vierge noire, allait prendre les ordres du roi [d'Angleterre, au Parlement d'Ottawa]. — *Paris-Soir*, 21 mai.

Le transatlantique vient de se coucher sur le franc. [Légende d'une photographie.] — *Le Progrès de Saône-et-Loire*, 21 avril.

MASTIC

Avec nos meilleurs compliments au papa et à la maman en joie, ainsi qu'aux grands-parents, nous formons des vœux de bonheur pour l'intéressant nouveau-né. Ceux qui ont été roulés ou peuvent l'être doivent se plaindre au procureur de la République, qui saura comment et où prendre les escrocs, dont on ne doit pas tolérer les agissements. — *La Dépêche* (de Toulouse), 16 avril.

§

Publications du « Mercure de France ».

FLEURS DU JARDIN LYRIQUE, *Anthologie des plus beaux vers français.* (Dieu et l'Ame. La Mort et la Vie. La Beauté et la Vérité. La Patrie et l'Humanité. Le Foyer, l'Epouse et l'Enfant. La Femme et l'Amour. La Volupté. La Douleur, la Tristesse et la Joie. Les Amis, les Souvenirs, les Lettres et les Livres. Le Voyage et le Goût de l'Inconnu. La Musique. La Nature et les Bêtes. Les Jardins, les Fleurs et les Oiseaux. Les Bijoux et les Parfums. La Légende et les Beaux Noms propres. Le Pittoresque et l'Image. L'Ironie et la Satire). Par John Charpentier. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 15 francs.

LE CRIME DE LORD ARTHUR SAVILE ET AUTRES CONTES, par Oscar Wilde. Traduit de l'anglais par Léo Lack. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 16 francs.

Collection des plus belles pages. HENRY MONNIER. (Mémoires de M. Joseph Prudhomme. Scènes populaires (Le Roman chez la Portière). Scènes de la Vie bureaucratique. La Consultation. L'Exécution. La Femme du condamné. Une Nuit dans un Bouge. Les Misères cachées. Bibliographie). Avec une notice par Fernand Fleuret et un portrait. Un fort volume in-16 double couronne. Prix, 18 francs.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.